

RELATION  
HISTORIQUE  
DE L'ETHIOPIE  
OCCIDENTALE:

Contenant la Description des Royaumes de  
CONGO, ANGOLLE, & MATAMBA, tra-  
duite de l'Italien du P. Cavazzi, & aug-  
mentée de plusieurs Relations Portugai-  
ses des meilleurs Auteurs, avec des No-  
tes, des Cartes Géographiques, & un  
grand nombre de Figures en Taille-  
douce.

Par le R. P. J. B. LABAT de l'Ordre des  
Freres Prêcheurs.

TOME I.



A PARIS,

Chez CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE  
le Fils, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis  
la rue des Noyers, à la Victoire.

M. D C C. X X X I I.

AVEC PRIVILEGE ET APPROBATION.

# RELATION

HISTORIQUE

DE L'ETHIOPIE

OCIDENTALE

Contenant l'histoire des Rois  
Gonos, Anon, & M. A. M. A.  
ainsi que l'histoire de P. C. A. M. A.  
trouvée de plusieurs Relations  
des des meilleurs Auteurs, avec des  
cartes des Cotes Orientales, & de  
quelques autres de l'Ethiopie  
Occidentale.

Par M. A. P. J. B. L. A. R. T. & C.  
Paris, chez les Libraires.

TOME I.



A PARIS.

Chez les Libraires, Jean-Baptiste Le  
Blanc, & C. au Palais National, & chez  
M. de la Harpe, & M. de la Motte.

M D C C X X I I

ANCIENNE BIBLIOTHEQUE



P R E F A C E  
DU TRADUCTEUR.

**A** Près avoir donné au Public une Description de la Côte occidentale de l'Afrique, depuis le Cap blanc jusqu'à Corisco & le Cap Lopo Gonzales dans les deux Ouvrages que j'ai publiés, dont le premier a pour titre: *Relation de l'Afrique occidentale*; & le second: *Voyage du Chevalier des Marchais en Guinée*: j'ai cru lui faire plaisir d'entreprendre la traduction de celui-ci qui lui donnera une connoissance très-particulière des Côtes & de l'intérieur des pays qui sont depuis le Cap de Lopo Gonzales jusqu'au Cap Negro.

Ces bornes renferment les Royaumes de Loando, d'Angola, de Matamba, de Binguela, & plusieurs autres de moindre confide-

ration dont jusqu'à présent nous n'avions que des connoissances si superficielles, si confuses & si défectueuses qu'on pouvoit dire n'en sçavoir rien de certain & d'assuré.

Le Public en aura l'obligation toute entiere au Pere Jean-Antoine Cavazzi de Monte Cucullo, qui après avoir servi dans les Missions que son Ordre a entrepris dans ces vastes païs, fut obligé de revenir en Europe pour trouver quelque remede aux infirmitéz qu'il avoit contractées dans les pénibles exercices de son ministere, & pour d'autres affaires importantes dont il fut chargé par ses Supérieurs.

Cet excellent Religieux étoit du Duché de Modene. Il avoit très-bien étudié avant d'entrer dans l'Ordre de S. François, dont la réforme si connuë & si respectée dans tout le monde sous le nom de Capucins, a fait revivre le premier esprit de ce grand Patriarche, en reprenant avec son véritable

P R E F A C E. 5

habit, ses maximes, sa pauvreté, son humilité, sa pénitence & son zele pour le salut des ames.

On remarqua dans le Pere Jean-Antoine tant de zele pour les Missions & de si heureuses dispositions pour y réussir, que le Pere Procureur General de l'Ordre ne manqua pas de le mettre au nombre de ceux qu'il presenta à la Congrégation de la Propagation de la Foi, pour aller porter les lumieres de l'Evangile dans ces pais infideles.

Il partit d'Italie avec ses autres Compagnons le neuvième Février 1654. & arriva au Royaume de Congo la même année. Il a demeuré dans cette partie de l'Afrique Meridionale douze années, pendant lesquelles il a parcouru ces differens Etats avec des peines & des dangers qui surpassent l'imagination, mais qui lui ont acquis des connoissances vastes & assurées du dedans & du dehors de ces pais, leur situation, leur climat, leur bonté, leurs incommoditez, les

## 6 PREFACE.

mœurs des peuples, leurs Religions différentes, leurs coutumes, leurs usages, leur commerce, leurs guerres, & généralement tout ce qui peut en donner une connoissance pleine, entière & parfaite.

C'est un témoin oculaire qui parle. C'est un homme d'esprit, plein de sagesse, de vérité, de discernement, d'équité, de lumières, qui a sçu distinguer le vrai du vraisemblable, qui ne s'est point laissé préoccuper, sans acception de personne. Le Public Juge équitable & severe en jugera par la lecture de son ouvrage, où la naïveté, la candeur, la vérité, l'exactitude & la bonne foi brillent de toutes parts. Les affaires les plus délicates & les plus importantes sont passées par ses mains dans les postes considérables où il s'est trouvé. Il n'y a jamais démenti la haute opinion qu'on avoit de sa sagesse, de sa prudence, de sa pénétration; & comme rien ne lui échappoit, il nous a donné une Rela-

P R E F A C E. 7

tion si circonstanciée & si juste,  
qu'on le doit croire sur sa parole.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici une traduction litterale comme celle d'un Ecolier : la langue Italienne dans laquelle cet Ouvrage est écrit, a ses beautés, ses tours, ses expressions, ses elegances. Tout cela rendu mot pour mot dans notre langue auroit perdu infiniment de sa force & de son énergie. J'ai traduit librement, j'ai pris la pensée de mon Auteur sans rien diminuer des beautés de l'original. J'ai tâché de donner à ma traduction la noble simplicité de notre langue, & sans rien lui ôter de sa force, je lui ai substitué nos expressions. Si mon stile n'est pas aussi élevé qu'on le pourroit souhaiter, je supplie le Lecteur de se souvenir que je fais ici le personnage d'un Historien & non celui d'un Orateur.

J'ai crû que je pouvois remplir les vuides qui se sont trouvés quelquefois dans mon Auteur, par ce

que les meilleurs Historiens Espagnols & Portugais m'ont fourni sur les mêmes sujets; je n'en ai fait qu'un corps nullement distingué du reste de l'ouvrage. Le Public en est redevable à Monsieur Couvey Secrétaire du Roy & Chevalier de l'Ordre de Christ, qui m'a laissé puiser dans son excellente bibliothèque tout ce qui me manquoit pour mettre mon ouvrage dans l'état qu'on le verra.

Le Pere Jean-Antoine étant arrivé à Rome en 1668. ne manqua pas d'aller rendre compte au Pape & à la Congrégation de la Propagande, de l'état du Christianisme dans ces trois Royaumes & dans les pais voisins. On en fut si content qu'on l'obligea à mettre par écrit la relation verbale qu'il en avoit faite.

Il obéit, mais le mélange de tant de langues barbares qu'il avoit été obligé d'apprendre, & l'usage continuel qu'il avoit fait de la Portugaise pendant tant d'années,



avoient tellement gâté sa langue naturelle, que la Congregation jugea qu'il étoit important qu'une si belle Relation ne perdît rien par le défaut de l'expression; elle ordonna donc au General des Capucins de choisir parmi ses Religieux quelqu'un qui pût mettre la Relation du Missionnaire & ses Mémoires dans la pureté de la langue Italienne. Le General n'eut pas de peine à trouver ce qu'on lui demandoit. Il jeta les yeux sur le Pere Fortuné Alamandini de Bologne Prédicateur des plus éloquens, qui travailla avec succès sous les yeux du Missionnaire. L'Ouvrage manuscrit fut présenté à la Congregation, agréé, approuvé & imprimé par son ordre, & ces sçavants Prélats jugeant encore mieux du sujet par son ouvrage que par ses discours, l'engagerent à retourner dans ce pais éloigné, pour y continuer les services importans qu'il y avoit rendus à la Religion avec tant de succès. Ils l'oblige-

rent encore à recevoir malgré sa profonde humilité la charge de Prefet de toutes ces Missions & la permission de choisir tel nombre de Missionnaires qu'il jugeroit nécessaires pour cette importante entreprise.

Il partit pour son second voyage en 1670. & arriva heureusement avec sa troupe choisie d'Ouvriers Evangeliques à Loanda la même année.

Comme nous avons lieu d'esperer une Relation de ce second voyage, & que nous travaillons à l'avoir, soit manuscrite ou imprimée si elle l'a été, nous la promettons au Public si nous sommes assez heureux pour venir à bout de notre dessein.

Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'on ne trouvera dans cet Ouvrage que ce qui regarde précisément la conversion des Infideles, leurs baptêmes & autres cérémonies de Religion. On y verra un mélange également curieux & in-

## P R E F A C E.

T

Intéressant des mœurs des Habitans de ces trois Royaumes & de leurs voisins, leur origine, leur établissement, leurs Religions différentes, leurs guerres, leurs traités de paix, les bornes de leurs Etats, leur gouvernement politique, leurs loix, leurs coutumes, leurs usages, leurs langues. L'histoire naturelle fera plaisir aux curieux aussi bien que leur manière de cultiver leurs terres, les arbres, les fruits, les grains. Toutes ces choses y sont traitées dans un grand détail, aussi bien que leur commerce, leur police, les revenus des Princes, leur manière de rendre la justice; en un mot tout ce qui peut servir à faire connoître des peuples nombreux, différens les uns des autres, inconnus jusqu'à présent, ou si mal décrits dans les Auteurs qui ont précédé celui dont je donne la traduction, qu'on n'avoit d'eux que des lumières fort défectueuses & très-peu assurées.

La Reine Anne Zingha a joué

A vj

un si grand rôle dans cette partie de l'Afrique, que je crois faire plaisir au public en lui donnant l'histoire entière de cette Princesse depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Cette Princesse qui a été également grande dans le bien comme dans le mal n'a point eu d'Historien fidele avant mon Auteur.

Dapper qui en a parlé dans sa description de l'Afrique, a écrit sur de mauvais mémoires. Son récit est informe, souvent faux, toujours mal assuré.

Les autres Historiens qui l'ont précédé ou suivi, n'ont pas rencontré plus juste; ils n'ont écrit que sur les rapports d'autrui, & ces rapports, si on les examine de près, & qu'on les approche les uns des autres, sont si differens, qu'il est aisé d'en voir la fausseté.

Mon Auteur, je le repete encore, est un témoin oculaire à qui cette grande Reine avoit donné sa confiance aussi bien qu'au Pere

P R E F A C E. 13

Antoine de Gaëte, qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour la ramener au giron de l'Eglise dont elle avoit été séparée pendant un grand nombre d'années.

Cette Reine n'avoit rien de caché pour ces deux excellens Religieux; ils ont appris d'elle-même des circonstances de sa vie que les Ministres les plus accréditez avoient ignorées. Quand nous ne donnerions dans cet ouvrage que l'histoire de cette Reine, le Public devroit être satisfait & nous sçavoir bon gré de la lui avoir apprise.

Mais ce ne sera pas la seule chose dont il aura le plaisir d'être instruit. Il y trouvera encore celle de Donna Barbara sœur de Zingha, qui lui a succédé au Royaume de Matamba, les événemens de son Regne, le renversement de la Religion & sa mort. L'histoire de Mona Zingha son indigne mari, qui étoit General des Armées de la Reine Zingha, son apostasie, ses cruautés, & sa mort.

Nous donnons ensuite l'histoire du Roy de Maopongo, la description de son Etat, son apostasie, les suites funestes qu'elle a eue pour lui & pour ses sujets. Ce qui fera connoître au Lecteur le génie changeant, volage & toujours porté au mal de ces peuples, & combien les Missionnaires ont de peine à cultiver ces plantes sauvages & à suspendre les suites de leurs préjugés & de leur penchant à l'idolâtrie & aux vices qui en sont inséparables.

Bien des gens se sont récriez sur ce que j'ai dit des Sorciers & des Magiciens à la fin du premier tome de ma Relation des Isles de l'Amérique.

Ceux qui ont été assez curieux pour s'informer des gens du pais qui se sont trouvez à Paris, si j'avois dit la verité dans les faits que j'ai rapportez, ont été convaincus de ma bonne foi, & sont à présent certains que j'en aurois pû dire davantage.

PREFACE. 17

On trouvera dans cet ouvrage des preuves sans nombre de ce que je n'ai dit qu'en abrégé dans mon voyage des Isles. Ces preuves sont si claires & si convaincantes, qu'il me semble qu'il y auroit de l'obstination & de l'entêtement à ne s'y pas rendre.

Je n'ai rien vû de semblable, dira quelqu'un, donc la chose n'est pas vraie. Cette conclusion est-elle juste? Combien croyons-nous de choses que nous n'avons jamais vûes & que nous ne verrons peut-être jamais? Pourquoi n'y auroit-il pas à présent des Sorciers & des magiciens, puisque l'Écriture Sainte du vieux & du nouveau Testament nous assure qu'il y en a eu, aussi bien que des Energumenes. L'Église excommunie publiquement les Sorciers & les Magiciens. Elle est donc convaincue qu'il y en a; elle a des prières & des exorcismes pour chasser les démons qui possèdent ou qui obsèdent les seconds, elle est donc convaincue

qu'il y a des possédés & des obsédés.

Je sçai qu'il y a eu des misérables qu'un vil intérêt a engagé à se feindre possédés ou obsédés, & qui sçavoient si bien contrefaire les actions extraordinaires que l'on voit dans les véritables possédés ou obsédés; qu'ils ont trompé même des gens d'esprit, & qu'ils ont abusé de la crédulité de beaucoup d'autres. Ceux qui se mêlent d'exorciser les possédés ou les obsédés ont une règle sûre & infaillible pour discerner ceux qui auront un besoin réel des secours de l'Eglise d'avec ceux qui n'en ont pas besoin. Il n'est pas nécessaire de la marquer ici.

Je sçai encore qu'il y a des Parlemens qui ont pour règle de ne condamner personne pour le crime de sorcellerie ou de magie. Ces sages Magistrats ont des raisons pour en agir comme ils font, mais ils ne laissent pas de les châtier severement pour d'autres crimes dont



ces sortes de gens ne sont jamais exempts, & ils débarrassent ainsi le monde de ces pestes : mais il y a aussi des Parlements qui connoissent de ces crimes, & qui punissent du dernier supplice ceux qui en sont convaincus.

Ceux qui auront assez de curiosité pour lire le premier tome de la Police de Paris que le Commissaire Delamarre a fait imprimer en 1721. y trouveront une relation curieuse de certains Bergers qui ont été convaincus du crime de sorcellerie, de magie & d'empoisonnements.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. L'Ouvrage que je donne au Public contient un grand nombre de ces faits qui sont avérés & très-assurés ; & comme ce seroit une erreur très-insoutenable si on nioit l'existence du marbre, des pierres précieuses, des porcelaines du Japon & de la Chine, parce qu'il y a des Ouvriers assez habiles pour contrefaire toutes

ces choses, il y a aussi du ridicule à nier l'existence des Sorciers & des Magiciens, parce qu'il se trouve des gens qui contrefont les opérations que ceux-ci font par le secours des démons.



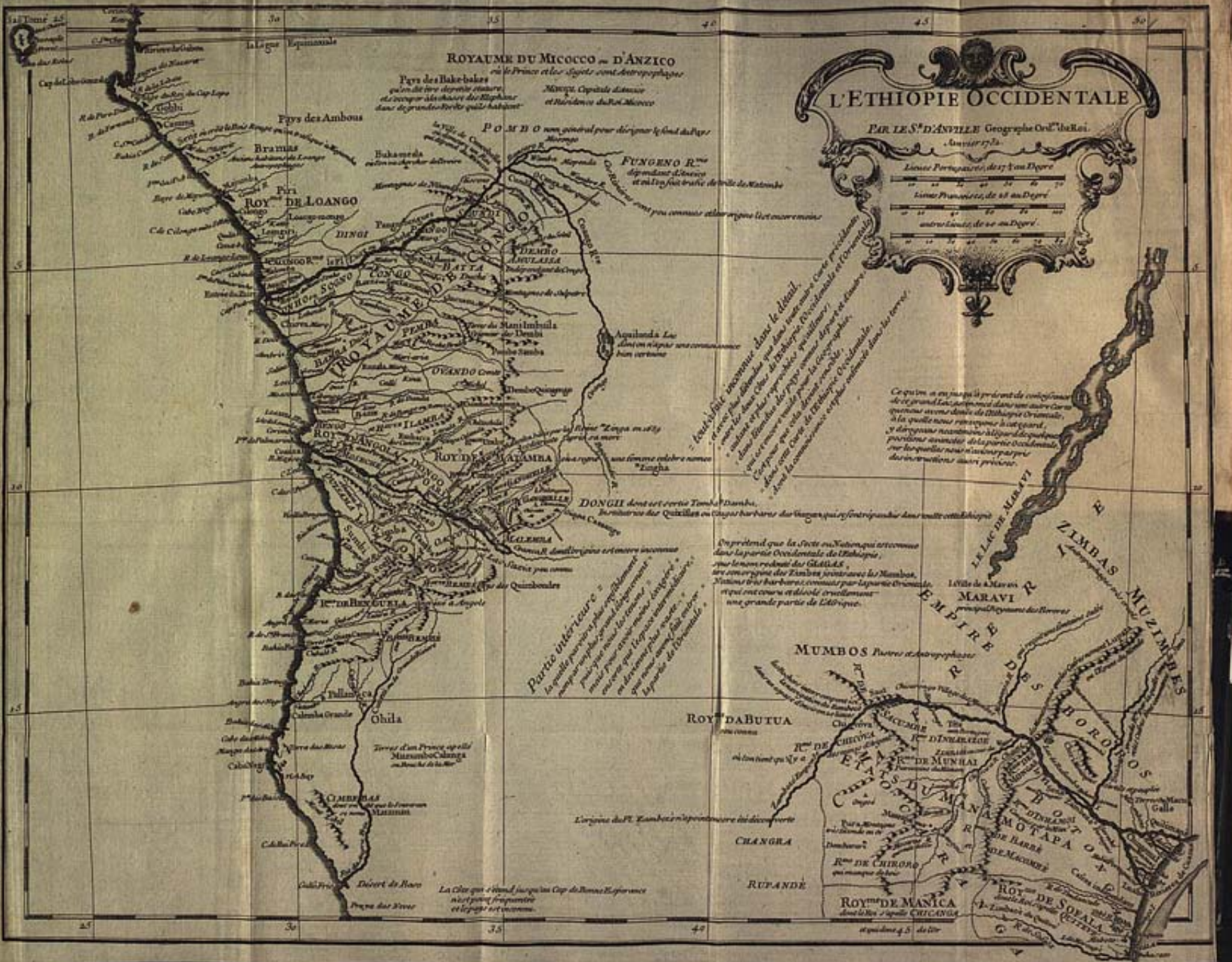
# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce I. Volume.

- C**HAPITRE I. *Du Royaume de Congo en general,* 19
- II. *Du Royaume de Congo en particulier,* 22
- III. *Des Fleuves considerables qui arrosent le Congo, & particulièrement du Zaire & de son origine,* 45
- IV. *Du Royaume de Matamba,* 54
- V. *Du Royaume de Dougo ou d'Angolle,* 59
- VI. *Du climat & des saisons des trois Royaumes de Congo, d'Angolle & de Matamba,* 109
- VII. *De la fertilité de ces trois Royaumes; de la culture des terres, & des semences,* 112
- VIII. *De quelques arbres, fruits, plantes, herbes & fleurs,* 119
- IX. *Des animaux terrestres,* 152
- X. *Des poissons, des serpens, & autres animaux de cette espece,* 186
- XI. *Des oiseaux les plus considerables,* 203
- XII. *Du nombre des Peuples du Royau-*

<i>me de Congo,</i>	107
XIII. <i>Des défauts naturels &amp; moraux de ces Peuples,</i>	212
XIV. <i>De l'idolâtrie qui est la Religion de ces pays,</i>	236
XV. <i>Des Ministres des idoles,</i>	253
<i>Des juremens,</i>	303
XVI. <i>Observations superstitieuses pratiquées par les Negres,</i>	340
XVII. <i>De la sepulture que l'on donne aux morts, &amp; des pleurs qui l'accompagnent,</i>	382
XVIII. <i>Des Maisons des Negres,</i>	418
XIX. <i>Des mariages des Negres,</i>	427
XX. <i>Du peu d'industrie des Negres à moudre leurs grains, &amp; de la vie frugale qu'ils sont obligez de mener,</i>	441
XXI. <i>Des meubles des Negres,</i>	451
XXII. <i>Des maladies des Negres, &amp; de leurs remèdes,</i>	454
XXIII. <i>Des grands chemins &amp; des passages des rivieres,</i>	474

Quintessence y est en son lieu  
C'est par cette explication qu'on la di-



**ROYAUME DU MICOCO ou D'ANZICO**  
*où le Prince et les Rois sont Anthropophages*

**Pays des Baka-bakas**  
*qui ont été tirez de leurs statues  
 et occupés à la chasse des Elephants  
 dans de grandes forêts qu'ils habitent*

**L'ETHIOPIE OCCIDENTALE**  
 PAR LES D'ANVILLE Geographe Ord.<sup>re</sup> des Rois.  
 Année 1754.

Liens Portugais, de 17 Jours de Voyage  
 Liens Français, de 28 ou 30 Jours  
 Liens Italiens, de 36 ou 38 Jours

*Tout le pays inconnu dans le détail,  
 et avec les limites qui dans une autre Carte précédente  
 ont été données de l'Ethiopie (à l'Occident et l'Orient)  
 qui est encore venue pour le Congo, le Cap de  
 Bonne-Espérance, et le Cap de l'Ethiopie Occidentale.  
 dont les communications se font comme dans la terre.*

*Ce qu'on a en ce qui précède de conjectures  
 de ce grand Etat, on en a dans une autre Carte  
 qui se trouve dans le même ouvrage, et qui est  
 à la quelle nous renvoyons à cet égard,  
 et dont nous ne pouvons pas nous dispenser  
 de faire mention dans cette Carte, et de dire  
 sur laquelle nous nous sommes appuyés  
 dans nos conjectures, sans préjudice.*

*Partie inconnue  
 La quelle n'est que conjecturée  
 mais qui n'est que conjecturée  
 et dont on ne peut rien dire  
 en de rien, et qui n'est que  
 conjecturée, et qui n'est que  
 conjecturée, et qui n'est que  
 conjecturée.*

*On prétend que la secte ou Nation qui se trouve  
 dans la partie Occidentale de l'Ethiopie,  
 par le nom de celle de Gélaké,  
 se convertit des Zambos, connus par la partie Orientale,  
 et qui ont vécu et de là ont été  
 une grande partie de l'Ethiopie.*

*La Côte qui s'étend jusqu'au Cap de Bonne-Espérance  
 n'est point fréquentée  
 et le pays est inculte.*



RELATION  
HISTORIQUE  
DE  
L'ETHIOPIE OCCIDENTALE.  
*PREMIERE PARTIE.*

Description générale des Royaumes  
de CONGO, d'ANGOLLE, & de  
MATAMBA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Du Royaume de CONGO en general.*

**L**A partie de l'Afrique à laquelle on croit pouvoir donner le nom d'Ethiopie Méridionale & Occidentale, est située au Sud ou Midi de la ligne équinoctiale, & du côté du Couchant. C'est par cette explication qu'on la di-

stingue de l'Ethiopie Septentrionale & Orientale, connuë sous le nom d'*Abissinie*, dont le P. Jérôme Lobo de la Compagnie de Jesus a donné une assez ample description en Portugais, que M. l'Abbé le Grand vient de nous donner en François avec des dissertations, des lettres, & des mémoires qui y ont rapport.

On donne à la partie que nous allons décrire, le nom d'Ethiopie Méridionale; parce qu'elle est située au Sud de la ligne équinoxiale, du côté du Pole, que nous autres Européens appellons Antarctique; & on l'appelle Occidentale, parce que ses côtes sont sur l'Océan Occidental.

Un seul Prince étoit dans les siècles passés le souverain de tous ces vastes Pays qui sont au Sud de la ligne, depuis le Cap de Lopo Gonzales jusqu'à ~~celui qu'on a appelé le Cap noir~~ ou Cap Negro, depuis le premier degré de latitude méridionale, jusqu'au quinziesme: ce qui contient quatorze degrés en latitude, ou deux cens quatre-vingt lieües, à vingt lieües au degré, & environ dix degrez en longitude, ou deux cens lieües de l'Occident à l'Orient.



## DE L'ETHIOPIE OCCIDENTALE. 27

Cette grande étendue de Pays obligeoit le Souverain d'envoyer des Officiers Generaux, qui gouvernoient en son nom les Provinces de ses Etats. On les appelloit *Sona*; c'est-à-dire, Vicerois ou Gouverneurs, pendant qu'on donnoit au Souverain le titre de *Mani*; c'est-à-dire, de Seigneur, de Maître, ou, si l'on veut, d'Empereur; y ajoutant le surnom de *Congo*, qui étoit le nom de cet Empire: de sorte que *Mani-Congo* ( qui étoit le nom que portoit ce Prince, ) signifioit, le Maître, le Souverain, ou l'Empereur de *Congo*.

A la fin ces Gouverneurs Generaux se lasserent d'être sujets. Soit par une conspiration generale, soit par des révoltes qui se succederent les unes aux autres, ils s'éleverent contre leur Souverain, secoüerent le joug de l'obéissance qu'ils lui devoient & qu'ils lui avoient jurée; & chacun, dans la Province qu'il gouvernoit, prit le nom de *Mani* ou de Souverain: de maniere que le veritable Souverain eut assez de peine à se conserver le centre de ses Etats, qui portoit plus précisément que le reste le nom de *Congo*.

Ce démembrement produisit beaucoup de Royaumes & de Souverai-

netés, dont les Possesseurs prirent tous le titre de *Mani*; de sorte qu'au lieu d'un seul *Mani-Congo*, on vit des *Mani-Dongo*, *Mani-Loango*, *Mani-Caconda*, *Mani-Engoi* & plusieurs autres, dont nous parlerons à mesure que l'occasion s'en présentera. C'est ce qui a donné lieu à la plainte générale des gens du pays, & qui est passé depuis en proverbe parmi eux, que *Congo n'est plus Congo*. Plainte fort juste; puisqu'en effet le Royaume de Congo, tel qu'il est aujourd'hui, n'est plus rien en comparaison de ce qu'il étoit autrefois.

---

## CHAPITRE II.

### *Du Royaume de CONGO en particulier.*

C E Royaume a pour bornes dans la partie méridionale de l'Afrique, le sixième degré de latitude méridionale, justement à l'endroit où le fleuve Zaire, si considérable par la quantité de ses eaux & par la rapidité de son cours, se décharge dans l'Océan Ethiopique.

Des montagnes très-hantes & des déserts sablonneux, le séparent du Royaume d'Angolle du côté du midi,

environ vers le neuvième degré de latitude : & le fleuve Danda lui sert encore de bornes du même côté. Il a la mer ou l'Océan Ethiopique au Couchant ; & au Levant, les Royaumes de Fungono, de Matamba, les Montagnes du Soleil ou les Montagnes brûlées, & les Rivieres de Coanza & de Berbe, avec le grand fleuve de Chilandée ou d'Aquilon.

La Capitale de ce Royaume s'appelle Banza S. Salvador. Ce nom, comme on le voit, est Portugais en partie : car Banza est en langue Congoise, & S. Salvador y a été ajouté depuis que les Portugais y ont introduit le Christianisme. Elle est située sur une montagne très-haute, & escarpée presque de tous côtez, à cent cinquante mille ou cinquante lieues de la mer, au Sud-Est de la riviere de Zaire, & à une assez petite distance de celle que l'on appelle Selinda.

Les Portugais ayant poussé leurs découvertes & leurs conquêtes fort avant dans ce grand Pays, y firent prêcher la Foy vers l'année 1482. & leurs Missionnaires eurent des succès si heureux, que le Roy de Congo reçut le Baptême, & avec lui la plupart de ses Grands & une partie de son peuple. On bâtit des

Eglises au vrai Dieu, on abolit les superstitions du Paganisme, & on vit une Chrétienté naissante aussi pure qu'on la pouvoit souhaiter dans un climat tel que celui-là.

Les Portugais eurent soin de civiliser leurs nouveaux sujets & leurs allies. Ils introduisirent parmi eux les arts & les métiers, & ils donnerent à la Noblesse le lustre qui lui manquoit, en la décorant des titres fastueux de Ducs, de Comtes, de Marquis.

Le Royaume fut partagé premièrement en six grandes Provinces, sous les noms de Duchés, de Comtés, & de Marquisats; & ces six Provinces subdivisées en des Seigneuries plus petites, & d'un titre moins relevé.

Ces six grandes Provinces, sont Bamba, Sogno, Sundi, Pango, Batta, & Pemba.

Duché de  
Bamba.

Bamba est un Duché renfermé entre l'Ambrise & le Loze, rivières considérables, dont la dernière le sépare du Duché de Pemba, du côté de l'Est; & la première du Comté de Sogno, du côté du Nord. Il s'étend sur le rivage de la mer; jusqu'aux bords de la Lelunda, & il a pour bornes au midi le Royaume d'Angolle, que la valeur  
des

des Portugais a conquis, & dont ils sont encore aujourd'hui en possession, ce qui oblige les Habitans de ces frontieres d'être toujours sous les armes, pour empêcher l'entrée de leur Pays aux Portugais & à leurs sujets ou allies, s'ils vouloient faire quelque irruption; aussi appelle t'on ces Peuples les sentinelles & les avant-murs du Royaume de Congo.

Les Vicerois ou Gouverneurs de cette Province portent le titre de Ducs, & sont toujours des premiers Princes du Sang Royal; mais quoique le Roi ait soin de limiter & de resserrer dans des bornes étroites leur pouvoir & le tems qu'il doit durer, il n'a pû jusqu'à présent les empêcher de s'ériger en maîtres absolus & indépendans, qui tyrannisent leurs peuples d'une étrange maniere, sans qu'il ait osé entreprendre de les révoquer ou de les châtier, parce que ces Vicerois ayant tous les mêmes interêts, se soutiennent les uns les autres: & ayant entre leurs mains les forces de tout l'Etat, ils le bouleverseroient entièrement, si le Roy se mettoit en devoir de les réduire par la force. Cela les rend si fiers, qu'il n'est pas rare de voir qu'ils refusent de payer au Roy

les tributs qu'il a droit d'exiger de ses Provinces, & qu'il est obligé de se contenter de la part qu'ils veulent bien lui faire de son bien.

Le Duché de Bamba est une des plus grandes & des plus fertiles Provinces du Royaume. Le terrain est excellent; il ne tient qu'à ses peuples d'en retirer surabondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Les rivages de la mer produisent une quantité prodigieuse de sel, qui rendroit des sommes considérables dans les coffres du Roy, s'il oüilloit de ses revenus; d'autant qu'il y a très-peu de frais à faire pour recueillir le sel, & que c'est une marchandise que l'on transporte de tous côtez, ou que l'on vend sur les lieux avec un profit considérable.

A quoi il faut ajouter que c'est sur ces mêmes côtes que l'on pêche les Zimbis ou petits Limaçons qui servent de monnoye courante, non seulement dans tout le Royaume, mais encore dans les Etats voisins, & même bien avant dans l'Afrique. Il n'en faudroit pas davantage pour rendre le Roy de Congo très-riche; puisque la mer a soin de lui fournir ses monnoyes, sans qu'il soit obligé d'y employer d'autres ouvriers que des Pêcheurs.

On prétend que les montagnes de ce Royaume renferment de riches mines de toutes sortes de métaux ; qu'il y en a d'or , d'argent , de cuivre , de fer , d'étain & de vis-argent ; mais que de toutes ces mines on ne travaille que celles de fer , & qu'il y a des défenses rigoureuses de toucher aux autres , de crainte d'attirer dans l'Etat les Européens , que l'éclat de l'or ne manqueroit pas d'y conduire , & qui opprimeroient la liberté des Peuples , afin de se rendre les maîtres de ces riches métaux.

Quoique notre Auteur ne doute point de l'existence de ces riches mines ; il se trouve pourtant des Ecrivains qui ne sont pas de son sentiment , & qui assurent qu'on a pris les mines de cuivre pour des mines d'or. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce point. Rien n'empêche qu'il n'y ait des mines d'or & d'argent , si on convient qu'il y a des mines de cuivre. Il ne s'agit que d'être assuré de leur abondance , & de la facilité ou difficulté qu'il y a à en tirer les métaux , pour y faire un profit considérable.

La seconde Province du Royaume Comté de de Congo , est le Comté de Sogno : Sogno.  
 S'étend , comme le précédent , sur les

bords de la mer, & est borné du côté du Nord par le Zaire: l'Ambrise le sépare du Duché de Bamba du côté du Midy: il a la mer à l'Oüest, & les Seigneuries de Pango & Sundi à l'Orient. Sa Ville Capitale, ou Banzasogno, est à trois lieües du Cap Pardon, & à une lieüe & demie de Pinda, autre Ville située sur un bras du Zaire. Cette Ville est des plus médiocres & peu peuplée. La seule chose qui la rend considérable, est une Eglise que les Capucins Italiens y trouverent en 1645. lorsque la Congregation de la Propagande jugea à propos de les y envoyer pour suppléer aux Missionnaires Séculiers & Reguliers qui y manquoient presqu'entièrement. Cette Eglise leur parut d'une très-grande antiquité; ils crurent qu'elle avoit été batic vers l'an 1482. lorsque les Portugais découvrirent ce pays, s'y établirent, & y prêcherent la Foy. Et, ce qui est plus digne d'admiration, c'est qu'elle ait subsisté depuis un si grand nombre d'années, quoiqu'elle soit simplement bâtie de bois, avec des murailles de clayonage, couvertes grossièrement de terre grasse.

Le terrein de cette Province est sec & sablonneux; & sans la grande quan-



rité de sel qu'on recueille aisément sur les bords de la mer, les revenus du Comte seroient très-médiocres; mais le sel étant une marchandise dont tous les voisins ne peuvent se passer, il ne laisse pas d'être riche, & de tirer d'un mauvais pays des revenus considérables.

Ce terrain est aussi très-propre aux différentes especes de Palmier que l'Afrique produit: car on a remarqué que les lieux les plus maigres & les plus secs sont les meilleurs pour ces arbres. C'est en effet des Palmiers que les Habitans de Sogno tirent la meilleure partie de leur subsistance; d'une manière pour ne qui les réduiroit à une disette continuelle, si le commerce qu'ils font à l'embouchure du Zaire ne leur fournissoit pas les provisions de bouche dont ils ont besoin.

Mais il faut avouer que leur frugalité est une grande ressource pour eux. Ils sont si accoutumés à la disette, que les Européens ne peuvent assez s'étonner qu'ils puissent vivre; & qu'au milieu des horreurs presque continuelles de la faim, ils soient gais, & toujours dans les danses & dans les chansons, comme les gens du monde les plus à leur aise, les mieux nour-

ris & les plus contents : aussi sont-ils sans aucune inquietude du jour suivant.

Le Comte de Sogno a un grand nombre de vassaux & de tributaires, entre lesquels le Marquis de Chioua tient le premier rang. C'est une Province considérable, voisine des pays appellez anciennement *Monbassi* ou *Monbasingi*, qui prétendent avoir certains privileges & immunités, pour la conservation desquels ils ont continuellement les armes à la main.

Le Comté de Sogno fut la porte par laquelle l'Evangile entra dans le Royaume de Congo : le Seigneur de Sogno fut le premier qui se convertit & qui reçut le baptême. Son exemple fut suivi, non seulement de tout son peuple, mais du Roy même, qui pour lui marquer sa reconnoissance, augmenta ses Etats de trente lieues en longueur, & de dix en largeur. Les Comtes successeurs de ce premier Chrétien, ne se contentent pas dans ces bornes ; ils travaillèrent de toutes leurs forces à aggrandir leurs Etats, & ils en vinrent à bout. Ils se rendirent à la fin si puissans, qu'ils osèrent même s'élever contre leur Roy : ils prirent les armes contre lui, lui présentèrent la bataille,

le défèrent souvent, & remportèrent sur lui des victoires fréquentes & signalées,

Cela n'empêche pas qu'on ne doive dire à leur loüange, qu'ils ont conservé la foi dans une pureté qu'on ne remarque point dans le reste du Royaume.

La piété de ces Princes & de leurs Eglises de Sogio. sujets, se remarque dans le soin qu'ils ont eu d'élever des Eglises au vrai Dieu. Il y en a trois dans la Banza de Sogno, Capitale du Comté. La première, est dans l'enceinte du Palais du Comte : elle est dédiée à la sainte Vierge. La seconde est à quelque distance du Palais : c'est dans celle-ci où l'on enterre les Comtes. La troisième est dédiée à saint Antoine de Padouë : elle est accompagnée d'un Couvent qui sert d'hospice aux Capucins. Outre ces trois Eglises, qui sont regardées comme les principales, il y en a beaucoup d'autres répandues dans tout le pays, n'y ayant point de *Soua* ou Gouverneur qui ne soit obligé d'entretenir une Chapelle dans le lieu principal de son Gouvernement.

Sundi est un Duché qui est la troisième Province du Royaume. Il commence à treize lieues ou environ au Duché de Sundi.

Nord-Est de saint Salvador, Capitale de tout l'Etat. Le Zaire le borne du côté du Nord, de maniere pourtant que les Ducs de Sundi ont des domaines, & se rendent maîtres peu à peu des terres & des peuples qui sont de l'autre côté de la riviere. Il y a même long-tems qu'ils les auroient entièrement subjugués si la difficulté de les aller forcer dans leurs montagnes, ne les aidait puissamment à conserver leur liberté. Ce sont des peuples féroces, d'une bravoure extraordinaire, qui craignent moins la perte de leur vie, que celle de leur liberté, & qui ne payent jamais les tributs qui leur sont imposez, que quand les Ducs les vont chercher en personne, les armes à la main.

Le Gouvernement de Sundi appartient de droit au Prince présomptif héritier de la Couronne.

Erreur des  
Ecrivains.

Quelques Ecrivains se sont avisés de dire, que le Christianisme étoit entré dans le Royaume par le Duché de Sundi. C'est une erreur qui s'est glissée dans quelques manuscrits, où des Copistes ignorans ont mis *Sundi* au lieu de *Sogno*. Ils n'y seroient pas tombez, s'ils avoient fait attention que les Portugais qui ont été les Apôtres de ce

Pays, y sont entrez par mer; & que par conséquent c'est dans le Comté de Sogno qu'ils ont mis pié à terre, & non dans le Duché de Sundi qui en est éloigné de plusieurs journées de chemin.

Cette Province a pour frontieres, Frontieres de cette Province. du côté du Sud-Est, le Duché de Batta, & le Marquisat de Pango: au Nord-Est, le Royaume de Macoco, & ces Rochers de crystal au pié desquels la riviere de Bancaor se perd dans le Zaire.

La Banza ou Capitale de la Province, qui porte aussi le nom de Sundi, est éloignée de six lieües de la grande Cascade du Zaire.

La Province est partagée en plusieurs Gouvernemens particuliers; dont la plupart étant éloignez de la Capitale, & dans des endroits environnez de montagnes d'un accès très-difficile, n'obéissent que quand ils le veulent à leur Souverain; ils ont toujours les armes à la main, & tiennent toute la Province, & souvent le Royaume entier dans le trouble & dans l'agitation. Cela est cause que la Foy y fait peu de progrès, & que les Missionnaires ont des peines infinies à retirer les Peuples des coûtumes in-

humaines & superstitieuses qu'ils ont apprises des Giagues Peuples barbares & Antropophages qui courent le pais. Ces zelez Prédicateurs ne se lassent pourtant pas de travailler de toutes leurs forces à déraciner ces mauvaises coutumes : & quoiqu'il leur en coûte souvent la vie, ils voyent avec plaisir que leurs fatigues ne sont pas tout-à-fait inutiles, & que la main de Dieu scait encore retirer sa dîme de ce peuple nombreux.

Le terrain de cette Province est arrosé d'un si grand nombre de rivières, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est des plus fertiles : il ne lui manque que d'être cultivé ; mais comment vaincre la paresse & l'indolence des Negres ? Ils aiment mieux vivre dans la disette, que de travailler pour vivre aussi à leur aise qu'ils le pourroient faire.

Mines de  
différens  
métaux.

Ses montagnes renferment quantité de mines des métaux les plus précieux. Les raisons que nous avons rapportées ci-devant, obligent les Souverains de les tenir fermées. On ne travaille que celles de fer, à cause du besoin que l'on en a pour fabriquer des armes & des instrumens pour l'agriculture.

Les montagnes qui sont au Nord du

Zaire près de la grande Cascade, renferment des mines de cuivre d'un jaune éclatant. Elles sont ouvertes, l'on y travaille; & c'est où les peuples de Loando en viennent acheter.

Pango est la quatrième Province du Royaume; elle a le titre de Marquisat. Elle s'appelloit autrefois Panga Logos; elle avoit le titre & les prérogatives de Royaume. Elle les a perduës depuis que les Roys de Congo l'ont conquise & réduite au rang des autres Provinces de leur Etat. Elle est bornée du côté du Nord, par le Duché de Sundi; par le fleuve Barbola, à l'Est; par les montagnes du soleil & le pays de Dembo, au Midy; & par le Duché de Batta, à l'Occident.

La Capitale de ce Marquisat s'appelle Banza Pango. Elle est située sur les bords du fleuve Barbola, assez près de l'endroit où il se perd dans celui de Coango. Les mœurs de ces Peuples sont si semblables à celle du reste des peuples du Royaume, que l'on peut remettre à en parler quand on traitera de celles de tous les Congots en general, y ayant très-peu de différence entre eux.

Batta est la cinquième Province du Royaume. Elle a le titre de Duché:

Marquisat  
de Pango.

Duché de  
Batta.

elle est à l'Oüest de Pango. C'est un grand Pays borné au Sud par les montagnes brûlées, le Comté d'Ambrila, & les montagnes de Salpêtre: à l'Oüest par le Marquisat de Pemba: & au Nord, par le Duché de Sundi. Il portoit anciennement le nom d'*Anguiri-ma*, & étoit un Royaume dont le Souverain & les Peuples s'étant soumis volontairement au Roy de Congo, pour des raisons qui ne sont pas assez développées pour en instruire le Public, est devenu une des Provinces du Royaume de Congo.

Sa grandeur d'aujourd'hui montre encore ce qu'il étoit dans les siècles passés. Il y a même apparence qu'il renfermoit le Duché de Sundi, puisque les meilleurs Historiens conviennent qu'il s'étendoit des deux côtes du Zaire & de la Barbola; & que les Royaumes de Lulca & de Congo Riaucanga en relevoient, & lui étoient tributaires, aussi bien que les Provinces de Nfonso, Nfogno, ou Nfongo, & quantité de pays qui étoient habités par les Barbares Giagues Antropophages, & même le vaste pays de Congo Namulazza, qui est au Nord du Zaire.

Les Habitans de Batta sont d'un naturel plus doux & plus humain que



tous leurs voisins ; aussi ont-ils reçu la Foi bien plus aisément que les autres , & ils portent avec une joie & une constance merveilleuse le joug de l'Evangile. On les appelle communément les Mosombi.

La sixième Province du Royaume Marquisat de Congo, est le Marquisat de Pemba. de Pemba. Il est au centre de l'Etat, de petite étendue à la vérité , mais considérable par l'avantage qu'il a d'avoir toujours été le berceau , le trône , & le sépulchre de tous les Rois de Congo , soit chrétiens , soit idolâtres.

Le nom de Pemba qu'il porte , est Ville de celui de la Province & de la Banza ou Pemba. Ville Capitale où réside le Viceroy , ou , pour parler plus juste , le Gouverneur Général du Marquisat. Cette Ville est située au pié d'une montagne qu'on appelle la montagne brûlée , qu'il ne faut pas confondre avec cette longue suite de montagnes qui portent le même nom , & qui sont à l'Est du Comté d'Ambuila. La rivière de Lunda traverse ce Marquisat de l'Est à l'Oüest , & sert à en rendre les terres d'une grande fertilité. Elle n'est pas seule. Celles de Kai , d'Ambrise , & plusieurs autres , contribuent à porter par tout l'abondance. Le séjour

du Roy excite les habitans au travail : la Cour, qui est toujours très-nombreuse, fait une grande consommation de marchandises & de denrées. Cela produit un commerce avantageux à tous les habitans, qui jouissent en paix du fruit de leurs travaux, sans être exposés comme ceux des autres Provinces, aux vexations & aux pillages des Vicerois.

Autres  
Provinces  
du Royau  
me.

Outre les six Provinces dont nous venons de parler, le Royaume en renferme plusieurs autres d'une étendue considérable, mais pour la plupart inhabitées, & peuplées de gens barbares, qui, retirés dans l'épaisseur de leurs forêts, ou sur le sommet de montagnes presque inaccessibles, y menent une vie peu différente de celle des bêtes.

Ces Provinces sont Zuiona, Zuiamaxondo, Ndamba, Nsuffo, Nsella, Juva, Alombo, Nzolo, Nzanga, Marsinga, & Mortondo. Ces trois dernières sont voisines du pays appelé Ajacee, habité par une Nation sauvage & inhumaine.

Le Duché d'Ouando est voisin du Royaume d'Angolle, possédé par les Portugais. Ses Ducs relevoient du Roi de Congo; mais ils se sont soustraits à son obéissance, & se sont mis sous

la protection des Portugais.

Les Peuples de Dembi les ont imités. Ils relevoient du Seigneur ou Comte d'Ambuila, qui prend la qualité de Mani d'Ambuila : apparemment qu'ils se trouvoient traitez trop durement par ce Seigneur ; ils ont eu recours aux Portugais dont ils ont acheté la protection. Ce qui n'empêche pas les uns & les autres de payer encore un tribut au Roi de Congo, & qu'ils ne reconnoissent sa souveraineté.

La Capitale du Duché d'Ouando s'appelle S. Michel. Ce Prince a plusieurs feudataires, & entre les autres le Comte d'Ambuila. On prétend que ce Comte portoit dans les siècles passez le titre de Roi, quoiqu'il relevât de la Couronne de Congo.

Tous ces Seigneurs font gloire de porter le caractère de Chrétiens ; leurs Peuples les imitent, & sont Chrétiens autant que leurs Maîtres le sont : mais quand ces Princes retournent à l'idolâtrie, leur ancienne Religion, leurs peuples y retournent avec la même facilité que s'il ne s'agissoit que d'une mode, ou de la chose du monde la plus indifferente : de sorte que ce n'est pas une petite peine pour les Missionnaires répandus dans le Pays, de fixer

ces Princes, ou de les retenir dans la véritable Religion, ou de les y faire rentrer, quand ils l'ont abandonnée. Il est vrai qu'ils sont sûrs des Peuples pendant qu'ils tiennent les Grands, mais ces Grands sont l'inconstance même.

Ancienne  
grandeur  
du Royau-  
me de Con-  
go.

Lorsque l'Evangile penetra dans le Royaume de Congo, on lui donnoit dix-sept à dix-huit cent milles de circonférence; c'est-à-dire environ six cens lieuës. Notre Auteur n'est point content de ces bornes: il prétend qu'on fait tort à ce vaste Empire en lui en imposant de si étroites, d'autant que, selon lui, il s'étendoit du côté de l'Orient dans des pays immenses, peu peuplés à la verité, remplis d'épaisses forêts & de montagnes inaccessibles, plus propre à la nourriture des bêtes farouches, qu'à celle des créatures raisonnables; mais dans lesquels on trouvoit pourtant des hommes qui reconnoissoient la souveraineté du Roi de Congo, & lui payoient les tributs qui leur étoient imposez, quand ils ne pouvoient faire autrement, & qu'ils se trouvoient surpris ou plus foibles que les troupes que l'on envoyoit pour les leur faire payer. Car de s'attendre que ces peuples éloignez apportent

leurs contributions à la résidence du Roi ou de ses Officiers, ou qu'ils les payent de bonne grace quand on les va chercher chez eux, cela n'est point d'usage, non seulement au Royaume de Congo & ses dépendances, mais dans presque toute l'Afrique. Les Rois de Maroc, & de Fez; les Républiques d'Alger, de Tripoly & de Tunis, l'Empereur d'Abyssinie, & les autres Souverains, sont accoutumés à exiger leurs contributions des Arabes & autres Peuples errans, qui font la plus grande partie des Peuples de cette partie du monde, les armes à la main. Il est vrai que quand ils ont le dessus, ils se font payer de leurs peines, & portent bien haut les intérêts des tributs qui n'ont pas été payés; mais il arrive souvent qu'ils reviennent les mains vuides, ou parce qu'ils ne peuvent trouver ces peuples errans, qui se retirent avec leurs troupeaux dans les déserts où il est impossible de les aller chercher, ou parce qu'ils les trouvent avantageusement campez sur des montagnes inaccessibles, ou dans des défilés où vingt hommes en battoient mille.

La même chose arrivoit au Roi de Congo avec ses sujets Orientaux,

Quoiqu'ils le reconnussent pour leur Souverain, ils s'en tenoient le plus souvent à une reconnoissance de pure bienfaisance; & quand ils n'avoient pas besoin de lui, ils s'empressoient peu de lui faire leur cour, encore moins de lui porter leurs contributions.

On prétend que le changement de Religion a beaucoup contribué à diminuer l'érenduë de cet Etat. La plupart des Peuples Orientaux ne voulurent point suivre l'exemple de leur Roi lorsqu'ils le virent embrasser la Religion Chrétienne. Ils étoient si attachés aux superstitions de leur idolâtrie, qu'ils s'en firent un prétexte pour secouer le joug de l'obéissance; & comme ce Prince ne se trouva pas en état de les aller forcer dans les forêts & sur les montagnes où ils se retirèrent, & que beaucoup de Seigneurs se servirent du même prétexte pour exciter des troubles & une guerre civile dans le cœur du Royaume; il se vit obligé d'abandonner ses sujets les plus éloignés, & se contenta de ramener à l'obéissance ceux qui étoient les plus voisins de sa Capitale, & dont la révolte pouvoit avoir des suites plus fâcheuses. Il en vint heureusement à bout. Il s'est maintenu sur son trône

avec un Etat encore assez vaste : & lui & ses successeurs ont conservé la Religion Chrétienne qu'ils avoient embrassée, & l'ont fait recevoir par la plus grande partie de leurs sujets, & par toute leur Noblesse.

Nous avons dit ci-devant qu'il y avoit des Mines d'or & d'argent dans beaucoup d'endroits de cet Etat, que la politique des Princes tenoit fermées, de crainte d'exciter la cupidité des Européens, qui ne manqueroient pas de prétextes pour s'en emparer, & qui feroient périr une grande quantité de gens dans ce travail. Bien des gens doutoient de la réalité de ces trésors, à cause que ces Princes n'en faisoient point usage. Notre Auteur leve ce doute d'une manière démonstrative, en nous assurant que le Roi de Congo avoit fait tirer une quantité d'or d'une mine voisine de S. Salvador sa Capitale ; & que l'ayant envoyé à Loando-San-Paolo Capitale du Royaume d'Angolle, les Monnoyeurs & Essayeurs Portugais jugerent que ce métal étoit des plus parfaits qu'on pût tirer des Indes, de l'Afrique & de l'Amérique. En voilà assez pour justifier ce qu'il a avancé, & pour faire naître l'envie aux Portugais qui sont très-

puiffans en ce pays, & aux Hollandois qui y ont des établissemens, d'aller aider ce Prince à faire valoir ses mines, & à devenir plus riche qu'il n'est : sauf à eux à se faire payer de leurs peines, comme il ne faut pas douter qu'ils ne fassent, s'ils entreprennent ce travail.

Notre Auteur croit que l'on peut trouver dans cet Etat des trésors inépuisables de Pierres précieuses, parce qu'on y trouve quantité de crystal. Quoiqu'en qualité de Traducteur, il semble que je doive épouser ses sentimens; il me permettra de lui dire que les pierres précieuses ne se trouvent gueres unies avec les cristaux; & que les endroits où l'on rencontre ces trésors, sont presque touëours dénuëz de cristaux. Il faut quelque chose de plus précis, pour m'obliger d'annoncer au Public qu'il y a des pierres précieuses dans le Royaume de Congo. Qu'il s'y trouve des cristaux des plus fins, j'y consens; mais je ne conclûerai jamais delà qu'il y ait des pierres précieuses. Il faut quelque chose de plus réel & de plus conséquent pour m'engager à y souscrire.



## CHAPITRE III.

*Des Fleuves considerables qui arrosent  
le Congo : & particulierement , Du  
Zaire & de son origine.*

Les principales rivieres du Royaume de Congo, comme il étoit autrefois, c'est à-dire, lorsqu'il renfermoit les Provinces qui composent aujourd'hui cet Etat, les Royaumes d'Angolle, de Matamba, de Benguela, de Cacongo, de Loando, de Macoco, & autres plus reculez vers l'Orient & vers le Sud; sont, le Zaire, la Lelunda, l'Ambrise, Loze, Lonze, la Donda, la Zemza, la Coanza, Moréno ou Rio-Longo, la Catombolé, la Bancare, la Vambre, le Coango, la Benbela, & une infinité d'autres assez considerables, mais moins connus.

Rivieres  
du Royau-  
me de Con-  
go.

On connoît assez l'origine de toutes ces rivieres, pour ne s'y pas méprendre. Il n'y a que celle du Zaire, sur laquelle les Ecrivains ont répandu tant d'obscurité, qu'il est fort aisé de s'y tromper.

L'Historien Pigafetta, quoique d'ailleurs fort exact, s'est trompé lourde-

ment, en donnant à ce fleuve la même source que le Nil. D'autres l'ont suivi dans son erreur, & mon Auteur n'a pas manqué de donner dans le même défaut. Il est excusable: Un Supérieur de Mission est plus attentif aux devoirs de son ministère, qu'à examiner des points de Géographie, qui ne contribuent en aucune manière à la propagation & à la conservation de la Foi. Ainsi on ne doit point être surpris de le voir débiter sérieusement: Que le Zaire sort de ces Fontaines abondantes qui produisent le Nil. Que ce dernier fleuve prend son cours au Septentrion, & qu'il se perd dans la mer Mediteranée; pendant que le Zaire prend le sien vers l'Occident, & se jette dans l'Océan Ethiopique, après s'être précipité bien des fois du haut de rochers d'une grandeur demesurée, qui font des cataractes qu'il est impossible de redescendre ou de remonter, & qui causent un bruit qu'on entend de trois lieues, qui rend sourds ceux qui s'en approchent, & qui jette l'effroi & la terreur dans les plus intrépides.

D'autres Ecrivains ont donné la même origine au Niger, connu plus communément sous le nom de Sénégal.

J'ai  
tion  
méc  
gn  
tive  
Je  
rece  
ce  
J  
Aut  
il,  
qu'  
pro  
se r  
les  
ble  
don  
de l  
& p  
cear  
S  
van  
ven  
fort  
mon  
mer  
ajou  
plus  
Pilo  
pou  
form

J'ai réfuté ces derniers dans ma *Relation de l'Afrique Occidentale*, imprimée à Paris chez Cavelier & Compagnie en 1728. & j'ai prouvé démonstrativement la fausseté de ce sentiment. Je prie les Lecteurs curieux d'y avoir recours, s'ils veulent être éclaircis sur ce point.

Je reviens à la description de mon Auteur. La quantité de ces eaux, dit-il, jointe à celle des grands fleuves qu'il reçoit sur sa route, l'enslent si prodigieusement, qu'il est obligé de se répandre à droit & à gauche dans les campagnes; de manière qu'il semble plutôt une mer qu'une rivière, dont les rivages sont hors de la portée de la vûë, & après un cours rapide & précipité, il se décharge dans l'Océan par sept grandes bouches.

Sa rapidité est telle, qu'elle épouvante les Pilotes les plus hardis. Les vents les plus à souhait & les plus forts ne sont pas capables de faire surmonter son courant à quelque bâtiment que ce soit, quand même on ajouteroit des rames aux voiles les plus enflés par le vent. Il faut que les Pilotes employent toute leur industrie pour gagner le derrière des Isles qui forment les sept grandes bouches du

Réfutation  
de la fausse  
origine du  
Niger.

Fleuve, parce que la rapidité du courant ayant été rompuë par la force des Isles, il se fait un retour d'eau à leur arriere; comme nous le voyons aux pîles des ponts de pierre qui sont sur nos rivieres. C'est ce que les Bateliers appellent *Sies*. Les eaux ayant été repoussées par les deux courans qui passent avec impétuosité sous les deux arches voisines, font un remout ou remontant contre leur route ordinaire jusqu'à l'arriere de la pîle, & aident par ce mouvement les bateaux qui veulent remonter sous les arches.

Il en est de même dans le Zaire. Ce remout des eaux du fleuve porte les bâtimens jusqu'à l'arriere des Isles; d'où, en faisant un bord, ils gagnent l'arriere d'une autre isle: & ainsi, à force de bordées, ils remontent ce fleuve rapide: car il est rempli d'une infinité d'isles de grandeur différente, dont la plûpart sont habitées par des Noirs qui les cultivent, & qui tirent un profit considérable de certains palmiers appelez Marambi dans le païs, que nous connoissons à l'Amérique sous le nom de Lataniers; dont les feuilles & leurs longues queuës servent à faire des toiles grossieres & autres ouvrages nécessaires à beaucoup d'usages.

Palmiers.

Lataniers.

Une

Une partie de ces Isles est tellement infectée des crocodiles, des chevaux marins, & de certains serpens d'une grandeur & grosseur demesurée, qu'elles sont inhabitables. Je ne vois point pourquoy mon Auteur met les chevaux marins au nombre de ces animaux qui peuvent faire déserrer un País. Il est vrai qu'ils font du désordre dans les terres qui sont semées de ris, de bled d'Inde, & de légumes; parce qu'ils en mangent beaucoup, & qu'ils en gâtent plus qu'ils n'en mangent, soit en marchant dessus, soit en s'y couchant: mais ils ont de quoy payer les dommages qu'ils causent. Leur chair est une très-bonne nourriture, leurs peaux sont de prix, & leurs dents qui sont un yvoire le plus beau, le plus blanc & le plus parfait, sont recherchées & d'un très-grand prix. Ils n'en veulent point aux hommes: ils les épouventent à la verité par leurs hûrlemens; & si on les blesse, & qu'on en soit attrapé, ils tuent leurs ennemis, mais ils ne touchent point à leurs corps.

Il n'en est pas de même des crocodiles, & des gros serpens: ils tuent tous les animaux de quelque espece qu'ils soient: ils les dévorent ou les avalent. Par cet endroit ils sont à crain-

Chevaux  
marins.

dre ; & les Noirs ont raison de ne pas s'exposer à habiter dans les Isles qui leur servent de repaire.

Quelques Ecrivains se sont imaginés que le Nil & le Niger venoient d'une même source, parce que l'on trouve dans leurs eaux & sur leurs bords les mêmes animaux & les mêmes arbres. C'est apparemment ce qui a trompé ceux qui en font sortir le Zaire & d'autres grands fleuves de l'Afrique orientale. Il faudroit par la même raison en faire sortir la riviere des Amazones, le Rio de la Plata, & bien d'autres qui sont en Amerique, qui nourrissent des crocodiles, des serpens monstrueux, & dont les bords sont couverts de lataniers, que j'ai lieu de croire être le papier des anciens. Et comme on se mocqueroit de tels Auteurs, & qu'on les regarderoit avec justice comme des visionnaires, je les prie au moins de me permettre de conserver assez de bon sens pour ne pas me livrer à leurs sentimens.

Rivieres  
qui for-  
ment le  
Zaire.

La riviere que l'on appelle Zaire, ne commence à porter ce nom, qu'environ cent soixante lieuës ou huit degrez au dessus de son embouchure.

Elle est formée par l'union des rivieres de Bancaro, de Vambre, de Coan-

go,  
du l  
don  
& d  
par l  
lui d  
guez  
lieuë  
renfe  
gras  
pour  
sourc  
qui s  
vince  
Roya  
forme  
perd  
cours  
La  
dans  
On lu  
cours  
Nord  
La  
noît a  
source  
le Roy  
Nime  
cours  
être de  
Cel

DE L'ETHIOPIE OCCID. 9

go, & de Barbola. Cette dernière sort du lac de Chilandé & d'Aquilond, dont le milieu est par les sept degrés & demi de latitude méridionale, & par les        degrés de longitude. On lui donne environ vingt lieues de longueur du Nord au Sud, & dix à douze lieues de largeur de l'Est à l'Ouest. Il renferme plusieurs Isles d'un terrain gras & fertile, & assez bien cultivé pour le pays. Il est formé par plusieurs sources & par l'écoulement des pluies qui s'y rendent. Il dépend de la Province de Siffame, qui fait partie du Royaume de Matamba. Sa décharge forme la rivière de Barbola, qui se perd dans celle de Coango après un cours d'environ quatre-vingt lieues.

La rivière de Coango a sa source dans les terres du Giegne de Casangi. On lui connoît cent quarante lieues de cours en droite ligne du Sud-Est au Nord-Oüest.

La rivière de Vambre, qu'on connoît aussi sous le nom de Umbre, a sa source dans les montagnes qui séparent le Royaume de Fungono, de celui de Nimeramaï, ou Mano-Emugi. Son cours, qui est de l'Est à l'Oüest, peut être de cent dix lieues ou environ.

Celle de Bancaor, a sa source &

coule toujours dans les Etats de Macoco, autrement d'Anzico. De l'Est à l'Oüest on lui connoît environ quatre-vingt lieuës de tours, avant qu'elle reçoive celle de Vambre : & vingt lieuës plus bas elle se joint à la riviere de Coango par les trois degrez de latitude meridionale, & par les degrez de longitude.

C'est là la veritable origine & la source du Zaire, bien éloignée, comme l'on voit, des sources du Nil, qui selon les dernieres observations réitérées plusieurs fois, & par des personnes habiles, sont par les douze degrez de latitude septentrionale, & par les soixante-cinq de longitude.

On compte environ quarante lieuës depuis le lieu où ces deux rivieres s'unissant, perdent leur nom, & forment le Zaire jusqu'à la grande Cascade qu'il fait environ par les degrez de longitude, & par les trois degrez & demi de latitude meridionale. Il y en a encore quelques autres le long de son cours jusqu'à la mer, mais elles sont peu considerables. Son lit est tout semé d'Isles, comme nous l'avons dit ci-devant.

Son embouchure est très-large. Mon Auteur ne trompe personne, quand il



de Ma  
l'Est à  
quatre-  
qu'elle  
vingt  
riviere  
de la-  
s

& la  
com-  
l, qui  
réite-  
erfon-  
degrez  
par les

lieuës  
es s'u-  
rment  
ascade  
degrez  
degrez  
e. Il y  
ong de  
elles  
st tout  
ns dit

e. Mon  
and il

du Labor



*Femme qui Laboure*

lui donne trois lieues de largeur ; il pourroit sans scrupule lui en donner cinq. La pointe qui la forme du côté du midi, s'appelle le Cap Padron ; celle du Nord se nomme

Son cours depuis la grande cascade jusqu'à la mer, est de cent vingt lieues ou environ.

Cette riviere s'enfle extraordinairement dans le tems des pluyes, elle se déborde & inonde tout le pais ; mais comme les pluyes ne viennent pas dans la partie meridionale de l'Afrique dans le même tems que dans la partie septentrionale ; aussi les débordemens de cette riviere, ne suivent pas ceux du Nil ni du Niger ; autre preuve que ces rivieres ne sortent pas d'une même source, mais qu'elles ne s'enflent que quand les pluyes extraordinaires ont augmenté leurs eaux, & grossi si prodigieusement leurs volumes, qu'elles les ont fait sortir de leurs lits, & les ont obligées de se répandre de tous côtés.

## CHAPITRE IV.

*Du Royaume de MATAMBA.*

C E n'est que pour ne m'éloigner pas tout-à fait de l'Auteur que je traduis, que je vais donner ici tout de suite une description abrégée de ce Royaume, & de ceux des environs. J'y reviendrai dans la suite quand je parlerai des conquêtes des Portugais dans ce vaste Pais. J'ai crû que mes Lecteurs ne le trouveroient pas mauvais ; afin que je leur puisse donner une histoire naturelle, suivie ; qu'ils n'auroient eu que par parcelles, ou en

Royaume  
de Matam-  
ba.

Sa situa-  
tion.

répétant plusieurs fois la même chose. Le Royaume de Matamba tient en quelque façon le milieu entre ceux de Congo & de Benguéla. Il est éloigné de l'Océan de deux cens lieuës pour le moins. Il commence au septième degré de latitude méridionale, & finit entre le douze & treizième. En cela mon Auteur se trompe lorsqu'il le met par le quinzième. Sa longitude est depuis le    jusqu'au

Il est séparé du Congo par le fleuve Coango, & par la Barbola, & le fleuve Cumeni, ou la grande ri-

viere le sépare des Royaumes méridionaux par des montagnes très-hautes avec d'épaisses forêts, ce sont ses bornes du côté du Levant.

L'air qu'on y respire est fort tempéré, si on considère sa situation, & le terrain est fertilisé par les débordemens des rivières qui le traversent: de manière qu'il donneroit aux peuples qui l'habitent, non seulement ce qui leur est nécessaire pour leur entretien, mais encore de quoi commercer avantageusement avec leurs voisins. Sans avoir besoin de beaucoup d'industrie pour le faire produire, s'ils vouloient sortir de cette espèce de léthargie où ils sont, & travailler à recueillir les fruits que la nature leur présente. Mais une longue expérience ne prouve que trop qu'ils sont paresseux par nature, qu'ils ont en horreur le travail quelque léger qu'il soit, & qu'ils aiment mieux traîner une vie misérable & languissante, que de se donner la moindre peine pour jouir d'une meilleure.

Après cela a-t'on lieu de s'étonner qu'ils négligent les mines d'or & d'argent qui sont chez eux, au point de ne pas sçavoir où elles sont, & même de n'avoir aucune curiosité de le sçavoir? Ils laisseroient en repos celles de

Tempera  
de l'air.

Fertilité  
des terres.

Paresse des  
habitans.

fer, sans le besoin pressant qu'ils ont de ce métal pour forger des armes, en quoi ils réussissent assez bien; pendant qu'ils sont très-ignorans dans la fabrique des instrumens propres à l'agriculture, qu'ils sont obligez d'acheter des Portugais ou des Marchands qui en vont traiter dans ce pais-là: de maniere que presque tout ce grand Pais demeure inculte, pendant qu'ils se repaissent de l'ombre d'une liberté barbare, & qu'ils sont réellement esclaves de leurs passions les plus brutales que l'on se puisse imaginer.

Les Provinces qui sont les mieux cultivées; c'est-à-dire qui ne sont pas tout-à-fait incultes, sont la haute & la basse Umbe, les bords du Coango, du côté que le Giaga Cazangi tient sa cour. C'est ainsi qu'il plaît à mon Auteur de nommer l'amas de cabanes entourées d'une grosse & épaisse haye d'épines où ce Prince fait sa résidence. Cette espece de Ville est par les sept degrez & demi de latitude méridionale, & par les            degrez de longitude.

Outre ces endroits, on cultive avec l'attention que l'on peut esperer de ces Peuples, les bords de la Coanza, & particulièrement les Isles de cette riviere. On en compte quatorze,

Demeure  
du Giaga  
Cazangi.

qu'on appelle les Isles de Chindonga, & celle de Bondo qui est partagée en deux. Une partie appartient au Prince de Matamba, & l'autre au Giaga Cazangi son Feudataire.

Quant aux Provinces de la Canghaiella, celles de Dongy, & une grande quantité de pais de même côté, elles sont entièrement désertes, inhabitées & sans culture, à cause des courses fréquentes qu'y font les Barbares Anthropophages qui en ont dévoré & enlevé une grande partie.

On sçait par les traditions les plus certaines du Royaume de Congo, que celui de Matamba en relevoit & lui payoit un tribut annuel. Cela a duré bien des siècles, & dureroit peut-être encore aujourd'hui, si un *Sona* ou Gouverneur ayant reçu quelque déplaisir de son Souverain, ne se fût mis à la tête d'un nombre considérable de mécontents, qui le reconnurent pour *Cambolo*, c'est-à-dire, pour Roy de Matamba.

Révolte  
dans le  
Royaume  
de Matamba.

Ce rebelle, idolâtre & grand homme de guerre, ramassa & mit dans ses intérêts plusieurs grosses troupes de voleurs, avec lesquels il courut le pais, en subjugua une partie considérable, & se fit un Etat composé de

Histoire  
du Cambolo.

plusieurs Provinces, qu'il fallut que le Roy de Congo lui abandonnât. Son Regne fut heureux ; il laissa un Etat respectable à ses successeurs, qui en jouïroient encore, si une femme d'un courage bien au dessus de son sexe, nommée Zingha, n'eût pris les armes ; & ayant amassé des troupes de mécontents, elle n'eût déthroné ces Cambolos, sur lesquels elle gagna de grandes victoires, qui la mirent en possession de tout le Royaume.

Elle eut le bonheur de prendre dans un combat la Princesse Muongo Matamba, femme du dernier Cambolo, avec sa fille, qui, sans respect pour leur qualité, furent marquées d'un fer chaud comme les autres prisonniers, qui devinrent esclaves de la victorieuse. On peut croire que cet affront fut extrêmement sensible à Muongo. Elle entra dans un désespoir qui l'enleva en peu de jours de ce monde, avec le malheur de mourir dans l'impiété & dans l'idolâtrie. Sa fille lui a survécu, & nous en parlerons amplement dans la suite.

A l'égard des peuples qui se trouverent conquis par la cruelle Zingha, ils ne purent souffrir le joug de la dure servitude où elle les réduisoit. Ils se dis-



perferent de differens côtez ; les uns s'établirent sur les bords de la riviere de Coango ; d'autres plus heureux se répandirent dans différentes Provinces , où ils firent des établissemens , & où ils jouïssent d'une espeece de liberté & de paix , qui leur feroit oublier leurs maux passez , s'ils n'étoient pas obligez d'avoir continuellement les armes à la main pour se deffendre des incursions des Giagues , nation la plus cruelle & la plus inhumaine qui soit au monde.

---

## CHAPITRE V.

*Du Royaume de DONGO ou d'ANGOLLE.*

**O**N connoit ce Royaume sous ces deux noms ; celui d'Angolle est à present le plus connu & le plus en usage. Il est en partie sur les bords de l'Ocean , & s'étend depuis le huitième degré & demi de Latitude meridionale jusqu'au seizième , si nous le considerons selon les anciennes bornes. La riviere de Dande le sèpare du côté du Nord , du Royaume de Congo. Il est borné à l'Orient par celui de Matamba & les Provinces de Malemba.

Royaume  
d'Angolle.

Toute la partie Occidentale est bornée par la mer. Le Pays est extrêmement montueux ; il n'y a des plaines que vers les bords de l'Océan, & dans les gorges des montagnes.

Division du  
Royaume  
en dix-sept  
Provinces

On le partageoit dans les tems passés, en dix-sept Provinces ; entre lesquelles celles de Binguéla retient encore le titre de Royaume, quoiqu'elle soit regardée sur le pied des autres Provinces.

Province de  
Chissama.

La Province de Chissama tient le premier rang. Elle est située, selon mon Auteur, par les onze degrés de latitude meridionale, à l'emboûchure de la Coanza. Les Portugais depuis leurs conquêtes en ont fait un Gouvernement, sous le nom de Capitainerie, selon leur coûtume.

Cette riviere rapide, après avoir arrosé le côté droit de cette Province, se décharge dans l'Océan, à douze lieuës de la ville de Loanda San Paolo : & comme elle est très-profonde, on peut la remonter jusqu'à cent cinquante mille ou cinquante lieuës au-dessus de son emboûchure ; c'est-à-dire, jusqu'à Cambanba, Capitainerie & Forteresse des Portugais.

Les Peuples de cette Province se flattent d'une espece de liberté & d'in-

dependance : mais les Officiers que le Conseil de Loanda y envoie, ont soin de leur faire sentir le joug de leur autorité, de maniere que, pour les désabuser entierement de cette fastueuse idée, ils agissent avec eux plutôt en Maîtres qu'en Gouverneurs.

On en compte trois: Le premier reside fort loin de Loanda, & presque vis-à-vis de Cambanba. Le second étoit un Naturel du Pays, dont mon Auteur a oublié de nous marquer la couleur; car il se peut faire que ce soit un Portugais né dans le Pays: ce qui est plus vrai-semblable, que de croire que les Portugais eussent voulu donner cette Charge à un Noir. On le nommoit Cafuci. Sa residence est à trois lieuës de Massigano. Le troisième gouverne le reste de la Province, & demeure à deux journées de la mer. Dans certaines occasions de guerre, il reçoit les ordres de Cafuci; ce qui me fait croire que ce Cafuci doit être un Blanc, ou du moins un Portugais de sang mêlé, c'est-à-dire, un Mulâtre; car les Portugais n'y regardent pas de si près que les autres Européens.

Toute cette Province est montagneuse, difficile, & très-peu cultivée;

Les trois  
Comman-  
dans de la  
Province.

&, par cette raison, peu fournie des choses nécessaires à la vie.

Sel de  
Chiffama.

Ce qu'elle a de meilleur, sont des mines de sel abondantes. Ce sel est tout différent des autres sels. On le tire d'une profonde vallée où les Payfans vont creuser la terre, & en tirer une eau saumâtre, qui se congele, à peu près, comme l'alun. Ils en font des briques de quatre palmes ou deux pieds huit pouces de longueur, larges & épaisses de cinq à six pouces; qu'ils échangent contre l'huile, la farine, & les autres choses dont ils ont besoin.

On prétend avoir expérimenté que ce sel est meilleur que le sel ordinaire, pour les usages de la vie. On a même trouvé le secret de faire dire aux Médecins, qu'il étoit excellent dans les remèdes, & qu'il étoit diuretique, de sorte qu'on en débite une grande quantité dans les marchés. Les Marchands le portent dans toute l'Ethiopie, & y trouvent un profit considérable. On l'appelle ordinairement, le sel ou la pierre de Quiffama ou Chiffama.

Cire &  
miel.

La cire & le miel se trouvent abondamment dans les Forêts. Cela convient très-bien à la paresse des Nègres, qui trouvent de quoi vivre & commercer, sans se donner aucune

peine pour élever les abeilles qui le font : aussi n'ont-ils que ces trois marchandises. Ils n'ont point de zimbis ou coquilles qui tiennent lieu de monnoye courante dans le Pays.

Ils manquent encore d'eau douce ; parce que , depuis la moitié du mois de Mai jusqu'à la fin d'Octobre , il ne tombe pas une goutte de pluye : & parce que leurs montagnes arides & toutes de rochers , ne fournissent ni fontaines ni ruisseaux.

Ceux qui sont voisins de la Coanza y vont chercher de l'eau , avec un danger continuel d'être dévorés des bêtes sauvages , qui se rencontrent toujours en grand nombre au bord de ces rivières.

Ils s'exempteroient de ce travail & de ce danger , s'ils faisoient des citernes ; mais ils n'en ont pas l'industrie. Les plus habiles & les plus laborieux , font des auges de bois , où ils conservent tant qu'ils peuvent les eaux de pluye. Ils se servent pour cet effet du tronc de l'arbre qu'on appelle Aliconda dans le Pays , il croît d'une grandeur & d'une grosseur démesurée : il est léger , se coupe & se creuse aisément. Choses qui conviennent parfaitement à la paresse des Negres. Je serois as-

Disette  
d'eau douce.

sez porté à croire que c'est le Figuier sauvage de l'Amerique, dont on fait des cuves, des gainées, & autres ustensiles de ménage. On en pourra voir une plus ample description dans mon voyage des Isles Françoises.

Malgré ce secours, qui ne leur manque que par leur indolence, ils souffrent très-souvent les dernières extrémités de la soif. Il est vray que comme ils y sont plus accoutumés que d'autres, elle leur fait beaucoup moins de peine.

Les Portugais tirent de cette Province beaucoup de soldats. Ces peuples sont naturellement braves. Leurs Maîtres ou Gouverneurs les exercent au maniement des armes blanches; car pour les armes à feu, on ne se presse pas de leur en enseigner l'usage; de crainte qu'ils n'y devinssent trop habiles, & qu'ils ne les tournassent à la fin contre leurs Maîtres. C'est de ces Noirs dont les Portugais font la plus grande partie des garnisons de leurs Forteresses; aussi conservent-ils cette Province avec beaucoup d'attention. Elle va jusqu'à se mettre peu en peine de leur salut. Ils les laissent vivre dans leur ancienne Religion, sans les inquieter; peut-être ont-ils éprouvé qu'ils y eussent perdus leurs peines,

tant à cause de l'attachement extraordinaire qu'ils ont remarqué qu'ils avoient aux ceremonies de leur culte impie, qu'à cause du voisinage des autres Nations idolâtres, qui les soutiendroient, si on vouloit les gêner un peu trop sur ce point; ce qui pourroit causer des révoltes très-dommageables aux interêts de la Couronne de Portugal. On les laisse même jouir assez tranquillement du privilege qu'ils ont de nommer au Viceroy ceux qu'ils veulent avoir pour Gouverneurs.

Privileges  
des Chiffames.

Ils vivent donc selon la Secte des Giagues. Ils sont sourds à la parole de Dieu; les Missionnaires y ont perdu leur tems jusqu'à present. Il n'y a que la crainte de perdre le commerce avantageux qu'ils font avec les Chrétiens, & dont ils ne peuvent se passer, qui oblige ceux qui sont les plus adroits & les plus fourbes, à feindre de tems en tems des dispositions à recevoir la Foi, mais sans jamais les effectuer.

Sumbi est la seconde Province. Elle est située sous le même climat que la précédente. Ses peuples sont grands & extrêmement forts. Ils ont les mêmes coutumes & la même Religion que les Chiffames. Ils portent des col-

Province de  
Sumbi.

liers de petits offemens d'animaux & d'autres bagatelles, qu'ils achètent chèrement des Ministres de leurs Idoles, & les conservent avec une scrupuleuse superstition. On ne les distingue des Chiffames, que par leurs ornemens de tête; qui sont composés de petites cornes, de plumes, & de morceaux d'écorce d'arbre ajustés avec art. La plus grande partie de cette Province est en prairies naturelles, qui nourriroient des bestiaux de toute espece, qui enrichiroient les peuples, s'ils étoient plus attachez au travail, & moins exposez aux ravages des bêtes sauvages, qui désolent impunément tout le Pays; parce qu'on ne prend pas la peine de leur donner la chasse. Les rivières de Nice, de Caïba, de Catacombolé, & quelques autres moins considerables, traversent le pays, & l'arrosent suffisamment pour le rendre fertile. Il y a quelques Isles vers l'emboûchure de cette dernière rivière, qui sont parfaitement bien peuplées & bien cultivées: on y élève même beaucoup de gros bétail; parce qu'elles ne sont pas si exposées aux ravages des animaux carnaciers.

Royaume Benguela quoique réduite en Province par les Portugais à qui elle ap-



partient, ne laisse pas de conserver le titre de Royaume, & de jouir encore à present de quelques privileges, comme si effectivement elle étoit encore ce qu'elle étoit autrefois.

Rimba & la grande riviere, qu'on appelle aussi Cumeni, sont ses bornes à l'Orient: les rivieres de Cubegi & de Coanza au Nord. Elle s'étend à l'Occident le long du rivage de l'Océan, jusqu'au Cap Negro. Elle a des mines de sel, qui, bien que d'une autre qualité que celles de Chissama, ne laissent pas d'être recherchées. On en charge tous les ans plusieurs navires.

On pêche sur les bords de la mer quantité de Zimbis, dont on se sert au lieu de monnoye courante dans tout le pays. On les donne au compte, au poids, ou à la mesure.

C'est le vray pays des bêtes sauvages: elles y sont en une quantité surprenante, & de toutes les especes. Rien n'est plus commun que d'y voir des troupeaux de cent & de deux cens Elephans. Leur chair est un régal pour les Noirs; mais elle ne leur paroît telle, que quand les vers y sont. Leur trompe & leur queue sont les morceaux d'honneur. Leurs défenses sont de prix. On en trouve qui pesent jus-

Eléphans.

Mulets sauvages.

Rhinocéros.

qu'à trois cens livres. Il y a un animal qui ressemble au mulet : on l'appelle Zerbe, il est extrêmement sauvage, & fort méchant. L'animal qu'on nomme Abbade, a une corne sur le nez, & sur le front : je crois que c'est le Rhinocéros. Les Lions & les Tigres s'y trouvent par troupes, & détruisent une quantité incroyable de bœufs & de vaches sauvages, de cerfs & de gazelles, sans compter les animaux domestiques, que l'on a toutes les peines du monde à garantir de leurs dents. Les rivières sont remplies de crocodiles, de chevaux marins, & de ces serpens monstrueux que l'on voit dans le Zaire, dans les lacs, & dans les marais de tout ce Pays.

On y trouve bien plus de montagnes, que de plat pays : cela le rend rude & difficile. Il n'y a de plat pays que sur le bord de la mer, & sur le rivage de sainte Marie ; sur lequel les Portugais ont fait élever une Forteresse considérable, où ils ont soin d'entretenir une bonne garnison. On l'appelle le Fort de Benguéla.

Dans les tems passez, cette Province faisoit la partie la plus considérable de l'Etat : ce qui faisoit que le Souverain l'appelloit simplement son

Royaume, & qu'il n'en confioit le gouvernement qu'à quelque Sona d'une fidélité à toute épreuve. Mais les courses & les pillages des Giagues & autres peuples qui l'environnent, l'ont réduite dans un état déplorable, & l'auroient ruiné entièrement, si les Portugais ne s'en étoient rendus Maîtres, & ne l'avoient mise au nombre des autres Provinces du Royaume, qui sont sous le commandement du Viceroi d'Angolle.

Etat présent de Benguela.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tous ces peuples ont fermé les yeux jusqu'à présent aux lumières de l'Evangile, & qu'excepté la Forteresse & ses dépendances, ils sont encore tous plongés dans l'idolâtrie des Giagues. A la vérité on commence à s'apercevoir qu'ils écoutent plus volontiers les Prédicateurs de l'Evangile; ce qui donne lieu d'espérer qu'ils se soumettront enfin au joug de Jesus-Christ.

Cette Province étoit autrefois couverte de troupeaux de bœufs & de certains moutons d'une grandeur extraordinaire. Les ravages des Giagues & des bêtes féroces en ont diminué le nombre si considérablement, que ces animaux si nécessaires y sont à présent extrêmement rares.

La disette d'eau dans ces lieux élevés, en a aussi fait périr un grand nombre.

Province de Rimba.

La Province de Rimba fournit des grains en quantité, & la pêche y est très-abondante. Elle a à l'Orient, celle de Scela; & au Midi, celle de Sumbi. Elle est divisée en vingt-deux Seigneuries ou Territoires, dont les Sonas ont grand soin de bien entretenir leurs Milices. Tous ces peuples suivent la Religion des Giagues: c'est tout ce qu'on en peut dire. Mon Auteur ayant parcouru toute cette Province en 1658. eût la consolation de trouver chez eux quelque disposition à recevoir l'Évangile, & même d'en baptiser un grand nombre.

Province de Scella.

La Province de Scella a pour bornes au Levant, la haute Province de Bamba, & celle de Tamba; & à l'Occident, celle de Rimba. Elle est toute remplie de montagnes; & particulièrement d'une côte de rochers droits, qui dure plus de dix lieues sans interruption: de manière que quand on les regarde, étant au pied, il semble que ce soit un seul rocher coupé à plomb par l'art. Le sommet de ce rocher affreux, n'est pourtant ni inhabité, ni stérile. Les peuples qui l'habitent, le

cultivent avec soin , & y jouissent d'un air extrêmement doux & fort sain : ce que l'on pourroit regarder , dans ce climat brûlant , comme une des merveilles du monde.

Cette Province fournit une grande quantité d'excellent fer , qui n'est produit que par l'écume des rivieres & des torrents. La maniere dont ils le recueillent , est simple & ingénieuse. Ils étendent sur le bord des torrents des faisceaux de paille & d'herbes séchées : l'écume de ces eaux ne manque pas de s'y attacher : on les retire quand on remarque qu'ils en sont chargés ; on les fait sécher ; on en met de nouveaux à leurs places : & quand ces premiers sont secs , on les secoue pour en faire tomber la matiere dont ils étoient chargés ; on la met dans des creusets , où à force de feu , on la fait fondre , on la purifie , & on en fait des barres d'un fer excellent.

On trouve encore dans cette Province des pierres de différentes figures , qui ont quelque transparence. On les appelle Tary-ya dans le langage du pays , c'est-à-dire , pierre de tonnerre ; parce que ces peuples s'imaginent qu'elles tombent du Ciel quand le tonnerre gronde sur leurs têtes. La trans-

Fer de Scella.

Maniere de le faire.

Pierres de tonnerre.

parence de ces pierres, quoique bien éloignée de celle du verre qu'on leur a apporté d'Europe, les a obligé de leur donner le même nom, & de croire que c'est le tonnerre qui le produit. On perdrait son tems, si on vouloit leur persuader le contraire: l'ignorance & l'entêtement qui accompagnent leurs préjugés, ne leur permettent pas de réformer les jugemens qu'ils ont une fois formés.

Cette Province ne laisse pas d'être fertile. Quoique pleine de montagnes, elle est arrosée de tant de sources & de ruisseaux, qu'on trouve par tout des prairies couvertes d'une herbe fine & délicate, qui nourrit & qui engraisse des troupeaux nombreux de toute sorte d'animaux domestiques; qui y seroient encore en bien plus grand nombre, si d'autres troupeaux d'animaux sauvages & carnaciers, n'en enlevoient une partie considérable.

Residence  
du Gouverneur.

Chitucuello Cacoriondo, est la résidence du Gouverneur de la Province. Cette petite Place est bâtie sur le penchant d'une très-haute montagne appelée Lombo.

Un Seigneur qui a le titre de Chituchi à Quin-Benguéla, demeure sur les Frontières de ce petit Etat & de  
Rimba,

Rim  
Lunc  
a fo  
neur  
O  
en l  
côté  
l'aut  
golle  
Ce  
vach  
vreur  
& do  
du su  
la tête  
même  
comm  
ils n'e  
de le  
sez so  
Ils  
leur c  
encha  
remes  
fins:  
une d  
merce  
de bê  
dépou  
quelle  
passen  
T.

Rimba, sur le penchant de la montagne Luno. Ce Seigneur est si puissant, qu'il a sous ses ordres vingt-deux Gouverneurs.

On partage la Province de Bembé, en haute & basse. Elle s'étend d'un côté sur le rivage de la mer, & de l'autre elle sépare le Royaume d'Angolle des Provinces voisines.

Haute & basse Province de Bembé.

Ce pays fourmille de bœufs, de vaches, de chèvres, de cerfs, de chevreuils, & autres animaux sauvages & domestiques. Les peuples se servent du suif de ces animaux, pour s'oindre la tête & tout le corps; il leur sert même de beurre ou de graisse pour accommoder leurs vivres; mais comme ils n'ont pas l'industrie de le cuire & de le conserver, ils en manquent assez souvent.

Ils sont extrêmement attachez à leur culte idolâtre & barbare, & aux enchantemens. Leur langage est entièrement différent de celui de leurs voisins; on l'entend difficilement; c'est une des raisons qui les prive du commerce avec eux. Ils s'habillent de peaux de bêtes grossièrement passées, ou de dépouilles de serpent; au milieu desquelles ils font un trou, par lequel ils passent la tête; afin qu'une partie leur

Leur langue & leur religion.

Habillément.

tombe sur l'estomac, & l'autre sur le dos.

Les femmes entretiennent & accommodent avec art leurs cheveux, à l'imitation des Ambondy, nation que l'on regarde comme la plus polie de tous ces pays; au lieu que les hommes ont la tête entièrement rasée, excepté un flocon de cheveux qu'ils laissent sur le sommet, comme les Moci Conghi.

Leurs armes.

Leurs armes sont de petites piques, & des sagayes, avec des bâtons d'environ quatre palmes ou deux pieds huit pouces de longueur; dont une des extrémités est garnie d'une grosse boule toute semée de pointes de fer. Ils s'en servent avec beaucoup de force & d'adresse dans la mêlée, & font de terribles exécutions sur des gens nus; aussi leurs batailles & leurs guerres se terminent-elles en peu d'heures. Ils ont aussi l'usage des flèches, pour frapper de loin.

Leurs ruses de guerre.

Lorsqu'ils savent que leurs ennemis sont en campagne, ils rassemblent leurs troupeaux, & les chassent du côté qu'ils savent que leurs ennemis viennent. Ces animaux épouvantés se répandent dans les prairies, pendant que leurs maîtres bien armés, se





*Armes des Negres.*

74  
ro  
de  
co  
à  
qu  
de  
m  
ce  
se  
C

Leurs ar-  
mes.

&  
vi  
hu  
de  
be  
Il  
ce  
de  
na  
g  
d  
cl

Leurs ru-  
tes de guer-  
re.

m  
le  
e  
v  
re  
q

ti  
pl  
li  
qu  
le  
re  
bè  
le  
be  
tro  
for  
ve

na  
te  
riv  
ell  
dé  
Et  
mi

no  
de  
ga  
po  
mo  
ch  
de  
fer  
for  
reu

tiennent couchés sur le ventre dans les plus grandes herbes, ou dans des halliers. Les ennemis qui ne cherchent que la proie, la voyant si facile à enlever, rompent leurs rangs, & courent de tous côtés, pour joindre ces bêtes, & les lier. Alors les Bembis se levent de leurs embuscades, tombent sur eux la masse à la main; & les trouvant en desordre, ils font des prisonniers qu'ils vendent comme esclaves aux Européens.

La riviere appellée Lutano ou Lutina, traverse cette Province, & y porte la fertilité. Elle reçoit quantité de rivieres & de torrens dans son cours; elle devient par ce moyen très-considérable. Elle se jette dans l'Océan Ethiopique par les 13. degréz & demi de Latitude Méridionale, & par les degréz de Longitude. On la connoît alors sous le nom de Guavoro ou de Rio-San-Francisco, que les Portugais lui ont donné. Elle seroit des plus poissonneuses du pays, si elle étoit moins infectée des crocodilles, des chevaux marins, des gros serpens, & de cent autres monstres, qui détruisent une quantité prodigieuse de poissons, & qui rendent la pêche dangereuse.

Riviere  
de Lutano  
ou de Lutina.

Il y a quelques Isles vers son embouchure, dont les habitans reconnoissent pour Seigneur un certain Angola Cabangé; homme qui s'est acquis une autorité si grande dans tout le pays, qu'il en est comme le Roi. Sa résidence ordinaire est à Cuengo, ou Quengo.

Province  
de Tamba.

La Province de Tamba est un plat pays, coupé d'une infinité de ruisseaux, d'étrangs, & de rivières. Elle confine avec celles de Bamba, Oacco, & Cabezzo à l'Orient.

La source de la Rivière-Longue est dans cette Province. Elle sort de dessous un grand rocher sur lequel les Portugais ont bâti une Forteresse qui défend tout le pays. Cette rivière en reçoit quantité d'autres, qui augmentent ses eaux de manière, qu'elle est un fleuve considérable à son embouchure, où elle porte sans peine des vaisseaux ordinaires.

Vaches &  
mulets sauvages.

On trouve dans toute l'étendue de cette Province quantité d'Impalançhs & d'Impanguas. Les premiers sont une espèce de vaches, & les seconds, des mulets sauvages. Les peuples n'ont pas l'industrie de les apprivoiser, pour s'en servir dans les usages ordinaires. Ils les tuent à la chasse, & trouvent leur

chair excellente. Il ne faut pas disputer des goûts.

Le pays produit naturellement certaines racines assez semblables à nos Racines  
excellentes. panais d'Europe, à qui on a donné le nom de la Province; on les appelle Tamba; elles sont excellentes. Outre qu'elles sont pleines d'une substance des plus nourrissantes, elles ont cela de particulier, qu'elles purifient le sang, & qu'elles incisent les flegmes.

Il y en a d'autres appellez Chiussa, qui ne sont pas plus grosses que le doigt, qui sont très-saines, & d'un goût merveilleux.

Cette Province est divisée en douze Seigneuries, qui, bien que sous la protection des Portugais, vivent dans une espece d'indépendance, à condition de leur fournir des milices en tel nombre qu'ils en ont besoin. Quoiqu'ils ayent assez souvent des differends entr'eux, les Portugais n'en ont pû profiter pour les réduire entièrement; parce qu'ils s'accordent sur le champ, & s'unissent dès qu'ils s'apperçoivent qu'on en veut à leur liberté.

Ils suivent encore les Loix & la Religion impie de leurs ancêtres, & y sont attachez obstinément. Cependant mon Auteur qui a parcouru ce pays,

nous assure qu'il y a trouvé des dispositions à recevoir l'Évangile ; parce que le commerce qu'ils ont avec les Européens a commencé à leur ouvrir les yeux , & à leur faire voir l'extravagance de leurs superstitions. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs en 1658.

Province  
d'Oacco.

La Province d'Oacco a pour confins du côté du Nord , outre celles dont nous venons de parler, Cabezo , & Lubolo ; & du côté de l'Est , les bords de la Coanza. Ce n'est point un pays de montagnes. On n'y voit que des collines , qui laissent entr'elles des valons & des plaines arrosées de quantité de ruisseaux & de fontaines d'eaux très-legeres & très-excellentes ; de sorte , qu'en comparaison des autres Provinces , on la peut regarder comme un pays des plus agréables. Ceux pourtant qui ont vû l'Italie , n'en peuvent pas penser si favorablement , & sont contraints de ne la regarder que comme un désert habité , dont les peuples n'ont pas l'industrie de cultiver les terres avec art & symétrie : aussi n'ont-ils point de terres en propriété. Ils ne cultivent que celles qui leur sont assignées à chaque saison par leurs Seigneurs ou Gouverneurs ,

qui n'en donnent à chaque famille que ce qu'il lui en faut précisément, pour recueillir les vivres dont elle peut avoir besoin pour sa subsistance: ils n'en cultivent jamais davantage. Tout le reste est en friche, la terre produit ce qu'il lui plaît.

Le fleuve de Congo, qui se perd dans la Coensa, passe par cette Province. Les pluies le grossissent beaucoup, & dans cet état il est très-large & fort rapide, & par conséquent très-dangereux à traverser.

Le terrain produit des fruits, mais la plupart insipides. Il y en a pourtant quelques-uns, du suc desquels on compose une boisson qui n'est pas désagréable.

Quinzambabé, Seigneur de cette Province, ayant reçu le Baprême en 1657. engagea un grand nombre des habitans à suivre son exemple.

Le Seigneur d'Oacco reçoit le Baprême.

Il a sous lui vingt-deux Soni ou Gouverneurs, qui ont un soin particulier d'exercer leurs Milices au maniement des armes, même des armes à feu, dont ils sont bien pourvus; de sorte que ces Milices passent, avec raison, pour les meilleures de tout l'Etat.

Ces peuples sont sujets à plusieurs maladies qui sont particulières à ces

Maladies des nerfs

appelée  
Chougo.

climat: & sur-tout, à une douloureuse rétraction de nerfs, qu'on appelle Chougo. Elle commence par une violente douleur de tête, accompagnée de vertiges, de convulsions, de tremblemens de jambes, & d'autres symptomes; qui réduisent en peu de tems le malade à n'avoir que la peau & les os. On croit que cette maladie est une suite de leur incontinence.

Remede à  
ce re mala-  
die.

On se sert pour la guérir des feuilles d'une plante appelée Luqui peu différente de notre hyssope. On les broye & on les réduit en poudre, qu'on fait prendre en infusion par la bouche. L'huile qu'on tire des mêmes feuilles, sert à oindre les tempes du malade, le poux, les arteres, les pustules, les ulceres qui sont sur son corps: c'est un remede souverain.

Les Européens & autres qui ne sont pas nez dans le pays, se préservent de ce mal, qui se gagne assez facilement, en prenant de cette poudre dans leurs viandes & dans leurs boissons.

Ces peuples sont encore sujets à une horrible enflure de bouche, qui se répand sur le col, qui devient plus gros que la tête, avec de grandes douleurs & beaucoup de danger d'en être suffoquez. On l'appelle garamma.

O  
anim  
leur  
canit  
Son  
Sa m  
si on  
ment  
ves,  
môre  
& le  
dit q  
tomb  
été p  
du m  
jette  
nesie  
eux-  
Le  
tend  
mala  
reme  
quel  
un p  
cher  
tuem  
fosse  
fumi  
invo  
d'eux  
la fo



## DE L'ETHIOPIE OCCID. 81

On trouve dans ce pays un petit animal nommé Ban-zo ; il est de couleur grise , gros comme ces mouches canines qui tourmentent les chevaux. Son ventre est tout environné de pieds, Sa morsure ou sa piqure est mortelle , si on ne se fait tirer du sang promptement. Elle cause des douleurs excessives, & une fièvre, qui, bien qu'Ephemère ôte la connoissance au malade, & le fait tomber dans la frenesie. On dit que ceux qui ont été guéris y retombent une seconde fois sans avoir été piquez ; seulement par le souvenir du mal qu'ils ont enduré : ce qui en a jetté plusieurs dans une nouvelle frenesie, si horrible, qu'ils se sont tuez eux-mêmes.

Animal  
dangereux,  
appelé  
Ban-zo.

Les Ministres de leurs Idoles prétendent avoir le secret de guérir cette maladie par des charmes, & par le remede qu'on va rapporter ; dans lequel personne ne doute qu'il n'entre un pacte avec le démon. Le voilà : ils cherchent un de ces animaux, & le tuent : ils mettent son corps dans une fosse qu'ils creusent en terre, avec des fumigations, des cérémonies & des invocations qui ne sont connues que d'eux. Ils jettent quantité d'eau dans la fosse ; ils délayent plusieurs fois la

Remede  
supersti-  
tieux.

terre de cette fosse, & quand l'eau est raisonnablement éclaircie, ils en font boire au malade, quoique trouble & épaisse, de mauvais goût & de mauvaise odeur: le malade ne laisse pas de l'avalier. Elle lui excite un vomissement qui lui fait rejeter le venin, du moins en partie; car pour l'ordinaire il en meurt plusieurs, & ceux qui ne meurent pas, demeurent paralytiques, estropiez des jambes & des pieds, & leurs nerfs se ressentent toujours de ce pernicieux venin.

Ce mal est si pressant que des Européens ne le pouvant supporter, ont été assez malheureux, pour chercher à conserver leur vie en perdant leur ame & en prenant ce remède, après être convenus avec ces Ministres du démon, de la récompense qu'ils leur donneroient, s'ils les guérissent par ce remède détestable; malgré les défenses expresses de l'Eglise, les dangers, & les suites fâcheuses dont nous venons de parler.

Province  
de Cabez-  
zo.

La Province de Cabezzo confine avec celle dont nous venons de parler. Elle a du côté du Nord celle de Lubolo: La Coanza la separe à l'Est, de celle de Coarii, & elle a au Midi celle d'Oacco. Elle fournit suffi-

amment à ses peuples les vivres dont ils ont besoin. Elle a des métaux, & sur-tout du fer abondamment. On le tire d'une montagne à qui la grande quantité qu'on en tire a fait donner le nom de montagne de fer avec justice, puisqu'il est certain qu'on en tire de toutes les pierres de cette montagne. Les Portugais leur ont enseigné l'art de le purger, de le réduire en barres, & d'en fabriquer des armes.

Outre la Riviere-Longue qui l'arrose, il y en a quantité d'autres qui font des marais, où les eaux croupissent, & rendent l'air mal sain. Il est vrai que cette abondance d'eaux rend le terrain fertile; il ne faudroit qu'un peu d'industrie & de travail pour faire disparaître ce mauvais air, & faire de cette Province un pays des plus sains & des plus agréables.

On y voit des arbres d'une grandeur & d'une grosseur démesurée, mais entierement differens de ceux d'Europe.

Il y en a pourtant qui approchent beaucoup de nos pruniers, dont l'écorce étant taillée, laisse couler une raisine d'une très-bonne odeur, de la consistance de la cire, dont on se sert

Raisine odoriférante

avec succès pour plusieurs maladies. Il est vrai que les Européens prétendent avoir expérimenté qu'elle est trop chaude, & par cette raison peu veulent s'en servir sans avoir moderé sa trop grande chaleur par d'autres drogues plus froides.

Malamba Aogy Seigneur de cette Province reçut le baptême en 1658. & fut appellé Dom Pierre. Son exemple attira à la Foy plus de cent des principaux de sa cour, & un grand nombre de ses sujets.

Province  
de Lubolo.

Bien des gens comprennent les Provinces dont nous venons de parler, sous le nom de Lubolo. Il est pourtant certain qu'il y a une Province particulière qui porte ce nom: elle est située le long de la Coanza, & est voisine de Quissama. C'est le repaire d'une infinité d'animaux sauvages & carnaciers selon les apparences, parce qu'ils y trouvent abondamment de quoi vivre. En effet, elle est pour ainsi dire couverte de chevres sauvages, & de cerfs qu'on appelle Gulongo dans le país.

Palmiers  
et traordi-  
naires.

On y cultive une espece de palmiers qui donnent de l'huile & du vin, qui sont très-rates ailleurs; ce qui fait croire qu'il faut à ces arbres un terrain particulier & un air qui leur

soit propre : de maniere que mon Auteur assure en avoir vû très-peu dans les autres païs qu'il a parcouru. Les Seigneurs les font cultiver avec beaucoup de peines & de grands soins par curiosité, & pour l'ornement de leurs cours, ou des avenues de leurs maisons. Le Gouverneur de Cabezze en avoit douze que les Curieux venoient voir & qu'on estimoit beaucoup.

Gamma Angola étoit le Gouverneur, ou, si l'on veut, le Seigneur de cette Province. Il relevoit des Portugais, & leur payoit tribut. Ses Milices étoient à leur disposition, & il recevoit les ordres du Gouverneur de Cambobé.

Ce Seigneur & la plus grande partie de ses peuples sont Chrétiens, mais, vû l'inconstance des Negres, on ne peut trop prier Dieu qu'il les affermissent dans la Religion qu'il leur a fait la grace d'embrasser.

Ces cinq dernieres Provinces sont situées entre le Levant & le Midi, abondamment arrosées par la Coanza. Les cinq autres confinent avec le Congo, du côté du Nord, & avec Matamba du côté de l'Est. La Lunda les sépare du Royaume de Congo. Toutes ensemble n'ont de longueur qu'en-

ron vingt-cinq lieues, du Nord au Sud, & douze dans les terres, c'est-à-dire, de l'Est à l'Ouest.

Loanda-  
San-Paolo.

La Capitale du Royaume s'appelle Loanda-San Paolo. Au lieu de bastions elle est environnée d'Eglises & de Monasteres. Il y a pourtant une Forteresse avec une Eglise dédiée à S. Amaro, & un Couvent du Tiers-Ordre de S. François au Quartier de la Magnanga, ainsi appelé, parce que c'est le lieu où sont les Cassimbes, c'est-à-dire, les fossez où l'on conserve l'eau pour les usages des esclaves noirs des Portugais. Les Peres Jesuites sont au milieu de la ville: leur College est grand & magnifique, & tel qu'on le peut désirer pour des gens qui se sont acquis un grand crédit dans tout le pays, par les services qu'ils y rendent, par l'éclat de leurs vertus, & par les missions qu'ils font de tous côtés, pour répandre les lumieres de l'Evangile. Leurs revenus sont très-considerables, & l'emploi qu'ils en font, ne peut être meilleur ni plus louable.

Le Grand Hôpital est à côté du College: & de l'autre côté de la Place, est l'Eglise de la Confrairie de S. Jean-Baptiste.

Couvent

Le Couvent des Capucins en est

proche. L'Eglise est dediée à Saint Antoine de Lisbonne, que le vulgaire appelle Saint Antoine de Padouë : l'Eglise & le Couvent en sont propres, mais bâtis dans les regles de la simplicité & de la pauvreté qui conviennent à leur état.

L'Eglise Cathédrale n'en est pas éloignée. C'est un bâtiment considérable, digne de la pieté & de la magnificence des Portugais. L'Eglise du S. Esprit est dans le Quartier appelé la Praya ; & celle des Carmes Déchaussés, dans celui qu'on nomme le Hambotta. On voit assez près de là une Eglise superbe, dediée à la sainte Vierge de Nazareth, & la Chapelle ou Oratoire de sainte Marie-Magdelaine. Tous les autres Quartiers de la Ville ne manquent pas d'Eglises, qui leur servent comme d'autant de Fortereses qui mettent la ville & les habitans à couvert de leurs ennemis, par la protection des Saints à l'honneur desquels on les a édifiées. Aussi y a-t'il peu d'endroits où les fêtes des Saints soient solemnisées avec plus de pompe & de magnificence. Les dépenses les plus grandes ne les étonnent point, quand il s'agit de donner des marques éclatantes de leur pieté. On sçait très-

des Capu-  
cins.

Eglise Ca-  
thédrale.

Dépenses  
pour les fêtes  
des  
Saints.

certainement que les seules Compagnies ou Confratries dépensent tous les ans plus de 30000. écus, pour solenniser les fêtes de leurs saints Patrons.

Il y a une Isle dans la mer vis à-vis de la ville, qui n'est éloignée du rivage que d'environ un quart de mille, qui est très-considérable par les avantages qu'on en retire. Elle est longue de cinq lieues, & n'a qu'environ un mille de largeur. C'est sur ces bords que l'on recueille ces petites coquilles appellées zimbis, qui servent de monnoye courante avec les Negres : & comme ceux-ci sont d'une couleur brune & lustrée, & qu'ils sont très-fins, ils sont aussi les plus recherchés & les plus estimés. On peut croire qu'il n'est pas permis à tout le monde d'en aller pêcher. C'est une partie des Domaines du Roi de Portugal, qui fait avec ces coquillages, ce qu'on ne fait ailleurs qu'avec les métaux les plus précieux.

Outre cet avantage, cette Isle en produit un autre qui n'est pas moins considérable: elle fournit d'eau douce à toute la ville. Quoiqu'elle soit environnée des eaux salées de la mer, on n'a qu'à creuser des puits de trois ou

Zimbis,  
monnoye  
courante.

Puits

quat  
les v  
lége  
mais  
dant  
la m  
eau  
tre,  
la m  
mer  
jour  
core  
ciens  
trou  
On  
Cad  
lieux  
trou  
dans  
de la  
Lo  
tions  
tre E  
saint  
Damm  
La s  
elle e  
recre  
tre-E  
dédi  
quan



quatre palmes de profondeur, & on les voit se remplir aussi-tôt d'une eau légère, claire, douce, excellente; mais il faut pour cela la puiser pendant que la mer est haute: car dès que la mer descend à son reflux, cette eau si pure & si bonne devient saumâtre, & tout-à-fait salée quand celle de la mer est à son plus bas. C'est une merveille que l'on admire tous les jours, qui a servi, & qui servira encore long-tems à exercer les Physiciens; qui selon les apparences n'en trouveront pas si-tôt le dénouement. On voit la même chose dans l'Isle de Cadix, & je l'ai observé dans bien des lieux de l'Amerique où je me suis trouvé. On peut faire cette experience dans une infinité de plages sur les bords de la mer.

Les Portugais ont plusieurs habitations sur cette Isle. Ils y ont bâti quatre Eglises. La premiere est dédiée à la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame du Cap: elle est voisine du Cap. La seconde appartient aux Jesuites: elle est accompagnée de leur maison de recreation. La troisieme s'appelle Notre-Dame du desert. La quatrieme est dédiée à S. Jean-Baptiste. On a fait quantité de jardins sur cette Isle; on y

d'eau douce  
merveil-  
leux.

éleve des palmiers avec succès: & il y a des fournaifes à chaux, que l'on fait de coquilles d'huitres, qui est excellente pour toutes sortes de bâtimens.

A trois milles de la ville, vers le fleuve Benga, est l'habitation d'un certain Cassenda Amavo, ou de ses heritiers, dans laquelle on admire deux choses fort singulieres. La premiere, qu'il sort une fontaine d'eau douce du pied d'un rocher, quoiqu'il soit tout environné des eaux de la mer: & la seconde, qu'à cinquante pas aux environs de cette fontaine, on trouve quantité d'yeux & de langues de serpens pétrifiées comme on en trouve dans l'Isle de Malthe, qui ont la même vertu, & qui produisent les mêmes effets. On les porte sur soi enchassées en or ou en argent: on les estime beaucoup, & avec raison. On en transporte quantité dans bien des endroits. Ce lieu est le seul où l'on en trouve dans cette partie du monde, & peut-être dans tout le reste, excepté Malthes.

Les Portugais ont des maisons de campagne & des habitations sur les bords de la Coensa, du Benga, & de la Danda, dans l'espace de plus de cinquante lieues. Rien ne manque à ces lieux pour les rendre agréables &

déli  
les,  
qui  
coup  
M  
ptio  
Etat  
O  
le qu  
port  
d'Ar  
est n  
cinq  
men  
delà  
de te  
naïse  
les a  
plies  
de se  
& d'  
la pi  
très-  
La  
font  
servi  
ques  
l'emb  
trou  
six li  
Chap

délicieux. Ils y ont bâti des Chapelles, & y entretiennent des Chapelains qui y font le Service divin avec beaucoup d'exactitude.

Mais il est tems de suivre la description des autres Provinces de cet Etat.

On a donné le nom de Danda à celle qui est située le long de la riviere qui porte ce nom. Elle sépare le Royaume d'Angolle, de celui de Congo. Elle est navigable pendant plus de vingt-cinq lieues ; de maniere que les bâtimens ordinaires la remontent jusqu'au-delà de la Jeao. Elle abonde en grains de toute espece, en fruits, & en venaison : mais la riviere principale & les autres qui s'y perdent, sont remplies d'une infinité de crocodilles, & de serpens d'une grandeur démesurée, & d'autres monstres, qui en rendent la pêche & la navigation des canots très-dangereuses.

Province  
de Danda.

La plus grande partie des habitans sont Chrétiens, & ont des Eglises desservies avec soin par des Ecclesiastiques. La plus considerable est située à l'embouchure de la riviere. On en trouve une autre à dix-huit milles ou six lieues plus haut ; & ensuite deux Chapelles ou Oratoires, qui appar-

tiennent aux Jesuites : une desquelles est au milieu de leurs Domaines , & l'autre sur le bord de Lufune.

L'Embouchure de la Danda est large d'un coup de mousquet. On y trouve dans le tems des pluyes , sur la surface de la terre une espece de gomme , de couleur d'ambre , dont les Noirs se servent pour accommoder leurs flèches. C'est dans le tems des grosses eaux que les crocodilles montent & qu'ils traversent les deux milles de terre qu'il y a pour se rendre dans Lufune. Lorsque les eaux décroissent , & qu'elles deviennent saumâtres , ce que ces animaux ne peuvent souffrir ; ils sont obligez de retourner à la riviere d'où ils sont sortis : & comme ils ne le peuvent faire aisément , on les voit , & on tache de les assommer. On pêche aussi des zimbis dans cette riviere , mais ils ne sont pas si estimez que ceux dont nous venons de parler. Ils ne laissent pas d'avoir quelque cours dans les usages ordinaires.

Province  
de Benga.

La Province de Benga est située sur les bords d'une riviere de même nom , que l'on connoît plus communément sous celui de Zenza. Elle joint celle de Quissama sur les bords de la Coenza , & du côté de terre , celle de Mo-

sechi  
fanga  
rito  
terre  
côtés

Co  
men  
des r  
une f  
langu  
côte  
duite  
ces d  
la no  
Elle a  
laisse  
Porte  
qu'on  
bled  
très-l

En  
& qu  
font  
couv  
Le  
verne  
naire  
Bour  
dépe  
les Se  
gent

sechi, où sont les Forteresses de Mat-sangano & de Cambambé, & leurs territoires. Les Portugais ont de grandes terres défrichées & en valeur de ces côtés-là.

Cette Province fournit abondamment des vivres, & particulièrement des racines de Manioc, dont on fait une farine qu'on appelle Tuba dans le langage du pays. On la ratisse avec un couteau, & quand elle est sèche & réduite en poudre, on en fait des especes de gâteaux appelez Bosu, qui est la nourriture ordinaire des habitans. Elle a beaucoup de substance, & ne laisse pas d'être de facile digestion. Les Portugais y ont apporté du maïs, qu'on connoît en Italie sous le nom de bled turc: la farine qu'on en fait, est très-bonne & très-nourrissante.

Entre les fruits que ce pays produit, & qui ne croissent point en Europe, sont les Bananes, & les Figues ou Baccoues.

Le pays est divisé en plusieurs Gouvernemens, dont les chefs sont originaires du pays. Chacun d'eux a les Bourgades & ses peuples; mais tous dépendent des Portugais, qui en sont les Seigneurs Souverains, & qui obligent les peuples à travailler leurs ter-

res, & à cultiver leurs palmiers par corvées.

On y cultive la Foi avec un très-grand soin. Il y a huit Eglises; trois desquelles ont le titre de paroisses: une autre appartient aux Jesuites, où ils officient les jours de fêtes avec pompe, avec édification, & enseignent les mysteres de la Religion.

Province  
de Moseché.

La Province de Moseché dépend encore des Commandans de Massangano & de Cambambé, Fortereses Portugaises distantes l'une de l'autre de six à sept lieues. Chacun de ses Commandans a douze Soni ou Gouverneurs, qui sont obligés d'entretenir de nombreuses Milices pour la défense du Royaume.

Fertilité  
du pays.

Cette Province confine avec celle d'Illamba, du côté du Nord; & du côté de l'Est, avec celle d'Oarii. Elle produit abondamment tous les vivres convenables au climat, & du Manioc en si grande quantité, qu'on en consume dans la seule ville de Loanda trois cens cinquante à soixante mille sacs par an pour la nourriture des soldats.

Métaux.

On trouve quantité de métaux, sur-tout dans les terres qui sont du Gouvernement de Cambambé. Ce

qu'il y a de particulier, c'est qu'on reconnoît la différence des métaux que chaque quartier produit, à la différence de la couleur des habitans; car quoiqu'ils soient tous noirs, il y a pourtant une différence si sensible dans cette couleur, que ceux qui demeurent dans les endroits où il y a des mines d'argent, ont un teint tout différent de celui des habitans qui ont chez eux des mines d'or ou de plomb. Cela vient des différentes exhalaisons qui sortent continuellement de ces mines; ce qui est si sensible, que mon Auteur assure ne s'y être jamais trompé.

Observation curieuse.

Le Roi de Portugal entretient quantité d'Eglises & de Prêtres dans cette Province, avec une magnificence toute royale. Les deux Eglises principales qui sont à Massangano & à Cambambé, ont le titre & jouissent des privilèges des Chapelles royales; & les Prêtres qui les desservent ont des privilèges considérables.

Le quartier de Cubocco produit des zimbis d'une si grande beauté, qu'ils sont extrêmement estimés dans le Royaume de Congo. On y donne un esclave pour un collier de ces zimbis. Les personnes de condition en font leurs plus beaux ornemens, & les fem-

mes sur-tout s'en font des ceintures, C'est une marchandise dont les habitans de ce territoire tirent un très-grand profit.

La Province d'Illamba se divise en haute & basse.

Province  
d'Illamba  
basse.

La basse est comprise entre les rivières Danda & Bengo. Elle est aussi abondante en vivres & en bestiaux, que celle dont nous venons de parler. Elle comprend plusieurs Seigneuries qui dépendent toutes des Portugais & qui sont chrétiennes pour la plupart: ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans tout le pays grand nombre de Magiciens, que la negligence des Officiers laisse en repos.

Haute Pro-  
vince d'Ill-  
lamba, ou  
de Lumbo.

L'Illamba haute que l'on connoît aussi sous le nom de Lumbo, confine avec la Province d'Oarii, & les Royaumes de Congo, & de Matamba. Outre les grains de toutes sortes, qu'elle produit en abondance; elle a des mines d'un fer excellent. Elle est toute remplie de collines, au milieu desquelles s'élevent une très-haute montagne, qui semble comme une Île; du sommet & de la circonférence de laquelle on voit couler une infinité de fontaines & de ruisseaux d'eau claire, légère, & fort saine. Ces eaux entretiennent

rent  
toute  
ragn  
voir  
bres  
l'on f  
verne  
Seign  
avec  
ferme  
Portu  
la Ch  
& elle  
bre c  
servic

Le  
s'appe  
ancien  
lerons

La  
de la  
Prince  
vain t  
est leu  
dictio  
Gouve  
reside  
deux  
les se  
Congo  
Cabaz

T



rent une fraîcheur perpetuelle dans toute l'étendue & au pied de la montagne. Rien n'est plus agréable que de voir cet endroit, très-chargé d'arbres toujours verts; il semble que l'on soit dans un autre monde. Le Gouverneur de ce pays prend la qualité de Seigneur de la Chiozza. La Province avec toutes les Seigneuries qu'elle renferme, dépend de la Couronne de Portugal. Elle paye un tribut annuel à la Chambre des Finances de Loanda; & elle est obligée d'entretenir un nombre considérable de troupes pour le service de l'Etat.

Le Gouverneur principal du pays, s'appelloit Mubanga: il descendoit des anciens Rois de Con o. Nous en parlerons dans un autre endroit.

La Province d'Oarii est sur les bords de la Coenza. C'est là que reside un Prince, à qui les Portugais laissent le vain titre de Roi d'Angole Oarii: il est leur tributaire. Il a sous sa juridiction immédiate plusieurs Soni ou Gouverneurs. La Libatte où il fait sa résidence, se nomme Maspongo; à deux lieues de laquelle on voit encore les sepultures des anciens Rois de Congo. On les appelle les Imbuilles de Cabazzo.

Province  
d'Oarii.

Libatte, ce que c'est.

Libatte, en langue du pays, signifie un amas de maisons, de cazes, ou plutôt de chaumieres peu élevées, bâties de branchages enduites de terre-grasse, & couvertes de chaume. Cet amas de maisons, est environné d'une haye de grosses épines, haute & épaisse, que les animaux carnassiers, dont le pays est plein, ne peuvent franchir ni forcer. Il n'y a qu'une porte, qu'on a soin de fermer avec des faisceaux de grosses épines. Sans ces précautions, les bêtes les dévoreroient.

Cette Province est arrosée de plusieurs rivières; entre lesquelles la Lutato, ou plutôt la Coenza, [ car mon Auteur se trompe en cet endroit, ] est la plus considérable. Elles sont toutes dangereuses dans le tems des pluyes, qui les rendent très-larges, très-profondes, & très-rapides. Elle a à l'Orient, la Province de Bondo, qui fait partie du Royaume de Matamba: & à l'Occident, celle d'Embacca.

Les Portugais ont une Forteresse à Mapungo, où ils entretiennent une bonne garnison; aussi-bien qu'à Quitonga, qui est une Isle importante de Coenza.

Tous les peuples y sont à leur aise, & bons Chrétiens. On se loue même

du zele  
ligion  
naires

Emb  
niere de  
posent  
la rivie  
canaux  
Portuga  
d'eux a  
certain  
leur bor  
pendant  
nir touj  
leur sen  
ries; l  
geux, l  
ver leur  
tre.

Le Pr  
fait en  
mais ay  
la défic  
après,  
des plu  
que ce F  
encore  
l'idolâtr  
rance de

Ces  
autresfo

du zèle qu'ils ont pour étendre la Religion & pour favoriser les Missionnaires.

Embacca ou Membacca, est la dernière des dix sept Provinces qui composent le Royaume. Elle est arrosée de la riviere Lucala qui se partage en sept canaux au pied de la Forteresse des Portugais. Toute la Province dépend d'eux absolument; quoiqu'il y ait un certain Giaga Calanda, qui jouit, sous leur bon plaisir, d'une espee d'indépendance; mais à condition d'entretenir toujours des troupes nombreuses à leur service. Ces troupes sont aguerries; les soldats sont forts, courageux, hardis, peu attentifs à conserver leur vie quand il s'agit de combattre.

Province  
d'Embacca.

Le Prédecesseur de ce Giaga fut défait en 1657. par la Reine Zingha; mais ayant rassemblé ses troupes, il la défist à son tour quelques heures après, & en remporta une victoire des plus complètes. C'est dommage que ce Prince & ses braves sujets soient encore ensevelis dans les tenebres de l'idolâtrie, sans donner aucune esperance de vouloir en sortir.

Ces dix-sept Provinces composoient autrefois le Royaume. Nous les avons

rapport'es sous ce titre , afin de contenter les curieux de l'antiquité ; car pour le present , il y en a qui ne reconnoissent que très-legerement la Souveraineté du Roi de Portugal , & seulement dans des occasions de guerres , où leurs interêts particuliers deviennent les mêmes que ceux de ce Prince ; étant du reste gouvernez par leurs Seigneurs particuliers avec toute l'autorité souveraine.

Celles qui reconnoissent absolument l'autorité & la souveraineté du Roi de Portugal , sont les Provinces de Dandé , de Moseché , de Bengo , les deux Illambé Oarii , Embacca , Binguolla , Scella , Cabezzo , Lubolo , & Oaco.

---

## CHAPITRE VI.

*Du climat & des saisons des trois Royaumes de CONGO , d'ANGOLLE , & de MATAMBA.*

**L**A situation de ces trois Royaumes dont nous venons de parler , fait voir clairement qu'ils sont à très-peu de choses près , sous le même climat , & qu'ils ont les mêmes saisons. La venerable Antiquité a regardé

cett  
bité  
situ  
nom  
scav  
fait  
& q  
raire  
pouv  
soien  
ture  
leme  
four  
y do  
se ?  
pour  
se for  
d'hor  
feroi  
mêm  
les p  
Torr  
bien.  
Ce  
du sc  
histor  
faire  
te Zo  
mais  
premi  
tions

cette partie du Monde comme inhabitée & inhabitable, parce qu'elle est située sous la zone Torride; dont le nom seul épouvantoit également les sçavans & les ignorans. C'est ce qui a fait qu'elle a été si long-tems inconnue, & qu'on regardoit comme des téméraires, ceux qui osoient dire qu'elle pouvoit avoir des habitans. Car, disoient les Sçavans, qui sont les créatures capables de demeurer continuellement exposées aux ardeurs de ces fournaises ardentes que le soleil, qui y donne à plomb, entretient sans cesse: Tous ces raisonnemens se sont pourtant trouvez faux. Tous ces pays se sont trouvez peuplés d'une infinité d'hommes & d'animaux à qui le feu seroit aussi contraire. Les Européens, même ceux qui sont nez dans les pays les plus froids, habitent cette Zone Torride, y vivent, & s'y portent bien.

Ce seroit ici l'endroit, à l'exemple du sçavant Auteur de la Description historique de l'Ethiopie Orientale, de faire une longue Dissertation sur cette Zone qui a épouventé tant de gens; mais il n'est permis qu'aux Sçavans du premier rang de faire des Dissertations, parce qu'il n'est permis qu'à

cux d'ennuyer impunément les Lecteurs, & de dire des injures grossières à ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Je me garderai donc bien de l'imiter : cela m'est défendu par plus d'une raison. Je me contenterai de dire avec mon Auteur, que la nature a été trop sage & trop économe, pour laisser en friche une aussi vaste partie du globe de la Terre, qu'est celle qui est comprise entre les deux Tropiques, que l'on appelle la Zone Torride; qui comprend 47. degrés, ou 940. lieues de largeur, sur toute la circonférence qui est de 360. degrés, ou 7200. lieues, la perte auroit été trop considérable. L'Auteur de la Nature y a placé des créatures de tout genre & de toute espèce; & il a tellement disposé les choses, qu'elles y vivent, qu'elles y multiplient, & qu'elles jouissent de tout ce dont elles ont besoin.

Climats &  
saisons des  
trois Roiaumes.

Les trois Royaumes dont nous venons de donner une description succincte en attendant que nous en donnions une plus étendue, sont situés au Midi de la ligne Equinoctiale, dans la Zone Torride. Leur Esté est renfermé dans les mois d'Octobre, Novembre, Decembre, Janvier, Février, & Mars. Le soleil paroît alors dans tou-

te fa force : les rayons qui l'environnent , ressemblent aux flammes d'une fournaise ardente : leur ardeur épouvante les Européens qui n'y sont pas accoutumés ; ils s'imaginent que la chaleur brûlante qu'elles produisent doit être insupportable , & l'expérience de tous les jours leur fait connoître qu'ils se trompent ; parce que l'Auteur de la Nature a tellement menagé toutes choses , que les nuits étant égales aux jours , parce que le soleil n'est pas plus long-tems sur l'horison qu'il en est absent , la terre a le tems de se rafraîchir , & de jouir d'un air frais , qui succede à l'air embrasé qui accompagne la présence de cet astre. A quoi il faut ajoûter les rosées abondantes qui ne manquent jamais de couvrir la surface de la terre , qui lui tiennent lieu de pluie quand il manque de pleuvoir dans cette saison , & qui produisent nécessairement une fraîcheur agréable & délicieuse , qu'on ne trouve pas pendant les nuits dans les zones tempérées , où le soleil est trop peu de tems sous l'horison , pour donner à la terre le tems de se rafraîchir. De là vient que dans ces zones , la chaleur étouffante des nuits pendant l'Été , est plus insupportable que celle des jours.

Egalité des  
jours & des  
nuits.

D'ailleurs, les gorges des montagnes & des collines, & le cours précipité des ruisseaux & des rivières, amènent des fraîcheurs qui temperent extrêmement la chaleur du jour; de sorte qu'il suffit d'être à l'ombre & exposé au vent, pour ne recevoir qu'une incommodité médiocre de la chaleur du soleil pendant le jour.

Il faut encore ajouter les crépuscules du matin & du soir, pendant lesquelles le soleil ne dardant ses rayons que de biais, le mouvement & la chaleur qu'ils produisent, est bien moindre que quand ils tombent plus à plomb.

Tout cela joint ensemble, fait que la grande chaleur ne se fait sentir qu'environ quatre heures avant midi, & autant après midi.

Il est constant que les bords de la mer, & les plaines sabloneuses, sont des lieux incomparablement plus chauds, que les terres couvertes d'arbres; & avec cela ils ne sont pas inhabitables, parce que les pluies abondantes qui tombent pendant l'Été, diminuent considérablement la chaleur; car dans ces tems, l'air est couvert de nuages épais, qui rompent la vivacité des rayons du soleil. Or le tems de

Eté.

ces  
ne r  
tem  
de c  
ce.  
l'É  
ble  
tent  
nou  
de f  
re p  
ries  
sech  
rain  
des  
che  
d'ce  
dan  
tant  
mer  
cha  
fers  
rées  
con  
son  
fers  
qui  
faif  
- D  
le c  
me



ces playes abondantes est réglé, elles ne manquent jamais de venir dans leur tems; on n'y a jamais remarqué plus de douze ou quinze jours de différence. C'est le tems des playes qui fait l'Eté, parce qu'alors la nature semble se renouveler; les arbres quittent leurs feuilles, & en prennent de nouvelles; ils se chargent de fleurs & de fruits, les sémences qui sont en terre poussent à merveille; & les prairies naturelles, dont la chaleur avoit séché les herbes & avoit fait des terrains couverts de poussière, poussent des herbes nouvelles, épaisses, fraîches, & qui croissent presque à vue d'œil. Un bâton se trouve couvert dans une seule nuit; & ne paroît plus tant les herbes croissent promptement. C'est donc aux playes & à la chaleur que l'on doit tous ces bons effets; & comme dans les zones tempérées, c'est l'Eté qui rend les arbres féconds, qui fait produire la terre: ce sont les playes qui produisent ces effets dans la zone Torride; & c'est ce qui a fait donner le nom d'Eté à cette saison.

La saison opposée, c'est à-dire, celle où il ne pleut point ou très-rarement, s'appelle l'hyver; mais c'est un

Hyver.

Hyver en peinture, un Hyver de nom; où la chaleur est toujours presqu'aussi forte, qu'elle l'est en Italie pendant la canicule; sur-tout quand l'air est clair & non chargé de nuages: car lorsqu'il l'est, il devient tiède & humide, & les Européens qui n'y sont point accoutumés, se trouvent tous mouillez d'une sueur abondante, pour peu de mouvement qu'ils se donnent. Il y en a même qui tombent en défaillance, & qui se trouvent sans forces & dans une langueur qui les rend impropres à tout. On voit assez par là, qu'il n'est jamais nécessaire de s'approcher du feu: on le doit pourtant faire, parce que les sueurs & la moiteur de l'air le demandent si on veut conserver sa santé.

Pour ce qui est des Nature's du pays, ils s'approchent du feu en tous tems; comme ils sont nuds entièrement, ils ressentent plus que les autres les moindres changemens de l'air; la moindre fraîcheur leur est insupportable, il leur faut du feu, leurs tabannes en ont toujours, & sur-tout la nuit, & dans les tems mêmes qu'il semble que l'air ait été enflâmé pendant le jour.

La difference des tems secs & plu-

vie  
l'or  
Na  
gra  
com  
lan  
Qu  
M  
cor  
bro  
ton  
dan  
cem  
de  
là,  
nie  
den  
por  
que  
ples  
jett  
la f  
On  
lorf  
pou  
L  
com  
qua  
pou  
avo  
éta

vieux fait donc les deux saisons que l'on nomme Hyver & Eté. Mais les Naturels du pays partagent ces deux grandes saisons, en six autres moins considérables. Ils les nomment en leur langue Massanza, Nfasu, Ecundi, Quitombo, Quibiso, & Quimbangala.

Six saisons.  
qui partagent les deux grandes.

Massanza est comme le Printems. Il commence les premiers jours d'Octobre, lorsque les pluyes commencent à tomber, & qu'elles augmentent pendant les mois de Novembre, de Décembre, & quelquefois pendant celui de Janvier. Quand elles vont jusques-là, les rivieres se débordent d'une maniere si extraordinaire, qu'elles inondent les campagnes semées, & emportent toute la récolte; & c'est alors que le peu de prévoyance de ces peuples, leur indolence & leur paresse les jette dans une disette si affreuse, que la faim en emporte une grande partie. On commence à compter cette saison, lorsque les plantes commencent à pousser.

1. Saison.

La seconde saison appelée Nfasu commence vers la fin de Janvier, quand les campagnes verdoyantes poussent vivement les grains qu'on y avoit semés, de sorte qu'ils sont en état d'être coupez en peu de jours, &

2. Saison.

qu'on en sème d'autres sur le champ , pour la 2<sup>me</sup>. récolte ; car toutes ces terres donnent deux récoltes chaque année.

Troisième  
& quatrième  
saison.

Ecundi & Quitombo se confondent vers le commencement de Mars , lorsque les pluies médiocres commencent à tomber : elles durent pour l'ordinaire jusqu'à la moitié du mois de Mai. C'est leur plus ou leur moins qui distingue ces deux saisons. Alors les cataractes du Ciel se ferment absolument , l'air s'enflame , pour ainsi dire , il ne tombe pas une goutte d'eau , & cela dure jusqu'à la moitié de Septembre , ou au commencement d'Octobre.

J'ai dit que l'air paroît alors tout en feu ; & en effet il se couvre de nuages épais & enflamés , il éclaire d'une manière à épouvanter les plus hardis : on diroit qu'on va voir un second déluge , & cependant il ne tombe pas une goutte d'eau. On a remarqué que cela arrive ordinairement dans le décours de la Lune , ou lorsqu'elle se renouvelle. Cette planète est fort respectée dans ce pays. Les têtes des Nègres toujours nues , en ressentent vivement les influences , & celles des femmes plus que celles des hommes. La remarque de mon Auteur me paroît assez inutile , puisque c'est par tout la même chose.

Quibifo est la cinquième petite saison. Les Noirs la remarquent aussi bien que Quimbangala, comme leur Hyver : non qu'elles leur amènent des froids noirs, des neiges, ou des glaces, elles n'ont jamais approché de ce climat ; mais parce que la secheresse & les chaleurs excessives font secher les plantes & les feuilles, & dépouillent les campagnes de toute leur verdure. Ces deux saisons finissent, quand Massanza, qui est le Printems, commence.

Ils partagent leur année en douze mois, & comme les Juifs, leur premier mois est celui de Septembre. Il est assez difficile de sçavoir d'où leur vient ce rapport ; car on ne voit point qu'ils ayent aucune relation avec les Abyssins, qui prétendent que leurs Rois descendent de Salomon, & qui encore aujourd'hui observent quantité de coutumes Juives, qui défigurent infiniment leur Christianisme. Leurs mois sont lunaires, ce qui mettroit une grande confusion dans leurs calculs s'ils en avoient, & s'ils se piquoient de quelque justesse dans leur Chronologie ; mais c'est de quoi ils ne s'embarrassent nullement. Aussi seroit-il impossible aux plus habiles

Les deux  
dernieres  
saisons.

Année &  
mois des  
Noirs.

Année &  
mois des  
Noirs.

Chronologiftes de fixer à quelque époque les hiftoires qu'i s rapportent. Il eft vrai que leur mémoire eft fi heureufe , qu'ils n'omettent jamais les moindres circonftances ; mais tout ce qu'on peut attendre d'eux , c'eft de citer quelque circonftance ou quelque événement remarquable connu des Européens , par le moyen defquels on pût juger à peu près du tems que les chofes font arrivées.

Soit qu'ils mettent quelques mois intercalaires , foit qu'ils augmentent le nombre des jours des mois , il eft certain qu'ils fe rencontrent affez jufté avec notre année folaire , & qu'ils trouvent toujours leur premier mois dans notre équinoxe d'Automne.

Les douze  
mois de  
l'année.

Ils appellent leur premier mois , qui répond à notre équinoxe d'Automne , ou Septembre , Bégi Camoxi. Ils le nomment encore Bégi Combanda , ou Imuilla , c'eft à-dire , le mois voifin des pluyes.

*Voici la Table de leur douze mois.*

1. Mois. Bégi Camoxi.	Septembre.
2. mois. Caijari Ingi.	Octobre.
3. mois. Mucatatu.	Novembre.
4. mois. Bégi Cuvana.	Decembre.

5. mois. Begi Catenu.	Janvier.
6. mois. Begi Cassomini.	Fevrier.
7. mois. Cassambuari.	Mars.
8. mois. Canaqui.	Avril.
9. mois. Begi Cuva.	Mai.
10. mois. Begi Cuvin.	Juin.
11. mois. Begi Cunime y Mexi.	Juillet.
12. mois. Cunime Aijari.	Août.

Ils partagent leurs mois en semaines composées de quatre jours chacune : ils les appellent Suone. Les trois premiers sont toujours ouvriers ou de travail ; le quatrième est gardé par les idolâtres à peu près comme nous gardons le Dimanche. Les plus devots croiroient faire une grande faute de travailler ce jour-là. Leur dévotion est puissamment aidée par leur paresse. S'ils pouvoient, tous les jours seroient pour eux des jours de fêtes & de repos ; ils ne vaqueroient qu'à chanter & à danser. Ce sont leurs exercices favoris, ils ne s'en lassent jamais, & y passent les jours & les nuits sans ennui & sans se plaindre de la fatigue.

Leurs semaines.

Mais comme il y a parmi eux, comme parmi nous des indevots, les Gouverneurs & les Ministres ont soin de réduire ces sortes de gens par le châ-timent, à l'observation des fêtes.

## CHAPITRE VII.

*De la fertilité de ces trois Royaumes ;  
de la culture des terres ; & des  
semences.*

**Q**UOIQUE ces trois Royaumes soient dans un même climat, ils ne sont pas également fertiles. L'on fait d'abondantes moissons dans des endroits, & l'on souffre dans d'autres une disette affreuse. Nous avons marqué assez distinctement ces endroits dans la description que nous avons fait des différentes Provinces qui les composent. Il suffit de remarquer ici que les bords de la mer étant sablonneux, & exposés aux plus brûlantes ardeurs du soleil, sont par une suite nécessaire stériles, ou de très-peu de rapport ; au lieu que les terres qui en sont à quelque distance n'étant point sujettes à ces inconveniens, donneroient d'abondantes récoltes, si les Peuples qui les doivent cultiver étoient plus attentifs à leurs besoins, plus industrieux, & moins paresseux.

Il est vrai que ces terres souffrent de grandes sécheresses & de grandes chas-

leur  
fons  
den  
mar  
coup  
dre.  
tes l  
ples  
donn  
des  
auta  
qui t  
de tr  
ferti  
duir  
neces  
nom  
E  
Port  
sens  
trava  
sans  
qu'à  
sur t  
la pl  
posé  
quan  
man  
de te  
soin.  
Le



leurs; mais leur fond est gras & profond; les rosées & les pluyes les rendent inépuisables, & cependant on remarque qu'elles ne rendent pas à beaucoup près, ce qu'on en devoit attendre. Les pluyes enlèvent souvent toutes les sémences; parce que ces peuples mols & fainéans ne veulent pas se donner la peine de faire des digues ou des canaux, qui retiendroient les eaux autant qu'ils en auroient besoin, & qui feroient écouler ce qu'il y en auroit de trop, & rendroient ainsi le terrain fertile & abondant, & en état de produire infiniment mieux tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ce peuple nombreux.

Excepté quelques cantons, où les Portugais ont eû l'adresse & le bon sens d'inspirer aux peuples l'amour du travail; tout le reste vit au jour le jour sans avoir soin du futur, ne songeant qu'à jouir du repos, ayant en horreur sur toutes choses le travail & la fatigue la plus légère; aimant mieux être exposé aux dernières horreurs de la faim quand leurs petites récoltes viennent à manquer, que de cultiver un peu plus de terre, qu'ils ne jugent en avoir besoin.

Le grain le plus commun que l'on

Bled de  
Turquie,  
ou mahis.

cultive dans le pays, y a été apporté par les Portugais: c'est le mahis. Les Negres l'appellent en leur langue Mafsa-maupunfu. On le nomme bled turc, ou grand turc en Italie, ou gros froment. Il vient en perfection dans ce pays, ces épis sont longs, gros, bien chargez; on en fait deux récoltes par an, & même trois dans certains endroits, quand on sçait prendre son tems. Il ne demande que trois mois depuis qu'on le met en terre, jusqu'à ce qu'il soit en état d'être cueilli.

Bled Sara-  
fia.

Le bled Sarasin se cultive avec succès dans le pays. Les Italiens le nomment Sagina, & les Noirs Massamantui, & dans la langue d'Angolle Massambola ou Maubella: on en fait deux récoltes chaque année. Il resiste plus que les autres grains à la sécheresse.

Bled ap-  
pellé Mas-  
siago.

Il y en a un autre assez semblable au mil d'Europe, que l'on appelle Massingo, dont l'épis est bien plus gros & mieux nourri, & dont le grain a un goût & une odeur fort agréable. On remarque pourtant qu'il donne la colique à ceux qui n'y sont pas accoutumés, parce qu'il renferme trop de substance, & qu'il est par conséquent trop difficile à digerer. Mais cet inconv-

nient n'est que pour les Européens ; car pour les Nègres , leur exercice continu & violent de sauter & de danser , leur fait digérer toutes choses. D'ailleurs on peut dire qu'ils ont des estomachs d'Autruches.

Il y en a une autre espece appelée Luno, dont l'épi triangulaire est chargé de grains plus petits , d'une couleur de fer, avec une petite tache noire. C'est un aliment très bon , & qui soutient long-tems ceux qui en usent. Il semble que la nature ait voulu pourvoir par cet endroit , au défaut de vivres dont ces pauvres gens manquent très souvent.

La Neassa est une espece de petite fève , de couleur rougeâtre , que l'on estime beaucoup , & qui meriteroit assurément de l'être , si ces peuples avoient l'industrie de la préparer comme il faut.

L'Ouvando espece de petit pois qui croissent en arbrustes qui durent deux ou trois ans , qui fleurit & qui porte des fruits en toute saison. Ils sont bons, cuisent aisément , c'est une bonne nourriture. Nous en avons en Amerique , dont le pied dure sept ans : on les appelle poids de sept ans. J'en ai fait la description dans mon *Voyage des Isles*.

Bled appelé Luno.

Fèves appelées Neassa.

Espece de pois. Ouvando ,

Incuba ,  
autre espe-  
ce de pois

L'Incuba est une espece de petit pois, de couleur blanche, & assez difficile à cuire ; parce qu'ils sont fort durs. Ces fruits viennent sous terre dans une espece de bourse. J'en ai parlé dans le *voyage* de Guinée sous le nom de pois d'Angolle. La fleur de cette plante est jaune ; elle a l'odeur de la violette. Ces pois étant bien cuits, ne laissent pas d'être bons, & d'avoir bon goût : on dit même qu'ils sont amis de l'estomach.

Noisettes appel-  
lées Neu-  
ban.

Les Neuban zamputo ressemblent beaucoup à nos noisettes sauvages, pour la figure & pour le goût. Ils se sement aisément, viennent, pour ainsi dire, sans culture, produisent beaucoup ; & par cet endroit les Negres les estiment infiniment. C'est dans le Royaume de Congo, la nourriture la plus ordinaire des peuples.

Neanza ,  
ou féve du  
B:ésil.

La Neanza, que l'on appelle communément féve du Bresil, ( apparemment parce que les Portugais l'ont apporté de ce pays, ) dégenere en Afrique. Il s'en faut bien que ces féves y soient aussi tendres & d'aussi bon goût. Aussi les Negres en sement très-peu ; il n'y a que les curieux, dont le nombre est très-petit, qui en mettent vingt-cinq ou trente en terre.

Cangululu est une espece de sarasin de couleur de feu. C'est de tous les légumes celui dont les Negres sement davantage, parce qu'ils le trouvent meilleur; pendant que les Européens préfèrent le sarasin ordinaire. Il y a partout diversité de goûts, & on n'en doit pas disputer.

Espece de  
Sarasin ap-  
pellé Can-  
gululu.

Toutes ces semences se jettent en terre deux fois l'année; sçavoir, au mois de Septembre, & en celui de Janvier. Dès que la première récolte est faite, on sème pour la seconde, qui se fait au mois de Mai. Il n'y a que le sarasin ordinaire qui ne se sème qu'une fois, dans le mois d'Octobre. Est-ce negligence? Est-ce que les Negres ne l'aiment pas tant que les autres? Ce seroit à eux à nous le dire.

Le défaut de courage & d'industrie, est cause que les Noirs ne soumettent point au joug les animaux domestiques qu'ils ont en grand nombre & de différentes espèces, qui y sont propres; & qui laboureroient leurs terres bien mieux que leurs femmes ne le font avec leurs hoües. Il arriveroit de là qu'ils auroient des grains en abondance, & qu'ils ne seroient plus sujets à ces disettes affreuses qui en font mourir un grand nombre. Car quel travail

peut on esperer d'un sexe foible & délicat, qui est toujours chargé d'élever des enfans, & de tout l'embarras du ménage ?

Il semble que les Noirs aient pris la charge de venger tous les autres hommes, du peu de service que les femmes leur rendent. Je sçais que les sauvages de l'Amérique en usent à peu près de même : il y a pourtant de la différence. Les gros travaux sont pour les hommes, ils ne laissent aux femmes, que ceux qui conviennent à la foiblesse de leur sexe. Les Noirs de ces trois Royaumes leur laissent la charge toute entière. On voit avec compassion ces foibles créatures avec un enfant attaché sur leur dos, labourer les terres, les ensemercer, faire les récoltes, couper le bois, aller chercher l'eau, faire la cuisine ; en un mot, faire tout ce qui est nécessaire dans une maison : pendant que les hommes fument, chantent, dansent, ou dorment, boivent ou mangent la plus grande partie du jour ou de la nuit. On voit ces pauvres femmes abbatues par la foiblesse, par la chaleur, & souvent par la faim, être obligées de se reposer & de se coucher par terre, dès qu'elles ont donné quatre ou cinq coups de hoües ; aussi les

entem  
refrai  
e'est-

Je  
femm  
enfant

De q

R  
trois  
que l  
les he  
A l  
les P  
ont c  
& qu  
pluie  
differ  
ne re

La  
ces pa  
ornea  
bon  
on ne  
pouil

entend-on répéter sans cesse ce triste refrain, Imcafuensalo, Imcafuensalo, c'est-à-dire, Je meurs de faim.

Je donne ici la figure d'une de ces femmes, qui laboure la terre avec son enfant sur son dos.

Figure d'une femme qui laboure.

## CHAPITRE VIII.

*De quelques arbres, fruits, plantes, herbes, & fleurs.*

Rien ne fait mieux connoître la différence infinie du climat de ces trois Royaumes avec notre Europe, que les arbres, les fruits, les plantes, les herbes, & les fleurs qu'il produit.

A l'exception de quelques arbres que les Portugais y ont apportez, qu'ils ont cultivez avec beaucoup de peine, & qui se sont ensuite proviguez dans plusieurs endroits; tout le reste y est différent: on n'y remarque rien, aucune ressemblance.

La plus grande partie des arbres de ces pays sont stériles, & ne sont point ornés de fleurs. Tout ce qu'ils ont de bon, c'est d'être verds toute l'année; on ne les voit jamais entièrement dépouillez de leurs feuilles. La saison se-

che les fait paroître grillez ; mais dès que les pluyes commencent , ces feuilles tombent à mesure que les nouvelles poussent.

Il y a nombre d'arbres qui se chargent de fruits ; mais ce sont des fruits inutiles aux hommes & aux bêtes : du moins jusqu'à présent n'en a-t'on fait aucun usage. Peut être trouveroit on à les employer utilement , si quelque Botaniste habile vouloit se donner la peine de les examiner. Il y en a d'autres , dont le tronc , l'écorce , les feuilles , & les fruits , servent à des maladies. Nous en parlerons à mesure que l'occasion s'en présentera.

Tout le monde sçait qu'il y a des Palmiers de toutes especes. Celles qu'on nomme Zoffo , Cola , Islanda , & Mulemba , sont plus communes dans le Royaume de Congo , que dans les autres pays où les autres especes se trouvent en quantité.

*Alicondo.* L'Alicondo que les Noirs appellent aussi Bondo , est une arbre d'une grandeur & d'une grosseur démesurée. Il n'est pas rare d'en trouver que dix personnes ne peuvent embrasser. C'est un proverbe reçu dans le pays , que cet arbre n'est bon que pour tuer les hommes & les bêtes. Il se pourrit & se se-  
ché



che fort aisément, & devient si fragile, que le moindre vent suffit pour le faire tomber tout d'un coup. C'est pour cela que les Noirs ne bâtissent jamais leurs cases au pied, ni aux environs de cet arbre dangereux. Ses fruits ne le sont pas moins : ils sont proportionnez à la grosseur de l'arbre qui les porte. On en voit de plus gros que nos plus grosses citrouilles, qui se détachent aisément des branches, & qui tueroient ou blesseroient dangereusement ceux qui se trouveroient dessous.

Cet arbre pourtant, quoique dangereux, n'est pas tout-à-fait inutile ; il a d'assez bonnes qualitez qui le font estimer. Son écorce macérée & battue, donne de gros fil, dont on fait des cordes excellentes, & de longue durée. On en fait aussi de grosse toile à sacs, & une certaine étoffe grossière dont les pauvres gens se couvrent. Les Portugais en font de la mèche à mousquet.

L'écorce de son fruit est ligneuse & fort dure. Elle renferme une pulpe qui se sèche aisément, & se réduit en une farine insipide, qui n'est pas une mauvaise nourriture dans le besoin. L'écorce sert à faire des vases pour différens usages, comme nos grosses calabasses de l'Amerique. L'eau s'y conser-

Usage  
qu'on fait  
de ces é-  
corces.

ve à merveille , & prend un goût aromatique fort agréable. Les feuilles de l'arbre se mangent en tems de disette , & les cendres du bois , font un savon très bon.

On fait de son écorce une sorte de toile ou d'étoffe plus estimée que la première. On enlève pour cet effet la première écorce qui est toujours plus rude , & on prend la seconde qui est pour l'ordinaire , d'un bon doigt d'épaisseur. On la fait macérer dans l'eau pendant quelques jours ; après qu'on l'en a retirée & qu'on l'a fait sécher, on la bat avec des barres de fer & de grosses masses de bois dur , jusqu'à ce qu'elle devienne maniable ; & alors elle paroît comme une pièce de grosse toile , qui , quoique rude & d'assez peu de durée , ne laisse pas de servir à couvrir la nudité des Nègres , qui en attachent un morceau devant ; & un derrière , qui leur pendent depuis les reins jusqu'aux genoux.

L'Infanda est un arbre stérile. Ses feuilles sont semblables à celles de notre Laurier. On enlève son écorce comme celle du précédent , & on en fait certaines étoffes fort estimées des gens de distinction , & même des Rois , qui s'en font faire des manteaux & des

Arbre appelé Infanda.

Usage de

ban  
corp  
qui  
nes  
lité.

C'est  
leur  
lief.  
re à  
beau  
nous

Il  
bayer  
ploy  
qu'à  
qu'on  
racin  
de m

La  
de se  
sang  
chute

La  
l'Infan  
Ses f  
Laurie  
du fil  
étouffe

l'Infan  
Il f  
son tre

bandelettes, dont ils se ceignent le son écorce.  
 corps. Il n'y a pas jusqu'aux femmes,  
 qui ornent ces bandelettes de certai-  
 nes figures qui marquent leur quali-  
 tité. Elles les appellent Chitundo.  
 C'est pour elles un ornement, qui, à  
 leur avis, leur donne beaucoup de re-  
 lief. Ces mêmes écorces servent enco-  
 re à faire des mèches de mousquet,  
 beaucoup meilleures que celles dont  
 nous avons parlé ci-devant.

Il sort de la cime de cet arbre, des  
 bayes remplies d'un gros fil, qui se  
 ployent aisément, & qui croissent jus-  
 qu'à terre; si on fait des trous, &  
 qu'on les introduise, elles prennent  
 racine; & produisent d'autres arbres  
 de même espèce.

La décoction de ces fils est un reme-  
 de souverain pour ceux qui ont du  
 sang meurtri ou extravasé par quelque  
 chute ou par quelque coup violent.

La Mulemba ressemble beaucoup à Malemba.  
 l'Infanda. Cet arbre est toujours verd.  
 Ses feuilles sont semblables à notre  
 Laurier-Royal. On tire de son écorce Ses usages.  
 du fil dont on fait des toiles & des  
 étoffes bien plus belles que celles de  
 l'Infanda.

Il sort des entailles que l'on fait à  
 son tronc, une gomme extrêmement

blanche, qui sert de glu pour prendre les oyseaux.

Arbres ap-  
pellez Man-  
gles.

Les bords de la Coanza & de la Danda, sont couverts d'arbres appellez Mangles, qui font d'épaisses forêts. Ces arbres aiment les lieux aquatiques & marécageux, & les bords des rivieres, & même de la mer. On en voit de fort grands, qui sont très-propres pour les bâtimens. Il sort des grosses branches, des filamens; qui tombant à terre, y prennent racine d'eux-mêmes, & font de nouveaux arbres; de maniere qu'un seul tronc, peut avec le tems, devenir le pere d'une forêt entiere. Nous avons parlé si amplement des Mangles dans le *Voyage des Isles de l'Amérique*, que je prie le Lecteur d'y avoir recours.

Une Princesse du Sang Royal de Portugal à qui on faisoit la description des arbres de ce pays, ne pût s'empêcher de dire, qu'une terre qui produit des arbres de cette espece, ne lui paroïssoit pas être une terre de verité, ni un climat propre à donner des femmes fort chastes. Je rapporte ce jugement par respect pour la personne qui l'a porté, sans prétendre l'appuyer ou le contredire.

Arbres Al-

On trouve dans ces Royaumes quan-

zité e  
d'Al  
feu  
Noy  
de &  
tron  
elle e  
se d  
de la  
qu'il  
un ce  
L'a  
prod  
citro  
ferme  
de no  
d'un  
lens  
Noir  
cela.  
tremp  
ne un  
peu sa  
Le  
des ch  
allez f  
peu p  
Etant  
odora  
fortifi  
Le

tité d'arbres à qui on a donné le nom *mesica*.

d'Almesica. Ils sont grands, & leurs feuilles ressemblent à celles de nos Noyers. On en tire une gomme chaude & médicinale, en tailladant leur tronc, qui porte le nom de l'arbre : elle est blanche d'abord & molle, & se durcit ensuite. Ils portent un fruit de la grosseur d'une olive. Le noyau qu'il renferme, sert aux Noirs à jouer à un certain jeu qu'ils appellent *Ingurvu*.

Gomme de même nom.

L'arbre *Colleva* est fort grand : il produit un fruit assez semblable à nos citrons, mais bien plus gros ; qui renferme de petits noyaux de la grosseur de nos noisettes, de couleur de feu, d'un goût fort amer ; qui sont excellens pour fortifier l'estomach. Les Noirs en mangent quantité à cause de cela. Leur méthode est de les mettre tremper dans l'eau, à laquelle il donne un goût agréable, & qui corrige un peu sa trop grande amertume.

Arbre appelé *Colleva*.

Le *Zaffo* est un arbre de la grandeur des chênes d'Italie. Il produit un fruit assez semblable aux prunes, quoiqu'un peu plus gros, & de couleur de feu. Etant cuit dans la braise il devient odorant, aromatique, très-délicat, il fortifie le cerveau.

Le *Zaffo*.

Le *Cassanévo* est toujours verd.

Le Caf-  
fanévo.

Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier. On en tire une raifine d'une odeur fort agréable. Ses fruits sont comme des pommes d'api. Les Noirs en expriment une liqueur que son aigreur rend peu agréable ; cependant elle est excellente dans les fluxions & les cathares : & on assure que ceux qui usent ordinairement de ce fruit , ne sont point sujets à certaines maladies du pays , qui produisent des ulceres par tout le corps. Au lieu de fleurs , il pousse dehors une certaine matiere ou gomme jaune , qui étant rôtie au feu , se mange avec plaisir ; au lieu que si on la mange crue , c'est un poison pour l'estomach. En effet , elle est si caustique , que si elle touche la chair nue , elle y engendre de pustules , & y fait des playes.

Le Gegero.

Le Gegero est un arbre fort & vigoureux ; il porte des fruits de la forme & de la couleur des oranges mûres, mais un peu plus longs. Ils sont excellens ; on en tire une liqueur agréable au goût , & très-bonne pour l'estomach.

Le Purge-  
ra.

L'arbre appellé Purgera , ne vient pas plus grand que nos Noisettiers. On tire de son fruit une huile qui entre dans bien des médicamens , & qui

étant  
une  
Il  
Mon  
crip  
La  
prod  
pomi  
glanc  
comm  
Elles  
les m  
de ce  
enfin  
en ti  
cuisin  
La  
met.  
comm  
Relat  
tient  
elle d  
quatr  
naigr  
Il  
moll  
dont  
grand  
serve  
sider  
l'appl

étant employée dans les lampes, rend une odeur très-agréable.

Il y a plusieurs especes de Palmiers. Des Palmiers. Mon Auteur se renferme dans la description de huit especes seulement.

La premiere & la plus ordinaire, produit des fruits approchans de nos pommes de pin, qui sont pleins de glandules comme nos noixettes ou comme les noix de galles du Levant. Elles sont brunes ou noires quand elles ne sont pas mûres: elles changent de couleur en mûrissant, & deviennent enfin d'une couleur de jaune doré. On en tire une huile excellente pour la cuisine, qui se fige comme du beurre. Premiere espece des Palmiers.

La fleur de cet arbre naît à son sommet. On tire de ce même endroit, comme nous l'avons dit dans notre *Relation du Senegal*, une liqueur qui tient lieu de vin dans le pays: mais elle dure peu dans cet état; en trois ou quatre jours elle se change en vinaigre.

Il naît autour du tronc une matiere molle & délicate comme de la houate, dont on fait des oreillers pour les grands Seigneurs. Les Giagues s'en servent pour guérir des blessures considerables, sans faire autre chose, que l'appliquer dessus avec une bande; à

peu près comme nous appliquons la toile d'araignée pour des coupures legeres. Car le sang est un baume excellent qui suffit tout seul pour fermer une playe , quand on a eu soin de rapprocher les lèvres & de les tenir en cet état , par une bande legerement serrée.

Les feuilles de ce palmier étant très-grandes & fortes servent à couvrir leurs maisons , & durent assez long-tems.

On feroit de très-bonnes planches avec le tronc , si les Noirs avoient l'industrie de le scier. De sorte que cet arbre a tant d'utilités , qu'assurement il ne doit porter envie à aucun autre.

Seconde  
espece de  
Palmiers ,  
le Matomé.

La seconde espece de Palmiers , s'appelle Matomé. Elle n'est pas haute : elle se plaît dans les lieux marécageux. On tire de cet arbre , par le moyen d'une fente qu'on y fait avec un fer ; on en tire , dis-je , une liqueur rafraîchissante , ou , si l'on veut , une eau assez agréable, quoiqu'elle n'approche pas de la bonté du précédent. Les feuilles de ce Palmier sont d'une longueur extraordinaire : on en voit communément d'aussi longues qu'une pique. Les Noirs se servent du milieu de ces feuilles , pour faire les chevrons de leurs cases ; & pour faire des échelles de trente ou quarante échelons ,



s la  
le-  
ex-  
mer  
ap-  
cet  
ée.  
ès-  
urs  
.  
hes  
ent  
cet  
ent  
re.  
s ,  
au-  
ré-  
r le  
vec  
eur  
une  
pro-  
Les  
on-  
om-  
pi-  
ieu  
ons  
hel-  
as ,



au bureau de l'Imprimerie

2.<sup>e</sup> fig.



*Especie particuliere de Palmier de Congo.*

*Palmier ou Cocotier de Congo.* Mathey fecit

depuis que les Portugais en ont introduit l'usage. Ils s'en servent comme on se sert des Bambons dans les Indes Orientales, pour porter les personnes de considération dans des hamacs, qui est la voiture ordinaire du pays; parce qu'ils sont lians, & qu'ils deviennent très-legers lorsqu'ils sont secs.

Nous donnons dans la figure troisième la figure de ces hamacs.

Le pied de ce même arbre produit une grosse branche, que l'on appelle Regime aux Isles de l'Amérique, toute chargée de fruits en maniere de gros pignons d'Inde; dont l'écorce est brune & polie naturellement, & si forte, qu'on en fait des tabatieres & autres petits vases très-propres.

La troisième espece est le Palmier Coccotier. Il vient dans tous les pays bien chauds, en Amérique, en Asie, comme en Afrique; & pourvû qu'on ait soin de l'arroser quand il est jeune, il croît à une très-grande hauteur. Ses feuilles, ou plutôt ses branches, ont jusqu'à six brasses de longueur, & plus de deux palmes de largeur. Elles sont extrêmement délicates; il n'y a que le nerf ou la côte du milieu, qui ait de la roideur & de la force: aussi remarque-t-on, que toutes ces feuilles, qui sont comme des lanieres, se meuvent au moindre soufflé de vent, comme

Troisième espece, le Coccotier.

les extrémités des roseaux. L'écorce du tronc n'est point noueuse ni raboteuse comme celles des autres Palmiers, où l'on remarque les vestiges des feuilles qui en sont tombées. Il est pourtant vrai que l'on voit autour du tronc certaines lignes qui ont un peu de saille, comme il en paroît dans tous les arbres qui ont reçu quelque taillade. Le fruit, que l'on appelle Coco, est estimé: il naît à la cime de l'arbre, au-dessous des feuilles, & pend en grappes ou régimes, au nombre de trois, quatre, & même cinq régimes, toutes chargées de 25. à 30. fruits de la grosseur d'un melon médiocre.

Descrip-  
tion des  
Cocos.

Ce fruit est enveloppé d'une écorce de deux doigts d'épaisseur, composée de gros fils qui se coupent aisément au couteau. couverts d'une peau verte & lisse; au centre de laquelle on trouve le fruit, de figure ronde & ovale plus pointuë à une extrémité qu'à l'autre; d'une matière ligneuse, dure & cassante; qui étant jeune, est plein d'une liqueur blanchâtre de bonne odeur, agréable au goût, fort rafraîchissante, & très-propre pour les malades dans l'ardeur de la fièvre. Ce lait se caille peu à peu, & s'attache au parois de la coque; & se change à

la fin e  
ferme  
mande  
mange

La  
la taill  
coupe  
lat. E  
petite  
siale,  
vases  
hors,  
sonne  
ou la  
fruit r  
avec  
font  
conne  
mond

La  
le Ta  
cellen  
longu  
ceden  
On c  
de la  
fruits  
cet u  
les y  
La  
toba.

DE L'ETHIOPIE OCCID. 131  
la fin en une matiere blanchâtre assez  
ferme, d'un goût de noisette ou d'a-  
mande, qui est très-saine, & que l'on  
mange avec plaisir.

La coque sert à plusieurs usages. On  
la taille de maniere, qu'on en fait des  
coupes à boire & à prendre le choco-  
lat. Elle est de couleur brune avec de  
petites lignes & des points d'un blanc  
sale, qui font un fort bon effet. Ces  
vases se polissent bien dedans & de-  
hors, & sont fort propres. Les per-  
sonnes délicates accommodent le lait  
ou la matiere qui en résulte quand le  
fruit n'est pas encore tout-à-fait mûr,  
avec du sucre & des aromates, & en  
font un manger très-délicieux. On  
connoît les tasses de Coco par tout le  
monde.

La quatrième espece de Palmier est  
le Tamara. Elle produit des dattes ex-  
cellentes. Ses feuilles ne sont pas si  
longues que celles des Palmiers pré-  
cedens; elles sont aussi plus pointues.  
On en pourroit tirer du vin, & même  
de la gomme; mais cela nuiroit aux  
fruits. D'ailleurs les Negres n'ont pas  
cet usage & on perdrait son tems à  
les y vouloir engager.

La cinquième espece se nomme Ma-  
toba. On en tire un vin agréable au

Tamara  
quatrième  
espece de  
Palmier.

Matoba,  
cinquième  
espece.

goût, mais préjudiciable à l'estomach & au sang, parce qu'il a trop d'acide. Ses feuilles sont plus larges & plus courtes que les autres : on s'en sert pourtant pour couvrir les maisons, & pour faire des paniers légers, qui tiennent lieu de coffres aux Negres, & qui leur servent à renfermer ce qu'ils portent sur la tête & sur les épaules. Son fruit est plus petit que celui de la troisième espece : il contient une liqueur très propre pour appaiser les douleurs de la fièvre & de la dysenterie. Les Indiens l'appellent coco des Maldives ; comme s'il n'y avoit que ces Isles qui en produisissent, & en cela ils se trompent.

Sixième  
espece.

La sixième espece n'a point de nom propre : on ne la connoît que sous celui de petit palmier ; il est en effet plus petit que tous les autres. On en tire une liqueur mal-saine, mais dont les Negres ne laissent pas de s'accommoder ; parce que leurs estomachs accoutumés à toutes sortes d'immondices les plus indigestes, digèrent tout sans peine. Ce que cette espece a de meilleur, sont ses feuilles ; qui étant macérées & battues, donnent un fil plus doux que le chanvre, dont on fait de fort belles toiles. Cela le fait

nomme  
d'Imp  
les.

On  
Cocca  
grosse  
qu'il r  
lente  
quand  
On en  
se don  
substan  
en fait  
On pe  
me, c  
d'Inde

La  
celle e  
Conge  
nature  
qu'en  
Les ca  
pleines  
autres  
fruit.  
ture a  
d'un fi  
en que  
& don  
fainéa  
reurs e

nommer en quelques endroits Palmier d'Impulci, c'est-à-dire, palmier à toiles.

On a nommé la septième espece, Coccatà, septième espece. Elle produit un fruit de la grosseur d'un bon melon. La substance qu'il renferme, est une boisson excellente, & une très-bonne nourriture, quand elle est congelée & affermie. On en tire de l'huile, & quand on veut se donner la peine d'accommoder cette substance blanche avec du sucre, on en fait une espece de gelée excellente. On peut assurer que ce fruit est le même, ou qu'il differe très-peu des noix d'Inde.

La huitième espece, est proprement Palmier de Congo, huitième espece. celle que l'on appelle le Palmier de Congo, & avec raison: car il croît naturellement dans ce Royaume, plus qu'en aucun autre lieu du monde. Les campagnes & les forêts en sont pleines. Il est aussi bon que toutes les autres especes, & porte bien plus de fruit. Il semble que l'Auteur de la Nature ait pourvû ce pays de cet arbre d'un si grand rapport, pour réparer Voyez la seconde figure. en quelque maniere la sterilité du pays, & donner de quoi vivre à ces peuples fainéans, toujours exposé aux horreurs de la famine. Ils en tirent une li-

queur, qu'ils estiment autant que le vin l'est en Europe. Ceux qui en veulent avoir, font le soir sur le tard, plusieurs incisions à l'écorce de l'arbre, & y ajustent des feuilles en maniere d'antonnoirs; par le moyen desquelles la liqueur qui sort de l'arbre, tombe dans des vases que l'on a disposé pour la recevoir; & on les trouve pleins le matin. Cette liqueur est comme un lait, doux, piquant, & agréable, quoique bien éloigné des qualités du vin. Il ne conserve sa bonté que deux ou trois jours au plus, après quoi il se corrompt & devient du vinaigre. Il porte tellement à la tête, qu'il faut l'avoir bonne, pour en soutenir un bocal, c'est-à-dire, une pinte ou environ, sans être étourdi ou yvre.

Lorsqu'on ne se met pas en peine de titer du vin, & que sans inciser l'arbre, on y laisse toute la liqueur; il naît à la racine des feuilles, des fruits si gros, qu'un seul suffit pour charger un homme bien robuste: leur peau est toute parsemée de pointes comme des épines. Cette enveloppe renferme de petits fruits comme nos châtaignes mondées, dont ils ne diffèrent que très-peu pour la couleur,

la sub  
feu,  
vres  
alle  
pour  
très  
pre c

On  
on en  
Noir  
leurs  
& ell  
extra  
ropée  
lamp  
leurs  
à qu  
noya  
une h  
qui fa  
dont l  
fense

On  
couvr  
moins  
cérées  
faire  
cette  
pour f  
des na  
Qu



la substance, & le goût. Etant rôtis au feu, ils servent de nourriture aux pauvres gens, qui n'ont que la peine d'en aller chercher dans les bois: il est vrai pourtant que c'est une nourriture de très peu de substance, qui n'est propre qu'à chasser un peu la faim.

On les met bouillir à force de feu: on en tire une huile grasse, dont les Noirs se servent pour accommoder leurs vivres. Elle a une odeur d'acide, & elle est d'une qualité froide qui est extraordinaire dans les huiles. Les Européens ne s'en servent que pour leurs lampes, & ne l'employent jamais dans leurs vivres, comme font les Noirs, à qui tout est bon. Ces fruits ont un noyau, que l'on écrase, & dont on tire une huile plus pure que de la pulpe, qui fait une lumière bien plus claire, dont l'ardeur est agréable, & qui n'offense ni la tête ni la vue.

On se sert aussi des feuilles pour couvrir les maisons; elles durent moins que les autres: mais étant macérées & pilées, elles sont bonnes pour faire des cordes & autres ouvrages de cette nature. Leur usage principal est pour faire des paniers, des hottes, & des nattes.

Quand on veut tirer du vin, on

observe les incisions , ou au pied de l'arbre , ou au milieu , ou au sommet , selon la qualité du vin que l'on veut avoir. Il est certain que plus l'incision approche du sommet de l'arbre , & plus le vin est fort & agréable : la raison en faute , pour ainsi dire , aux yeux.

Bananier ,  
autre es-  
pece de Pal-  
mier.

Le Bananier , que les peuples d'Angolle & de Congo appellent Maongir , ou Macobecco ; est une autre es-  
pece de Palmier. Ses feuilles sortent de sa cime comme une gerbe , unies , droites , longues de cinq à six brasses , & larges de deux palmes : elles sont toujours vertes. Le moindre zephir qui les agite , leur donne un mouve-  
ment , & leur fait exciter un doux murmure , qui provoque au sommeil ceux qui reposent à leur ombre. Du centre des feuilles , sortent un ou deux rameaux chargés de cinq à six cens fruits longs & gros comme le bras d'un homme , attachez le long du rameau , comme les grains de raisin à leur grappe. Il est vrai que toutes ces plantes ne portent pas un si grand nombre de fruits , ni de cette taille. On doit cueillir le rameau entier avant qu'il soit tout à fait mûr : on le pend au plancher , où les fruits mûrissent

Voyez la  
troisième  
figure.



ier d

4.<sup>e</sup> fig.



Cameleon



Plante ou arbre appelle Condé,  
du Royaume de Congo

3.<sup>e</sup> fig.



1. Bananier du Congo.

Matheij fecit



Plante ou arbre appelé  
du Royaume de Congo

fu  
me  
le  
fr  
pé  
il  
pe  
gu  
fe  
qu  
de  
  
ne  
gr  
for  
pr  
  
qu  
So  
tro  
mû  
bo  
bo  
fer  
  
vic  
de  
leu  
con  
pe  
de

successivement ; & sont beaucoup meilleurs , que s'ils étoient mûris sur le pied. On prétend que ce fruit est froid : c'est pour cela que les Européens le mangent avec du sucre quand il est grand , & avec du sel quand il est petit. On leve la peau comme aux figues & aux oranges ; & on se sert des feuilles seches pour faire de la filasse , qui est bonne pour calfater les fentes des murailles & des vaisseaux.

L'Avassse est un arbre de moyenne grandeur : il porte des fruits de la grosseur de nos noix ordinaires , qui sont bonnes , & qui ont un goût approchant de celui des fraises.

Avassse ,  
arbre fruitier.

Le Mololo est un arbrisseau qui n'a que trois ou quatre pieds de hauteur. Son fruit approche beaucoup du citron. Il est jaune , doré quand il est mûr : il est agréable à la vûe , d'une bonne odeur , d'un goût charmant ; bon à l'estomach , & très-délicat. Les semences qu'il renferme , sont noires.

Mololo.

Les fruits appelez Mambocha , viennent à un arbrisseau , de la grandeur du précédent. Ils sont d'une couleur jaune-pâle , & approchent beaucoup de l'orange , pour la figure. Leur peau est un peu dure ; & leur pulpe a de la consistance & de la fermeté. Il y

Manbocha.

en a de deux sortes. L'usage des plus grands porte à la tête, & est mal-sain par cet endroit. Il ne sera pas fort recherché en France, où les vapeurs sont devenuës si communes: les petits sont sains, d'un goût exquis, & d'une substance très-nourrissante.

La Mobula.

La Mobulla porte ses fruits au pied de ses feuilles, comme nos figuiers; ils sont aromatiques, de bonne odeur, & fort sains.

La Mucchia.

La Mucchia vient aussi grande que les chênes en Europe. Ses fruits ne sont pas plus gros qu'une petite pomme, d'un jaune doré: son goût, qui est un peu piquant, ne laisse pas d'être agréable, & fort sain.

Le Goyavier.

Le Goyavier n'est pas plus grand que nos pruniers. Son fruit est de la grosseur d'une orange ordinaire, & de la même couleur quand il est mûr. Je l'ai décrit amplement dans mon *Voyage des Isles*; auquel je prie le Lecteur d'avoir recours, puisqu'il est le même en Afrique, comme à l'Amerique, d'où il y a apparence que les Portugais l'ont apporté.

Figues d'enfer.

Le Capano, qu'on appelle aussi figues d'enfer, produit un fruit dont on exprime une huile qui est bonne à brûler, & qui entre dans la composition

ses emplâtres, aussi-bien que ses feuilles. Les Nègres se servent de la cendre pour se nettoyer le corps.

Il y a deux sortes de Conde ou de Comte. Je ne sçais qui a décoré ces arbres de ce titre : il faut que ce soit les Portugais, qui ne sont pas chiches de qualités. On en trouve aussi aisément dans ces trois Royaumes, qu'il est difficile, ou plutôt impossible, d'en trouver autre part.

La premiere espece pousse toutes ses branches à son sommet, & les tient toujours droites, & ses fruits sont attachez à la naissance des branches. Ses fleurs ressemblent à des roses avortées : elles ne laissent pas d'avoir de la beauté & de l'odeur. Ses fruits sont de la grosseur d'une pomme de pin, mal faits, pleins de bosses. On diroit que c'est une grosse main d'homme fermée. Son écorce est de couleur de cendre, assez tendre. Elle renferme une substance qui tient le milieu entre les choses liquides & celles qui ont de la consistance, à peu près comme le fromage molle. Elle est blanche comme le lait, & se fond dans la bouche, comme un lait d'amende congelé : elle a une odeur agréable. Elle est excellente pour l'estomach, & rafraîchit parfaitement

Deux espèces de Comtes.

Comte de la premiere espece.

Voyez la quatrième figure.

bien les visceres. Ses pepins sont noirs & de la grosseur de ceux des concombres d'Italie. On estime qu'ils sont aussi rafraichissans que ces semences qu'on dit être froides.

Comte  
de la secon-  
de espece.

Le Comte de la seconde espece n'est point inferieur à celuy de la premiere. Ses fruits pendent à son tronc & à celui de la plus grosse branche ; leur écorce est verte & unie, on n'y remarque que certains compartimens peu enfoncés, qui le font ressembler à une pomme de pin. Sa substance n'est pas tout à fait si blanche ni si molle, que celle de la premiere espece, mais elle la surpasse en odeur & en délicatesse. Le seul défaut qu'a ce fruit, c'est de ne se pas conserver long-tems. C'est une suite de sa délicatesse.

Niceffo.

Les Peuples d'Angolle appellent Maongio-Acamburi, le fruit qu'on nomme dans les deux autres Royauxmes Niceffo. L'arbre ou la plante qui le porte, n'a pas plus de quatre brasses de hauteur. La brasse dont se sert mon Auteur pour mesurer, n'est pas la brasse marine, qui a cinq pieds de Paris ; mais la brasse de Bologne en Italie, qui n'a qu'environ un pied & demi de Paris ; ainsi cet arbre n'auroit qu'à son compte six pieds de hauteur. Il ne



laisse pas de produire un très-gros fruit de la figure d'une pomme de pin, qui renferme jusqu'à deux cens fruits, de la figure à peu près de nos petits citrons, un peu alongés; ayant des côtes marquées, d'un goût si exquis, qu'il n'y a point de fruit qui en approche, non pas même les meilleurs melons d'Italie. C'est beaucoup dire. Il commence à se charger de fruits peu de mois après qu'il est sorti de terre, & en porte toute l'année; les produisant successivement l'un après l'autre, étant toujours chargé de fruits mûrs, d'autres qui approchent de leur maturité, d'autres qui sont verds, & d'autres enfin qui ne font que paroître. Ce que ces fruits ont de merveilleux, c'est qu'en les taillant en rouelles, on y voit des deux côtez une espece de croix ou de *Tau*, qui est la marque ou le signe de notre Redemption.

Fruits excellens, & abondans.

Figure de ce fruit.

Les Espagnols ou les Portugais, qui ont la vûe plus perçante que les autres Européens établis dans l'Amérique, remarquent la même chose dans les figues & les bananes. Ils y voyent même quelque chose de plus que la simple croix. Pour moi qui ai demeuré longues années dans les Isles de l'Amérique, je n'ai pû appercevoir, même

Remarque du Traducteur.

avec l'aide des lunettes, ce que ces Messieurs croyent y voir si distinctement, sans aucun secours étranger.

Mamao.

On doit plutôt mettre le Mamao au nombre des plantes, que des arbres : il ne laisse pas d'avoir des feuilles assez grandes. Ses fruits sont attachez au tronc : ils sont de la grosseur de nos grosses calebasses, ou de nos citrouilles. La sage nature n'a eu garde de les placer aux branches, il les auroient rompues par leur pesanteur. Je crois que ce sont quelques especes de calebasses dont la pulpe est insipide, & que les pauvres gens ne laissent pas de manger, après les avoir bien chargées de sel & du poivre du pays.

Ananas.

L'Ananas est, selon mon Auteur, une espece de *Semper vivum* qui croît & qui se multiplie de lui-même dans tous les lieux, même les plus déserts. Tout le monde connoît ce fruit, & la plante qui le produit. D'ailleurs, j'en ai parlé amplement dans mon *Voyage des Isles*, je ne pourrois que repeter ici ce que j'en ai dit. Je me contenterai donc de rapporter ce que mon Auteur dit de celui qui croît dans ces trois Royaumes. Il assure que cette plante croît toujours jusqu'à la hauteur de cinq palmes, & qu'elle est toujours

cha  
ven  
en  
Por  
acio  
rou  
cou  
prin  
acce  
té c  
trou  
re u  
L  
ce c  
nom  
une  
sien  
men  
Mar  
que  
cour  
L  
trois  
citro  
bres  
trou  
pres  
& en  
gene  
bons  
fil, &  
Cap

chargée de fruits, dont les uns sont vers, les autres demi mûrs, les autres en parfaite maturité. Il dit que les Portugais corrigent la trop grande acidité de ce fruit, en le coupant en rouelles, & les laissant quelque tems couvertes de sel; il ajoute qu'il a exprimé de ce fruit une liqueur qu'il a accommodé avec du sucre qu'il a porté dans des lieux où ces fruits ne se trouvoient point, qui lui a servi à faire une boisson aussi saine qu'agréable.

Les Portugais appellent Battata, Battata, ou ce qu'on connoît en Amérique sous le Pasare. nom de pasate. C'est une racine ou une pomme de terre, dont il y a plusieurs espèces: J'en ai parlé si amplement, aussi-bien que du Manioc ou Mandioca dans mon *Voyage des Isles*, que je prie le Lecteur d'y avoir recours.

Les Portugais ont porté dans ces trois Royaumes, des orangers, des citronniers, des cédres, & autres arbres, qui n'y étoient point, & qui ont trouvé le terrain & le climat si propres, qu'il y en a à présent par tout, & en quantité. Bien loin d'avoir dégénéré, on prétend qu'ils y sont aussi bons, pour le moins, que dans le Brésil, & dans les Isles de Madere, & du Cap verd.

Vignes.

Les vignes qu'on y a porté des Isles Canaries & de Madere y portent du fruit deux fois chaque année. Il est vrai que faute de soin, elles se chargent de pampres plus que de grappes, à proportion de ce qu'elles en devoient avoir, & que les raisins ne viennent jamais à une entière maturité, au lieu que celles que les Capucins cultivent dans leurs jardins, & dont ils font des treilles & des berceaux, rapportent du fruit excellent, & en quantité.

On doit croire que la raison qui a empêché les Portugais de faire cultiver les vignes comme il faut dans leurs conquêtes; est que le commerce des vins qu'ils y font, en souffriroit beaucoup: & cette raison d'intérêt l'emporte infiniment sur ce qu'on pourroit s'imaginer, qu'ils n'ont pas jugé à propos d'introduire la source d'une liqueur qui entretiendroit & qui augmenteroit le penchant que les Noirs ont à l'yvrognerie.

Il y a une infinité d'arbres & d'arbustes, que l'on peut regarder comme aromatiques, c'est-à-dire, pour avoir de l'odeur, soit bonne ou mauvaise: car c'est en ce sens générique, que j'en dirai ici quelque chose. Par exemple: il y en a un qui a l'odeur de l'ail, & dont

dont tout le monde se sert à la place de cette plante.

Le Dondo a tellement l'odeur, le goût, & les autres qualités de la canelle, qu'on le peut substituer hardiment à la place de ce précieux aromate.

Dondo,  
arbrisseau.

L'Inquoffo s'attache comme le sarment aux arbres & aux plantes dont il se trouve voisin. Il porte quantité de petites grappes toutes chargées de petits grains de la grosseur de la Coriande; qui ont la force, l'odeur, & le goût du poivre, bien plus excellemment que la Maniguette de Guinée. Ils sont si chauds, que six ou sept grains font plus d'effet, que le double du meilleur poivre. On s'en sert avec succès dans les remèdes, & pour la cuisine.

Inquoffo.

Il y a par tout une infinité de plantes, d'arbrisseaux, & d'arbres, qui donnent des gommes, des résines, & des huiles de différentes odeurs les plus aromatiques. Combien de fruits, de bayes, de glandules, & d'autres productions de la nature tout-à-fait inconnues dans les autres parties du monde, & qui se trouvent sans peine dans ces trois Royaumes, qui y naissent, pour ainsi dire, sous les yeux &

sous la main, que l'on voit répandues dans les campagnes, qui épaississent les forêts? Ce seroit-là, que d'habiles Botanistes trouveroient d'amples récoltes à faire, & sans peine: les odeurs qu'elles répandent les conduiroient, comme par la main, aux lieux où elles sont. On en trouve de si mauvaises, qu'elles sont véritablement des poisons pour les bêtes comme pour les hommes.

**Liquivri.** Le Liquivri est un arbruste d'environ trois pieds de hauteur. Ses feuilles sont comme celles de l'hyssope: elles sont astringentes, confortatives & spécifiques pour une maladie appelée Chiongo, dont nous parlerons dans la suite.

Les Patates, les Ignames, la Tamba, & quantité d'autres qui ne paroissent que comme des bâtons noueux, se mêlent avec la farine de Mais & de Sarasin, & servent à faire des gâteaux qui sont agréables. On les fait rôtir sous la braïse, & on les mange avec le sucre, le jus d'orange & de citron.

Generalement parlant, toutes les herbes qui croissent naturellement dans ces Royaumes, sont tout à fait différentes de celles d'Europe.

On y trouve pourtant de la Pal-

lacia, du Polipode, de la poirée, de l'oseille, des choux, de la laitüe, & autres herbes, que les Européens y ont portées; & qui y viennent fort bien, & sans peine. Il est vrai que leurs graines dégènerent à la fin, & qu'on est dans l'obligation de les renouveler. Les citrouilles y viennent si prodigieusement grosses, qu'on en a vû que deux forts Noirs avoient de la peine à porter. Les semences de raves venües d'Europe en produisent la premiere année d'aussi grosses que le bras; mais elles dégènerent peu à peu, & perdent leur bonté & leur grosseur.

Le grain que l'on appelle communément froment en Europe, y étant semé, y vient très-bien, en paille & en épis très-longs, mais vuides. Les pailles sont si hautes, qu'elles cachent un homme à cheval.

J'ai remarqué la même chose aux Isles de l'Amérique, & j'ai eu soin d'avertir que l'on trouve pourtant dans ces épis qui semblent vuides, quelques grains en très-petit nombre, qui étant semez, en produisent davantage; & que ces seconds produisent des épis gros, longs, & extrêmement chargez de grains, gros, durs, & pesans. La même chose arriveroit dans

Herbes de  
plusieurs  
especes.

Froment.

ces trois Royaumes, si les Portugais vouloient se donner ce soin. Peut-être ne le font-ils pas, pour ne pas nuire au commerce de farine qu'ils y font, ou parce qu'ils usent aussi volontiers de la farine de Manioc, que nous usons en Europe de celle de froment.

Les prairies.

Il faut avoir vû pour croire à quelle hauteur croissent les herbes des prairies ! Elles croissent par tout si grandes & si touffues, qu'elles couvrent les routes & les plus larges chemins; & comme elles retiennent les eaux des pluies, & les rosées, c'est une incommodité des plus grandes pour les voyageurs. En moins de rien ils se trouvent tout mouillés depuis les pieds jusqu'à la tête. Les Noirs en souffrent moins que les Blancs; parce qu'étant nus, le moindre rayon de soleil les seche; au lieu que ceux qui sont vêtus, n'ont pas cette commodité. D'ailleurs, ces eaux sont très-malsaines: elles causent à ceux qui n'ont pas des habits à changer aussi-tôt, des maladies très-dangereuses, & souvent mortelles.

Ces grandes herbes servent de repaire à une infinité de bêtes carnassières, & à des serpens très-dangereux.



C'est ordinairement dans le mois de Juin, qui est l'Hyver de ces pays-là; c'est-à-dire, le tems de la grande secheresse, que les Noirs y mettent le feu. Les flammes chassent ces bêtes, on les voit fuir par troupes. Malheur aux voyageurs qui se trouvent sur leur passage: elles sont alors comme enragées; elles se jettent avec fureur sur tout ce qu'elles rencontrent: elles mettent en pieces les troupeaux d'animaux domestiques; elles attaquent les hommes sans s'épouvanter de leur nombre, & sans craindre leurs armes: le plus sûr dans ces rencontres, c'est de monter sur des arbres. Les Nègres y sont faits, & y grimpent mieux que les chats: les Blancs ont soin de porter avec eux des échelles de cordes. Un Negre va promptement les attacher au haut du tronc; on y monte avec ce secours, & on attend là que ces animaux soient passez & qu'ils se soient éloignez. Il est vrai que les Nègres prévoient de deux ou trois lieues ces passages ou fuites dangereuses des bêtes, & qu'il est assez rare, quand ils veulent bien servir les Blancs qu'ils conduisent ou qu'ils portent, qu'on n'ait pas le tems de se sauver.

Nous avons remarqué ci-devant,

qu'il y a assez peu de curieux de fleurs parmi les Européens qui demeurent dans ces pays. Il contractent le péché originel des Noirs : ils deviennent, comme eux, indolens & paresseux, ou ils ne songent qu'à leur commerce.

**Des fleurs.** Cependant la nature y produit des fleurs d'une si rare beauté, que mon Auteur craint que ce qu'il en pourroit dire ne passât pour des hyperboles, quand il assurera que ces fleurs naturelles, produites & cultivées par la nature toute seule, sont sans comparaison, plus belles, & d'un coloris plus varié & plus vif, que tout ce qu'on voit de plus beau dans ce genre en Europe ! C'est une scène charmante, de voir les campagnes émaillées de fleurs qui semblent disputer entre elles de la beauté. Il avoüe cependant qu'il leur manque une chose essentielle ; c'est l'odeur. Ce n'est pas à dire qu'elles n'en ayent point : elles en ont comme en Europe, & peut-être plus ; mais c'est que la chaleur excessive la dissipe pendant le jour : il faut les voir le jour, & les sentir pendant la nuit, ou avant que le soleil soit assez élevé sur l'horison, pour y avoir excité cette chaleur brûlante qui rarefie tout d'une si prodigieuse ma-

DE L'ETHIOPIE OCCID. 151  
niere, que les odeurs les plus fortes,  
se confondent & s'évanouissent.

On y a porté des roses d'Europe &  
du Mexique ; elles y sont venues en  
perfection, mais il faut des peines &  
des soins infinis pour les conserver,  
il faut les arroser sans cesse. Il en est  
de même du jassemin d'Europe. Celui  
de l'Amérique réussit mieux. Il est  
vrai, qu'avec le tems, il semble  
changer de nature : il ne produit plus  
des fleurs séparées, mais des bouquets  
gros, & garnis de plusieurs douzaines  
de fleurs, dont les unes sont d'une  
blancheur à éblouir, & les autres  
d'une couleur de feu de la plus grande  
vivacité.

Les fleurs naturelles du pays qui sont  
plûs davantage à mon Auteur, sont  
les lys. Les campagnes & les forêts en  
sont pleines : leur blancheur surpasse  
celle de la neige ; & ils rendent une  
odeur charmante, qui ne porte  
point avec violence à la tête comme  
celle des lys d'Europe.

On a donné le nom de tulippes de  
Perse, à celles qui viennent naturelle-  
ment en ces pays. Ces fleurs y ont un  
coloris si vif & si varié, qu'il est pres-  
qu'impossible de les regarder fixe-  
ment, sans être ébloui. Elles n'y croi-

Roses.

Jassemins.

Lys.

Tulippes  
extraordi-  
naires.

sent pas seules comme dans les autres pays, mais par Bouquets de dix ou douze ensemble; avec cet avantage encore, qu'elles répandent une odeur agréable, & qu'elles durent long-tems.

Les tubereuses sont là comme dans leur pays natal: elles y viennent par bouquets. On en voit qui ont jusqu'à deux cens fleurs, plus petites à la vérité que celles d'Europe, mais pleines d'odeur: il y en a même dont la couleur est variée. Telles sont aussi les hyacintes & quantité d'autres, qui sans culture & sans soin, y croissent en abondance.

---

## CHAPITRE IX.

### *Des Animaux terrestres.*

**Q**uoique l'Afrique toute entière puisse passer plutôt pour le pays des bêtes sauvages, que des hommes; on peut dire avec vérité, que l'Ethiopie Occidentale, c'est-à-dire, les trois Royaumes dont nous donnons ici la description, sont leur domicile particulier. Les rivières en sont pleines, les forêts sont trop petites pour les

contenir, les montagnes, les collines, les plaines en paroissent chargées. On y voit des monstres, plus qu'en aucun autre lieu du monde. Ces animaux féroces, qui ne sont occupés que du soin de chercher leur nourriture, sont sans cesse à la fue pour trouver des hommes ou des bêtes pour les dévorer. Les Missionnaires, qui sont des chasseurs d'ames, sont plus exposez que les autres à leurs rencontres dangereuses; & un grand nombre en a été la proye, en allant chercher les malheureuses créatures, qui sans leur secours, deviendroient la proye des démons.

L'Eléphant est, sans contredit, le plus gros de tous les animaux terrestres. Il est en ce pays le plus sauvage; & le nombre de ces monstres surpasse l'imagination.

J'ai parlé si amplement de ces animaux dans ma Relation du Senegal, que je pourrois y renvoyer le Lecteur, si je ne trouvois dans mon Auteur certaines particularités dont il ne faut pas priver le public. Il dit qu'on en trouve, dont l'empreinte du pied a jusqu'à sept palmes de diametre, c'est-à-dire, quatre pieds & huit pouces. Supposé que le reste du corps soit proportionné à cette mesure, il faut que

les éléphants de ce pays soient des colosses d'une grandeur démesurée. Aussi assure-t'il que deux forts Noirs ont peine à porter une de leurs défenses. Ils sont extrêmement farouches & méchans. Quoiqu'ils paroissent avoir la démarchelente, & marcher pèsamment, il est certain qu'ils prendroient à la course les meilleurs coureurs, si on ne sçavoit pas le moyen de les lasser, qui est de courir en faisant des zigzagues, parce que ces animaux ayant peine à tourner, se lassent enfin, & cessent de poursuivre ce qu'ils vouloient attraper. Lorsqu'ils sont vieux, il se forme dans leur ventricule une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, qui est molle quand on la tire du corps de l'animal, & qui durcit très-considérablement quand on l'expose à l'air ou au soleil. C'est un bezoard excellent.

Bezoard  
d'Eléphant.

La queuë de l'éléphant est petite, & garnie de certaines grosses soyes, qui sont fort recherchées des Negres; de sorte que deux de ces queuës sont le prix d'un esclave, c'est-à-dire, qu'elles valent près de cent écus. Ils se servent de ces soyes, & de celles d'un autre animal appelée Induvro; ils les tressent; & en font des colliers, des

Usages des  
queuës d'E  
léphant.

brasselets, des ceintures, & autres ornemens, dont ils se croient aussi parez que les Européens le sont avec des perles & des diamans. Les femmes les accommodent de maniere qu'elles en font comme des devises ou des armes qui servent à distinguer leur rang. Les hommes en font des ornemens de tête comme des perruques. Il faut qu'un Negre soit bien pauvre quand il n'a pas quelqu'un de ces ornemens.

Au reste, les Negres n'ont pas encore eu l'industrie de les apprivoiser & de s'en servir, comme on fait dans l'Asie, pour porter des hommes & des fardeaux.

Les plus braves vont à la chasse de ces animaux pour avoir leurs défenses, qu'ils vendent aux Européens, ou dont ils font des trompettes & autres instrumens. Mais il faut user d'adresse pour venir à bout de cette grosse bête. La plus ordinaire est de creuser une fosse profonde qu'ils couvrent de branchages & de clayes, sur lesquelles ils répandent de la terre, qu'ils rendent unie, comme si c'étoit un chemin frayé. Ils y poussent l'animal par leurs cris; & quand il y est tombé, ils le percent à coups de lances & de saiguayes. C'est une bonne captu-

Chasse de  
l'Eléphant.

re ; ils y trouvent plus de chair , que dans une demi-douzaine de bœufs.

Ce colosse est pourtant la proie d'un animal qui n'est pas plus grand qu'une fourmi ; on l'appelle Insondo : il est rouge. Il entre dans la trompe de l'éléphant , partie nerveuse & extrêmement sensible , il la pique si fort , qu'il y cause un feu & une douleur si aigue ; que l'éléphant ne la pouvant supporter , entre en fureur , court de tous côtez , frappe avec sa trompe les arbres & les rochers ; & le mal qu'il se fait à lui-même par ces meurtrissures , redoublant sa douleur & sa fureur , il tombe enfin , & meurt.

Un Portugais habitant de Massangano , homme digne de foi ; raconta à mon Auteur , qu'un éléphant ayant trouvé deux esclaves enchaînés ensemble , les prit avec sa trompe , les enleva , & les jetta sur la cime d'un arbre plus haut que nos plus grands chênes : & qu'un autre ayant trouvé un crocodile d'une grandeur démesurée sur le bord de la Coanza , le prit par le milieu du corps , & l'écrasa à force de le battre contre des arbres , sans que le crocodile pût se débarrasser ou lui nuire. Voilà assurément des preuves évidentes d'une force bien extraordinaire.



On tient pour constant, que quand l'éléphant trouve des cadavres d'hommes ou de bêtes, il les couvre de branches d'arbres & de pierres, comme s'il leur vouloit donner la sepulture: car cet animal ne vit point de chair. En voilà assez pour contenter les curieux.

L'Impanguazze est une espece de Impanguazze, Buffle ou vache sauvage. buffle ou de vache sauvage, qui a deux grandes cornes sur le front, & qui est très-leger à la course. Lorsque cet animal se sent blessé, il court à l'odeur de la poudre ou à la fumée du fusil, & feroit un très-mauvais parti au chasseur, s'il ne se sauvoit aussi-tôt sur un arbre. Aussi ceux qui vont à cette chasse ont soin d'attacher des échelles de cordes à quelques arbres, afin de s'échapper plus aisément: car cet animal attend au pied de l'arbre, celui qui l'a tiré; mais celui-ci lui tire un autre coup qui l'acheve. La chair de ce animal est bonne. On en trouve quelquefois des troupeaux de deux ou trois cens qui paissent dans les prairies. Les lyons & les tygres leur font une guerre continuelle, & n'en viennent pas toujours à bout; car ces animaux s'unissent & se défendent à merveille. On en voit de diverses couleurs: il y en a

de roux, de cendrés, & de noirs. La moëlle de leurs os est chaude, & propre pour ra'nimer & redonner le mouvement aux membres paralytiques & engourdis par des humeurs froides. La chair est tendre & délicate: c'est une nourriture des meilleures.

Les Noirs se servent de la peau pour faire des boucliers impénétrables aux coups de flèches: les plus rudes. Ils les font assez grands pour couvrir tout le corps d'un homme, pour peu qu'il se baïsse. On pourroit a' porter ces peaux vertes en Europe, & les faire passer comme celles des bœufs, on en feroit des cuirs admirables.

L'Elan,  
ou la grande bête.

L'Elan, que l'on connoît en bien des pays sous le nom de la grande bête, se trouve en ces pays aussi communément, que dans les pays Septentrionaux; hors desquels on avoit crû jusqu'à présent qu'on n'en trouvoit point. Les Noirs l'appellent Neocco. Cet animal est si connu, que ce n'est pas la peine d'en faire une nouvelle description; mais je ne dois pas priver le public des remarques que mon Auteur fait au sujet de l'ongle ou de la corne de cet animal, laissant cependant au Lecteur la liberté d'en porter tel jugement qu'il voudra. Il dit donc,

que cette corne est souveraine contre le mal caduc, les défaillances de cœur, & même l'apoplexie. Il suffit d'en porter sur soi, & qu'elle touche la chair, pour être garanti de ces maladies si cruelles & si dangereuses. Cet animal est extrêmement sujet au mal caduc, mais il porte avec lui le remède. Dès que les convulsions le font tomber, il a la précaution de se gratter le derrière de l'oreille avec son ongle, & revient aussi-tôt; les convulsions cessent, & il recouvre dans le moment une santé parfaite. C'est dans ce moment, continue mon Auteur, qu'il faut le tuer, & lui couper le pied dont il s'est gratté. Cette circonstance, toute difficile qu'elle est à trouver, est absolument nécessaire, pour que la corne produise ce bon effet sur les autres animaux: encore faut-il que cela se fasse pendant que le soleil est dans le signe du Belier: les pieds coupez dans les autres mois de l'année, sont inutiles. Il faut de plus que l'animal soit vierge, & qu'il ne soit point encore accouplé avec sa femelle. Voilà bien des circonstances, & bien difficiles à trouver, unies ensemble; elles sont cependant nécessaires: une seule manquée, cet ongle n'a plus de vertu. C'est

Vertus du  
pied de l'E-  
lan.

apparemment pour cela, que tant de gens achettent chèrement & inutilement ces ongles. La chair de l'Elan est bonne. Les Negres se servent de sa peau pour se faire des bottines, ou plutôt des guêtres, qui les défendent des piqûres des épines, qui sont très-frequentes & très-incommodes dans les bois, où les sentiers sont fort étroits. Ces peaux pourroient entrer dans le commerce que les Portugais font en Europe.

**Impalanca.** L'Impalanca est un animal de la taille d'un mulet. Sa peau est tâchetée de blanc & de roux. Il a sur sa tête de cornes toutes droites, tortillées ensemble, & fort pointues. On prétend connoître le nombre de ses années par le nombre de ses tourillons. La chair de cet animal est grasse, blanche & tendre. Quoiqu'elle soit un peu insipide, on ne laisse pas de la manger. C'est une bonne nourriture, excepté quand l'animal est en rut; car alors on prétend qu'elle est dangereuse. On trouve dans le ventricule des mâles certaines pierres que l'on estime des bezoards excellens contre toute sorte de poisons, pourvû qu'on les ait tirées dès que la bête a été tuée; car pour peu que l'on differe, la chaleur du climat

corrompt les entrailles, & la putrefaction se communique aux pierres, & dissipe toutes leurs vertus. Elles sont tendres dans le ventricule : l'air les durcit dès qu'elles y sont exposées. Ces animaux vont par grandes bandes.

C'est une coutume chez les Giamnes, qui est passée en loi, de ne pas manger la chair de ces animaux, & de ne les pas laisser entrer dans l'enceinte de leur camp, quand ils sont à la guerre ; ils s'imaginent que ces animaux leur porteroient malheur : de sorte que, quand cela arrive, toute l'armée est obligée de se laver le corps avec des ceremonies superstitieuses, qui selon eux, les purifient, & éloignent les accidens, qui sans cela, ne manqueroient pas de leur être funestes.

Ces trois Royaumes sont remplis de cerfs & de chèvres sauvages. On appelle les premiers Gulungos ; & les seconds Viadi, ou Bambi. Ces deux especes n'ont point de cornes ou de bois : ceux qui en ont, les ont si courtes, qu'elles n'excedent jamais la longueur du pouce. On trouve dans le ventricule des vieilles, des pierres qui sont de veritable bezoards, ou du moins, qui en ont la vertu. Leur chair est

Cerfs.

blanche & délicate; c'est une très-bonne nourriture : excepté dans le tems qu'elles font en chaleur.

Il y a cependant bien des Negres qui n'en osent pas manger, parce que les Ministres de leurs idoles leur ont mis dans l'esprit, qu'elle les infecteroit de lépre. Il peut être arrivé que quelques-uns sont devenus lépreux après en avoir mangé, mais ce n'est pas une raison pour dire qu'ils ont contracté cette maladie pour en avoir mangé. *Post hoc; ergo propter hoc*, est une mauvaise consequence. Les Européens en mangent, & s'en trouvent bien. Si ces animaux n'avoient d'autres ennemis à craindre que les Noirs, ils multiplieroient bien davantage; mais les Portugais d'un côté, les lions, les tygres, les loups & autres animaux carnassiers, de l'autre, leur font une rude guerre.

Loups, ou  
Quinbun-  
gi.

On appelle *Quinbungi* les loups de ces pays-là. Ce sont les ennemis irréconciliables des chiens & de tous les animaux domestiques; il est rare qu'ils attaquent les hommes qu'ils trouvent sur pied : mais quand ils peuvent percer les hayes qui entourent les villages; ils entrent en troupes pendant la nuit dans les cases, & déchirent

ceux qu'ils trouvent endormis. Les Negres pour se venger de ces ennemis, mangent leur chair, quelque mauvaise & dure qu'elle puisse être; ils prétendent même que leurs intestins sont bons pour guerir les douleurs du bas-ventre, & la colique. Mon Auteur a oublié de nous marquer la préparation de ce remede.

On trouve peu de renards en ces pays: il y en a pourtant assez pour jeter la terreur dans toute une bourgade ou une caravanne de voyageurs. On s'est imaginé que leurs cris deno-  
Renards :  
supersti-  
tion des  
Negres à  
ce sujet.

toient quelque mort voisine; & comme les Noirs aiment la vie, du moins autant que ceux qui mènent la plus heureuse, ils s'imaginent que la voix de ces animaux est un pronostic sûr que quelqu'un de leur troupe va mourir; il n'en faut pas davantage pour les faire trembler.

Mon Auteur prétend que ces animaux ont l'odorat si fin, qu'ils sentent la corruption qui est dans le corps d'un homme, bien avant que la mort s'en suive; & que, comme ils recherchent avec avidité les cadavres, il semble qu'ils se réjouissent par avance, de la curée qu'ils esperent en faire.

Malgré cela les Negres mangent

leur chair & la trouvent bonne. Les gens riches se couvrent de leurs peaux dans les jours de cérémonies : ils en portent une toute entière, qui les couvre depuis le col jusqu'aux jambes.

**Tygres.**

Le nombre des tygres qui sont dans ces Etats, surpasse l'imagination. On ne peut exprimer les ravages qu'ils y font, & combien ils tuent d'hommes & d'animaux. Ils sont si forts & si hardis, qu'on en a vû attaquer sept hommes armés; un desquels resta mort sur la place, & les six autres cruellement blessés, avant d'avoir pû mettre à terre ce terrible animal. Sa face est horrible, son regard épouvante : il n'a de beau & de bon que la peau, qui est variée de tant de couleurs, que les Princes s'en font des habillemens de parade.

Malheur à ceux qui se trouvent sur leur route quand les paysans mettent le feu aux herbes seches des prairies, & qu'ils les obligent de quitter leurs repaires; car ils entrent aisément en fureur, & sont les plus cruels & les plus vîtes à la course, de tous les animaux.

**Lions.**

On trouve en ces pays, peut-être plus qu'en aucun autre lieu de l'Afrique des lions d'une grandeur demesu-

rée  
gra  
dar  
me  
ne  
ma  
at  
arm  
qu  
de  
trée  
M  
du  
piec  
cinc  
I  
cru  
que  
ceur  
trou  
qua  
que  
& n  
& d  
ti de  
anir  
en b  
acco  
gneu  
lion  
pour



rée. Quoiqu'ils n'ayent point ces grands crins autour du col, comme dans les autres pays, ils ne sont pas moins terribles; leur seul aspect donne de la frayeur. Ils causent des dommages inexprimables dans le pays: ils attaquent indifferemment les hommes armez & les bêtes sauvages, pour peu qu'ils soient pressez de la faim. Il suffit de dire, qu'ils ont dépeuplé des contrées, & des provinces entieres!

Mon Auteur nous assure, que près du lieu où il demeuroit, ils mirent en pieces en très-peu de jours, plus de cinquante personnes.

Il nous assure que les lions, tout cruels & féroces qu'ils sont, ont quelquefois de la compassion & de la douceur. Pour moi je croi qu'on ne les trouve dans ces bons momens, que quand ils n'ont pas faim. Il dit donc, que des Noirs s'étant trouvez surpris, & ne pouvant s'échapper des griffes & des dents d'un lion, ont pris le parti de se jeter à genoux devant cet animal, & de lui faire des complimens en battant des mains, comme ils ont accoutumé de faire devant leurs Seigneurs & leurs Maîtres; & que le lion content de leur soumission, avoit poursuivi son chemin, sans leur faire

Histoires.

de mal ! Je le repete encore ; il n'avoit pas faim : car le Proverbe qui dit , que *ventre affamé n'a point d'oreilles* , se verifie à la lettre dans les lions , plus qu'en aucun autre animal. J'ai rapporté quelque chose de semblable dans ma Relation du Sénégal.

Il dit ensuite , que les femmes Noires se trouvant dans le même danger , ôtent leurs pagnes , & s'exposent ainsi toutes nuës aux yeux du lion ; & que cet animal , honteux de cette immodestie , quitte la partie , & s'enfuit. Ceci confirme ce que j'ai dit dans la même Relation , des femmes de la Momette près de Thunis , qui ont trouvé ce secret , pour faire fuir les lions.

Les Noirs recherchent les dents & les ongles des lions : ils s'en font des ornemens. Est-il possible que cette methode ne soit pas encore passée chez nous ? Nous qui sommes si zelez imitateurs de ce que nous voyons de mauvais chez les autres. Quoiqu'il en soit , les Negres de Loanda à qui on fait présent des griffes & des dents d'un lion , ne croient pas les payer trop cherement en donnant des esclaves , des étoffes d'Impunsci , & d'autres choses précieuses de leur pays.

Chiens

Les forêts sont pleines d'une espe-

ce de chiens sauvages, dont la peau est <sup>sauvages:</sup> colorée comme celle des tygres. Ils sont ferores au dernier point, & ils ont des rateliers de dents aiguës & tranchantes, dont ils sçavent se servir à merveille.

Ils attaquent les plus nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres, & de moutons: & se jettent avec fureur sur ceux qui les gardent.

Lorsque cette chasse aisée leur manque, ils vont à celle des bêtes sauvages; & comme ils en connoissent la difficulté & le danger, ils s'assemblent en grand nombre; & comme s'ils étoient conduits par d'habiles chasseurs, ils se partagent en plusieurs bandes. Les unes battent les bois, les autres bordent les sentiers; d'autres poussent les bêtes, d'autres les retournent quand elles veulent s'éloigner des lieux où ils les veulent pousser. Ces lieux sont des rochers escarpez, que ces animaux n'osent franchir. Quand ils les ont réduits dans ces endroits, ils se jettent tous ensemble sur eux; & quoiqu'il en demeure bien des leurs sur la place, leur nombre l'emporte sur la force & la ferocité des autres, & ils en font leur curée.

Ces chiens ne jappent point comme

les nôtres, quand ils l'ont seuls; mais quand ils sont en troupe, ils poussent des hurlemens qui épouvantent les Negres, qui les prennent à mauvais augure.

Le grand nombre de chevaux, d'ânes, & de mulets qui sont en ce pays, est tout-à-fait inutile aux Negres. Ils n'ont pas l'industrie de les dompter & de les assujettir à porter la charge: ils n'ont pas même la hardiesse de monter dessus, quand ils sont domptés. Les seuls Portugais établis dans ce pays, se servent de chevaux & d'ânes, & encore rarement; parce qu'ils font leurs voyages plus commodément étant portez dans leurs hamacs, sur les épaules des Negres; de sorte qu'ils négligent d'avoir des haras, qui réussiroient pourtant parfaitement bien.

Zerba.

La Zerba est un animal sauvage, de la taille d'un mulet. Sa peau est blanche, avec des rayes noires, égales, & bien compassées. Cet animal court très-vîte: il n'y a point de doute, que si on l'appriivoisoit, ce seroit une monture admirable, & capable de porter la charge. On en trouve de grands troupeaux dans le Royaume de Benguela. Les Negres les chassent, parce que leur chair est bonne à manger,

&

qu'ils vendent leur peau aux Européens.

On trouve dans le même Royaume un autre animal appelé Abada ou Alicorno. Il est de la taille d'un grand cheval, mais sa tête approche de celle du cerf. Il a deux cornes, l'une sur le front, l'autre au-dessus des narines. On attribue de grandes vertus à ces deux cornes. Mon Auteur n'en dit pas davantage.

Abada, ou  
Alicorno.

Il y a une autre espèce d'Abada, que les peuples de Congo appellent Ndemba, qui ne se trouve gueres que dans les Provinces qui sont au centre de ce Royaume. Mon Auteur avoue n'avoir point vu cet animal, & n'en parle que sur le rapport d'autrui. Il a quelque rapport avec le Rhinocéros des Indes; mais il n'a qu'une corne au-dessus des narines; au lieu que le véritable Rhinoceros en a trois, une au-dessus des narines, une autre sur le front, & une troisième sur le dos. Celui d'Afrique n'est point couvert d'une peau épaisse relevée en manière d'écaillés comme l'autre: de sorte qu'on peut plutôt le mettre au nombre des vaches sauvages, que dans celui des Rhinocéros.

Abada, ou  
Ndemba.

L'on est persuadé dans le pays, que

la peau séchée & reduite en poudre ;  
& trempée dans l'eau , guérit la dys-  
senterie : que rôtie au feu ; elle nétoye  
les playes & les ulcères. On dit encore  
que la poudre des cornes de ses pieds ,  
prise en infusion , guérit la fièvre : &  
aide aux accouchemens des femmes ;  
& que le sang de cet animal mis dans  
du vin & appliqué sur les parties at-  
taquées de fluxions , est un remede  
souverain , & pour les hemoroïdes  
qui coulent trop violemment , & pour  
les hémorragies. On assure enfin , que  
sa corne est un excellent contre-poi-  
son.

Chèvres &  
brebis.

Les chèvres & les brébis que l'on a  
transporté d'Europe en ces pays , y  
viennent bien plus petites. Cela est  
recompensé par leur fécondité : elles  
portent régulièrement deux fois cha-  
que année , & elles font à chaque por-  
tée deux ou trois petits. Elles n'ont  
point de laine , mais un poil assez  
court. Elles donnent du lait en quan-  
tité : c'est un régal pour les Nègres ,  
qui le boivent pur , & qui n'ont pas  
l'industrie d'en faire du fromage.

Bœufs &  
vaches.

Les bœufs & les vaches y viennent  
bien. On ne les accoutume point au  
travail : il n'y a même parmi les Ne-  
gres , que les grands Seigneurs qui en

fassent élever dans l'enceinte de leurs habitations , par grandeur , & pour imiter les Européens.

Le Nsoffi est un animal de la grandeur d'un chat. Son poil est de couleur de cendre: il a deux petites cornes sur la tête. C'est une espece de gazelle de la plus petite espece; peut-être est-ce la même que l'on appelle biche au cap de Mesurado en Guinée. J'en ai parlé dans ma Relation de ce pays. C'est le plus timide de tous les animaux: le lapin est un brave-sans-peur , en comparaison de celui-ci ! Quand il va pour boire , & qu'il a pris une gorgée d'eau , il s'enfuit aussitôt; il revient dans le moment , & fait ce manége à chaque gorgée. Il ne pâit pas avec plus d'assurance : dès qu'il a pris un peu d'herbe , il s'enfuit comme s'il étoit poursuivi des chasseurs. Il est dans un mouvement continuel. Sa chair est une nourriture délicate & excellente. Les Negres se servent de sa peau pour faire les cordes de leurs arcs , & l'estiment plus que toutes les autres cordes.

L'Imbuisse ou Inissi est un peu plus grand qu'un lièvre. Sa peau , comme celle du herisson , est toute couverte de petites épines. Il a auprès des oreil-

Imbuisse  
ou Inissi.

les, deux petits os qui avancent & le font ressembler à une tête de mort. On prétend que ces os étant portez attachés au bras de sorte qu'ils touchent la peau, sont spécifiques contre les chaleurs des reins; mais il faut avoir soin de ne les pas beaucoup approcher du feu, de peur qu'ils ne perdent leur vertu. Les Negres aiment la chair de ces animaux, & les Portugais se sont imaginez qu'elle étoit bonne pour diminuer les ardeurs de la fièvre.

Civettes.

Le chat d'Algalia, que les Congois appellent Nzima, & les Angolois Lusui, est véritablement le chat-civettes, qui donne cette odeur, autrefois si recherchée & si chère. J'en ai parlé si amplement dans ma *Relation du Senegal*, que je prie le Lecteur d'y avoir recours. La chasse de cet animal est dangereuse; car il est liant, fort, & mord d'une terrible maniere, quand il se trouve pris. Il est rare, dit mon Auteur, qu'on ait cette matiere odoriférante toute pure, & sans être melangée. Il assure avoir vû vendre la bonne au poids de l'or, avec un quart en sus de bénéfice; de sorte que le Marchand qui en achetoit quatre onces, étoit obligé de donner cinq onces d'or.



Engalli est le nom que l'on donne en ces pays à tous les sangliers, dont il y a plusieurs especes. Ils sont tous extrêmement ferores, & causent de grands dommages aux habitans. Il leur sort de la machoire inférieure, deux crocs longs, forts, & tranchans, avec lesquels ils coupent tout ce qu'ils rencontrent. On prétend qu'ils trouvent dans leur tête une pierre souveraine contre les fièvres, & contre telle sorte de venin que ce soit.

Suté est une espece de rat de terre, de couleur brune. On dit qu'ils sont bons contre le mal-caduc. Ils marchent sous terre comme nos taupes. Ceux qui vont à cette chasse, observent quand ils leur voyent remuer la terre, & mettent aussi-tôt leurs pieds, un devant la trace qu'ils font, & l'autre derriere, afin qu'ils ne puissent retourner sur leurs pas: c'est ainsi qu'ils les prennent. Les Negres, aussi-bien que les Européens, regardent leur chair comme un mets exquis: un festin ne paroîtroit rien, si ce mets y manquoit. Cependant les Negres n'aiment point ces animaux, quand ils les prennent dans leurs cases, prétendant qu'ils se nourrissent alors d'immondices; ce qui n'arrive

Sangliers.  
ou Engalli.

Suté, ou  
Rat de terre.

pas à ceux que l'on prend dans la terre & dans les campagnes. Je crois qu'ils ne pensent pas mal.

Il y a pourtant certaines nations de Noirs, qui n'en veulent pas manger, disant que cela leur a été défendu par leurs ancêtres. Cette raison a tant de force sur eux, que mon Auteur n'a jamais pû les y obliger, même par son exemple!

*Caméléons.* Il y a une quantité inconcevable de caméléons dans tous ces pays. Leur retraite ordinaire, est sur les troncs d'arbres, ou sur les branches. C'est-là qu'ils attendent les mouches, les fauterelles, & autres petits animaux, dont ils se repaissent. Ils vivent aussi de petits lézards, car il est faux qu'ils vivent de l'air; les excréments qu'ils rendent, prouvent le contraire. En effet on a trouvé dans le ventricule de ceux que l'on a tués, des pepins de citron, & d'autres fruits; de la farine de Manioc, & des semences d'herbes potageres. Il n'en faut pas davantage pour être assuré qu'ils vivent d'autre chose que d'air.

Mon Auteur nous assure, que ce petit animal est l'image vivante de la paresse. Il dit, qu'il a toutes les peines du monde à se mettre en mouve-

ment; que quand il a levé un pied pour faire un pas, il est un tems considerable, ce semble, à deliberer s'il le mettra à terre: & comme il fait la même cérémonie à chaque pas, il est très-long-tems à faire très-peu de chemin.

On dit communément qu'il change de couleur à tous momens, & qu'il prend celle des objets auprès desquels il se trouve. Mon Auteur dit que cela vient de la délicatesse de sa peau, qui se tend en quelque maniere, transparente; & que le peu de nourriture qu'il prend, y contribue aussi beaucoup. Mais la couleur des objets, n'est que celle des corps sur lesquels il est posé, qui se fait appercevoir au travers de ce corps diaphane, comme on la verroit au travers d'un verre. Cela lui donne la facilité de se dérober aisément aux yeux des chasseurs qui le cherchent; parce qu'étant petit, & s'applatissant tant qu'il veut, & prenant la couleur du corps sur lequel il est étendu, il est assez difficile de l'y appercevoir. Lorsqu'ils l'ont découvert, ils lui crachent à la face. Cette impolitesse le met en colere; il leur rend aussi-tôt le réciproque, & leur lance une salive ou bave si mordican-

te, qu'elle rendroit aveugle celui dans les yeux duquel elle tomberoit, mais il est aisé de s'en garentir, au lieu que la salive de l'homme le rend immobile, & par consequent facile à prendre. Il a la malice, quand il voit quelque animal au-dessous de lui, de lui faire tomber perpendiculairement sur la tête quelques gouttes de sa salive ou de sa bave, qui est si venimeuse, qu'il n'en faut pas davantage pour l'empoisonner, & le faire mourir.

Au reste, cet animal n'a pour l'ordinaire, que huit à dix pouces de longueur: sa tête est plate, & sa queue, qui est retroussée, est dentelée comme une scie; il ressemble parfaitement à nos petits lézards. Si on lui peut donner quelque couleur propre, on peut dire qu'il est d'un verd brun.

Toutes les Provinces qui composent ces trois Royaumes, produisent chacune des animaux grands & petits, si differens les uns des autres, quoique dans la même espèce, que les Européens & les Negres mêmes, sont bien embarrassés pour sçavoir dans quelle classe ils doivent les mettre. Il semble que la nature se divertisse à faire des monstres, en joignant ensemble des animaux d'espèces différentes; & que

rejoignant ces monstres, elle veuille en faire des chimeres : c'est ce qu'on voit à tous momens dans ces pays. On feroit de gros volumes de ces sortes de transmutations.

L'Inssifi est, entre les autres, un très-petit animal. Il a rapport avec tant d'especes differentes, que mon Auteur manque de termes pour lui assigner une place.

L'Inssifi.

Le Gingi ressemble beaucoup au chat sauvage. Sa peau, qui est très-douce, est plus variée que celle du plus beau tigre, & même de la pantere, dont la peau est la plus belle de toutes celles qu'on a connu jusqu'à present. Les grands Seigneurs Negres la recherchent, & s'en font un ornement.

Le Gingi.

Le Nfussi est encore un chat sauvage, ou du moins, une espèce de cet animal : il est, pour l'ordinaire, de la grandeur d'un chien. Sa peau est pour le moins aussi variée, que celle du tigre. Il paroît cruel : ses yeux semblent toujours en fureur. Il est méchant & traître. Il feroit des dommages infinis, si l'Auteur de la nature n'y avoit remedié, en le faisant si timide, qu'il n'ose attaquer ni les hommes ni les animaux. Sans cela, il fe-

Le Nfussi.

roit abandonner le pays; car cet animal peuple beaucoup, & n'est gueres sujet à devenir la proye des autres animaux plus forts que lui.

Il y a encore une autre espece de chats sauvages, qu'on appelle Maimoni, dont les peaux sont très-belles, & très-variées.

Il y a des singes de tant d'especes différentes, que mon Auteur, quoique très-exact & très-bien instruit, aime mieux n'en rien dire, que de s'engager à en faire le catalogue. Mais il remarque que lorsque ces bêtes ont eû le bonheur de parvenir à un certain nombre d'années, il croît dans leur ventricule des pierres ou des especes de bezoards, qui ont des vertus infinies, & sur tout pour les vertiges & la paralysie; maladies à présent fort communes, & comme à la mode.

On trouve dans ces pays, quantité de lapins & de lièvres, ou du moins, d'animaux qui leur ressemblent beaucoup. Le nombre en seroit bien plus grand, s'il y avoit moins de chasseurs. Mais les hommes d'un côté, & les bêtes de l'autre, leur font une guerre si continuelle, qu'ils les empêchent de multiplier comme ils feroient, ces animaux étant prolifi-

ques au souverain degré.

Des animaux grands, médiocres, & petits, il faut passer à ceux qui ne paroissent presque que comme des atômes. C'est des Fourmis dont mon Auteur parle. Leurs différentes especes, Des Four-  
mis. mais sur-tout leur nombre innombrable, les rend formidables.

Nous avons parlé ci-devant, de celles qu'on appelle Infondi ou Insongongi, qui font mourir les Eléphans en entrant dans leurs trompes, & les piquant, jusqu'à ce que la fureur les fasse mourir.

Les Fourmis sont en si grand nombre en ces pays, qu'il n'est pas extraordinaire de les voir manger des hommes & des bêtes, jusqu'à n'y laisser que les os. Aussi les Negres ne manquent pas de visiter les lieux où ils veulent se coucher. Cette recherche ne leur suffit pas, ils environnent leurs grabats de feu, ou du moins, de cendres très-rouges. C'est un rempart assuré contre ces insectes, & c'est pour eux une nécessité; parce que les nuits étant froides & humides, & eux extrêmement sensibles au froid, ils contracteroient d'étranges maladies, s'ils ne prenoient pas ces précautions.

Tourmens  
pratiquez à  
Angolle.

Quand les Rois d'Angole veulent faire mourir quelqu'un d'une manière cruelle, ils le font exposer bien lié dans le lieu où l'on connoît qu'il y a des fourmis: ces insectes le rongent tout vivant; & en moins de vingt-quatre heures, on n'en trouve plus que les os.

Fourmis  
noires, ap-  
pellées In-  
zcai.

Les Inzeni sont des Fourmis noires, de la taille des plus grosses que l'on voit en Italie. Il est rare d'en trouver dans les cases, mais elles couvrent quelquefois les chemins. Leur piquûre cause une douleur des plus vives, pendant deux ou trois heures. Mon Auteur eut la curiosité d'examiner ces insectes quand elles alloient à la piquorée. Leur nombre, dit-il, n'est jamais médiocre: c'est une armée innombrable qui marche dans un ordre merveilleux. Une des plus grosses marche à la tête de l'avant-garde; & une autre de même taille, ferme la marche de l'arrière-garde. S'il arrive que quelqu'une de ces deux commandantes soit tuée, l'armée s'arrête; on en députe pour l'enterrer, & pendant qu'on lui rend ce dernier devoir, on voit toute l'armée dans une agitation & dans un mouvement extraordinaire. Elles cherchent de tous côtez le



meurtrier ; & quand elles l'ont découvert , elles l'attaquent de toute part , elles le mordent ; & s'il ne se fauvoit par la fuite , elles le dévore-roient jusqu'aux os.

Il y a une troisième espece de Four-  
 mis appellées Salalé , qui sont rouges Salalés ;  
 & blanches , assez petites de corps , troisième  
 & toutes rondes : ce sont les pires de espece de  
 toutes , & les plus dangereuses. Elles Fourmis.  
 rongent toutes sortes de matieres ,  
 excepté le fer & le marbre ! Qu'elles  
 entrent dans un coffre rempli de toi-  
 les & d'étoffes , il n'en faut pas cher-  
 cher au bout de vingt-quatre heures ;  
 tout est rongé & réduit en poussiere.  
 Il est presque impossible de se mettre à  
 couvert de leurs ravages. Elles font  
 dans une nuit , des especes de chemins  
 couverts , si longs , & si bien retran-  
 chez , que les curieux ne peuvent s'em-  
 pêcher d'admirer leurs ouvrages , &  
 la diligence prodigieuse des ouvriers.  
 Mon Auteur dit , qu'étant dans leur  
 Couvent de Massangano , on s'apper-  
 çût qu'il y avoit un très-petit trou  
 dans le milieu d'un corridor , qui étoit  
 à rez de chaussée. On creusa aussi-tôt ,  
 & on fut surpris de trouver une voûte  
 ronde , assez profonde pour cacher un  
 homme entier. Un Marchand qui de-

meuroit dans la Forteresse d'Embacca en 1657. avoit deux pieces de drap d'Angleterre : il crût les mettre en sûreté, en les posant sur une table élevée de plus de sept palmes de terre ; il arriva pourtant que ces fourmis étant forties par un trou presque invisible, lui en rongerent en une nuit, plus de quarante palmes, c'est-à-dire, plus de vingt pieds, ou près de sept aunes !

En d'autres endroits, on les a vûes faire tomber des maisons entieres, dont elles avoient reduit en poussiere. en très-peu de tems, les poteaux, les solives, & toute la charpente ! Ce malheur pensa arriver à l'Église des Jesuites de Loanda. Il étoit tems que ces Peres s'apperçussent que ces mauvais insectes travailloient de toute leur force à ronger les poutres du bâtiment. En très-peu de tems, ils en seroient venu à bout. Ils mirent aussitôt quantité de sel autour des endroits où les poutres passioient sur leurs murs, & dans tous les endroits où il y avoit du bois. C'est l'unique remede pour faire mourir ces fourmis, ou leur faire prendre la fuite. On a remarqué qu'en fouillant leurs retraites sous terre, il y a toujours au milieu

une petite chambre ronde & voûtée en dôme, que l'on suppose, avec raison, être la demeure de leur Roi.

Je serois assez porté à croire que ces fourmis sont de l'espece qu'on trouve à l'Amérique, & qu'on y connoît sous le nom de poux de bois, ou de fourmis blanches. J'en ai parlé amplement dans mon *Voyage des Isles*. La seule différence qu'il y a entr'elles, consistant dans la couleur rouge qui est jointe à la blanche dans celles d'Afrique, ne me paroît pas assez considerable pour en faire deux differentes especes.

La quatrième espece des Fourmis Quatrième  
dont parle mon Auteur, est celle des me espece.  
Fourmis noires. Elles sont très-petites, mais il sort de leur corps une puanteur si grande, & si pénétrante, que quelque chose qu'elles touchent ou dont elle s'approchent, elles y répandent leur mauvaise odeur, & la gâtent entierement; & sur tout les viandes & les autres vivres, dont il est absolument impossible de se servir.

Les Fourmis volantes sont la cinquième espece dont parle mon Auteur. Cinquième  
Elles demeurent & vivent sous terre. me espece,  
Il pense qu'elles y ont des aîles, & les Fourmis  
qu'elles n'en sortent que pour les re- volantes.  
nouvelles, quand elles sentent en

avoir besoin. Mais pourquoi la nature leur auroit-elle donné des aîles, pour ne s'en pas servir ? J'aime mieux croire avec les Naturalistes, que les aîles ne leur viennent, que quand elles veulent prendre l'air, & que ce n'est que pour leur malheur : car les Negres en sont aussi friands, que des grillons, & des sauterelles. Ils les abattent aisément, les tuent, & les mangent crües, ou légèrement passées sur le feu; & s'en font un régal. Il ne faut pas disputer des goûts : Saint Jean vivoit de sauterelles dans les déserts ; & les habitans des Isles des Larrons ne se plaignent jamais, que de ce que le nombre de ces insectes n'est pas assez grands pour les nourrir, & même d'une maniere délicate : ce seroit assurément vivre de petits-pieds.

Il y en a encore une sixième espece, dont mon Auteur ne dit pas le nom. Elles sont puantes, & leur piqure très-douloureuse. Elles se logent sur les arbres, & dans les feuilles que le soleil fait rouler. C'est une très-grande incommodité pour ceux qui sont obligez de se sauver sur les arbres pour éviter d'être dévorés des bêtes féroces. Cependant il y a moins d'inconvenient de souffrir les piqures de

ces insectes, que les dents des lions & des tigres. Il finit là son catalogue des fourmis, jugeant qu'il lui suffit d'avoir parlé des plus mauvaises, sans ennuyer le Lecteur par un discours plus long sur cette matiere. Je l'imiterai avec plaisir.

Mais après les Fourmis, il parle des Crocodilles. On en a parlé en tant d'endroits, que je me contenterai de dire après lui, qu'il y en a de terrestres, & d'aquatiques. L'Amérique n'est que trop pourvûe de ces animaux. On les y connoît sous le nom de Caïmans; il s'en trouve d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse. Ceux qui sont terrestres, en Afrique, ne vont point dans l'eau: on les connoît sous le nom de voleurs de poules; en effet ils en aiment beaucoup la chair, & celle des agneaux, & des chevreaux. La chair de ces animaux est blanche, & souvent assez grasse. Elle devrait être tendre, & de facile digestion: cependant mon Auteur assure qu'elle est dure; & qu'il n'y a que les Negres, à qui tout est bon, qui la puissent digérer. Leur peau est marquetée comme celle des serpens; & elle n'a ni écailles, ni cloux, ni autres irrégularités, comme celle des Amé-

Deux sortes de crocodilles.

riquains. Ils ont la tête longue, le museau effilé, la gueule extrêmement fendue, & garnie de dents longues, fortes, & tranchantes. Tout est à craindre de ces animaux dangereux & carnassiers, qui ont toujours faim.

Les Ministres de l'idolâtrie qui règne en ces pays, préparent la peau de cet animal; & en font, avec des cérémonies superstitieuses, des ceintures, des bandes, & autres choses semblables, qu'ils vendent bien cher à ceux de leur secte, qui les gardent comme des choses sacrées, à qui ils attribuent de grandes vertus.

---

## CHAPITRE X.

*Des Poissons, des Serpens, & autres animaux de cette espee.*

**M**ON AUTEUR nous avertit que son dessein n'est pas de faire un catalogue complet, & une description entière de tous ces animaux. Il a peur d'ennuyer les Lecteurs: il se contente de parler de ceux qui ont quelque chose de particulier.

Celui que les Negres de Congo appellent Ngullu-a-masa, est connu des

mi-  
ent  
es,  
st à  
eux  
m.  
re-  
eau  
des  
ein-  
ofes  
her  
deht  
i-ils

trés

que  
e un  
tion  
peur  
ente  
lque

ap-  
des



1711



*Pesce-Dona ou poisson femme sur le ventre*



*Pesce-Dona ou poisson femme sur le dos*



Européens sous le nom de Pefce-donna, ou Poisson-femme. Je m'étonne qu'on l'ait réduit au genre féminin, puisqu'il y en a de mâles; aussi-bien que de femelles. Il est beau de nom, dit mon Auteur, mais très-laid de visage, si on peut se servir de ce terme. Sa bouche ou sa gueule, est extrêmement fendue, & garnie de dents comme les chiens. Il a les yeux gros & saillans, le nez large & écrasé, presque point de menton; les oreilles grandes & relevées; & de grands cheveux fort durs, qui lui flottent sur le dos. Il a le col gros & court, les épaules larges, deux grosses mammelles pendantes, le ventre couvert de longs poils, le sexe bien marqué, deux longs bras nerveux, & des mains divisées en cinq doigts, & chaque doigt en trois articles. Mais unis ensemble par des membranes fortes & maniables, comme les pattes des canards. De la ceinture en bas, c'est un poisson couvert d'écaillés assez fortes, avec une queue fourchue. Il est couvert, depuis le col jusqu'aux deux tiers de toute sa longueur, d'une espee de manteau, composé d'une peau épaisse & forte, qui s'étend; dont il se couvre quand il veut; &

Pefce-donna  
ou Poisson-  
femme.

Descri-  
ption du  
Poisson-  
femme.

Figure de  
ce poisson.

dans laquelle il porte ses petites. Toutes ces circonstances font penser à mon Auteur, que les mâles de cette espèce, sont les Tritons; & les femelles, les Naiades si celebres chez nos anciens.

Il prétend qu'on fait des côtes de ce poisson, de petits grains qu'on enfile, & dont on fait des coliers, qui sont excellens contre la malignité de l'air, & pour le flux de sang. Mais il nous avertit, que les meilleurs sont ceux qu'on a tirez de ces bêtes, avant qu'elles ayent eu commerce ensemble; & que l'on ne doit employer à cet usage, que les deux dernieres & plus petites côtes.

Il a encore observé que les deux petits os que l'on trouve derriere les oreilles de ce poisson, sont souverains contre plusieurs maux.

La chair de ces animaux est grasse & assez agréable au goût, mais dangereuse pour les Européens. Les estomachs des Negres n'en souffrent aucun dommage; ils digerent tout.

On trouve ces poissons dans bien des rivieres, & encore plus dans les lacs. C'est-là qu'ils se cachent dans les roseaux, & dans les grandes herbes qui y sont. Les Noirs les y tuent à

coups de flèches; & comme le mâle & la femelle ne se quittent jamais, on est sûr de tuer aussi l'autre, malgré les pleurs qu'ils répandent en abondance, & les cris qu'ils jettent: la pitié n'est jamais entrée dans le cœur des Negres, c'est tems perdu, que de l'y chercher.

Les Pêcheurs qui les ont apperçûs dans une riviere, font de grandes fosses sur les bords, qu'ils remplissent d'eau; & y jettent quelques poissons morts. Ces animaux courent à cet appas, sautent dans la fosse; & pendant qu'ils mangent le poisson, on les tue, d'autant plus aisément, qu'ils sont naturellement pesans & paresseux, & qu'ils se tiennent volontiers dans les endroits où ils trouvent de quoi vivre.

Le poisson Spada, ou à Epée, est Poisson  
 fort commun dans les mers de Sicile; spada, ou à  
 j'en ai parlé dans mon *Voyage d'Italie*. épée.  
 & j'en ai fait une description qui peut  
 contenter les Lecteurs. Ce que j'en ai  
 à dire ici en suivant mon Auteur, c'est  
 que le long bec de ceux d'Italie, est  
 comme une épée toute unie; au lieu  
 que celui des Afriquains, est garni de  
 dents des deux côtez: ce qui fait  
 qu'ils sont plus dangereux. Les uns &

les autres, sont les ennemis irréconciliables de la Baleine : ils l'attaquent par tout, la percent, ou scienc la peau de ce colosse : ils lui font des playes, qui en lui faisant perdre son sang, lui font aussi perdre la vie ; car il n'y a point de Chirurgien parmi ces animaux, pour y mettre les appareils & les emplâtres nécessaires.

Le pivert  
marin.

Le poisson appelé Pico, a été ainsi nommé, parce que son bec ressemble à celui de l'oiseau qu'on appelle Pivert, mais il est d'une autre grandeur, & d'une autre force. On en voit de dix à quinze pieds de longueur, & gros à proportion. Il a quatre ailerons sur le dos, trois sous le ventre, & un à chaque côté des ouies ; il a la queue grande & fendue : en voilà assez, pour être persuadé qu'il fend les eaux avec une vitesse extraordinaire. Il est méchant & querelleur : il attaque tout ce qu'il rencontre ; les plus gros vaisseaux ne lui font pas peur ; Mon Auteur rapporte, que quelques Capucins Italiens allant aux Missions de Congo, dans un gros vaisseau de Congo, qui étoit accompagné d'un autre vaisseau de la même nation, lui avoient raconté l'histoire suivante. Le Capitaine & l'Equi-

page  
rent  
né u  
bâ  
sur l  
la lu  
mor  
vais  
vifs  
perc  
en d  
fa,  
Cap  
ont  
un n  
den  
vifs  
trou  
qui  
pon  
& le  
son  
fait  
être  
de b  
Le  
vinc  
guer  
la r  
attr  
font  
210

page du vaisseau où ils étoient, sentirent pendant la nuit, qu'on avoit donné un furieux coup dans le flanc du bâtiment. Tous se porterent aussitôt sur le bord où on l'avoit entendu; & la lune leur fit appercevoir un poisson monstrueux, qui sembloit attaché au vaisseau, & qui faisoit des efforts très-vifs pour se retirer. Ils voulurent le percer avec des piques, mais il ne leur en donna pas le tems; il se débarrassa, & s'enfuit. Dès qu'il fut jour, le Capitaine fit visiter le côté du navire: on trouva environ à un pied sous l'eau, un morceau de corne qui avoit encore deux ou trois pouces de longueur: on visita le dedans du bâtiment, & on trouva la pointe de ce bec ou corne, qui étoit encore longue de plus de six pouces, après avoir percé la précinte & le doublage du vaisseau. Si le poisson avoit pu retirer son bec, il auroit fait une voye d'eau, qu'il auroit peut-être été très-difficile de découvrir & de boucher.

Le poisson appelé Corbeau ou Corvino, est de cinq à six pieds de longueur, & assez gros. On trouve dans la tête de petites pierres auxquelles on attribue de grandes vertus. Ses œufs sont un excellent manger; mais ils

Corvino,  
ou Cor-  
beau de  
mer.

font encore plus recherchez , quand étant dessechez par le soleil , ils sont devenus durs comme des pierres.

Requin ,  
ou Tubero-  
ne.

Les Espagnols & les Portugais appellent Tiburone ou Tuberone , le poisson que nous appellons requin en Amerique , & que l'on connoît dans la Mediterannée , sous le nom de Pefce-cana. J'ai parlé en tant d'endroits des mes autres ouvrages , de ce poisson , que je crois pouvoir prier le Lecteur d'y avoir recours. Mon Auteur nous assure que le tems où ils sont les plus dangereux , est lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les femelles.

Squillonc.

Le Squillonc est un poisson d'eau douce , qui n'a gueres qu'une palme de long. Le tour de sa bouche est garni d'un duvet extrêmement fin & doux. Ce poisson est si gras & de si bon goût , qu'il porte sa sauce avec lui , sans avoir besoin d'autre assaisonnement.

Cholone.

Le Cholone est un poisson de mer , que l'on trouve en abondance à l'embouchure de la Coanza ; & sur les rivages de la mer de Loanda. Les Portugais en font faire de grandes pêches , & l'estiment aussi-bien que les Negres , parce qu'on en tire une huile admirable pour les blessures , &  
pour

pour brûler. On expose ce poisson au soleil, pour en tirer la première huile; & quand il n'en rend plus par ce moyen, on le met sur le feu, pour avoir tout ce qui y reste encore. Ces deux huiles sont également bonnes: on estime pourtant davantage la première.

Il y a des Eléphants de mer. Ce n'est point par la grosseur du corps, qu'ils ressemblent à celui de terre; car ils n'ont pas plus d'une palme de longueur: c'est uniquement parce qu'ils ont une trompe comme le terrestre. C'est un manger des plus délicats.

Les rivières de Danda, de Benga, de Zenza, de Coanza, & toutes les autres dont nous avons parlé, sont remplies de crocodiles aquatiques. Ils sont différens des terrestres, en ce qu'ils ne viennent jamais à terre, & se tiennent toujours dans l'eau. On en trouve communément de plus de trente palmes de longueur, qui sont si forts, qu'ils peuvent renverser une Force des crocodiles. barque, pour dévorer ceux qui sont dedans!

Un de ces monstres ayant vû sur le bord d'une rivière, douze esclaves attachez à une chaîne, qui venoient puiser de l'eau, se jeta sur un, & l'en-

traîna avec tous les autres : un autre en entraîna cinq : un autre sept ; sans que ces pauvres malheureux pussent se deffendre.

**Oeufs de crocodiles.** Ces animaux pondent depuis soixante & dix jusqu'à cent œufs , qui sont un peu moins gros que ceux d'autruches ; ils les pondent sur le bord des rivieres , & les couvrent de sable : ils laissent au soleil le soin de les faire éclore par sa chaleur. On les voit , dès qu'ils sont éclos , prendre le chemin de la riviere , par leur instinct naturel.

**Bezoards, & musque de crocodiles.** Les Negres tirent du ventre de ces animaux , certaines pierres ou bezoards , qui sont d'excellens contre-poisons : ils recherchent aussi leurs œufs avec soin , les mangent , & les trouvent bons.

Ces animaux ont sous les aisselles de devant , des tumeurs ou bourses , remplies d'une matiere brune , qui étant dessechées , donnent une des meilleures odeurs du monde , mais qui se dissipe & se perd avec le tems.

L'ennemi déclaré du crocodile , est un autre monstre , que mon Auteur appelle Boma. C'est un serpent monstrueux , dont il nous donne la description dans un autre endroit. Lorsque



ces animaux se rencontrent , le combat s'engage aussi-tôt , & il ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre , & souvent de tous les deux. Il seroit à souhaiter que les Negres fussent avertis du lieu & de l'heure de ces combats , afin qu'ils pussent s'y trouver , & aider leurs amis à diminuer le nombre des crocodiles , qui leur font une si rude guerre.

Les Ministres de leurs superstitions prétendent avoir des secrets pour charmer les crocodiles , & les rendre doux & obéissans à ceux à qui ils vendent certaines compositions ou sorts , qui le plus souvent , coûtent la vie à ceux qui y mettent leur confiance.

Voici une histoire singuliere , que mon Auteur assure tenir du bon endroit. Il dit , qu'un de ces Ministres ou Enchanteurs , se faisoit porter sur le dos d'un de ces animaux , d'un bord de la riviere à l'autre. Il assembloit grand nombre de gens ; & en leur présence , il marmotoit quelques paroles , dont la vertu faisoit aussi-tôt venir un crocodile , qui le recevoit sur son dos , & le portoit de l'autre côté de la riviere. Il arriva pourtant une fois , que cet animal n'ayant pas entendu le commandement , ne vint pas

Histoire  
d'un sorcier.

aussi-tôt que le Magicien le vouloit. Cette desobéissance le fâcha ; il se crût méprisé , il eût peur de l'être des Negres qui étoient présens : il redoubla ses conjurations ; & comme il étoit en colere , il y ajoûta des menaces. L'animal parut à la fin , & le reçut sur son dos ; mais au lieu de le porter de l'autre côté , il se plongea dans un goufre , où , selon les apparences , il le dévora.

Les habitans du village appelé le Bot , dans une des Isles de Boulam , sans être sorciers , font quelque chose de plus. On peut voir ce que j'en ai écrit dans ma *Relation du Senegal*.

Mon Auteur nous assure , qu'il s'est trouvé plus de trois cent fois , dans la nécessité de passer à gué , des rivières pleines de serpens & de crocodiles , sans qu'il lui soit jamais arrivé aucun accident ; quoiqu'il ait eu la douleur de voir emporter à ses côtez , des Negres qui l'accompagnoient , qui se tenoient bien assurés , parce qu'ils portoient sur eux des prétendus préservatifs , qu'ils avoient achetez de ces fourbes enchanteurs.

Il vit une fois , près le village d'Iscolé , douze hommes & une femme , qui s'efforçoient de passer le fleuve Zen-

za dans une barquette, & dans un endroit où il n'y avoit pas plus de quatre palmes d'eau : il vit, dis-je, un crocodile s'élançer avec fureur sur la barquette, & enlever cette pauvre femme ; sans que les hommes qui étoient avec elle la pussent retenir !

Mon Auteur parle ensuite des Chevaux marins. Il hésite beaucoup à se déterminer dans quelle classe il les doit mettre, & s'il en doit faire des poissons, ou des animaux terrestres, car, dit-il, ils paissent à terre, ils y font leurs petits, ils s'y reposent, ils y dorment, & y ronflent à se faire entendre de bien loin. Du reste, ils passent leur tems dans le fond des rivières, où ils marchent & nagent comme des poissons. Leur chair a été déclarée un aliment maigre dont on peut se nourrir dans les tems où il a été défendu aux Chrétiens de manger de la viande. Ces raisons qui devroient, ce semble, le porter à en faire des animaux amphibies, ne l'empêchent pas cependant, de les mettre à la fin dans le rang des animaux aquatiques.

Comme il n'en dit rien de plus particulier, que ce que j'en ai dit dans ma *Relation du Senegal*, je prie le Lecteur curieux d'y avoir recours ; j'es-

pere qu'il en sera content, aussi-bien que de la figure que j'en ai fait graver. Ils sont en si grand nombre dans ces trois Royaumes, que ce n'est pas une chose extraordinaire, d'en voir des troupeaux de trente ou quarante ensemble.

¶ Des serpens.

La quantité de serpens qu'on trouve en ces pays, & leurs différentes especes, passe l'imagination.

Il y en a de tout verds, d'autres de couleur de cendre, qu'on croit n'être point venimeux.

Il y en a de noirs, qu'on appelle Suis, ou Npsisi, ou Nsuis. Ils sont fort grands: on en trouve de dix à douze palmes de longueur; c'est-à-dire, de sept à huit pieds françois. Ces serpens ont la propriété de cracher au visage de ceux qu'ils rencontrent. Cette salive est si mordicante & si venimeuse, qu'elle fait perdre la vûe sur le champ; sans qu'on y ait trouvé jusqu'à présent d'autre remede, que de se laver avec du lait de femme: encore ce remede n'emporte-t'il qu'une partie du mal: on recouvre la vûe tellement tellement, mais les yeux demeurent comme paralitiques & immobiles.

On prétend cependant, que cer-

tains offemens de ce serpent, portez au col, sont excellens contre les écrouelles & autres maux, qui attaquent le gozier.

Ces serpens sont fort avides des oyseaux & des poules : quand ils en peuvent joindre, ils s'entortillent à leur col, & les suffoquent. Il n'y en a point qui se deffendent avec plus de vivacité & d'opiniâtreté que ces animaux, quand ils sont en danger d'être tuez.

Le Boma est un serpent amphibie, qui repaire également dans l'eau, & sur la terre. On ne lui connoît point de venin. Sa chair est une excellente nourriture. Entre les monstres que l'Afrique produit en grand nombre, celui-ci est un des plus à craindre. On en trouve communément de vingt-cinq, trente, & quarante palmes de longueur, & gros à proportion. Sa queue se termine en maniere d'ongle & de petite faux, d'une matiere dure & tranchante comme un acier : & outre cette arme offensive & deffensive, il y a des deux côtez de l'endroit par où il jette ses excremens, une espece de tenailles fortes & si tranchantes, qu'elles coupent quelque corps dur que ce soit ! C'est l'ennemi impla-

Serpent  
appellé  
Boma.

cable du crocodile : il l'attaque par tout où il le trouve ; & pour l'ordinaire , il en vient à bout. On en a tué , dans le corps desquels on a trouvé la moitié d'un de ces monstres.

Lorsqu'il veut attaquer des hommes ou des bêtes , il tortille sa queue autour de quelque arbre , ou de quelque grosse pierre , afin d'être plus ferme , & de ne pas manquer son coup : & quand il est tombé sur la proie qu'il vouloit avoir , il la presse , & la coupe avec ses horribles tenailles dont nous venons de parler ; après quoi , ouvrant la gueule , il l'engloutit & l'avale peu à peu , comme nous voyons que la vipère avale le crapau. Il est vrai qu'il paye bientôt & très-chèrement la peine de sa gourmandise ; car dès que son estomach est rempli , il s'endort d'un sommeil si profond , qu'on peut le comparer à une véritable léthargie. Sans cela , il seroit impossible d'en venir à bout ; & il ne s'est pas encore trouvé de gens assez hardis pour l'attaquer. Mais quand les Negres le trouvent en cet état , ils l'attaquent hardiment , le percent à coups de lances ; & sur-tout , tâchent de lui couper la queue , dans laquelle reside une bonne partie de sa force.

Mon Auteur nous assure, qu'on lui en a fait voir en cet état, qui avoient plus de vingt-cinq palmes de longueur; dans le ventre desquels on avoit trouvé des cerfs tout entiers: ce qu'il regarde comme une chose des plus étonnantes; car quoique les cerfs soient sans bois dans ces pays, cependant il faut avoir un furieux gosier, pour avaler de pareils animaux.

Il y a des serpens à deux têtes: une à chaque extrémité. Ils sont aveugles, & n'en sont pas moins méchans. Leur venin est si puissant, qu'en moins de vingt-quatre heures, il donne la mort à ceux qu'ils ont mordus. Il n'y a point de remede à ce poison.

On en voit d'autres qu'on appelle *Muamba*. Ils sont pour l'ordinaire, de la grosseur de la cuisse d'un homme, & de trente palmes ou vingt pieds de longueur: ils sont d'une vitesse extrême. Ils sont ennemis du *Ndamba*, le cherchent, & l'engloutissent tout vivant.

Ce *Ndamba* a la peau d'une infinité de couleurs très-belles & très-vives. Il n'a guères qu'une brassé de longueur. Sa tête est large & plate, comme celle d'une vipere; son venin est si vif, que ceux qui le tuent, sont obli-

gez de jeter promptement le bâton dont ils se sont servis pour cela : autrement le venin se communiqueroit, du bâton à la main de celui qui s'en feroit servi ; & il n'en faudroit pas davantage pour le faire mourir. On dit que ce serpent est un des grands ennemis qu'ait l'Eléphant : il le cherche par tout , & s'efforce de le piquer à la trompe ; ce qui le fait mourir en peu de momens.

Serpent  
Nbambi.

Le Nbambi est un serpent court , & fort gros , sa queue est son arme offensive & deffensive : c'est un des plus venimeux. On le craint extrêmement, parce qu'étant de couleur de l'écorce de certains arbres , il s'y entortille , & semble se tenir à l'affut , pour piquer ceux qui s'en approchent. Les Negres , quoique pourvus de très-bons yeux , en sont souvent surpris , & y perdent la vie.

Serpent  
Leuta.

Le Leuta est un serpent dont la peau est de plusieurs couleurs. Il est si venimeux , que son seul attouchement pourrit les parties qu'il a touchées , fait tomber dans des convulsions , & cause une mort prompte. Ce qu'il a de bon , c'est que son fiel est un contre-poison infaillible pour guérir le mal qu'il a fait. Les Negres le font se-



cher ; & on tient que c'est un excellent antidote contre toutes sortes de venins , pourvû qu'il soit pur , & qu'il n'ait point été mélangé.

On voit en ce pays , comme à Fernambou au Brésil , un serpent d'une rare beauté. Sa peau est marquée de noir , de blanc , & de rouge. Ces trois couleurs sont très-vives. La rouge y domine , & le fait paroître comme un joyau de corail : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Biscia-del Corallo* , ou de serpent de corail. Cette beauté n'empêche pas qu'il ne soit très-venimeux.

## CHAPITRE XI.

### *Des oyseaux les plus considerables.*

**L**A quantité des oyseaux que l'on voit dans cette partie de l'Afrique , est si grande , aussi-bien que leur diversité , qu'on ennuyeroit les Lecteurs les plus patiens , si on en vouloit faire un dénombrement exact. Pour éviter cet inconvenient , mon Auteur se renferme dans la description seulement de trois.

Le premier est le Pêcheur , ainsi ap-

On se vû  
pê-  
cheur.

pellé, parce qu'il se nourrit du poisson qu'il pêche. Il vole fort haut; & se tenant en repos, la tête panchée, il observe le poisson qui nage dans la mer & dans les rivières: & quand il a reconnu ce qu'il cherche, il fond dessus avec une rapidité surprenante, plonge dans l'eau, le prend avec son bec, & l'enleve. La nature l'a pourvu d'un bec très-propre à cet exercice: il est long de sept à huit pouces, dentelé, & très-fort. Lors qu'il a pris un poisson, il ne faut pas craindre qu'il lui échappe, quelque mouvement qu'il se donne. Il le porte à terre sur quelque pointe de rocher, & en fait sa curée; pourvû que d'autres oyseaux de son espèce ne le dévalisent point en chemin: car les plus gros sont souvent les plus affamez; & quand i's en voyent un plus foible qu'eux, ils fondent sur lui, le battent à coups d'ailes, & lui font lâcher sa prise, qu'ils emportent & vont manger à terre, sans lui en faire part, c'est ce que mon Auteur a vû bien des fois. On a remarqué que cet oiseau aime sur tous les poissons, ceux qui se trouvent dans les sables & les cataractes des rivières. Le danger ne fait aucune impression sur lui: il plonge

dans ces endroits perilleux, comme dans l'eau la plus tranquille. Apparemment que le poisson de ces lieux est plus délicat, & qu'il excite son appetit plus que les autres.

Le second se nomme *Sengo*. Il n'est pas plus gros qu'un moineau. Son instinct le porte à chercher les arbres où les abeilles ont fait leur miel. Dès qu'il a découvert une ruche; il vole de tous côtez, & cherche quelque passant, pour lui en donner avis; ce qu'il fait en répétant sans cesse ces mots, *vuichi, vuichi*: qui en langue angoloise, signifient du miel. Lorsqu'il est sûr que les voyageurs l'ont entendu, il vole d'arbre en arbre, & les conduit jusqu'à celui où il a découvert la ruche. Il s'arrête, & là continue à crier *vuichi*. Les voyageurs ne manquent pas de prendre le miel, & de lui en laisser une portion pour sa peine: c'est sa nourriture ordinaire. Mon Auteur avoie que s'étant trouvé pressé de la faim dans des lieux déserts, ces oyseaux lui ont été d'un très-grand secours: aussi sont-ils aimez de tout le monde. On s'exposeroit à de très-grandes peines, si on s'avoit de les tuer: ils meritent bien en effet qu'on ait ces égards pour eux.

*Sengo, ou  
oyseau à  
miel.*

MON AUTEUR ne donne point de nom au troisième : il dit seulement, que son plumage est très-beau & son chant des plus agréables. Dès le point du jour on l'entend prononcer ou chanter si distinctement le nom adorable de JESUS, qu'un homme ne le feroit pas mieux ! il a souvent été surpris d'entendre ce chant dans d'épaisses forêts, avant qu'il scût de qui il venoit : il ne scavoit que s'imaginer.

Il dit que pendant qu'il demouroit avec le Pere Ignace de Valsafna à Maopongo, qui est la Cour du Roi d'Angole-Aarii, un de ces oyseaux ne manquoit pas de venir à l'heure du dîner les récréer par son chant, avec une familiarité charmante. Ils lui donnoient à boire & à manger, pour le payer de ses peines. Il y avoit plus de trois mois qu'il les divertissoit, lorsqu'il fut tué par un méchant animal.

Il dit encore, que lorsqu'il demouroit dans leur Couvent de Loanda, il y avoit deux de ces oyseaux qui ne manquoient pas de venir tous les jours à l'heure du repas. On leur donnoit à boire & à manger; & ils payoient leur repas par leur chant mélodieux, & si dévot.

## CHAPITRE XII.

*Du nombre des Peuples du Royaume de  
CONGO.*

Les forêts & les déserts qui sont en si grand nombre dans ce Royaume, ont donné lieu de croire à quelques Ecrivains, que ce pays étoit très-peu peuplé. Ce qui les confirmoit dans cette opinion, c'est qu'ils s'imaginoient, quoique sans fondement, qu'il n'y avoit pas plus de cinq mille personnes dans la ville de S. Salvador, qui est la principale & la Metropole de tout le Royaume; & que dans les autres capitales des Provinces de cet Etat, on auroit peine à trouver quatre mille ames dans les plus peuplées. Ils disoient que les plus gros Bourgs n'avoient pas soixante feux; d'où ils concluient, que ce Royaume & les deux autres qui en ont été démembrés, étoient bien moins peuplés qu'ils ne l'étoient autrefois.

Il est aisé de leur prouver qu'ils se trompent.

Premièrement il faut se souvenir de ce que nous avons dit ci-devant, qu'a-

vant que les guerres civiles & les revoltes des Gouverneurs en eussent démembrées plusieurs Provinces qui lui donnoient une circonférence de plus de six cens lieües, il ne laisse pas malgré cela d'être encore aujourd'hui très-considérable ; puisqu'outre les vastes Provinces que les Européens connoissent, & où ils ont porté la Foi & étendu leur commerce, il y en a encore de très grandes du côté de l'Est & du Sud-Est, dont les bornes leur sont inconnües jusqu'à present.

En second lieu, les forêts & les déserts que l'on trouve en ces pays, n'en occupent pas la huitième partie ; comme les Européens, qui connoissent les mieux ces pays, sont obligez d'en convenir : & encore, ces pays ne sont point entierement inhabitez. On y trouve des peuples nombreux, qui étant nez dans ces pays rudes, sauvages, & sterils, sont accoutumez aux miseres que l'on y trouve, & ne laissent pas d'y vivre, & d'y être contents ; tant est grand l'amour de la liberté dont ils jouissent plus que dans les autres pays, meilleurs, plus peuplez ; mais plus exposez aux violences & à la tyrannie des Seigneurs & des Gouverneurs.

En troisieme lieu : s'il est vrai , comme on n'en peut pas douter , que la seule Comté de Bamba mettoit autrefois quatre cent mille hommes sous les armes , & qu'elle en met encore aujourd'hui plus de deux cent mille ; que doit-on juger de tout le Royaume , si on compte les femmes , les vieillards , les enfans , & les autres gens incapables de prendre les armes ?

Si on joint à cela quantité d'esclaves qu'on enleve tous les ans de ce pays pour les transporter en Amérique , qui va chaque année , au moins à quinze mille ; n'a-t'on pas lieu d'assurer que ce pays est encore extrêmement peuplé ? Il n'y a rien là dedans de fort extraordinaire , quand on fera réflexion , que tous les hommes qui ne sont pas Chrétiens ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir ; & que ces femmes produisent presque sans peine , une quantité si prodigieuse d'enfans , qu'on ne s'étonne point d'en voir quatre-vingt ou cent dans une seule famille. Bien loin que ce nombre leur soit à charge , c'est un avantage pour les peres : outre qu'ils ne s'embarassent nullement de leur nourriture & de leur entretien , par-

ce que les femmes seules sont chargées de ces soins ; ce sont des esclaves , que les peres vendent aux Marchands Européens , toutes les fois qu'ils ont besoin de quelques marchandises : de maniere que plus un pere a d'enfans , plus il est estimé riche , puisqu'il a entre les mains , de quoi acheter ce que bon lui semble.

En quatrième lieu , on doit assurer , que si leurs guerres domestiques & étrangères n'en emportoient pas tous les ans un nombre prodigieux , ils mourroient de faim : ou seroient contraints de se manger les uns les autres ; parce que leur paresse est si grande , qu'encore que leur terre donne au moins deux recoltes abondantes chaque année , ils sont toujours dans une disette affreuse , par le peu de semence qu'ils mettent en terre ; sans que la cruelle experience qu'ils font tous les ans des extrêmités où la negligence les réduit , ait pû leur ouvrir les yeux , & dégourdir leurs bras lâches & paresseux.

On doit ajouter aux dommages que leurs guerres leur causent , le carnage que les bêtes sauvages en font continuellement ; sans les Ecatombes , ou Sacrifices de victimes humaines , si



en usage parmi les Giagues ; dont on parlera amplement dans un autre endroit de cet ouvrage.

Malgré tout cela , on a vû en 1665. lorsque les Negres prirent les armes contre les Portugais ; on a vû, dis-je , l'armée du Roi de Congo , composée de neuf cent mille combattans : nombre prodigieux d'hommes , & qui suppose un nombre presqu'infini d'autres gens , hommes , femmes , & enfans , qui n'étoient pas en état de prendre les armes : de sorte que ce n'est pas une merveille que les seuls Missionnaires Capucins , quoiqu'en très-petits nombre , en ayent baptisez , en assez peu de tems , plus de six cent mille.

Pour faire voir encore plus clairement qu'on n'exagere point , en disant que ce pays est extrêmement peuplé ; il n'y a qu'à considerer qu'excepté les forêts, & marécages, qui sont impraticables par cet endroit , & par la quantité de lions & d'autres bêtes feroces qui y repairent ; tout le pays est plein de villages , petits à la vérité , mais si près les uns des autres , qu'ils semblent ne composer qu'une seule ville d'une grandeur immense ; & que ces cases , ou plutôt , ces caba-

nes, fourmillent de monde. D'ailleurs, il n'y a presque point de forêt, de vallées profondes, de bords de rivières, de sommets de montagnes, même de celles qui paroissent inaccessibles, qui ne soient peuplées; & qui le seroient davantage, & feroient des Colonies florissantes, si ces peuples avoient entr'eux plus de commerce, qu'il y eût plus de société, des marchés reglez, comme on en voit même parmi les peuples qu'on regarde comme sauvages en Amerique.

Au reste on peut assûrer; & cela sur les témoignages authentiques des Missionnaires, que ceux qui ont réduit à un si petit nombre les habitans de San-Salvador, se sont extrêmement trompez; & qu'il y a dans cette seule ville, plus de soixante mille habitans.

---

### CHAPITRE XIII.

*Dés deffauts naturels, & moraux de ces Peuples.*

**M** On Auteur se fait une vraye peine de publier ce qu'il sçait sur cet article. Il ne croit pas qu'il soit

permis à un Religieux Missionnaire, de découvrir les défauts de son prochain. Il n'y a que la qualité d'Historien qui le rassure un peu : ainsi on doit s'attendre qu'il gardera de grandes mesures sur cela ; & que sans la nécessité où il se trouve de décrire un pays situé dans un climat tout opposé à celui de l'Europe , on auroit peine à espérer davantage de son exactitude.

Le premier défaut qu'il leur reproche , est leur vanité : elle est excessive : elle va jusqu'à l'extravagance & à la folie. Il est inutile de penser à leur faire entendre raison là-dessus. Mon Auteur assure , que les sept Sages de la Grèce , & les plus habiles Orateurs , y perdroient leur tems & leurs peines. Quoiqu'ils ne soient point sortis de leur pays pour le pouvoir comparer avec les autres , ils disent hardiment , & se fâchent quand on ne les croit pas sur leur parole , que l'Ethiopie , & sur-tout la partie où ils demeurent , est la plus belle , la plus agréable , la plus heureuse , la plus fertile de toutes les parties du Monde. Et comment , selon eux , n'auroit-elle pas tous ces avantages ? Puisque Dieu s'est servi de ses Anges , & de ses autres Ministres , pour créer tout l'U-

nivers ; mais que leur pays est l'ouvrage de ses mains ; qu'il s'est donné le soin de le produire selon la sublime idée qu'il s'en étoit formé : or comme il y a une différence infinie entre Dieu & ses Ministres ; il résulte qu'il y a aussi une différence infinie entre les ouvrages qui sont sortis de ses mains , & ceux qui n'ont été produits que par ses créatures.

Cette prérogative s'étend à tout le Royaume de Congo , comme il étoit autrefois , c'est-à-dire , lorsqu'il renfermoit ceux d'Angolle , de Matamba , de Benguela , & autres dont nous avons parlé au commencement de cette Relation. Ainsi ce vaste Royaume , est le seul que Dieu ait créé par lui-même : & par une suite nécessaire , ses habitans sont les plus nobles , les plus spirituels , & les plus riches de tout l'Univers !

Il est étonnant qu'ils n'ayent pas encore fait créer Adam dans leur pays , & qu'ils ne l'ayent pas fait de leur couleur ! Cela manque à leur folle imagination.

Si on les veut écouter , ils ne se lassent point de parler de leurs folles genealogies , & de la puissance de leurs Monarques. Quelque chose qu'on

leur  
autr  
mée  
de  
tout  
leur  
jour  
pas  
Cor  
seul  
se ,

L  
dor  
Do  
qua  
qué  
Do  
plu  
vre  
fan  
te  
lop  
que  
den  
nor  
dis  
fai  
fai  
ce  
De

leur dise des plus grands Princes des autres parties du Monde, de leurs armées, de leurs flottes, de leurs villes, de leurs palais, de leurs richesses; tout cela ne fait aucune impression sur leurs esprits, ils en reviennent toujours à dire, que ces Princes ne sont pas Rois de Congo; qu'il n'y a qu'un Congo au monde; que c'est dans ce seul endroit où se trouvent la Noblesse, les richesses, les plaisirs.

Des qu'ils ont vû que les Portugais donnoient la qualité de Don & de Donne, aux gens qui jouissent de la qualité de nobles; ils n'ont pas manqué de la prendre, & de se nommer Don & Donne, quoiqu'ils soient de la plus vile canaille; & souvent si pauvre, que quand ils apportent des enfans à l'Eglise pour être baptisez, faute de toile ou d'étoffe pour les envelopper, ils ne sont couverts que de quelques feuilles vertes. Et quand on demande aux peres & aux parains quel nom ils leur veulent donner, ils ne disent jamais simplement le nom du saint ou de la sainte qu'ils leur veulent faire porter, mais ils font toujours preceder le Don ou Donne, & disent, Don tale, ou Donna tale.

La qualité des personnes rendroit

cette vanité , en quelque maniere supportable : mais les plus miserables , & de la plus basse condition , l'affectent comme les autres ; & il faut bien se garder de s'y opposer le moins du monde.

On ne peut s'imaginer jusqu'où les Seigneurs & les gens de quelque sorte de distinction , portent leur hauteur & leur orgueil. Quand un Negre de moindre condition qu'eux , ou un esclave a à leur parler. Il faut qu'il le fasse à genoux , la tête panchée presque jusqu'à terre ; & il faut qu'il se serve des termes les plus humbles ! Pour peu qu'on manque à ce cérémonial, le bâton en fait souvenir : ces Messieurs sont inexorables sur cet article.

On peut croire que quand il s'agit du Roi , c'est encore toute autre chose. Ces peuples sont persuadez qu'il n'y a personne dans tout l'Univers qui l'égale , c'est trop peu dire , qui en approche , qui ait des domaines aussi vastes que les siens , qui ait des trésors inépuisables comme lui , & qui jouisse de tous les plaisirs imaginables. La mer & les rivieres , selon leur idée , ne sont occupées que du soin de le servir , & de lui apporter ces trésors innombrables de bouges ou de coquilles

les , qui sont les monnoyes du pays ; pendant que les autres Princes se donnent des peines infinies , à faire creuser les montagnes pour en tirer les excréments de la terre. C'est ainsi qu'ils appellent l'or & l'argent , que les autres nations estiment si fort !

Ils regardent leurs campagnes, quoique désolées & abandonnées plutôt aux bêtes sauvages , qu'à celles dont ils pourroient tirer des avantages considérables , comme des jardins délicieux, qu'on ne trouve point dans les autres parties du Monde les mieux cultivées ! Tel est le goût sauvage , qui va jusqu'à cet excès , que quand ils voyent des Européens qui passent les mers pour venir trafiquer dans leur pays, ils disent que celui d'où ils viennent doit être bien mauvais ; & que c'est la faim qui les en a chassés , pour venir chercher de quoi vivre dans le leur.

Il faut pourtant avouer que les Nègres sont bien obligez à l'Auteur de la nature , de leur avoir donné une patience à toute épreuve. Ils seroient heureux, s'ils souffroient dans la vûe de Dieu ce qu'ils souffrent naturellement, & par la seule force de leur temperament & de leur éducation. Ils n'ont ni honte , ni la moindre peine , d'aller

presque nus, d'être toujours la tête découverte, exposez à l'intemperie de l'air pendant la nuit, & des plus ardens rayons du soleil pendant le jour. Ils n'y songent seulement pas, & ils n'en sont point malades; ils n'en contractent ni rhumes ni fluxions: ils dorment à l'air en pleine campagne, sans craindre ni le froid ni l'humidité de la nuit. C'est une délicatesse parmi eux, dont on se moque, que de se couvrir la tête avec une feuille. Ils marchent les pieds nus sur les pierres, sur les épines, sur les troncs des arbres coupés ou brûlés: il y en a très-peu qui portent des sandales faites d'un simple cuir verd, & il n'y a que les Rois & les Princes qui se servent de botines.

Rien n'est si ordinaire, que de les voir prendre avec les mains, des bois enflammés, & les éteindre en marchant dessus les pieds nus, & sans être incommodés: marque assurée de la dureté des cals qu'ils ont aux pieds & aux mains.

Ils sont tous à eux-mêmes leurs propres Medecins, & leurs propres Chirurgiens. Heureux en cela, de se pouvoir passer de ces sortes de gens, dont les secours prétendus, sont souvent pires que le mal même. On en voit se



guérir de playes très-profondes, sur lesquelles les Chirurgiens exerceroient long-tems leurs bistouris & leurs emplâtres, au grand dommage des patients: sans y apporter d'autre remede, que la patience, la bonté, & la force de leur temperament, ou, tout au plus, quelques huiles qui coulent des arbres.

En échange, on peut dire, que si la nature les a douez d'une force supérieure & d'un temperament merveilleux, elle leur a laissé comme en partage, une paresse & une lâcheté, qu'il est difficile de concevoir. Ce n'est que l'extrême nécessité de chercher de quoi vivre, qui les oblige à travailler. Encore le font-ils d'une maniere si lâche, & si negligemment, que cela fait pitié.

Mon Auteur, comme il le dit lui-même, n'est pas le seul témoin de cette verité. Il cite tous les Européens qui ont voyagé dans ces pays-là; qui n'ayant point d'autres voitures, sont obligez de se servir des épaules des Negres pour faire leurs voyages, étant étendus dans des raiſseaux ou des hamacs attachez par les deux bouts à une perche que les Negres portent sur leurs épaules; d'où on leur a donné le

nom de chevaux , ou pour parler plus honnêtement , de porteurs.

Quelle patience ne faut-il pas avoir quand on est obligé de se mettre entre les mains de ces sortes de gens ! Ils employent cinq ou six journées à faire une traite , qu'on feroit aisément en deux ; parce qu'après avoir employé une bonne partie de la nuit à danser & à chanter , ils dorment fort long-tems , & ne partent que quand le soleil est fort haut & fort brûlant ; & pour lors l'excessive chaleur les oblige de se reposer souvent , & de perdre ainsi la meilleure partie du jour : ce qui cause un ennui & une peine extraordinaire aux voyageurs ; sans que les prieres , les promesses ni les menaces , puissent rien gagner sur eux. Encore est-on obligé de les ménager beaucoup sur ce dernier point : car sans beaucoup de ceremonies , ils laisseroient le voyageur impatient au milieu d'une forêt , où il deviendroit immanquablement la proye de quelque bête féroce.

Il y en a beaucoup parmi eux , qui pourroient avoir des troupeaux de bœufs , de vaches , de chevaux , de mulets , de moutons , de chèvres , & d'autres semblables animaux domesti-

ques, dont ils retireroient des profits considérables; mais leur indolence & leur paresse les en empêche & quand on les presse là-dessus, ils répondent, que la noblesse de leur race ne leur permet pas de s'abaisser jusqu'à avoir soin des bêtes.

On appelle *Munefi-Conghi* les Bourgeois Negres de la ville de Congo; & *Mobati*, ceux qui demeurent à la campagne, qui ne sont regardez que comme des payfans.

Ces premiers méprisent infiniment quelque sorte de travail & d'occupation que ce puisse être, celles mêmes qui sont en quelque façon honorables. Excepté le soin de commander leurs esclaves, qui sont chargez de tout le poids de la maison & du ménage, ils passent les journées entières assis à platte terre, en rond, à fumer, à chanter, ou à discourir. Si par un hazard extraordinaire, il s'en trouve quelqu'un plus actif que les autres, que la nécessité de sa famille, ou l'envie de paroître & de copier les Européens, engage à faire quelque chose; c'est tout au plus, à prendre le soin de faire fabriquer des étoffes d'Imulchi, ou des nattes; faire scier des planches ou des bois de charpente; bien entendu qu'il

Negres de  
Congo; &  
payfans.

n'y met jamais la main , & qu'il fait tout rouler sur ses esclaves ; du travail desquels il vit à son aise , & retire de quoi contenter sa vanité.

Les Mobati ou payfans ne sont pas tout-à-fait si indolens & si paresseux ; ce sont ceux qui défrichent les forêts & les terres que l'on a laissé se couvrir de halliers : ils labourent , ils sement , ils font ces étoffes grossières dont ils ont besoin pour se couvrir. Il s'en faut quelque chose , qu'ils soient plongez dans une si grande oisiveté que les Bourgeois , mais ils ont soin que la plus grande partie du travail tombe sur leurs femmes & sur leurs esclaves. On ne remarque en eux aucun talent , aucune émulation : je ne dis pas pour inventer quelque chose qui pût leur être avantageuse , comme on voit dans tous les autres peuples du monde , même les plus sauvages.

Il est pourtant vrai que le commerce qu'ils ont avec les Européens , a commencé à forcer leur naturel , & qu'on en voit qui se sont adonnez aux ouvrages qu'ils voyent faire , & qui y réussissent si bien , qu'on a lieu d'espérer qu'ils s'y perfectionneront ; d'autant plus que le profit qu'ils y font , leur est une aiguillon qui les pousse au travail.

Entre les talens que la nature leur a donné, on peut mettre au premier rang, celui de demander avec importunité, & sans honte : ce sont les plus hardis questeurs, & les moins capables de se rebuter, qu'il y ait au monde. Ceux de Cadix, dont j'ai parlé dans mon *Voyage d'Espagne*, n'en approchent pas de mille lieues!

Les Nègres sont des demandeurs importuns.

Qu'ils connoissent une personne, ou qu'ils ne la connoissent pas, ils l'abordent aisément, & lui demandent sans façon ce qu'ils ont besoin. Un, deux, & trois refus ne les rebutent point. Ils se prosternent devant elle, lui embrassent les pieds, la comblent d'éloges & de flatteries les plus basses; ils allèguent des raisons à l'infini, pour l'obliger à leur ouvrir sa bourse; ils élèvent jusqu'au ciel son mérite, sa noblesse, sa libéralité, son grand cœur, sa générosité: pour peu qu'on soit sensible aux louanges, ils les prodiguent d'une manière qu'il faut se rendre. Mais si malgré tous leurs artifices, on demeure ferme dans le refus; ils tournent la médaille, & il n'y a point d'injure dont ils ne chargent celui qu'ils n'ont pu vaincre par leurs flatteries. Les noms de cruel, d'inhumain, de tigre, sont les plus doux qu'ils lui donnent. Enco-

re après toutes ces scènes n'est-on pas en repos; ils recommencent leurs batteries, & exposent leurs miseres avec des termes si touchans & si patétiques, qu'il est difficile qu'on ne se rende, & que pour se délivrer de leurs importunités, on ne leur lâche en tout ou en partie, ce qu'ils ont demandez.

Estime que  
l'on a pour  
les bâtards.

La qualité d'enfant legitime, qui est si respectée en Europe, ne l'est point du tout dans le Royaume de Congo: on y estime autant les bâtards, que les plus légitimes; ils partagent tous également la bonne & la mauvaise fortune de leur pere. Pour l'ordinaire les partages sont bientôt faits: il semble même que les peres ayent plus d'attachement pour ces fruits de leurs amours illicites, que pour les enfans procréés dans un mariage legitime! Ceux même qui font gloire de porter la qualité de Chrétiens, croyent ne point déroger à ce qu'ils doivent à ce caractère, & au Sacrement de mariage, en entretenant plusieurs concubines. Ils croyent qu'il y a de la noblesse & de la grandeur à en entretenir un plus grand nombre. Ils assurent que l'honneur d'une femme n'est point terni, parce qu'elle partage ses faveurs à plusieurs amans; pourvû qu'elle reconnoisse son mari

comme le premier, & celui qui y doit avoir le premier rang & la meilleure part. Cette dangereuse idée cause des desordres infinis, qui font bien gemir les Missionnaires; sans qu'ils puissent venir à bout de la déraciner entièrement. Tout leur pouvoir ne s'est étendu jusqu'à présent, qu'à les obliger de cacher un peu leurs desordres; sans qu'ils puissent les obliger d'y renoncer.

Voici une autre chose qui va faire connoître le genie sauvage de ces peuples. Ils s'imaginent, (& c'est le sentiment des plus grands & des plus puissans,) que le vol ne deshonne que quand il est commis à l'insçû des possesseurs de la chose volée. C'est, disent-ils, une action vile, méprisable, & digne de toute sorte de blâme, que de voler en cachette, & d'emporter le bien de son prochain furtivement & à son insçû; c'est une action d'esclave; mais il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'enlever en sa présence & malgré lui: c'est une marque de courage & d'autorité! Aussi les grands Seigneurs étant en voyage & entrant dans quelque bourgade, prennent hardiment, non seulement les vivres qui leur sont nécessaires pour eux & pour

En quel cas  
le vol des-  
honore.

route leur suite ; mais ils enlèvent avec violence tout ce qui les accomode : & comme ces peuples sont accoutumés à ces pillages , ils cachent avec soin tout ce qu'ils ont ; & se trouvent heureux , quand ces Seigneurs , sans se donner la peine de faire chercher ce qu'ils ont mis à couvert , ne les obligent pas , à force de coups , de leur apporter tout ce qu'ils ont voulu cacher à leur vûe.

Les Negres  
sont en-  
vieux.

L'envie est le peché favori des Negres. Par tout ailleurs on a ce vice en execration : on le regarde comme l'ennemi de la société, & de tout le commerce que les hommes peuvent avoir les uns avec les autres. On en juge autrement dans ce pays barbare. L'envie est née avec les Negres , c'est leur appanage ; ils ne peuvent voir quelqu'un de leurs compatriotes un peu bien dans ses affaires, qu'ils ne mettent aussi-tôt en œuvre tout ce que l'envie a de plus noir , pour le détruire. Ils sont naturellement artificieux , ils n'ont ni honneur ni conscience ; ainsi les calomnies les plus atroces , les accusations les plus fausses , les violences les plus outrées , ne leur coûtent rien. Ils ne se rebutent point ; & jusqu'à ce qu'ils aient mis leur adversaire tout à fait à bas , &



hors d'état de se relever, ils ne cessent point de lui rendre tous les mauvais offices que leur mauvais naturel leur suggère, auprès des Rois & des Gouverneurs. On pourroit rapporter mille exemples pour un, de ceux qu'ils ont ainsi précipitez, mais cela est peu intéressant pour le public. Ce qu'on peut assurer, c'est que s'ils employoient l'esprit & les talens que la nature leur a donnée aux sciences & aux arts, ils y réussiroient à merveille.

Voici encore un autre vice qui est aussi commun parmi les Congois, qu'il est en horreur parmi les autres Nations. Mon Auteur semble en accuser, du moins en partie, le climat barbare sous lequel ils sont nez: c'est une dureté pour leur propre sang & pour leurs enfans, qu'on ne trouve, & qu'on ne peut reprocher aux bêtes les plus féroces, excepté aux serpens.

Dureté &  
inhumanité  
des Né-  
gres.

Ils n'ont pas la moindre affection, la moindre reconnoissance, la moindre tendresse pour leurs peres & meres, leurs freres & leurs sœurs, leurs propres enfans! Les malades qui leur sont les plus proches, n'excitent aucune compassion dans leurs cœurs: ils les abandonnent absolument à eux-mêmes, & à leur triste destinée. Bien loin

de leur procurer quelque soulagement & des remedes , ils ne se mettent pas seulement en peine de leur donner de quoi vivre. S'ils ont assez de force & de vigueur pour en aller chercher , s'ils guérissent ; à la bonne heure. On a plus de soin d'un animal malade en Europe , que les enfans n'en ont là pour leurs pere & mere : plus brutaux que les bêtes féroces , ils n'est pas extraordinaire de voir des meres abandonner leurs enfans , pour être la proye des tygres & des lions !

De cette dureté naturelle qu'ils ont pour leur propre sang , naît l'indolence qu'ils ont pour leur éducation. Ils ne leur donnent pas la moindre teinture de civilité , encore moins de vertus , de quelqu'espece qu'elles puissent être. Les hommes , pour la plûpart , ne songent que très-superficiellement aux besoins de leur famille ; ils se déchargent de ces soins sur leurs femmes ; & celles-ci , bien souvent , sur la Providence : de sorte que la faim , la nudité , & la misere , sont les compagnes inseparables de leur vie miserable & presque toujours languissante. De là vient qu'ils se soucient peu d'être vendus aux Européens , étant assurez que ceux qui les auront achetez , auront

soin de les nourrir : ce qui est l'unique chose qui fasse impression sur leurs esprits.

Les grands Seigneurs & les Rois mêmes sont sur le même pied. Tout l'heritage qu'ils laissent à leurs enfans, consiste en quelques esclaves qu'ils leur donnent de leur vivant ; & les bonnes graces du Roi, si ce sont des gens de condition. En ce cas le Roi les nomme Soua ou Gouverneurs de quelques Provinces, avec les titres de Marquis ou de Comtes, ou simplement de quelque libate ou village ; où ils ont besoin de toute leur industrie pour subsister ; non pas comme des gens de condition, mais tout au plus, comme de simples particuliers. C'est à ce qu'ils disent, ce qui les oblige aux vexations, aux pillages, & à mille actions indignes, qu'ils commettent tant qu'ils peuvent sur leurs sujets.

Il faut l'avoir vû pour être persuadé de leur inhumanité & de leur ingratitude envers ceux qui leur devoient être les plus chers. Il arrive presque toujours, qu'on en voit, qui pour quelque collier de corail, pour un morceau de toile, pour quelque eau de vie & sur-tout pour quelques bouteilles de vin d'Europe, vendent leurs

pere & mere , leurs freres & sœurs, en un mot , tous leurs parens après qu'ils ont assurez les Marchands qui font cet indigne trafic , avec les plus grands juremens, que les gens qu'ils leur vendent, sont réellement leurs esclaves ! Ceux-ci ont beau reclamer & protester qu'ils sont libres; il suffit que le vendeur les présente liez ou enchaînez, l'acheteur n'en demande pas davantage : & quoiqu'il soit convaincu dans son ame que ces gens sont véritablement libres, il ne laisse pas de les acheter & de les faire marquer comme ses esclaves; sauf à acheter le lendemain cet infame vendeur, si quelqu'autre aussi méchant que lui s'en rend maître, le lie, l'enchaîne, & le présente à vendre comme esclave.

Un fait que je vais rapporter après mon Auteur, suffira pour faire connoître combien ce commerce barbare est en usage parmi ce mauvais peuple.

*Histoire.* Il dit qu'étant en 1654. dans leur Couvent de Saint Salvador, un particulier entra dans leur Eglise, & se mit à pleurer, à sangloter, & à pousser des cris, qui obligerent les Religieux de sortir de leurs cellules, & d'accourir à l'Eglise pour voir de quoi il s'agissoit,

A leur vûe, l'affligé redoubla ses lar-  
 mes & ses cris ; il se battoit la poi-  
 trine , & donnoit toutes les marques  
 de la douleur la plus vive. Ces bons  
 Peres s'empreslerent de le consoler ;  
 & pour le pouvoir faire plus efficace-  
 ment , ils s'informerent du sujet d'une  
 tristesse si extraordinaire. Après bien  
 des tentatives , ce malheureux leur dit ,  
 qu'il étoit réduit à la dernière extrê-  
 mité , qu'il étoit au desespoir , parce  
 qu'après avoir vendu ses freres & une  
 sœur qu'il avoit , ses femmes & ses  
 enfans , & en dernier lieu son pere &  
 sa mere , il ne lui restoit plus personne  
 dans toute sa famille dont il pût faire  
 trafic ! C'étoit le sujet de son affliction ;  
 elle étoit si grande , qu'elle alloit pres-  
 que au desespoir. Ces bons peres qui  
 s'attendoient à toute autre chose , au  
 lieu d'entrer dans ses peines , comme  
 il le croyoit , lui remontreent vive-  
 ment l'énormité de son crime , tâchè-  
 rent de lui en inspirer de la douleur ;  
 mais ce fut en vain : il leur dit que c'é-  
 toit l'usage du pays de tous les tems ,  
 & que puisqu'il avoit été exposé & qu'il  
 l'étoit encore à courir ce risque , il étoit  
 juste , & qu'il n'avoit rien fait que  
 d'honnête , en le faisant courir à d'au-  
 tres.

Voilà , ce me semble , un échantillon suffisant pour faire connoître quels sont les Negres. Mon Auteur , par scrupule , n'en dit pas davantage : mais il me semble que cela suffit , pour ne se pas tromper dans le jugement qu'on peut former des peuples de ces trois Royaumes. Il est vrai que mon Auteur ne taxe de ces crimes particulièrement , que ceux qui ne connoissent pas Dieu , & qui sont encore enveloppez dans les tenebres du paganisme , & ceux qui après avoir reçu le Baptême , vivent comme s'ils ne l'avoient pas reçu , & moins en Chrétiens , qu'en infideles ; car il nous assure qu'il y en a un très-grand nombre à qui la grace du Sacrement a tellement ouvert les yeux de l'esprit & changé le cœur , qu'ils vivent en véritables Chrétiens , pleins de foi , d'amour pour Dieu , d'humanité pour leur prochain , de pureté , de justice , de zèle , qui s'adonnent avec ferveur à l'acquisition & à la pratique des vertus , & qui y font de si grands progrès , qu'ils sont la gloire du Christianisme dans ces pays barbares.

On a remarqué que ceux de ces Peuples qui ont plus de disposition à la vertu , sont ceux qui demeurent

dans les capitales des Provinces, ou sur les bords de la mer & des rivieres, parce que le commerce continuel qu'ils ont avec les Portugais & les autres Européens, a adouci leurs mœurs féroces, les a civilisés, & fait des hommes, en même tems que les Missionnaires en ont fait des Chrétiens. Sans cela, quel goût auroient les Religieux de passer dans ces pays sauvages, d'y être continuellement sujets à des maladies cruelles qui en ont emportées un si grand nombre, ou exposez à être dévorés par les bêtes féroces, comme cela est déjà arrivé bien des fois ?

Au reste, c'est à déraciner ces mauvaises coutumes auxquelles les Negres sont si attachez, que les Missionnaires travaillent nuit & jour. Ils ont été bien long-tems sans s'appercevoir d'aucun changement & d'aucun progrès. A la fin Dieu a beni leurs travaux, ils commencent à recueillir de ce qu'ils ont semé; & ils ont de grandes esperances, que la Religion Chrétienne prendra à la fin le dessus, & triomphera glorieusement des erreurs du Paganisme.

## CHAPITRE XIV.

*De l'idolâtrie, qui est la Religion de ces  
Pays.*

**A**vant que la lumière de l'Évangi-  
le eût pénétré dans ces vastes  
pays, & qu'elle eût dissipé les épaisses  
ténèbres qui enveloppoient les esprits  
des Congois; on peut dire que l'ido-  
lâtrie y étoit comme dans son trône,  
& qu'elle exigeoit de ces peuples in-  
fortunés, sans bornes & sans limites,  
des tributs de corps & d'âmes, qu'on  
ne pouvoit assez déplorer. Mais depuis  
que la Foi a succédé à ces erreurs, &  
qu'elle les a bannies, on a vû, avec  
joye, que les superstitions de l'idolâ-  
trie ont été détruites, chassées, & re-  
duites à chercher l'obscurité pour se  
cacher.

C'est ce que la main toute-puissante  
de Dieu a opéré par le moyen des  
Missionnaires qu'elle y a envoyée. Ils  
y ont mis le Christianisme en hon-  
neur, ils l'ont étendu en tant d'en-  
droits, & avec tant de bonheur, qu'il  
y a de grandes esperances, que Dieu  
continuant de les favoriser, on les ver-



ra triompher heureusement de toutes les erreurs, & les Ministres de Satan, contraints de se cacher, & de débiter en secret leurs rêveries, ne pouvant répondre aux vives raisons des Ministres du Seigneur.

On prétend, avec raison, que ce qui empêche les progrès, ou plutôt le triomphe parfait de l'Évangile, vient de certains mauvais Chrétiens originaires du pays, qui étant gens de distinction & d'autorité, & craignant de perdre les bonnes grâces des Princes Chrétiens & Catholiques, dont toute leur fortune dépend absolument; font une profession extérieure du Christianisme, par une horrible hypocrisie; pendant que leur cœur est encore réellement attaché aux superstitions abominables de leur ancienne idolâtrie; comme il est aisé de le voir par la protection qu'ils donnent aux Ministres de Satan, aux sorciers & enchanteurs, qui sont les suppôts du Paganisme.

C'est en vain que les Rois & les Princes véritablement Chrétiens & Catholiques, mettent tout en œuvre pour découvrir & châtier ces misérables; ils quittent les lieux où ils ont été découverts, & ils ne manquent ni de retraites, ni de protection; &

quand ces moyens viennent à manquer, ils se retirent dans le plus épais des forêts, où ils cultivent à leur aise & sans crainte leurs pernicieuses erreurs; ils les répandent, & ne manquent jamais de trouver une infinité de Sectateurs qui les suivent, & qui aiment mieux se bannir eux-mêmes des demeures commodes où ils habitoient, que de renoncer véritablement à leurs anciennes & abominables superstitions. Le nombre de ces malheureux est très-grand, on le voit croître tous les jours; la douleur des Missionnaires & des Princes Chrétiens, est de ne pouvoir y apporter les remèdes convenables, quelque soin qu'ils se donnent pour cela.

Il est vrai qu'on ne peut assez louer le zèle ardent que les Rois de Congo ont marqué pour l'extirpation de l'idolâtrie, & l'avancement de l'Évangile. Les Gouverneurs de Pemba, de Bamba, & de Sogno les ont imitez, & suivis de bien près, depuis qu'ils ont été éclairés des lumières de l'Évangile. Ce Royaume & ces trois grandes Provinces, sont véritablement Chrétiens: & quand il s'y glisse quelque Ministre de Satan, & qu'il est découvert, on le prend aussi-tôt, & on le châtie rigou-

reusement. Le même n'y est jamais revenu deux fois.

Mais pour ces vastes pays qui sont à l'Est, & que l'on peut appeller les terres Mediterannées de cet Etat, l'idolâtrie y est encore la maîtresse absoluë. C'est de là que viennent ces Ministres de l'enfer, dont la parole & les prestiges n'ont que trop souvent la force de pervertir les Provinces entieres, & de leur faire abandonner la Foi qu'elles avoient embrassées. Ce sont là les sujets de douleur qui accablent les zelez Missionnaires. Les Princes y sont sensibles autant qu'on le peut souhaiter; mais ils sont souvent contraints de dissimuler, de peur de perdre tout, & d'exciter des guerres qui ruineroient leurs Etats. Dans ces circonstances desolantes, ils sont les premiers à consoler les Missionnaires, à les exciter à la patience & à ne pas perdre courage; les assurant de toute leur protection, & que connoissant comme ils sont, le genie volage & inconstant de leurs sujets, il faut esperer de la misericorde de Dieu, qu'il leur ouvrira les yeux une autre fois, & les ramenera à son bercail. C'est ce qui est déjà arrivé plusieurs fois; & les Ministres du Seigneur ont eû la consolation de voir

revenir, en tout ou en partie ces brebis égarées, & devenir, de bêtes féroces, des Chrétiens.

Le principal sophisme de cette Secte abominable, est que, quoique Dieu, qu'ils appellent *Nzambiampungu*, soit un en lui même, & tout-puissant; il y a cependant un nombre d'autres dieux, qui pour lui être inférieurs, ne meritent pas moins que lui leur culte & leurs adorations.

Ils ont une quantité considerable de ces fabuleuses divinités. Ils taillent grossièrement leurs images en bois. Ils leur donnent à chacune un nom, & la vertu qu'elle doit avoir pour guérir certaine maladie. De sorte que quand un de ces Ministres est appelé pour visiter un malade, la premiere chose qu'il fait, est de se charger de ces simulachres, afin de rencontrer celui dans le district duquel est la maladie dont il est question; car ils sont trop ignorans pour sçavoir quelle maladie attaque celui qui les a appellez.

Quelquefois ils se contentent de les attacher aux murailles de la cabane; & quoique ces malheureux ayent une experience journaliere, que ces fantômes ne leur apportent aucun soulagement, ils ne laissent pas de les garder

avec  
jour  
feco  
con  
C  
Gan  
dro  
aux  
leur  
de p  
ont  
mes  
roc  
felo  
bou  
C  
de  
pos  
dan  
nie  
du  
e  
me  
mie  
das  
dit  
ave  
à c  
ren  
qu  
se  
cid

avec respect , quoiqu'il arrive toujours , que bien loin d'en recevoir du secours , la maladie augmente , & les conduit au tombeau & à l'enfer.

On appelle , dans le langage du pays , *Ganga-itiqui* , celui des Ministres qui a droit de recevoir les presens qu'on fait aux idoles , & de les présenter sur leurs autels. Chaque autel est chargé de plusieurs de ces idoles , dont les uns ont la forme d'hommes , & de femmes ; les autres , celles des bêtes féroces , des monstres , & des démons ; selon l'usage différent des pays , des bourgades , & des habitans.

C'est encore ce Ministre qui a soin de marquer les jours qu'il juge à propos pour faire les sacrifices solempnels ; dans lesquels on observe des ceremonies barbares , & tout-à-fait dignes du culte du démon.

C'est encore lui qui observe les momens propres pour recueillir les premières gouttes des pluyes qui tombent dans la saison , & qui rendent la fécondité aux terres que l'excessive chaleur avoit desséchées. Il en offre une partie à ces idoles , & vend le reste très-chèrement à ces imbeciles , qui s'imaginent qu'elles sont d'une efficace merveilleuse pour les préserver de quantité d'accidens.

On trouve parmi ces Infideles une Secte particuliere qui nie la pluralité des Dieux, & qui fait son principal de n'en reconnoître qu'un seul, à qui elle donne deux noms. Ils le nomment *Deus caca*; c'est à dire, Dieu seul, & *Desu*; c'est-à-dire, Dieu du Ciel. Mais ils attribuent à cette Divinité des propriétés si indecentes, qu'ils ne sont pas moins condamnables que les autres. Ce sont les plus obstinez & les plus difficiles à convaincre à cause qu'ils semblent approcher plus que les autres, de la connoissance de l'unité d'un Dieu.

Voici une reflexion de mon Auteur qui mérite de la consideration. Il dit qu'il a observé bien des fois, que quand ces Infideles se trouvent en quelque grand danger, ou qu'ils sont accablez de miseres & de maladies, ils prononcent ces mots avec une ferveur extraordinaire, *Desu, Nagesu fuma-mi*, qui signifient, Dieu du Ciel, Jesus mon Seigneur. Il n'y auroit pas lieu de s'étonner, si cela n'arrivoit qu'à ceux qui ont été Chrétiens, ou à qui on a annoncé l'Évangile; ils les auroient retenus des prieres, ou des instructions qu'ils auroient entendues; mais mon Auteur nous assure les avoir  
entendu

entendu prononcer à des barbares, à des sauvages qui n'étoient jamais sortis de leurs forêts, & qui n'avoient jamais entendu parler de Dieu, ni de Jesus-Christ son Fils. Ils l'invoquent donc sans le connoître, ils s'y adressent par le pur mouvement de leur conscience, & ils avoient qu'ils ressentent des consolations inexprimables en prononçant ces sacrés noms, dont ils ne savent ni la signification, ni le mystere, ni la force; & qu'ils ont presque toujours reçus des secours que leurs impuissantes divinités n'avoient pû leur donner, après les avoir importunées par bien des sacrifices, des vœux & des prieres. Aussi les Missionnaires ne manquent pas de se servir de ces argumens, pour les convaincre & les amener à la connoissance du vrai Dieu: ce qui leur a réussi quantité de fois. Les sages Athéniens étoient dans ce cas, quand ils élevoient des autels au Dieu qu'ils ne connoissoient pas.

La veneration, le culte, & les sacrifices, sont les suites de la croyance qu'ils ont, & de leur attachement pour les idoles. Cependant, excepté le jour de la nouvelle Lune, ils n'ont aucun tems déterminé pour offrir des sacrifices. C'est la fantaisie des parti-

culiers ou des Ministres , qui prescrit ces tems. Ordinairement c'est en action de graces de quelque victoire qu'ils ont remportez , ou de quelques pillages qu'ils ont fait sur leurs ennemis , ou de quelque guerison qu'ils croyent avoir obtenuë par le secours de leurs idoles. Alors ils préparent les choses necessaires pour cette ceremonie , qui sont des instrumens & des chants , pour accompagner les danses ; & sur tout quantité de viandes & de boissons , pour tenir table ouverte à tous ceux qui y accourent de tous côtez.

C'est une regle generale scrupuleusement observée par ces Barbares , de ne commencer jamais le bâtiment d'une cabane , sans en mettre les fondemens sous la protection de quelque idole. Quand elle est achevée , le maître n'a garde de l'habiter le premier ; il faut qu'un Ministre l'ait purifiée par des fumigations , & qu'il y ait demeuré quelque-tems , avant que le Maître songe à s'y loger. Sans cette ceremonie , ils croyent qu'ils s'exposeroient à de grands malheurs : il n'y a point d'esprit assez fort parmi eux , pour oser l'entreprendre.

Dans les tems les plus reculez , ils



employoient plusieurs jours en sacrifices barbares & sanglans avant de commencer leurs semailles & après qu'ils les avoient faites. Quelques-uns en sont revenus entierement : d'autres se contentent de faire des danses & des festins ; & peu à peu , on verra cesser ces ceremonies profanes.

Mais pour les Giagues , ils observent encore aujourd'hui scrupuleusement leurs anciennes coutumes. Ils ne mettent jamais la faucille dans leurs moissons , qu'ils n'ayent fait des sacrifices , & qu'ils ne se soient gorgez de chair humaine cuite avec les nouveaux fruits que la terre a produit , tels que sont le bled safasin , le mahis , & autres.

Lorsque quelque dévot a resolu de faire un sacrifice à son idole , il en donne avis au Ministre. Celui-ci ne manque pas d'exagerer de toutes ses forces le merite de cette action , & son importance ; & de mettre à un très-haut prix la peine qu'il prendra , afin que la chose se fasse d'une maniere qui soit agréable à l'idole : il exhorte le dévot à n'être point avare dans les offrandes qu'il lui prescrit , parce que la meilleure partie lui en doit revenir. Ces demandes sont exorbitan-

tes ; & il en faut passer par là , autrement il menace le dévot de la colere de l'idole , qui sçaura bien se venger , à son grand dommage , de la lésine qu'il fera paroître en cette occasion importante. Il l'oblige encore de prendre pour cette ceremonie un nombre competent d'autres Ministres pour l'assister , & pour l'aider : & comme ils sont tous de même métier , & qu'ils sont peut-être bourse commune ; on peut croire qu'il regle leur honoraire à un prix si haut , qu'ils seront tous contens.

Il faut ensuite faire venir les meilleurs musiciens & symphonistes du pays. Ceux de Hanier , de Quilondo , & de Cassuza , sont les plus estimez & les plus recherchez pour ces sortes de ceremonies. On publie ensuite le soir qu'elle se doit faire , afin que ceux qui s'y doivent trouver , ne manquent pas de s'y rendre.

A l'heure marquée , celui qui fait la dépense de la fête , accompagné de tous ses parens & de ses amis , s'en va à la case du Ministre ; & le supplie , tout de nouveau , de prendre la peine de faire le sacrifice dont il l'a déjà prié , & de lui servir de mediateur & d'avocat auprès de l'idole. Celui-ci,

qui est assis avec ses Confreres qui font un cercle, se leve, court à la porte, examine l'honoraire qu'on lui apporte; qui doit toujourns excéder ce dont on étoit convenu avec lui; sans quoi on ne lui feroit pas faire un pas hors de sa case. S'il l'agrée, c'est-à-dire, s'il contente amplement son avarice & sa gourmandise: [ car ce ne sont, pour l'ordinaire, que des viyres, des vêtemens, & autres choses de cette nature qu'on lui presente, ] il dit gravement au devot, qu'il veut bien lui rendre ce service: & aussitôt il sort accompagné de tous ses Confreres, & prend le chemin de la case de l'idole. Mais s'il arrive que ce qu'on lui presente ne le satisfasse pas entierement, le devot peut s'attendre d'être accablé des injures les plus grossieres, & de tout ce que peut suggerer de duretés à ce Ministre impie, l'avarice la plus outrée; de sorte qu'il faut remettre la ceremonie à un autre jour, & en attendant, tâcher de contenter ce Ministre.

Comme personne n'aime à s'entendre dire des injures, on convient amiablement de toutes choses avant que de se commettre. Ce sont les entremetteurs de ces sortes de fêtes, qui

font les démarches nécessaires pour ajuster les différends, & qui font convenir les Parties des présens qu'on doit faire au Ministre.

*Sacrifices aux idoles.* Alors le Ministre étant revêtu des habillemens que nous décrivons dans un autre endroit, entre dans la case de l'idole, en battant des mains en signe de joye, en racontant à haute voix la qualité de celui qui fait le sacrifice, le nombre & la valeur des oblations; & les mettant sur l'autel avec un profond respect, il demande à l'idole, qu'il conserve en paix, en tranquillité, & en santé, tous ceux qui l'honorent, & spécialement la personne de celui qui fait le sacrifice; qui n'épargne ni ses biens, ni tout ce qu'il a de plus précieux, pour lui témoigner son zele, son attachement, & son entier dévoüement.

La fin de la priere, est le signal aux instrumens pour commencer leur charivari barbare. Il semble que tous les symphonistes se soient accordez pour desaccorder leurs instrumens. Nous en parlerons amplement dans un autre endroit. Ce concert discordant, est aussi-tôt accompagné d'une musique la plus détestable qu'on se puisse imaginer; ce sont des cris confus, sans or-

dre & sans regle : celui qui crie le plus fort , est le plus estimé : c'est un vrai sabbat. Mon Auteur assure , qu'étant dans une Libatte ou village , éloigné d'une grande demi-lieue d'un autre où l'on faisoit un de ces sacrifices abominables , le bruit qui s'y faisoit étoit si grand , si perçant , qu'il en avoit pensé perdre l'ouïe ! Ces symphonistes & ces musiciens ne pourroient pas continuer long-tems un exercice si penible & si violent , si le dévot n'avoit soin de leur faire donner à boire ; il n'y manque pas , il leur prodigue les liqueurs les plus fortes du pays : elles les échauffent de maniere , qu'ils continuent leur musique enragée , jusqu'à ce que le Ministre la fasse cesser : en prenant le chemin de la case du dévot , après que la priere a duré trois ou quatre heures sans interruption , & dans toute sa violence.

Les musiciens le suivent avec tous les Conviez ; & au lieu des louanges de l'idole , on chante à grand bruit celles du dévot qui leur abandonne une grande quantité de viandes & de boissons , dont ils se gorgent sans discretion. On ne cesse de boire & de manger , que pour danser ; & pendant que les uns sont occupez à ce vio-

lent exercice, les autres chantent à pleine tête, & les instrumens se font entendre d'une maniere étourdissante.

Ce sabbat dure, sans discontinuer, trois jours & trois nuits: le quatrième est proprement le jour du sacrifice. On retourne ce jour là à la case de l'idole: on y amene les hommes & les bêtes qui doivent être immolez: le Ministre les présente à l'idole; puis il les égorge. Le nombre des victimes humaines, se regle selon la qualité de l'idole. Dès qu'elles sont égorgées, tout le monde s'empresse à boire ce sang tout fumant; après que le Ministre en a barbouillé le visage de l'idole. Dès que le sang cesse de couler, on coupe les corps en pieces, on les met sur le feu; & sans attendre qu'ils soient cuits, ces bêtes feroces se jettent dessus, & les dévorent plutôt qu'ils ne les mangent. Ils regardent ces chairs comme des choses sacrées, par l'honneur qu'elles ont eü d'être offertes à leurs idoles.

Les peuples de Quimbondi ne mangent point ces chairs: ils se contentent de boire le sang, & de s'en frotter le visage. Mais ceux de Haviez, & presque tous les autres, se jettent des-

sus, & particulièrement sur les foyes, les cœurs, & les intestins, se les arrachent des mains les uns des autres, & mangent goulument ce qu'ils ont attrapé, souvent sans se donner la patience de les nettoyer, & de leur faire sentir le feu. Quand après ce carnage, il reste encore quelques morceaux de ces cadavres; les Ministres les distribuent à ceux qui se trouvent à cette cérémonie sans y avoir été invitez, car les conviez sont toujours préferrez; ils sont les plus proches de l'autel; & par conséquent plus en état que les autres, de participer à ce banquet barbare.

Chaque Secte de ces infideles a ses ceremonies particulieres pour manger ces victimes. Ils y sont si attachez, qu'ils n'osent y manger: les plus legeres circonstances, omises ou negligees, passeroient chez eux pour des crimes énormes.

Après que toutes les viandes sont dévorées, le Ministre va à l'autel, prend l'idole, l'éleve, & l'expose à la vûe du peuple. Le devot s'en approche avec respect, & lui fait une nouvelle offrande de quantité de plats; comme si elle en avoit besoin, pour se remettre des fatigues qu'elle a es-

fuÿée pendant ces quatre journées de tumulte & de hurlemens, dont on lui a fatigué les oreilles : mais comme elle n'est pas en état de s'en servir, le Ministre distribue ces viandes à tous les assistans ; avec ordre exprès de lui en rapporter exactement tous les os, sous peine aux contrevenans, de payer une chèvre pour la peine & l'amende de ce sacrilege. La raison de cette réserve, est que ce Ministre les vend ensuite à tel prix qu'il juge à propos, à ces misérables idolâtres, pour certains usages superstitieux, qui lui produisent un gain considérable.

Ceux qui sont assez insensés pour faire de semblables sacrifices, s'y ruinent, pour l'ordinaire, de fond en comble ; sans qu'il leur en reste autre chose, que l'honneur vain & ridicule, de s'être entièrement appauvris pour faire cette fête abominable ; & sans que les promesses dont le Ministre les comble, aient jamais aucun effet : car, comme dit le proverbe italien, la farine du diable se change toute en son, c'est-à-dire, que ce qu'on fait pour le diable, ne produit jamais rien de bon. Telle est la manière dont les Negres idolâtres honorent leurs fausses divinités. Mon Auteur termi-



ne ici ces horreurs. On verra dans la suite de cette Relation, quantité d'autres ceremonies impies, où le démon & ses ministres, engagent ces malheureux aveugles.

---

## CHAPITRE XV.

### *Des Ministres des idoles.*

**A**près avoir parlé en peu de mots des idoles, il est juste de dire quelque chose de leurs Ministres. Le nom commun qu'on leur donne à tous, est celui de *Ganga*. Ce sont ces malheureux qui empêchent, plus que toute autre chose, le progrès de la Foi dans ces Pays : d'autant que les statues muettes de ces divinités n'étant pas capables d'y apporter d'empêchement, & par conséquent, d'étrouffer les lumieres de l'Évangile dans les cœurs de ces barbares; le démon se sert de ces Ministres pour en empêcher le progrès, & pour faire retomber dans leurs anciennes erreurs, ceux que la grace de Jesus-Christ en avoit délivrés. On ne peut dire les ruses qu'ils mettent en usage, & les violences qu'ils commettent, pour empê-

cher ces peuples d'ouvrir leurs yeux & leurs cœurs aux instructions continues qu'ils reçoivent des Missionnaires; où pour y faire retomber ceux qui avoient eû le bonheur d'en secouer le joug!

Chef des  
Ministres  
appelé  
*Chitomé*,  
ou *Chitombé*.

Celui de toute cette troupe infernale, qui porte le titre de Chef souverain; [car il ne convient pas pour l'honneur de notre Religion, de lui donner le nom de souverain Pontife,] se nomme *Chitomé*, ou *Chitombé*. Sa dignité l'éleve si fort au-dessus de tous les autres Ministres, que les Negres idolâtres le regardent comme un Dieu sur terre, & comme le Tout-Puissant au Ciel.

C'est pour cela qu'ils lui offrent les prémices de toutes leurs récoltes, avant d'en avoir goûté: & ils le font avec une si grande exactitude, & un scrupule si outré, qu'ils se croiroient exposés à toutes sortes de malheurs, s'ils y avoient manqué le moins du monde.

Le *Chitomé* ne s'en rapporte pourtant pas si fort à leur bonne foi, qu'il n'ait par tout des espions, dont il est difficile de tromper la vigilance.

Comment  
le *Chitomé*

Lorsqu'on lui apporte les prémices, il faut que ce soit le chef de la famille,

accompagné de sa principale femme, reçoit les  
 qui les lui porte, en chantant de cer- premières.  
 taines chansons destinées à cet usage.  
 Lorsqu'il est content de ce qu'on lui  
 apporte, il dit gravement à ces pau-  
 vres gens, qu'ils doivent vivre joyeux,  
 parce que ce qu'ils lui apportent mul-  
 tipliera au centuple dans la prochaine  
 récolte. Ces promesses, quoique tou-  
 jours sans effet, ne laissent pas de  
 beaucoup satisfaire ces peuples; mais  
 ils ne doutent point qu'elles n'ayent  
 leur effet tout entier, quand, avant  
 de commencer à préparer la terre où  
 ils doivent répandre leurs semailles,  
 le Chitomé, à force de présens, veut  
 bien aller en personne sur les lieux,  
 ou du moins, y envoyer quelqu'un  
 de ces Ministres, pour donner de sa  
 part, les premiers coups de bêche: il  
 n'en faut pas davantage pour leur fai-  
 re esperer une récolte des plus abon-  
 dantes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est  
 que ces Peuples qui voyent très-sou-  
 vent arriver le contraire, & qui se  
 voyent presque toujours réduits à la  
 famine, s'imaginent que les malheurs  
 arrivez à leurs récoltes, viennent de  
 quelque faute qu'ils ont commise, &  
 qui a empêché l'effet de la benediction  
 que le Chitomé avoit donnée à leurs  
 terres !

Nourriture  
du Chito-  
mé.

On trouve dans le Royaume de Congo & dans quelques autres endroits, certains poissons & certains petits animaux très-déliçats, dont la pêche & la chasse sont reservez pour la bouche du Chitomé. Personne n'oseroit en manger que lui; de sorte qu'il vit d'une façon assez délicate par rapport à la pauvreté du Pays, & au peu de délicatesse qu'on y trouve.

Feu préten-  
du sacré.

Il entretient dans toutes les libattes, des Vicegerens, pour l'expédition des affaires qui regardent son tribunal; qui ne consistent pas seulement en celles qui regardent la Religion, [ ce qui lui donne un très-grand crédit chez ces Peuples; ] mais aussi dans les civiles, de quelque nature qu'elles puissent être: de sorte que quand il s'agit d'élire un Soua ou Gouverneur, si le Chitomé ne lui donne pas son suffrage, les Peuples refusent absolument de le reconnoître & de lui obéir.

Il entretient jour & nuit dans sa case un feu allumé, que l'on regarde comme sacré, & qu'il distribue à ceux qui lui en viennent chercher, après qu'ils le lui ont bien payé. On dit qu'il fait un assez bon débit de cette marchandise; parce que ces Peuples

font infatuez de l'idée, que ce feu les préserve de quantité d'accidens.

Le present ordinaire qu'il fait aux Soua qui vont lui faire la reverence & demander sa protection quand ils arrivent dans le pays, est un tison de son feu, qu'il accompagne, quand il est bien payé, de certaines benedictions, qu'il leur donne en étendant les mains sur eux. Il n'y en a point qui ose faire aucune fonction de sa charge, avant que de s'être acquité de ce devoir: & comme ils prennent pour des oracles tout ce qu'il plaît à ce fourbe de leur débiter; ils le consultent, non seulement sur les affaires de Religion, mais sur les civiles & les militaires; tant est grande son autorité, & le respect qu'on a pour ses conseils, ou plutôt, pour ses décisions.

Lorsqu'un nouveau Gouverneur va rendre ses respects au Chitomé, il s'approche avec humilité de la porte de sa maison, accompagné de tout le Peuple, qui pousse des cris aigus jusqu'au ciel. Il s'arrête-là, se prosterne; & demande avec de grandes instances, que le Chitomé daigne le recevoir sous sa protection. Le Chitomé n'a garde de se rendre à ces premieres instances; le relief de sa char-

Les Gouverneurs recherchent la protection.

Ceremonies pour l'installation d'un Gouverneur.

ge en souffriroit : il refuse tout plat ce qu'on lui demande , & reproche au suppliant , qu'il ne s'y prend pas comme il faut pour la mériter. Les présens le calment peu à peu , il s'apaise , il sort de sa case , & après avoir aspersé le suppliant avec de l'eau , & l'avoir couvert de poussiere ; il le fait étendre tout de son long sur le dos , & en cet état , il lui passe & repasse plusieurs fois sur le ventre : il le foule aux pieds , pour lui faire comprendre qu'il est son sujet ; & l'oblige à jurer qu'il dépendra de lui en toute chose , qu'il exécutera ponctuellement ses ordres , qu'il lui obéira en tout. Après cette humiliante ceremonie , le nouveau Gouverneur est reconnu & installé dans sa charge ; où il ne manque pas de se faire obéir , & de repeter sur les Peuples qui lui sont commis , les présens qu'il a fait au Chitomé ; & bien au-delà.

On ne peut  
s'approcher  
de la case.

Sous des peines arbitraires & très-grièves , il n'est pas permis à personne de s'approcher de l'habitation de cet important Ministre , qu'on regarde comme un lieu sacré. Il faut , pour ne point encourir ces peines , avoir des choses de conséquence à lui communiquer. Ceux qui ont la hardiesse de violer cette immunité , sont punis

sur le champ. Les Princes & les personnes de la plus grande autorité, n'osent l'inquiéter, ni souffrir qu'il le soit, ni de fait, ni de paroles; de maniere que quand il se trouveroit coupable de quelque crime que ce puisse être, il n'y a point de Juge qui soit en droit de le faire comparoître, de l'arrêter, encore moins de le châtier; parce que ces Peuples idolâtres ont une telle veneration pour lui, qu'ils croiroient attirer sur eux l'indignation toute entiere de leurs dieux, s'ils le souffroient: de maniere qu'ils se revolteroient aussi tôt contre leur Gouverneur, qui seroit bien heureux, s'il ne perdoit pas la vie dans une semblable occasion.

C'est encore une suite de cette veneration, qui oblige les personnes mariées à vivre dans la continence, tout autant de tems que le *Chitome* est hors du lieu de sa résidence, pour faire la visite des lieux de sa juridiction, ou pour ses affaires particulieres. Il a soin d'en faire avertir le Peuple par un cri public, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Ils prétendent que cet acte de continence; [ qui n'est pas peu de chose pour des gens incontinens au suprême degré ] ils préten-

dent, dis-je, conserver la vie à celui qu'ils regardent non seulement comme le Chef souverain de leur Religion, mais encore comme le pere commun. Malheur à celui qui seroit accusé & convaincu de quelque transgression sur cet article : il seroit sans misericorde, condamné à la mort ; & executé sans appel. On est si severe sur ce point, & on est si fort persuadé que les Negres ont peine à garder la continence ; que les femmes mécontentes de leurs maris, ou qui ont un galant à qui elles veulent se livrer, ont toujours une porte ouverte pour faire périr leurs maris. Elles le font accuser ; & comme dans ce cas il n'y a que l'homme qui soit puni, elles avoient un crime où elles n'ont pas eue de part, & se délivrent ainsi d'un mari incommode.

Moyen  
qu'ont les  
femmes  
pour se dé-  
faire de  
leurs maris.

Les Peuples de ces malheureuses Provinces ont une superstition que rien au monde ne peut leur ôter de l'esprit. Ils croyent que leur *Chitomé* a par l'excellence de son caractère, le privilege de ne mourir jamais de mort naturelle. Ils sont infatuez, que si cela arrivoit par quelque cas tout-à-fait ex-

traordinaire, le monde périroit ; & la mourant de terre qu'il soutient tout seul par sa



puissance & par son mérite, retourneroit aussi-tôt dans le neant. Après de longues & serieuses reflexions sur un si étrange accident, ils ont à la fin trouvé un moyen pour détourner cet épouventable malheur: c'est que quand le *Chitomé* tombe malade, & qu'on craint que cette maladie ne le conduise au tombeau; celui d'entre les Ministres qui est destiné pour être son successeur, entre dans sa case avec un grand bâton noueux, ou une bonne corde il l'affomme ou il l'étrangle, comme il le juge à propos; & l'ayant ainsi fait mourir de mort accidentelle, il détourne le malheur dont la nature étoit menacée, si par cette sage précaution il ne l'avoit empêché. C'est ainsi que perissent tous les Chefs de cette Secte abominable!

Celui qui tient le second rang dans cette troupe infernale des *Ministres des idoles*, s'appelle *Nghombo*. Quoiqu'on ne lui donne que la seconde place, il a, pour le moins autant de malice que celui qui occupe la première: il est aussi fourbe, aussi avare, aussi corrompu que lui. Il marche souvent sur les mains, la tête en bas & les pieds en l'air, comme font quelquefois nos bateleurs en Europe. Cet exercice lui est

mort naturelle, le monde périrait.

Moyen pour éviter ce malheur.

*Nghombo*, second chef des Ministres des idoles.

tellement familier, qu'il n'en reçoit aucune incommodité, quoiqu'il marche en cette posture fort long-tems, & fort vite. Il fait encore une infinité d'autres tours assez surprenans chez ces Peuples, mais très-indécens.

Ses préten-  
dus pou-  
voirs.

Il se vante sur toute chose d'une profonde intelligence dans la *Curamanga*: c'est ainsi qu'on nomme chez les Negres, la science de prévoir & de prédire l'avenir.

Il débite  
des dro-  
gues, & des  
amulettes.

Il prétend avoir reçu des idoles une vertu surnaturelle, occulte, & infail-  
liblé, pour guérir toutes sortes de  
maladies. C'est une suite & un appa-  
nage attaché à la dignité dont ils l'ont  
revêtu. Par cet endroit, il attire une  
quantité de gens qui ont recours à lui  
dans leur besoin; à qui il ne manque pas  
de vendre des amulettes pour toutes  
sortes de maux, pourvû qu'ils ayent de  
quoi les bien payer. Un Apoticaire d'Eu-  
rope n'est pas mieux pourvû que lui  
de babioles & d'ingrédiens de toute  
espèce, & ne sçait pas mieux l'art de  
faire des parties. Il leur enseigne la  
maniere dont ils s'en doivent servir,  
le regime qu'ils doivent observer; &  
il charge ses ordonnances de tant de  
circonstances embarrassantes, que ces  
pauvres gens en oublient une partie,

& manquent toujours dans quelque point. Mais bien loin que cela décrie ses remèdes, on a un si grand respect pour ses paroles & pour ses ordonnances, que si les malades ne guérissent pas, ils ont la simplicité de l'attribuer à leur ignorance & au manquement qu'ils ont commis, & jamais aux ordres embrouillez de ce medecin, ni au peu de vertu de ses remèdes!

Si les malades ne meurent pas, comme il arrive quelquefois, & qu'il leur reste encore de quoi satisfaire l'avarice de ce fourbe, ils y retournent, lui disent ce qui est arrivé; sans pourtant être assez hardis, pour se plaindre de lui, ni des remèdes qu'il leur a vendus. Il ne manque jamais de les interroger sur la manière dont ils ont appliqué ses remèdes. Il y trouve toujours quelque défaut; il s'en fâche outre mesure, les chasse de sa maison, leur reproche leur peu d'exactitude; leur déclare qu'ils ont encourus l'indignation des dieux, & les menace des plus terribles châtimens. C'est alors que ces Peuples imbeciles & superstitieux mettent tout en usage pour l'appaiser, & pour l'engager à leur obtenir le pardon de la faute qu'ils ont commise. S'ils ont des esclaves, des

bœufs, des chèvres, des étoffes, des cauris, des légumes, l'affaire se met en délibération. Plus le délinquant est riche, plus elle est difficile ! Ceux que son avarice a entièrement ruinez, n'ont rien à esperer ; il les abandonne à eux-mêmes, & c'est souvent leur bonheur ; parce que la nature agissant, ils recouvrent une santé qu'ils auroient absolument perdue, en se servant de ses ordonnances. Pour les riches, après s'être fait payer très-largement, & toujourns d'avance, il commence à leur imposer, par maniere d'amende, des oblations copieuses pour appaiser les dieux irritez ; & après s'être encore bien fait prier, il leur donne à la fin des remedes qui ont autant de vertu que les premiers, & qui conduisent le malade au tombeau.

Il est arrivé bien des fois que des Negres qui se sont convertis, ont remis aux Missionnaires de petits sacs qu'ils avoient achetez de ces enchanteurs, tous remplis d'ordures & de niaiseries, qui n'avoient aucun rapport avec les maladies contre lesquelles on prétendoit s'en servir. Ils ne manquoient jamais de les jeter au feu ; & il est toujourns arrivé que ces sacs ont rendus une puanteur intolerable ;

qu'il leur cauſoit une douleur de tête très-  
 vive, avec des conuulſions, des co-  
 liques, & d'autres accidens, qui mar-  
 quoient, ou que ces ordures étoient  
 composées de poisons violens, ou que  
 c'étoit l'effet des sortileges que cet  
 enchanteur y avoit renfermez : & ce-  
 la, malgré l'invocation du nom de  
 Dieu, & malgré les prieres dont ils  
 accompagnoient le sacrifice qu'ils lui  
 faisoient de ces choses consacrées au  
 démon. Mon Auteur assure encore,  
 que sans la protection que leur don-  
 noient les Saints dont ils portoient les  
 reliques, les choses ne se seroient pas  
 passées si doucement. Il dit plus, que  
 quelques Missionnaires ayant fait ces  
 executions, sans les précautions que  
 nous venons de rapporter ; outre les  
 douleurs violentes de tête & d'intes-  
 tins qu'ils avoient ressentis, ils avoient  
 tout d'un coup été privez de l'usage  
 de leurs membres, qui étoient deve-  
 nus sans sentiment, & paralytiques ;  
 ce qui cependant n'avoit duré que jus-  
 qu'à ce qu'on leur eût jetté dessus de  
 l'eau-benîte ; par la vertu de laquelle  
 ces prestiges s'étoient dissipéz : Dieu  
 le permettant ainsi, pour faire éclater  
 sa puissance & sa bonté sur ses créatu-  
 res, & ouvrir les yeux à ces infideles.

On tient pour assuré que quand cet enchanteur prépare ses abominables drogues, le diable entre dans son corps, & le possède réellement & visiblement, supposé même qu'il ne le possède pas toujours : il le fait parler des langages inconnus, & dire quantité de choses qui épouventent ces Peuples; mais que si-tôt qu'un Prêtre de Jesus-Christ se présente, sans exorcisme, & sans autre ceremonie, l'enthousiasme cesse, & il perd la parole.

Tromperie  
dangereuse  
du Nghom-  
bo.

La plus dangereuse de toutes les tromperies avec lesquelles ce fourbe abuse le Peuple, est de leur faire croire qu'il n'y a personne, homme ou femme, qui meurt naturellement, & sans que quelque malefice abrège ses jours : de sorte que quand quelque malade dont il a entrepris la guérison, vient à mourir, il dit aussitôt hardiment, que c'est un maléice qui l'a tué. Il n'en faut pas davantage pour engager les parens à s'en venger; & il faut pour découvrir le Sorcier, le prier & lui faire des présens : moyen sûr de le gagner.

Il a deux manieres de découvrir ce qu'on lui demande. L'une se pratique en secret, & la seconde en public.

Dans

Dans le premier cas, il conduit les gens qui l'interrogent dans sa case, ou dans quelque autre lieu qu'il a préparé pour cela. Il trace des cercles sur la terre, il invoque des démons, il fait des encensemens & des conjurations, & contraint enfin le démon de paroître; il l'interroge, & le force de répondre; ce qu'il ne fait qu'après beaucoup de ceremonies & de résistance. Il répond à la fin, mais les oracles qu'il prononce sont si remplis d'équivoques, d'ambiguités, d'obscurités & de tromperies, qu'il est aisé de voir qu'ils viennent du pere du mensonge. Mais ces Peuples credules n'en jugent pas ainsi: ils croient que l'oracle a désigné le véritable homicide, & sans autre examen, ils jettent leurs soupçons sur quelque pauvre malheureux, souvent des meilleurs amis du défunt & de toute sa famille; & quoiqu'innocent comme l'enfant qui vient de naître, du crime qu'on lui impute, on ne laisse pas de l'immoler aux manes du défunt. Il est assez ordinaire qu'on reconnoisse dans la suite son innocence, mais ces barbares, que l'humanité n'a jamais touchés, en sont quitte en disant que c'est un malheur, & qu'ils n'ont pas bien compris le sens de l'o-

Maniere de  
découvrir  
un homici-  
de.

raclé. Ils recommencent alors à chercher un autre sujet, sur qui ils puissent exercer leur vengeance; & cela va si loin, qu'ils s'y ruinent, pour l'ordinaire, & qu'ils sacrifient à leur vengeance bien des innocens.

Ceremonie  
p. blique  
pour le même  
sujet.

Quand la ceremonie doit être publique, le *Nghombo* fait battre son tambour. Tout le peuple de la libatte & du voisinage s'assemble aussitôt. Le Ministre les conduit dans quelque campagne, & le plus souvent dans une forêt; où il entonne des chansons qu'il dit être propres à ce sujet, & lui avoir été enseignées par les idoles, pour découvrir l'Auteur du malefice qui a fait mourir la personne dont il est question. Tout le Peuple repete ses paroles, avec des cris & des hurlemens épouvantables, en dansant en même-tems de toutes leurs forces. Le *Nghombo* ne s'y épargne pas, jusqu'à ce qu'il juge à propos de feindre qu'il est agité d'un enthousiasme, ou plutôt, d'une fureur diabolique; pendant laquelle il prétend voir des spectres qui lui revelent les meurtriers. Il saute alors de toutes ses forces; il fait des bonds comme un possédé; il court dans le cercle que le Peuple fait autour de lui; il en sort, il y rentre, avec des



gestes furieux , & tout-à-fait indé-  
cens ; & à la fin , il jette de la poussière  
au visage de quelque malheureux , tel  
qu'il juge à propos ; souvent pour se  
venger de ses injures personnelles :  
c'est là l'indice qui dénote les coupables.  
Le peuple furieux se jette sur ce  
miserable , le lie , le garotte , & le traîne  
avec toutes sortes de violences dans  
un lieu où on le contraint d'avalier un  
breuvage que le *Nghombo* a composé.  
Ceux qui ont assez de force pour le  
vomir tout sur le champ , sont déclarés  
innocens , on ne demande point  
d'autres preuves ; mais celui qui n'en  
a pas la force , est abandonné aux pa-  
rens du mort , qui le font mourir avec  
toute la cruauté dont des barbares ,  
pouffez par des sentimens de vengeance  
sont capables.

Les idolâtres de la Duché de Sun-  
di , reconnoissent pour Chef souve-  
rain de tous les Ministres de leur Sec-  
te , un certain *Chimtomba* , qui demeure  
dans la montagne de *Nganda*. Il porte  
de longs cheveux , tressés d'une fa-  
çon extraordinaire , & remplis d'une  
quantité de babilles superstitieuses ,  
qui le font paroître comme une de ces  
Furies du Mont Alyerne. Les Peuples  
infideles qui le reconnoissent , n'osent

Chimtomba  
de la Duché  
de Sundi.

lui parler , que prosternez le visage contre terre ; & ne peuvent le regarder en face , qu'il ne leur en ait donné la permission , que l'on n'obtient qu'à force de présens. Il sort quelquefois de sa cancone , pour donner une audience publique. Il est précédé de quelques Ministres , qui portent une idole de bois couchée dans un brancard , comme sont ceux où l'on porte les corps morts en Italie. C'est ainsi que l'a vû le Pere Jérôme de Monte-Jarchio , Missionnaire Capucin.

Ngofei ,  
autre Mi-  
nistre.

*Ngofei* est le nom d'un autre Ministre des idoles , qui est obligé par son état , de vivre & d'être toujours accompagné de onze femmes. Ce nombre est mystérieux , il ne peut jamais augmenter ou diminuer. Elles portent chacune le nom de l'idole à qui elles sont consacrées. Leurs cases environnent celle du *Ngofei* , leur époux commun. Il se vante que c'est à ses femmes , que l'idole à qui elles sont consacrées , donne les réponses sur ce qu'on veut sçavoir.

L'encens dont il se sert pour parfumer ces faux dieux , n'est pas rare : ce n'est que de la paille brûlée , dont il souffle la fumée au visage de l'idole. A tel saint , telle offrande , dit le

proverbe ; ces fausses divinités n'en méritent pas d'autre. Ces Peuples s'imaginent que plus la fumée que fait cette paille brûlée est épaisse & noircit le visage de l'idole , plus le culte lui est agréable , & le rend semblable à ses adorateurs , par la couleur qu'elle lui imprime.

C'est à ce Ministre que recourent tous ceux qui sont opprimés , & qu'ils demandent vengeance des torts qu'on leur fait. Lors donc que les affligés ont fait leur marché avec lui ; & qu'ils ont payé ce dont on est convenu , [ sans quoi il demeureroit aussi sourd & aussi immobile que ses statues , ] il coupe les cheveux du suppliant & en fait un peloton qu'il met dans la paille qu'il fait brûler au nez de l'idole, en conjurant le démon à très-haute voix , avec des imprécations terribles , de prendre la défense de son client , & de le venger des torts qu'on lui a fait ; non seulement sur celui dont il a lieu de se plaindre , mais aussi sur toute sa famille.

*Npindi* est un autre fourbe , qui se vante d'avoir en sa puissance les effets des élémens , & de faire tomber les tonnerres & les pluies. Nous avons remarqué , dans un autre endroit ,

*Npindi* ,  
surinten-  
dant de la  
pluie , &  
du tonnerre.

que les pluyes viennent réglément en certaines saisons, & qu'elles n'avancent leur chute ou ne la retardent, que de très-peu de jours.

Lorsque la saison approche, il a soin de faire aux environs de sa case, qu'il place toujours dans un carrefour où plusieurs chemins aboutissent; il a soin, dis-je, de faire plusieurs monticules de terre, qu'il couvre de branchages d'arbres, & de feüilles: il y attache, je ne sçai combien de babilles de bois, ridicules en elles-mêmes, dans lesquelles il ne paroît ni bon sens ni mystere, mais dont il est convenu avec le démon; auquel, avant toutes choses, il faut offrir un sacrifice. Tout étant prêt, & le tems disposé à la pluye; il sort accompagné de tout le peuple, & tourne quelques tours autour de ses monticules; après quoi il fait ses exorcismes sacrileges, ou plutôt, ses conjurations diaboliques, qui font sortir du pied d'un de ces monticules, un petit animal d'une figure extraordinaire, & tout-à-fait inconnue; qui à la vûe de tout le monde, s'éleve en l'air, le trouble, & excite des éclairs, des tonneres, & des foudres, qui amènent la pluye. Cela est arrivé quelquefois; parce que, comme je

viens de dire, le tems y étoit disposé, & qu'il ne faut pas être grand forcier, pour le prévoir. Mais il est arrivé, bien plus souvent, que les nuages se sont dissipés après que le tonnerre a eu grondé, & que le beau tems est venu. C'est alors au Magicien à chercher des excuses; il n'en manque jamais, qui sont toujours bien reçues: car, quant au prétendu animal qu'il envoie pour faire venir la pluie, ce n'est qu'un prestige, dont il fascine les yeux de ce peuple crédule; de ce peuple imbécile, infatué de la vertu de ces Ministres, & accoutumé à être trompé.

Il me souvient, dit mon Auteur, qu'après une secheresse qui duroit, sans discontinuation, depuis plusieurs mois & qui menaçoit le pays d'une extrême famine; un de mes Confreres Missionnaire, attribuoit cette secheresse à la colere de Dieu, qui vouloit châtier ce peuple, de ses sacrileges continuels. Ce zélé Religieux sçut qu'un de ces Npindi, accompagné d'une foule de peuple, étoit occupé à faire ces ceremonies superstitieuses; le zele de la gloire de Dieu le transporta tellement, qu'il courut au lieu où se commettoient ces abominations. Il y trouva le Magicien & tout

Action d'un  
Missionnaire.

le peuple qui l'avoit suivi, qui crioient à gorge déployée, *de l'eau, de l'eau*; demandez-en au vrai Dieu, leur dit-il, il est plein de miséricorde & de bonté; promettez-lui de le reconnoître, & de quitter la vaine superstition de vos idoles: nous joindrons nos prieres aux vôtres, & il accordera la pluye dont vous avez un si grand besoin. Cette promesse commençoit à ébranler ce pauvre Peuple; mais le fourbe qui les trompoit, craignant de perdre son crédit, se mit à crier de toutes ses forces, qu'il ne falloit pas écouter ce Chrétien, qui venoit troubler leur sacrifice, afin de les faire tous périr. Il se remit donc à crier tout de nouveau, *de l'eau, de l'eau*. Cette révolution soudaine, excita de nouveau le zele du Missionnaire. Sans considerer le péril auquel il s'exposoit, il se mit à fouler aux pieds ces amas de terre, à en arracher les branchages qui les couvroient, & à jeter dans un feu, qui étoit là, toutes ces babilles de bois qui étoient sur les branches. Le fourbe cria aussi-tôt, au sacrilege, & le peuple en fureur alloit se jeter sur le Missionnaire & le sacrifier, si, par une prudente fuite, il ne se fût échappé de leurs mains. On ne peut dire ce qu'ils firent pour le trouver

& l'immoler à leur rage , étant persuadé par le Magicien , que les dieux irritez , ne leur donneroient plus de pluye. Les Religieux , ayant pendant ce tumulte , assemblez les Chrétiens dans leur Chapelle ; demanderent à Dieu , par des prieres ferventes , qu'il lui plût avoir pitié de ces aveugles volontaires , & faire tomber l'eau dont le pays avoit un si grand besoin. Le vrai Dieu se laissa fléchir par la ferveur de ces prieres. Le Ciel cependant étoit serain ; il n'y paroissoit pas le moindre nuage , le soleil étoit chaud à son ordinaire : le Magicien crioit , que tout étoit perdu , & qu'il ne falloit point esperer de pluye. Dieu le couvrit de confusion , & tous ses adhérens. Dans un instant , d'épais nuages couvrirent tout l'horison ; & il tomba une abondante pluye , qui rendit à la terre toute la fécondité , dont on la croyoit privée pour long-tems !

Un miracle si visible , devoit faire ouvrir les yeux à ces idolâtres ; mais comme les miracles de Moïse ne firent qu'endurcir le cœur de Pharaon , il en arriva de même à ce miserable peuple. Le Magicien leur persuada , que c'étoit l'effet des nouvelles conjurations qu'il venoit de faire en secret ; que ses dieux

remettoient é un autre tems la vengeance qu'ils vouloient prendre du sacrilege qui avoit prophané leur mysteres ; & qu'étant naturellement bons & portez à faire du bien , ils leur donnoient la pluye dont ils avoient besoin. Ce discours qui vint à l'oreille des Missionnaires , les obligea de répondre à ces Peuples abusez , qu'ils ne suivoient point l'exemple de leurs dieux ; que puisqu'ils étoient si remplis de bonté & de clemence , ils exigeoient de leurs Sectateurs la même chose ; au lieu que leur conduite invariable étoit de chercher à se venger , & de ne pardonner jamais à ceux dont ils croyoient avoir reçu quelqu'injure ! Quelle est donc votre Loi , disoient les Missionnaires ? Et quelle est l'estime que vous faites de vos dieux ? puisque vous les imitez si peu. Voyez les Chrétiens : leur Dieu , qui est l'unique & veritable , est bon , il pardonne les injures ; il ne cesse de faire du bien , même à ceux qui l'offensent ! Les Chrétiens tâchent de l'imiter ; vous le voyez tous les jours : ouvrez les yeux , renoncez à vos idoles ; reconnoissez le Créateur du ciel & de la terre ; & vous jouirez des avantages qui sont assurés aux bons Chrétiens.



Il est constant, comme nous en assure mon Auteur, que l'Evangile feroit de grands progrès parmi eux, si les Ministres des idoles n'y mettoient, sans discontinuation, des obstacles que le zele des Missionnaires ne peut surmonter. Le Roi de Congo a pros crit de ses Etats, ces *Npinds* & autres Ministres des idoles; mais les Gouverneurs des Provinces ne laissent pas de les y souffrir. Une negligence affectée, & leur intérêt particulier, leur ferment les yeux; ils les laissent tranquilles dans les lieux où ils se retirent: & les faux Chrétiens qui sont encore en grand nombre, les favorisent en secret, & les protegent. C'est ce qui entretient l'idolâtrie dans ces pays, & qui pervertit bien souvent, des contrées toutes entieres.

Ganga-A-

Le *Ganga-Amaloco*, est encore un maloco. des plus dangereux Ministres de ces Sectes impies. Il se mêle encore, comme le précédent, d'élever de petits monticules de terre & de boue; à qui il offre des plats de viandes & de légumes, que le Peuple leur apporte; & qui après l'offrande, sont portez à sa case, de peur qu'ils ne deviennent la proie des bêtes. Il a soin aussi d'encenser souvent ses idoles, & de join-

dre à ces sacrifices impies mille choses sales & infames , mais qui conviennent parfaitement à ce culte abominable.

C'est à lui qu'ont recours, ceux qui se croient maleficiés.

Ceux dont les parens ont été écrasés par le tonnerre ; [ accident très-ordinaire dans ces pays ] s'adressent à lui , pour en être préservés.

La méthode dont il se sert pour guérir les uns & pour préserver les autres , est un secret que les Missionnaires n'ont jamais pû pénétrer.

Il en fait pourtant quelquefois les ceremonies en public ; c'est-à-dire , devant ses disciples , & les gens de sa Secte. Pour cet effet , il se place à côté d'un de ces monticules , qui selon les apparences , est l'autel de l'idole , & fait placer le malade de l'autre côté. L'un & l'autre se prosternent le visage contre terre , & demeurent dans cette posture , pendant que les assistans jouent des instrumens , chantent ou hurlent de toute leur force ; entre-mêlant ces chants & cette symphonie de danses les plus lascives & les plus impudiques qu'on se puisse imaginer. Ils employent une grande partie de la nuit à ces exercices , vraiment di-

gnes du nom d'ouvrages des tenebres ; & quand le *Gamga* juge que le tems de la nuit n'a pas été suffisant pour l'operation prétendue , il la fait continuer encore pendant quelques heures du jour, dont on tâche d'obscurcir la lumiere par la fumée épaisse qu'ils font aux environs de l'assemblée. S'il arrive après cela , par un pur hasard , que ceux pour qui ces ceremonies ont été faites , ne se ressentent plus de leurs maléfices , ou que les premiers foudres qui tombent , ne les écrasent pas ; il n'en faut pas davantage pour mettre le *Gamga* & ses remedes , dans un crédit extraordinaire , & acquerir au démon & à ses Ministres , toute la confiance de ces Peuples , si aisez à abuser.

*Muti-u-a-maza* , qui signifie , le Roi de l'eau ; est la qualité d'un autre imposteur , qui cache dans le fond des rivieres ses charmes & ses sortileges ; & quand il veut tromper ceux qui s'adressent à lui , il va bien accompagné , au lieu où il les a cachez. Il y jette unealebasse , ou un autre vaisseau , ouvert & vuide , qui par la force de ses charmes ; se remplit des choses qu'il a caché ; après quoi il paroît sur la surface de l'eau. Les assistans , fascinez par quelque illusion diabolique ,

*Muti-u-a-maza* , ou le Roi de l'eau.

reçoivent des mains de l'enchanteur ce qu'il juge à propos de leur en vendre à très-haut prix, qu'il faut payer content, & avec action de grâces; parce que ce charlatan ne manque pas de vanter les propriétés & les vertus de ce qu'il leur donne; pour obvier, ou pour remédier à toutes fortes de maladies, telles qu'elles puissent être.

Ses disciples, sans acheter ni livres, ni papier, mais doüez seulement d'une forte inclination d'apprendre son art diabolique, deviennent d'habiles forciers; mais ils observent sur toutes choses un secret inviolable, & ne revelent jamais leurs mysteres.

*Amabundu,*  
ou le Gar-  
dien des se-  
mailles.

*Amabundu* est un autre fourbe, qui se vante de conserver les semences & les grains que l'on met en terre; sans être obligé de sortir de sa case, & d'aller, comme les autres, sur les lieux. C'est, selon lui, un privilege particulier, que les idoles ont attaché à sa qualité & à son office. Les Nègres, qui de tous les hommes, sont les plus paresseux & les plus negligens, sont ravis de pouvoir acheter la protection d'un homme qui les exempt de peines & de soins. Il vend à tous ceux qui s'adressent à lui, de certains petits pots de terre, remplis de plu-

mes d'oyseaux, & autres ordures paitries avec de la terre blanche, qu'ils doivent enfouir avec de certaines ceremonies, au milieu de leurs champs; avec promesse, que personne ne pourra gâter leurs semailles, ni y apporter le moindre préjudice. Les Negres sont si infatuez de la réalité de ces promesses, qu'ils assurent qu'elles ont toujours leur effet dans tout leur entier; & qu'en vertu du pact qui est entre le démon & le Magicien, il ne manqueroit pas d'entrer dans le corps de ceux qui oseroient entreprendre de gâter les champs où on a mis une telle sauve-garde, qu'il les tourmenteroit d'une étrange maniere; & sur-tout, qu'il leur feroit venir des ulceres incurables aux parties honteuses. Comme ces maux sont assez communs chez les Negres à cause de leur incontinence, plutôt que pour avoir gâtez des champs ensemencez, & que d'ailleurs ce crime leur est assez ordinaire; ceux qui se sentent infectez de ces maux, s'en vont trouver l'*Amabundu*; & avec larmes & soupirs, dont ils ne sont jamais avarés, ils le supplient de les vouloir guérir. Il ne manque pas de les rebuter avec des paroles dures; il leur reproche avec aigreur leur har-

dièfle téméraire : à la fin il se laisse fléchir, à la vûe de la grosse retribution qu'on lui présente. Il console le malade, & le couvre depuis la tête jusqu'aux pieds d'un onguent en forme d'emplâtre, qu'il lui applique avec des paroles & des ceremonies toutes pleines de superstitions. Mais que peut-on esperer d'un pareil medecin ? Traître, ignorant, & ennemi, qui n'en veut qu'à la bourse du malade, sans pouvoir le soulager. Au lieu de le rafraichir, ce remede l'échauffe d'une maniere si vive, qu'il le fait tomber dans une espeece de rage, qui le conduit au tombeau.

Molonga,  
Devin.

Celui qui se vante de deviner si un malade guérira, ou non, s'appelle *Molonga*. Pour faire son operation, il met un pot de terre plein d'eau au feu; & quand elle bout, il y trempe sa main toute nue, & la retire sans aucune lezion; pour faire voir par ce prodige, que les idoles ont accordé ce privilege à sa charge. Après cela, il marmotte quelques mots inconnus & extraordinaires sur cette même eau, & la fait bouillir une seconde fois, & y plonge la main. S'il se brûle, il prédit assurément que le malade en mourra; si au contraire il la retire saine, &

sans blessure, il prononce hardiment sa guérison. Que cela arrive, ou non; comme il a reçu d'avance son salaire, il se moque de l'événement, étant assuré qu'avec des gens si stupides & si entêtés de la magie, son crédit n'en souffrira pas la moindre diminution; ayant d'ailleurs des subterfuges toujours prêts, pour excuser le défaut de ses pronostics.

*Neoni* est un espece de Medecin ou de charlatan, qui porte le nom d'un vilain petit idole qui est toujours attaché à sa ceinture, à qui on donne le nom de *Neoni*. Son talent est de découvrir les causes les plus cachées des maladies, & de les guérir. Les ruses dont il se sert en prescrivant le regime de vie que doivent garder les malades qui se livrent entre ses mains, sont presque infinies, aussi-bien que les remedes qu'il leur ordonne. Il faut observer les lieux, les tems, les momens, la posture dans laquelle on doit se mettre; en un mot, il demande tant de circonstances, & les prétend toutes si necessaires, que la moindre manquée, la plus petite formalité omise, il faut mourir, tout est perdu, le mal devient incurable, il faut mourir. Cela lui importe très-peu: car avant

*Neoni,*  
Medecin,  
ou Charla-  
tan.

de lâcher sa consultation, & de donner ses remedes, il s'en est fait payer largement : mais que le malade ne guérisse pas, ou qu'il vienne à mourir, ce n'est jamais la faute du Medecin; c'est l'indocilité, la negligence, ou le peu d'application du malade à suivre les regles qu'on lui a prescrites. On voit par là, que la race des charlatans se trouve répandue par tout; qu'il y en a de noirs comme de blancs, de bafanez, de rouges, d'olivâtres : & je crois que s'il y avoit des hommes verts, on trouveroit des charlatans de cette couleur !

Nzazi,  
Charlatan  
de la secon-  
de classe.

*Nzazi* est un autre charlatan qui fait profession, comme le précédent, de vendre des remedes; mais il n'est que de la seconde classe, & comme un élève du *Neoni*; auquel il doit rapporter l'état des malades, conferer avec lui, & recevoir ses avis & ses lumieres touchant la maniere dont on les doit traiter, & les remedes qu'il est à propos de leur appliquer. Après qu'il a reçu les réponses de son Maître, qui sont autant d'oracles pour lui; il lui fait une profonde réverence, il retourne au malade, & lui pend au col quatre petits idoles uniformes, une petite sonette, & d'autres babil-



les de même espece; il le console, & l'assure qu'il doit regarder le recouvrement de sa santé, comme assuré. Mais ce n'est pas tout: il lui prescrit tant de choses différentes, & dont l'exécution est si embarrassante, qu'il est difficile que le malade ne fasse pas quelque faute dans leur application. Si malgré cela il ne laisse pas de guérir; le charlatan a soin de publier par tout la vertu de ses remèdes: & s'il vient à mourir, il a son excuse toute prête, c'est l'inobservation de ses ordonnances.

En voici un qui s'est borné à ne guérir que les sourds. Il s'appelle *Ngodi*. On dit que tous ses remèdes ne sont que des enchantemens, dont jusqu'à présent, on n'a encore vû aucun bon succès. Il commence d'abord par se faire bien payer. Après cela, il prononce ses enchantemens; & les sourds sortent de sa taniere, heurlans comme des bêtes sauvages; & pour l'ordinaire possédez du démon, & aussi sourds qu'au paravant. Mais les Nègres, quoique trompez une infinité de fois, retournent toujours à ces charlatans. Ils aiment la vie & la santé, autant que le plus riche financier qui soit au monde.

*Ngodi*,  
charlatan  
pour la sur-  
dité.

Nfambi,  
Charlatan  
pour la lé-  
pre.

*Nfambi* a la surintendance d'une certaine maladie à laquelle les Negres sont fort sujets. Ce charlatan est en grand crédit ; il y a presse à s'en faire traiter , & il gagne beaucoup. Ce mal couvre toute la peau de marques blanches , élevées , sales , de mauvaise odeur ; qui causent une démangeaison cuisante. C'est une espece de lépre , ou peut-être , une suite du mal venerien. Ce mal est contagieux.

Ce *Nfambi* ayant examiné celui qui se présente à lui , & après avoir touché son honoraire , lui présente une tasse pleine d'une certaine liqueur de sa composition , après qu'il en a fait essai lui-même. Sans cet essai , il persuade au malade , qu'il ne guériroit jamais ; parce que , bien que le remède en soit bon , c'est pourtant de l'atouchement qu'il tire toute sa vertu , qui le guérira & le nettoiera en peu de tems. Cette précaution est sage : car on en pourroit peut-être trouver la composition , & il perdrait & son crédit , & les profits immenses qu'il fait par ce moyen. On ne peut dire jusqu'à quel point il pousse son avarice. Quelque riches que soient les malades , il est rare qu'il ne les dépouille pas entièrement ! Plus ils ont de bien , & plus

leur mal est grand, opiniâtre, & difficile à guérir.

On dit pourtant, [ & c'est le sentiment de bien des gens, ] que l'écorce d'un certain arbre mise en poudre, & répandue sur tout le corps du malade, dessèche l'humeur peccante qui cause ce vilain mal, nétoye la peau, & la remet dans son premier état, mais les Negres sont amateurs des superstitions, ils s'y livrent tout entiers; & quand les remèdes qu'on leur donneroit seroient infailibles, ils n'y auroient pas la moindre confiance; il ne leur en faut pas parler, s'ils ne sont accompagnés de quelque cérémonie. Peut-être que le breuvage que le *Njambi* leur donne est bon en lui-même, distillatif, & mondificatif. Mais Dieu permet très-souvent, pour les punir de leur entêtement, qu'il ne produise aucun effet, & qu'ils tombent tout vivans en pourriture.

On dit, comme une chose constante, qu'un certain *Ganga*, surnommé *Ganga, Embugala*, a des charmes si puissans, qu'au moyen d'un certain sifflement plein de prestiges, il attire à lui, avec violence, ceux dont il veut se rendre maître. Quand il les a en son pouvoir, il les enchaîne, s'en sert comme

d'esclaves, & se donne la liberté de les vendre à d'autres sur le même pied. Mon Auteur avoue, que la réalité de ce maléfice est très-difficile à croire, & que s'il est vrai, ce ne peut être que par une permission particulière de Dieu, qui livre ces malheureux adorateurs de Satan entre les mains de son Ministre, pour être ses esclaves; parce qu'ils ont livré leur liberté à cet ennemi du genre humain.

Ganga  
Mnéé.

Ce qu'on raconte du *Ganga Mnéé*, est si long & si extraordinaire, que mon Auteur avoue qu'il a peur de perdre trop de tems à l'écrire, & sans espérance d'être crû sur sa parole. Cela l'oblige à se renfermer dans le récit d'une seule action de ce fameux sorcier.

Pour l'entendre, il faut sçavoir que les Negres serrent leur mahis ou bled de turquie sans l'écailler, c'est-à-dire, sans le separer de la tige qui l'a portée. Ils le laissent enveloppé de ses feuilles, comme il étoit sur pied, & en font des paquets qu'ils suspendent dans une case destinée à cet usage, afin de le mieux conserver.

Ce fourbe leur a fait croire que les idoles vont la nuit manger ce bled, &

qu'ils le font avec tant d'adresse, qu'ils enlèvent tous les grains sans toucher aux feuilles, & sans qu'on s'en aperçoive.

Les gens un peu sensez, croyent que c'est le Magicien qui fait cet ouvrage de ténèbres; & qui, se rendant invisible par la force de ses enchantemens, fait les vols dont il charge ses dieux vagabonds & affamez.

Il est certain, que bien des fois, ces pauvres gens se trouvent dépouillez de toute leur recolte, & réduits à la famine; pendant que le Ganga Mnené, sans se donner la peine de semer & de recueillir, a du bled en abondance pour vivre, & pour en vendre.

Des causes naturelles peuvent produire cet effet, mais les Negres ne sont pas capables de les concevoir: ils ne veulent pas même être instruits sur cela, ils aiment mieux s'en tenir à leurs anciens usages, & s'accommoder avec l'enchanteur, qui leur vend des sauvegardes, que les idoles si affamez qu'ils puissent être, n'oseroient toucher.

*Macusa & Matamba*, sont deux Macusa & Matamba. fripons; dont l'un est le maître, & l'autre le valet, tous deux d'accord pour tromper les insensez. Ils se mê-

lent d'aller voir les malades ; mais au lieu de les soulager , c'est pour les piller ; & quand ils se voyent les plus forts , pour les battre & les assommer , pour emporter plus impunément ce qu'ils trouvent dans leurs cases. Les voleurs de Marseille , dans le tems de la peste , auroient-ils étudié sous ces habiles maîtres ?

Ngulungu,  
& Nbazi.

*Ngulungu & Nbazi* , sont deux Ganga , à peu près de même espece que les précédens ; avec cette difference pourtant , qu'ils n'en veulent qu'aux biens , & non à la vie des malades qui les appellent , ou qu'ils vont visiter sans être appelez. Ils se servent , comme tous les autres de l'art magique. On dit qu'ils sont tous les élèves du même maître en l'art de forfanterie : mais ils sont des rebelles de leur faculté , à peu près comme les charlatans le sont des véritables Medecins parmi nous. Rien n'est plus ordinaire , que de voir les disputes qui s'élevent entre eux & les autres Sectes. Elles sont si vives , qu'après s'être décriez de leur mieux , & avoir déchiré inhumainement leur réputation , ils en viennent aux mains ; & les coups de main succedant aux coups de langue , il en reste souvent sur la place. Ainsi devroient  
faire

faire toutes ces sortes de gens ; cela en éclairciroit le nombre , au grand avantage du genre humain.

Il y auroit une infinité de choses à dire de trois autres imposteurs , que l'on connoît sous les noms de *Npungu*, *Cabanzo* ou *Cabanco*, & *Issaën*. Le premier a pris la guerre pour son département. Il se vante de s'exposer au lieu où la mêlée est la plus vive , sans crainte ; parce qu'étant bien muni d'enchantemens , il est à couvert des coups de fer & de flèches. Cependant , comme il pourroit arriver qu'il se trouvât chez les ennemis quelque Magicien plus puissant que lui , il est persuadé que s'il étoit touché , même légèrement , de quelque flèche ou de quelque arme empoisonnée , il ne pourroit éviter la mort , s'il n'avoit en sa compagnie *Cabouze* , dont le talent est de préparer des contre-poisons si puissans , qu'ils viennent à bout des armes les mieux empoisonnées. Malgré ces assurances , ils croient qu'il pourroit arriver qu'ils seroient tous deux blessez ; & par une sage prévoyance , ils se sont suivis par *Issaën* , afin d'avoir un secours tout prêt dans leur besoin.

L'union de ces trois fourbes ne peut être plus étroite , ils ne se séparent ja-

mais. Quand ils peuvent rassembler ces Peuples desœuvrez, c'est un plaisir de les entendre vanter leur sçavoir, les cures qu'ils ont faites, les occasions où ils se sont trouvez, les blessures qu'ils ont reçues, & la maniere sçavante & prompte dont ils se sont guéris.

Tout le monde convient ou doit convenir, qu'en matiere de charlatanerie, de babil, & de mensonges, les charlatans François doivent ceder le pas aux Italiens. J'en appelle pour Juges tous ceux qui ont été en Italie; mais je dois cette justice à ceux de Congo, qu'ils l'emportent de bien plus sur les Italiens, que les Italiens ne l'emportent sur les François. C'est beaucoup dire, mais c'est la verité.

Lorsque *Cabonzo* veut faire ses compositions, il assemble dès le grand matin ses élèves, qui sont toujours en assez grand nombre; & après avoir entonné certaines chansons superstitieuses, il se met à broyer les choses qui y doivent entrer. Il faut de l'attention pour ce travail: car il ne suffit pas de broyer simplement, il faut que cela se fasse avec poids & mesures. Il commence le premier à donner sur ces matieres certains coups de pilon: un seul



de plus ou de moins gâteroit tout l'ou-  
 vrage. Il donne ensuite le pilon à un  
 autre, qui frappe autant de coups ; &  
 celui-ci à un autre ; & ainsi j usqu'à ce  
 que tous les assistans ayent donné leurs  
 coups. Si les matieres sont en l'état  
 qu'elles doivent être, c'est-à-dire,  
 bien pilées, bien mêlées, [ à quoi on  
 employe, pour l'ordinaire, plus de la  
 moitié du jour, sans discontinuer de  
 piler, de chanter, & de danser ; car  
 c'est de l'essence de la composition, ]  
 alors on en fait de petites pelotes,  
 que l'on met dans des feuilles que l'on  
 conserve avec soin. Après cela *Npungu*  
 entonne une autre chanson, dont la  
 compagnie chante les refrains à gorge  
 déployée, & plutôt comme des bêtes  
 qui heurlent, que comme des hommes  
 qui chantent. Ces chansons, sont des  
 conjurations & des enchantemens ;  
 sans lesquels le prétendu remede n'au-  
 roit aucun effet. D'où il est aisé de con-  
 cevoir que tous ces miserables se ser-  
 vent de l'art magique dans toutes leurs  
 operations, & que ceux qui ont re-  
 cours à eux, participent à leurs crimes  
 énormes.

Les *Nquiti* composent une Secte Secte in-  
 des plus infâmes. Ils choisissent pour si n des  
 les lieux de leurs assemblées, les en- Nquiti.

droits les plus écartez de tout commerce, les vallons les plus profonds & les plus couverts d'arbres, où le soleil auroit honte de prêter sa lumière aux abominables impuretés qui s'y commettent. Les Negres, qui sont impudiques au souverain degré, & qui trouvent là de quoi satisfaire leur passion brutale, s'y rendent en foule.

Toutes les peines que se sont données jusqu'à présent les Missionnaires pour dissiper cette maudite race, ont été inutiles.

Les infâmes Ministres de cette Secte vont la tête levée, & ne prennent pas la peine de se cacher. On connoît leurs demeures, à un grand nombre de troncs d'arbres plantez en demi-cercle devant leurs maisons. Ces troncs travaillez grossièrement, representent leurs idoles, & sont peintes avec aussi peu d'art, qu'elles sont taillées.

Ruse du  
démon.

Le démon leur a enseigné, que pour attirer les nouveaux Chrétiens, gens très-portez aux changemens, & qui malgré les soins que se donnent les Missionnaires, conservent toujours un penchant extraordinaire vers leurs anciennes superstitions, il falloit peindre sur ces idoles le venerable signe de la croix en différentes manieres,

afin de mieux cacher leurs sentimens pernicieux, & leur impieté sacrilege. On ne peut croire combien cette ruse diabolique a seduit de gens.

C'est devant ces simulachres infâmes, qu'ils font pendant la nuit leurs danses impudiques, qu'ils chantent leurs chansons abominables, & qu'ils font des actions encore plus horribles. Mais tout cela est enveloppé d'un secret aussi inviolable, que les matieres de la Confession chez les Catholiques. Tout ce que les Missionnaires en ont pu penetrer, n'est venu à leur connoissance, que par des gens qui se sont convertis à la Foi après avoir été de cette Secte, & dont on a arraché, avec beaucoup de peine, ces mysteres d'iniquité. On ne les rapporte point ici; les oreilles les moins chastes en auroient horreur, & le papier même en rougiroit!

Il n'est permis à qui que ce soit, de mettre le pied dans l'enceinte de ces lieux, à moins qu'il ne soit initié dans ces mysteres; & même, afin qu'on lui porte plus de respect, ils lui ont donné le nom fastueux de Muraille du Roi de Congo.

Voici les ceremonies qui se pratiquent, lorsque quelque malheureux

se veut faire agréger dans cette Secte.

Dès qu'il paroît accompagné de ses parains, on jette devant lui une petite corde préparée avec des ceremonies magiques. On lui commande, s'il veut recevoir l'honneur de l'association, de passer & de repasser plusieurs fois sur cette corde enchantée : il le fait aussi-tôt ; & par la vertu du charme, il tombe par terre sans sentiment, & comme plus de demi-mort. Les *Nquiti* l'enlevent, & le portent dans le *Chimpasso* : c'est ainsi qu'ils appellent le lieu de leurs assemblées diaboliques : ils lui donnent quelque liqueur qui le fait revenir ; & quand il a repris ses sens, ils le contraignent de promettre qu'il sera un fidele disciple de leur Secte, jusqu'à la mort. S'il arrive quelquefois, que ce malheureux épouvanté de ces ceremonies & de la promesse qu'on exige de lui, fait difficulté de prêter ce serment : ces *Nquiti* le mettent aussi-tôt aux fers, comme un esclave qui leur appartient ; & font sçavoir à ses parens, que s'ils ne se pressent de le racheter, ils peuvent s'attendre de le voir immoler comme une victime à leurs Dieux. On ne peut croire jusqu'ou va la crainte que ces menaces impriment dans l'esprit de ces pauvres

gens. Les Gouverneurs des villes & des bourgades aux environs desquelles sont les cavernes de ces Ministres du diable, n'en sont pas plus exempts que le menu peuple; de maniere que ces scelerats vivent fort à leur aise, se maintiennent dans une entiere immunité de toutes charges publiques; & quand ils s'imaginent que quelque Gouverneur veut donner atteinte à leurs privileges abusifs, ils s'en vengent, en le faisant mourir en desesperé, par la force de leurs maléfices. Il n'y a que les bons Chrétiens qui se moquent de leurs secrets magiques, qui étant munis de nos sacrés mystères, bien loin de les appréhender, leur reprochent en face, l'indignité & l'horreur de leur vie abominable; & en remportent de glorieux avantages!

Le Pere Jérôme de Monte-Jarchio, qui avoit vieilli dans ces Missions, a assuré mon Auteur, que s'étant une fois introduit secretement dans une de ces assemblées, pour en découvrir les usages & les mystères; il y avoit entendu des blasphêmes execrables, proferez par ces Ministres & par des apostats de notre sainte Religion, qui tenoient la Foi qu'ils avoient embras-

lée, les Sacremens qu'ils avoient reçus, la part qu'ils avoient dans le sang de Jesus-Christ & au Paradis; & qui promettoient, avec des imprécations horribles, d'être toute leur vie attachés au culte des idoles, & de pervertir tout autant de Chrétiens qu'ils pourroient!

Les Ministres ont soin dans chaque assemblée, de marquer le lieu du prochain congrès, & de se donner le mot pour se reconnoître; parce que ces assemblées criminelles ne se font que dans des lieux écartés, & avec un très-grand secret. C'est leur coûtume de lier au bras gauche des nouveaux initiez, une espee de chapelet, composé de graines consacrées aux idoles, percées, & enfilées dans une petite corde. Ces chapelets enchantez, servent à retenir dans la Secte ceux qui l'ont embrassée: il est fort difficile de les en retirer.

Lorsque quelqu'un d'entre eux vient à mourir, ils portent le cadavre dans le plus épais d'une forêt, l'oignent d'huile de palme, le couvrent de poudre de *Tacula*, & le placent de maniere qu'il est assis. Après cela, à force d'enchantemens, ils fascinent tellement les yeux des assistans, qu'il

leur paroît comme vivant, & remuant un peu ses membres. Ils continuent pendant huit jours ces ceremonies, qui lui tiennent lieu d'obseques; après quoi ils l'enterrent, supposé que les bêtes ne l'ayent pas déjà enlevé ou dévoré.

On appelle *Ndumbdu* ceux qui étant Negres nez d'un pere noir, ne laissent pas d'être blancs. fort blancs, avec les cheveux blonds & crépez. Ils ont la vue si foible, qu'ils ne peuvent supporter la lumiere du jour; au lieu que dans l'obscurité de la nuit, ils distinguent sans peine tous les objets. Quelques voyageurs ont vû des Indiens de cette espece à l'Istme de Dariau.

Ces *Ndumbdu* tiennent le second rang parmi les *Nquiti*. Ils y sont en si grande veneration, que personne ne passe devant eux, sans leur faire de profondes réverences. Les Ministres se servent des cheveux de ces miserables pour leurs sortileges; & comme ces idolâtres les regardent comme une chose rare & précieuse, il les achètent à grand prix.

Ceux qui naissent avec les pieds Les Pi- crochus, & qu'on appelle à cause de gnées, & cela *Ndembola*, tiennent un rang con- ceux qui siderable parmi les *Nquiti*; aussi-bien ont les pieds crochus.

que les Pigmées ou Nains, qu'on nomme *Neucaca* ou *Nguriambaen*.

Les Magiciens pour les bêtes.

Il y a un de ces Ministres nommé *Ngurianambua*, qui par ses secrets magiques, enchante les éléphants, & les conduit dans des lieux où il est facile de les tuer.

Un autre, appelé *Nbacassa*, a le même secret pour les vaches sauvages.

Et un troisième nommé *Npombolo*, pour les autres bêtes sauvages. Ils se vantent tous trois, d'être d'excellens chasseurs; quoiqu'il soit constant, que tout leur talent consiste à être de grands Magiciens, qui enchantent ces bêtes; & les empêchent de fuir, ou de se défendre.

Atombolo, ou le Ministre des hommes ressuscités

Mon Auteur a réservé pour le dernier de cette troupe infernale, un certain *Atombala*, fameux enchanteur, qui se vante de pouvoir ressusciter les morts. Il se fait appeller *Nganga Matombolés*, qui signifie, le Ministre des hommes ressuscitez. Cette prétendue prérogative, toute fautive & toute abusive qu'elle est, le met dans un rang distingué, & bien au-dessus de tous les autres.

Voici l'artifice dont il se sert pour tromper ces malheureux idolâtres.

Lorsque les parens de quelque



mort, se trouvent assez accablez de la douleur que leur cause la perte d'une personne qui leur étoit chere, (chose assez rare parmi ces Peuples barbares; ] ils viennent le trouver, lui font des presens considerables, se prosternent à ses pieds, & lui demandent leur défunt. Quand à force de presens, il s'est laissé toucher, il leur commande de déterrer le cadavre, s'il a été enterré, & de le lui apporter dans un endroit de la forêt qu'il leur marque. Là, en présence des parens & de ses disciples, il fait plusieurs tours aux environs de ce cadavre; il forme sur la terre des figures, des cercles, des caracteres; il invoque le démon, l'encense, le conjure: & par la force de ses enchantemens, il fait paroître aux assistans, que le cadavre commence à remuer les mains, les pieds, & la tête. Il recommence alors tout de nouveau ses conjurations, ses encensemens, & ses maléfices; & ne cesse point, jusqu'à ce que le cadavre se leve lui-même, marche, & se promene dans la forêt: il rend quelque voix, ou plutôt quelques sons articulez; il reçoit même les liqueurs & les alimens qu'on lui met dans la bouche, & donne d'autres signes de vie, qui

ne laissent aucun doute à ces aveugles, qu'il ne soit ressuscité. Alors il le remet à ses parens, & leur ordonne le régime qu'ils doivent observer avec lui, jusqu'à ce qu'il soit dans une entière santé. Mais ce régime est si extravagant, si chargé de cérémonies bisarres, & dont l'exécution est impossible, qu'ils ne peuvent s'empêcher de manquer à quelque circonstance; & aussi-tôt le charme cesse, & le cadavre devient au même état qu'il étoit avant d'être déterré, excepté qu'il est plus infecté & plus corrompu. Il faut donc l'enterrer de nouveau; car on ne ressuscite pas deux fois, & la science du Magicien est à bout dans cette occasion: encore a-t-on bien de la peine à l'appaiser, quand on lui va donner avis de ce qui est arrivé; & il faut souvent lui faire de nouveaux préciens, pour l'empêcher de punir ceux qui ont rendu inutiles par leur imprudence, les peines qu'il s'étoit donné.

On ne peut exprimer combien ces prestiges nuisent à l'accroissement & à la conservation de la Foi dans ces pays malheureux, où le démon semble avoir établi son trône plus qu'en aucun lieu du monde.

C'est une chose sûre & averée , dit mon Auteur , qu'on a déterré bien des corps , & en plusieurs lieux differens des Provinces de Sogno , de Boesa , de Sundi , dans le tems que je les parcourois pour y apporter les lumieres de l'Evangile , & pour affermir dans la Foi ceux qui avoit reçu le Baptême ; mais il n'est jamais arrivé que ces prestiges ayent eu une durée un peu considérable. Dieu permet à la verité , pour des raisons qui nous sont entièrement cachées , que le démon trompe ses Sectateurs ; mais il ne permet jamais que ces illusions puissent séduire ceux qui ont reçu l'Evangile , d'un cœur bien pur & affermi par sa grace ; elle est toujours victorieuse chez eux. On n'a jamais vû de ces resurrections , qui fussent complètes & veritables. Le cadavre semble se remuer & proferer quelques sons inarticulez : c'est le démon qui les forme en agitant l'air ; on a beau les interroger , ils ne rendent point de réponse , & retombent bientôt dans leur premier état.

Une chose qui est très-remarquable , c'est que ces prestiges ne peuvent subsister en la présence d'un Prêtre , d'un Predicateur de l'Evangile ; aussi

les Ministres de Satan ont grand soin de se cacher lorsqu'ils font ces opérations magiques, & d'imposer un grand silence à ceux en faveur de qui ils les font.

Telle est l'école du démon & de ses Ministres, dans ces pays infortunez.

Outre les *Ganga* ou Ministres principaux, il y en a un grand nombre d'un ordre inferieur; dont l'emploi est de rouler de tous côtez, pour semer les erreurs, & pour publier la puissance de leurs maîtres, & le crédit qu'ils ont auprès des faux dieux. C'est ce qui donne des peines infinies aux Missionnaires, parce que ces Peuples, bien que baptisez, & assez bons Chrétiens, ont toujours un penchant si fort pour les superstitions dans lesquelles ils ont été élevez, qu'il ne faut presque rien pour les y faire retomber; & quand cela est arrivé, il est impossible, ou du moins très-difficile de leur faire reconnoître leurs fautes, & de les porter à les reconnoître, & à rentrer par la penitence dans le sein de l'Eglise.

C'est un avis pour les Missionnaires, afin qu'ils ne se pressent pas de donner le Baptême à ceux qui le demandent. Ils doivent les tenir long-

tems dans l'état de Cathécumenes, & les bien éprouver avant de leur conférer ce Sacrement, de crainte que leur inconstance naturelle, les discours séduisans des Ministres des idoles, le mauvais exemple de ceux avec qui ils vivent, ne les fassent retomber dans leurs anciens égaremens.

---

## CHAPITRE XV.

### *Des Juremens.*

**O**N se servoit autrefois plus fréquemment qu'on ne fait aujourd'hui, des juremens & des épreuves équivoques du feu & de l'eau dans les affaires ecclesiastiques & civiles. Les abus qui s'y étoient introduits, ont obligé les Souverains de les deffendre.

Mais ces prétendues preuves sont passées chez les Negres; & rien n'est si ordinaire aujourd'hui. Les Missionnaires ont inutilement tâché jusqu'à présent d'en détruire l'usage, depuis qu'ils ont reconnu qu'elles étoient tout à fait dénuées de verité, de justice, & de jugement; conditions pourtant absolument nécessaires, pour former

un jugement sûr & équitable.

D'ailleurs, les Missionnaires ont reconnu par une longue expérience, que ces preuves prétendues, ne se faisoient que par la voye de la superstition, des enchantemens, & autres cérémonies magiques; soit qu'on les opere par le moyen de l'eau bouillante, des fers ardens, ou des poisons. Ces manieres sont différentes dans le Congo, dans Angole, & dans Matamba.

Maniere de  
proceder  
par les ju-  
semens.

Lorsqu'un Juge de Congo veut abrégér les procédures qu'il faudroit faire pour découvrir si un accusé est véritablement coupable du crime qu'on lui impute, il le fait conduire au *Ganga*, ou Ministre des juremens. Ce Ministre après l'avoir exhorté à dire la verité, & l'avoir menacé de toute la colere des dieux, s'il persiste à nier le fait dont il est accusé, en cas qu'il soit coupable; lui met dans la bouche une certaine composition préparée avec les cérémonies de l'art magique, & le contraint de conjurer les dieux de le punir severement, s'il n'a pas dit la verité. Les gens timides aiment autant avoüer leurs crimes & en être punis par les hommes, que de s'exposer à la cruelle vengeance qu'ils apprehendent que leurs dieux n'exercent sur

eux. Mais il y a des esprits forts, à qui un parjure ne coûte rien. Ils font le serment, & les imprécations les plus horribles, & sont renvoyez absous, ou du moins, on laisse à la justice des dieux, le soin de les châtier.

Mais ils ont un moyen de se rassurer contre les impressions que la peur de la colere des dieux a faites sur eux. Ils vont promptement trouver un autre *Ganga* nommé *Nzi*, qui a le pouvoir d'absoudre des faux sermens, & de reconcilier les parjures avec les dieux. Après qu'on a fait son marché avec lui, & qu'on l'a payé, il frotte la langue du parjure avec un fruit de palmier, en prononçant certaines paroles diametralement opposées aux imprécations qui ont été faites, & le renvoye absous à pur & à plein du faux serment qu'il a fait, des imprécations qu'il a prononcé contre lui-même, & tout-à-fait reconcilié avec les dieux. De cette maniere, les parjures n'ont plus à craindre ni la colere des dieux, avec qui le *Nzi* les a reconciliez; ni les peines dûes à leurs crimes, dont ils ont été déclarez innocens. S'il se trouvoit des *Nzi* dans certaines parties de notre monde, ils auroient souvent de la pratique, & ga-

Ganga des  
faux ser-  
mens.

gneroient bien leur vie ; car on trouve par tout des parjures & des esprits forts.

Nous allons mettre ici tout de suite les juremens qu'on exige des accusez , & les épreuves dont on se sert pour les convaincre , & pour découvrir la verité.

Expérience  
par les co-  
quilles.

En quelques Provinces éloignées de la Cour du Roi de Congo , on applique à la tempe des accusez , une de ces coquilles qui servent de monnoye dans le pays ; & on accompagne cette application , de certaines paroles , qui sont des conjurations magiques. Si la coquille tombe aussi-tôt d'elle-même , l'accusé est déclaré innocent : mais si elle s'attache à sa peau , il n'en faut pas davantage ; il est convaincu du crime , plus autentiquement ; que si vingt témoins *de Visu* , témoignioient contre lui : il est aussi-tôt châtié selon l'exigence du cas.

Expérience  
de la bou-  
teille de bi-  
tume.

Dans les lieux situez au bord de la mer , les Ministres se servent d'une petite bouteille composée d'un certain bitume , & préparée avec les cérémonies de leur art. Ils l'enforcent dans l'eau ; & quand elle est pleine , ils obligent l'accusé à boire la liqueur qu'elle contient ; après qu'il a prononcé



les imprécations ordinaires contre ceux qui ne disent pas la vérité. Cette cérémonie est toujours accompagnée de quantité d'extravagances & de rits superstitieux. Mais quoiqu'elle soit extrêmement douteuse & sujette à caution, elle ne laisse pas d'être des plus en usage, à cause de la facilité qu'il y a de la pratiquer, & de la persuasion où ils sont, que cette liqueur fera mourir sur le champ le coupable.

L'épreuve que nous allons décrire, se nomme *Nde fiand zundu*. On lave le marteau ou la masse d'un taillandier dans l'eau, avec les cérémonies extravagantes des *Ganga*. On entonne ensuite cette eau dans le gosier de l'accusé, avec assurance qu'elle le contraindra de déclarer la vérité. La peur que cette cérémonie inspire à quelques esprits plus foibles que les autres, les oblige de déclarer la vérité, & de confesser leur crime: mais il arrive bien plus souvent, que la force du démon & de ses Ministres devient inutile, & que les accusez ne disent mot; sauf à eux d'aller trouver quelque *Nzi*, & de s'accommoder avec lui.

On se servoit autrefois dans la Comté de Sogno, de l'eau dans la-

Epreuve  
appelée  
*Nde fiand  
zundu.*

quelle le *Mani Sogno*, c'est-à-dire, le Comte de Sogno; s'étoit lavé les pieds. On recueilloit cette eau avec soin; & le *Ganga*, nommé *Nfia maza a Masogno*, surintendant de ces sortes d'épreuves ou juremens, la conservoit chez lui.

Epreuve *Maquimi*. Mais depuis que ces Princes se sont fait Chrétiens, ce droit, & la vertu de cette eau, sont passés à un Prince idolâtre nommé *Maquimi*. C'est donc de la lavure de ces pieds, dont les idolâtres se servent aujourd'hui avec aussi peu d'effet, que par le passé.

Epreuve du pilon. Voici une autre superstition, ou une autre folie de ces Peuples. Ils lavent avec de certaines ceremonies, une quantité de mahis avec l'eau d'un certain lac; & après l'avoir bien pilé, ils obligent l'accusé de lécher le pilon plusieurs fois; supposant, qu'en le faisant, il ne pourra s'empêcher de découvrir la vérité qu'on veut tirer de sa bouche. Mais pour y réussir plus aisément, ils le font jeûner; & le menacent continuellement de le faire mourir, s'il continue à nier le crime dont il est accusé. La diette excessive qu'ils lui font faire, jointe à leurs menaces, troublent à la fin l'imagination du malheureux accusé. Les crimes vrais ou



1. Olongengue

2. Chilumbo

1. Bulongo

2. Oroncío

fi  
à  
é  
n  
le  
u  
q  
n  
n  
d  
n  
d  
n  
e  
n  
f  
c  
b  
H  
c  
n  
e  
c  
l  
b  
e  
c  
e

faux dont on le charge se présentent à lui, & l'obligent à la fin, de laisser échapper quelques paroles, qui donnent à établir quelques soupçons que le Juge inique prend aussi-tôt pour une confession & un aveu authentique; & sur cela il le condamne à la mort. Ce jurement ou cette épreuve se nomme *Ndetia Quisu*, dans la langue du pays.

C'est la plus dangereuse & la plus trompeuse de toutes les épreuves pour découvrir les crimes cachez; le Ministre qui s'en fert, & l'arbre qu'il employe pour cela, portent le même nom. Ils s'appellent *Neassa*. On l'employe pour découvrir les sorciers & les magiciens. Le *Neassa* est un arbre d'une hauteur extraordinaire. Son bois, qui est rougeâtre, a une propriété essentielle pour guérir les maux de dents & les gencives offensées; & mon Auteur avoue en avoir vû des effets surprenans, quoiqu'il ait une qualité si venimeuse & si maligne, que les oyseaux qui passent dessus, tombent par terre, & meurent aussi-tôt.

Lors donc que le Ministre *Neassa*, ou plutôt, le fourbe & le magicien qui porte ce nom, veut faire cette épreuve; il assemble le Peuple, il

Epreuve  
du *Neassa*.

met d'un côté les parens de l'accusé, & de l'autre ses accusateurs : & , selon le marché qu'il a fait avec les uns & les autres , soit pour lui conserver la vie , ou la lui faire perdre ; il lui présente dans un vase plein d'eau , une quantité de poudre de l'écorce de ce méchant arbre , après qu'il a prononcé sur ce breuvage une défense expresse de lui nuire , s'il est innocent , & un ordre exprès de le faire mourir , s'il est coupable : comme s'il avoit entre ses mains une puissance absolue sur ces choses inanimées.

Mais la vérité est , que selon le marché qu'il a conclu avec les uns & les autres , il sçait & il donne la quantité nécessaire de cette poudre ou de quelque autre de même couleur , qu'il est bien sûr qui ne produira aucun effet dangereux , & qui s'écoulera aisément & promptement par les urines.

Après que l'accusé l'a avalé la potion , le Ministre le met entre les mains de quelques vigoureux sauteurs ; qui le prennent par les bras , & le font sauter & danser , & l'agitent de cent manieres différentes & très-violentes ; pendant que ses parens poussent des heurlemens vers le ciel , pour le conjurer de faire connoître l'innocence

de l'accusé, & que de l'autre côté, les accusateurs font les mêmes cris, pour demander justice.

Le ciel, c'est-à-dire, les idoles, ni leur Ministre d'iniquité, ne prennent gueres de part à ces prieres; il sçait à quoi s'en tenir, selon le marché qu'il a conclu, & dont il a reçu le payement. S'il a été gagné par les accusateurs, & qu'il ait donné une dose raisonnable de poison, ce malheureux tombe bientôt sans connoissance & sans mouvement; le voilà convaincu à l'heure même, toutes les autres preuves sont superflues, il est digne de mort; les accusateurs fondent sur lui, le chargent de coups & de playes, & achevent de le tuer: si au contraire il a trouvé moyen d'acheter les bonnes graces du Ministre, & de n'avoir reçu de sa main, qu'une potion saine, ou du moins indifferente; le mouvement des fauteurs l'excite à uriner, & le voilà déclaré innocent: & aussitôt ses parens, ses amis, ses accusateurs mêmes, le viennent feliciter de son innocence, l'embrassent, le conduisent chez lui par honneur, & lui témoignent autant d'amitié, qu'ils lui avoient montré de haine.

Quoique tout le monde sçache les

fourberies de ces mauvais Ministres, les Negres en sont si entêtés, qu'ils ne pensent seulement pas à ouvrir les yeux là-dessus. Ils courent à la vengeance & au sang comme des bêtes féroces; & leur haine est si terrible, que la mort même de l'accusé ne les rassasie pas. Il faut que ses plus proches parens passent par la même épreuve; & quand ils sont assez riches pour contenter l'avarice de ces cruels Ministres, on voit avec horreur, des familles entières totalement détruites!

Epreuve du  
fer ardent  
pour les  
gols.

Il y a un Ministre nommé *Nbau*, dont le prétendu talent est de découvrir les auteurs des vols. Celui-ci est des plus rusez & des plus fourbes de toute cette bande. Il ne se sert point d'eau ou de poison, comme les autres, mais d'un morceau de fer réellement tout ardent. Il y a pourtant lieu de croire, qu'il n'a d'autre secret, que celui que l'on voit pratiquer par nos charlatans en Europe; qui prennent des barres de fer toutes rouges, & qui passent sur leurs membres nus sans en recevoir d'incommodité, parce qu'ils ont eu la précaution de se munir de certaines onctions, qui empêchent l'activité du feu.

Celui-ci fait assurément la même chose.



chose. Après qu'il a fait rougir son fer, il le prend avec ses mains, l'applique sur différentes parties de son corps, en disant, que comme la chaleur de ce fer ardent ne le peut endommager, parce qu'il est innocent du vol dont il est question; de même celui qui en est soupçonné, n'en recevra aucun dommage, s'il n'est pas coupable; desorte que selon le marché qu'on a conclu avec lui, l'accusé prend le fer ardent, le manie, l'applique sur son corps, ou en souffre l'application sans en ressentir la moindre incommodité; graces aux préparations du *Nbau*, & au prix qu'il a reçu pour ses peines.

Quelquefois au lieu d'appliquer le fer chaud sur le corps de l'accusé, le *Nbau* prend un fil de coton ou de laine; & le tenant par un bout, & l'accusé par l'autre, ils le tiennent bien tendu. Dans cet état, il fait passer dessus un fer ardent. Si le fil brûle; voilà l'accusé convaincu, condamné, livré à la mort! Mais il ne prend feu que pour ceux qui n'ont pas sçu faire leur marché avec le *Nbau*: car quand on a traité avec ce Ministre, il sçait fort bien accommoder son fil, de maniere que le fer ardent n'y fait pas la moindre impression.

Quoique tout le monde soit conuaincu de l'adresse & des fourberies de ce *Ganga*, on ne laisse pas d'avoir recours à lui. C'est un des meilleurs talens, & des plus lucratifs ; parce qu'il y a bien des voleurs en ce pays, & bien des fols.

Les Congois, ceux mêmes qui sont baptisez, ne sont pas, pour la plûpart, moins entêtez de ces superstitions, que ceux qui sont encore enveloppez dans les tenebres de l'idolâtrie. Ils se donnent la liberté de se moquer des juremens que les Chrétiens exigent dans les civiles ou autres, parce qu'ils ne les voyent pas suivis d'aucunes peines réelles & subites, comme ils prétendent que le sont ceux que l'on fait devant les idoles, & par le ministère des *Gangas*. Ces Ministres impies se servent de ces sortes d'enchantemens, pour décrier & décréditer la Religion Chrétienne, disant que le Dieu des Chrétiens est bien foible, puisqu'il ne peut pas tirer la verité de la bouche d'un accusé, ni le punir, quand il s'est parjuré. On ne sçauroit s'imaginer combien ces cérémonies impies font tomber de Chrétiens, ni combien elles empêchent d'idolâtres de se convertir.

Les ceremonies que les *Gangas* pratiquent dans les Royaumes d'Angolle & de Matamba, sont d'une autre espece. Il y en a pour les juremens ou épreuves, qui se passent en public ; & d'autres, pour ceux qui se passent dans le particulier.

Ces derniers, qui arrivent presque tous les jours, parce que ces peuples sont extrêmement méchans & soupçonneux, ne consistent qu'en des imprecations, que les accusez font contre eux-mêmes, seulement en présence d'un *Ganga* & de leurs accusateurs. L'accusé après avoir nié le crime dont on l'accuse, dit tout haut : Si j'ai commis ce crime ; que le tonnerre tombe sur moi, & qu'il me fende en deux : que les ames de mes parens défunts m'enlevent tout à l'heure même avec elles : que je puisse devenir la proye de mes ennemis ; & autres semblable.

Mais quand le cas est plus grave, & qu'il merite une plus grande information, & plus d'attention ; on conduit l'accusé devant un *Ganga* : & là, en présence d'un grand nombre de personnes qu'il n'est pas difficile d'assembler dans un pays plein de gens paresseux & desœuvrez, on l'interroge ayant

Ceremo-  
nies des  
Royaumes  
d'Angolle  
& de Ma-  
tamba.

quelques idoles des plus respectez devant eux. Et sur le refus qu'il ne manque pas de faire, d'avouer le crime dont on le charge, on l'oblige de faire les imprécations que nous avons marqué ci-dessus, en prenant l'idole à témoin de son innocence, & jurant sur sa dignité, & quelquefois sur la vie du Roi.

Jurement  
appellé Bu-  
lango.

*Bulungo* est un espece de serment, qui se pratique differemment, selon la diversité des rits & des coûtumes des *Ganga* qui ont la surintendance de ces preuves. Quelques-uns prennent de la chair de certains serpens, avec la moëlle de quelques fruits, & le suc de quelques plantes; dont ils font un extrait, qu'ils font prendre à l'accusé, après l'avoit obligé à faire des imprécations horribles contre lui-même, s'il a caché la verité dans les interrogations qu'on lui a fait sur le crime dont il est soupçonné. Cet extrait n'est autre chose, qu'un poison violent, qui fait tomber celui qui l'a pris, dans des convulsions horribles. Il devient en peu de momens, hors de lui-même: le corps lui tremble, comme s'il étoit paralytique, il ne peut se soutenir, il tombe; & s'il ne se trouvoit quelque personne habile & charitable

pour lui donner du contre-poison, il mourroit bientôt : ce qui ne manque jamais d'arriver, quand on ne le secoure pas. Encore le secours qui lui sauve la vie, ne l'empêche pas de demeurer comme hébété, insensé, & tout-à-fait aliéné des sens. Mon Auteur en a vû quelques-uns, dans lesquels ce poison agissoit avec tant de violence, & les agitoit d'une si terrible maniere, que plusieurs hommes des plus forts, ne pouvoient en être maîtres, ni les remporter en leurs cases.

On voit par cet échantillon, qu'il dépend de la méchanceté de ces Juges avarés, de condamner les innocens, & de sauver les coupables ; selon qu'ils sont guidez par le sordide intérêt qui les fait agir, en diminuant, ou en augmentant la dose du poison ; en quoi consiste toute la formalité que ces malheureux Negres observent dans leurs contestations.

Quelques *Ganga*, au lieu de cet extrait, présentent à l'accusé un morceau de racine de Bananier. Cet arbre est trop connu pour nous arrêter à en faire ici une nouvelle description. Ils prétendent donc, que si les accusez ont fait un faux serment, ils ne pour-

Epreuve  
avec les racines du Bananier.

rent mâcher & avaler cette racine ; quoique d'elle même très-tendre & très facile à mâcher. Mais ces scelerats ont eû soin de la préparer avant que de la présenter aux accusez ; ils l'ont empoisonné , & l'ont rendue coriace & dure comme de la pierre : & comme ils sont obligez d'en faire l'essai eux-mêmes les premiers , ils se sont munis des préparatifs nécessaires , pour ne point sentir les mauvais effets qu'elle doit produire sur ceux qu'ils veulent perdre. Ils en mettent donc dans leur bouche , ils la mâchent sans peine , & l'avalent aisément & la présentent à l'accusé. Le malheureux là prend ; mais à peine l'a-t'il dans sa bouche , qu'il la trouve amère , tenace , gluante ; & à la fin , il lui semble avoir une pierre dans la bouche , & que ses dents ont perdu toute leur force. Il est à l'instant convaincu du crime dont il est accusé , & livré à la mort , comme s'il avoit été convaincu d'une nuée de témoins irréprochables !

Epreuve  
par le fruit  
du palmier.

D'autres *Ganga* se servent du fruit de palmier appellé *Emba*. Après qu'ils l'ont préparé à leur maniere , & qu'ils se sont munis des préparatifs nécessaires ; ils en font l'essai sur eux-mêmes devant tout le monde , afin de faire

voir, disent ils, que ce fruit n'a rien de mauvais pour les innocens, mais seulement pour les coupables. Ils obligent après cela l'accusé d'en mettre dans sa bouche. S'il n'a pas traité avec lui, & qu'il ne lui ait pas donné le contre-poison, le venin opere aussitôt sur ce misérable; il tombe en défaillance, & il est regardé comme convaincu du crime, & puni cruellement. Il arrive même souvent, que ces scélérats *Ganga* reçoivent des deux parties, & qu'après qu'ils en ont exigé tout ce qu'ils en pouvoient esperer, ils ne se font pas le moindre scrupule de faire perir un innocent, dont ils ont rendu la vie à ses ennemis.

Il arriva en 1660. lors que mon Auteur demuroit dans les missions de cet Etat infortuné, que deux Negres accusés furent obligés de se soumettre à cette épreuve. Ils allerent trouver le *Ganga*, & lui firent présent de la valeur de douze écus Romains; ce qui n'est pas une petite somme dans ce pays. Ce présent eut son effet, ils firent l'épreuve, & n'en reçurent aucun mal; & quoiqu'il y eût lieu de les croire coupables, ils furent déclarés innocens. Mais tous ne sont pas assez riches, pour acheter leur justification à si haut prix.

Histoire  
sur ce sujet.

Les Ganga sont obligez de partager leurs profits, non seulement avec le chef de leur Secte, mais encore avec le *Sona* ou Gouverneur; & c'est cet intérêt sordide, qui engage ces Gouverneurs, quoique Chrétiens, à fermer les yeux sur ces abus, & à favoriser & protéger les auteurs de l'idolâtrie: & ces épreuves si remplies de trahison. Aussi les Missionnaires ont beau leur représenter les ordres du souverain qui leur commande de s'opposer à ces sortes de preuves, ils ne manquent jamais d'échappatoires pour les éluder. Et c'est ce qui entretient ce Peuple ignorant, crédule, méchant, & vindicatif, dans ces superstitions, qui en font périr tous les jours un grand nombre, & qui ruinent les autres.

Epreuve horrible du Nicoffo. On appelle *Oroncio* une autre épreuve, qui se fait avec le fruit du *Nicoffo*, préparé par les *Ganga*, avec des poisons très-puissans. Ils ne laissent pas d'en faire l'essai, après s'être munis des préservatifs nécessaires; après quoi, ils contraignent l'accusé à avaler le reste de la potion. Le malheureux qui n'a pas traité avec le *Ganga*, ne prend qu'en tremblant cette coupe empoisonnée, après qu'on l'a obligé de faire des imprécations horribles contre lui-même.



me. Coupable ou non ; s'il n'a pas l'estomach préparé, il enfle dans le moment, il devient livide, il tombe dans une défaillance entière. Cette épreuve est si terrible, que plusieurs sçachant qu'ils y sont condamnez, tombent en défaillance, & se reconnoissent coupables, quoique souvent très-innocens, & aiment autant mourir par le fer, que d'être exposez aux douleurs que ce poison leur fait souffrir.

La troisième espece de jurement ou de preuve, s'appelle *Chilumbo*. Elle se fait avec une lame de fer, de quatre doigts de largeur. On la fait bien rougir, & on l'applique toute brûlante, depuis le pli du genouil, tout le long de la jambe, jusqu'au talon de l'accusé. Cette barbare question, est accompagnée de l'invocation des idoles, & de certaines supercheries, qui en rendent l'effet, vrai ou nul, selon le traité que l'on a fait avec le *Ganga*.

Mon Auteur avoue qu'il y a été pris lui-même. Voici l'histoire qu'il en rapporte. S'étant trouvé une fois à une de ces épreuves, dans le dessein de faire connoître à ces Peuples l'aveuglement où ils étoient, il vit avec étonnement, que le *Ganga* prit le fer ardent avec sa main, & l'appliqua sur la jambe de

Epreuve du  
fer chaud,  
appelée  
*Chilumbo*.

l'accusé; sans que ni l'un ni l'autre donnât aucune marque de sensibilité, ni que leur peau en ressentît la plus foible atteinte, ou le moindre vestige de brûlure. Il crut que le fer n'étoit pas chaud, mais seulement teint d'une couleur rouge. Pour s'en éclaircir, il le prit avec deux doigts, & se brûla très-vivement. Il dissimula cependant, & cacha la douleur qu'il ressentoit; & remit le fer à terre, bien convaincu qu'il étoit des plus brûlans: mais il étoit à propos de ne pas donner des marques de la douleur qu'il lui causoit, qui l'auroient exposé à la risée de tout le Peuple. Cette épreuve l'obligea de chercher le moyen de pénétrer & de découvrir ce secret; & en effet, il le scût quelque tems après. Il ouvrit la bouche d'un de ces *Ganga* à force de présens, & il apprit qu'ils se servoient d'une certaine poudre, dont ils se frottoient les mains & les autres parties du corps où l'on devoit appliquer le fer ardent, dont la vertu étoit telle, qu'elle empêchoit entièrement l'activité du feu; de manière qu'un homme dont tout le corps auroit été soupoudré, pourroit entrer dans un grand feu, sans en être incommodé. Il conclut, que ce secret étant purement naturel,

il n'y auroit pas grand danger de s'en servir, s'ils n'y joignoient pas leurs invocations impies & superstitieuses.

On appelle *Olungengua* la quatrième épreuve. On se sert pour cela, de petites cordes de palmier, bien filées, & bien fortes, dont le *Ganga* lie l'accusé de manière, qu'il les lui fait entrer dans la peau, avec des douleurs excessives, qui l'obligent à la fin d'avouer son crime. Mais selon le marché qu'il a fait avec l'accusé ou les acheteurs, il sçait le faire d'une manière que la douleur n'est jamais assez grande pour rien tirer de sa bouche; & quand il prévoit qu'il sera examiné de près, il se montre severe & sans quartier; mais il a eu soin auparavant, de faire prendre à l'accusé une potion qui endort tellement les chairs, que bien que les cordes y fassent de profondes playes, il ne les sent point, & il en est guéri peu de momens après qu'il est sorti de la torture; de sorte que, pourvû qu'on l'ait bien payé, il n'y a rien à craindre, ni pour la vie, ni pour l'honneur de l'accusé.

*Camuanga* est un jurement que les *Giagues* prêtent tous les ans, comme un renouvellement de la profession de leur institut. Il consiste dans une boi-

Epreuves  
des cordes  
de pal-  
miers,

son composée des plus puissans poisons, que ces malheureux Ministres sont obligez de boire, quoiqu'ils soient assurez par une experience qui n'a jamais manquée, que de dix, il en doit necessairement mourir un. C'est la dixme que le démon tire des corps de ces Ministres. Ceux qui échappent, sont obligez de faire des présens de bestiaux aux idoles, qui ont bien voulu leur conserver la vie. Ces présens sont partagez entre les idoles, & les Gouverneurs des villages & des Provinces. On voit par là l'horrible esclavage où ces misérables sont réduits.

Jurement  
appellé  
*Giagii*.

Il n'y a point de preuve ou de jurement, où l'on voye plus à découvert, les fraudes & les fourberies des Ministres & l'illusion des Peuples, que dans celui qu'on appelle *Giagii*. Voici de quelle façon on le pratique. On met dans une terrine enduite de *Veconde*, qui est une terre rougeâtre, du feu avec des piéces de caebaces dans lesquelles on a conservé de l'huile; & on laisse tomber dans le fond du vase, une petite pierre. On y joint encore d'autres ingrédients combustibles; & quand toutes ces matieres sont bien allumées, on oblige l'accusé de mettre la main nue dans le vase, & d'en tirer la petite



Bagi



1. Giacio

2. Comungo.



Pierre. S'il se brûle, le voilà convaincu, il n'en faut pas davantage : mais s'il ne se brûle point, toute l'assemblée le proclame innocent, sans autre examen ni information ; on lui en fait compliment, & on le reconduit chez lui avec honneur.

Il n'est pourtant redevable de tout cela, qu'à sa bourse ; il l'a sçu délier à propos, & contenter l'avarice du Juge, qui a eu soin de lui oindre les mains avec le suc de certaines herbes qui résistent au feu le plus ardent, comme on dit que le vif-argent, qui de sa nature est froid, peut être préparé d'une manière qui augmente tellement sa froideur, qu'il résiste à l'action la plus violente du feu.

Si les accusateurs ont résolu de faire périr l'accusé, & qu'ils aient gagné le Juge, il ne manque pas de les servir pour leur argent, après même qu'il en a reçu de l'accusé. Il le trompe en lui oignant les mains d'un onguent de même couleur que celui dont on se sert pour résister au feu, mais qui a une qualité toute opposée ; car il est exœssivement chaud, & augmente tellement la chaleur des matières enflammées, qui sont dans la terrine, que le malheureux condamné à cette épreuve

quant de quelle maniere le Juge les trompoit ; sans avoir jamais pû leur ouvrir les yeux. Après qu'ils l'avoient entendu , ils se contentoient de lui dire en leur langage , *cna tembulungo* : il est impossible que nos Juges se trompent ; cela ne peut pas être , cela est impossible.

Outre ces juremens solennels & ces épreuves publiques , les Negres en ont plusieurs de moindre aparat , & qu'ils pratiquent entre eux sans ceremonie , & sans l'intervention d'aucun Juge ou d'aucun Ganga.

Lors donc qu'ils veulent assurer quelque chose dont ils voyent que l'on doute , & s'obliger par un serment à tenir la parole qu'ils donnent ; ils prennent un peu de terre qu'ils mettent dans leur bouche , ou bien ils mâchent une feuille d'arbre , ou bien ils écrasent un fruit entre leurs mains , ou autres choses semblables ; qui sont des imprédations qu'ils font contre eux-mêmes , de devenir comme de la boue , d'être brisez comme un morceau de bois sec , écrasez comme une feuille d'arbre , ou comme un fruit.

Ces sermens qu'ils font souvent à faux , leur donnent tant de scrupule , qu'ils ne prennent aucun repos , qu'ils



ne s'en soient fait absoudre par un *Ganga*. C'est le gagne pain de ces Ministres : car selon la qualité du serment ils veulent être payez , avant de prononcer la prétenduë absolution.

Il arrive souvent , que deux Negres étant mal ensemble , jurent reciproquement de ne jamais se parler. Leur naturel inconstant fait qu'ils s'en repentent aussi-tôt ; mais le jurement est fait & accepté de part & d'autre , & ils se croient tellement liez , qu'ils ne peuvent pas se délier eux-mêmes : il faut pour cela acheter le ministere de *Ganga*. Si avant d'être délivrez de leur serment , il arrive que la necessité ou l'imtemperance de leur langue , les oblige de se parler ; ils se croient perdus un moment après. On les entend crier , je suis mort , c'est fait de moi , j'ai faussé mon serment. Ils courent au *Ganga* , se prosternent à ses pieds , lui apportent des présens , lui demandent misericorde. C'est alors que ce Ministre fourbe se jouë tout à son aise de leur simplicité , il augmente leur peur tant qu'il peut , il leur dit que les dieux sont étrangement irritez ; qu'il ne sçait comment les appaiser & empêcher les effets de leur colere , qui est prête à tomber sur eux ; il fait la chose tout-à-

fait desespérée, & leur dit qu'on ne fausse pas ainsi *Ongii a calunga* : c'est ainsi qu'on appelle ce serment. Il s'appaïse peu à peu, à mesure qu'il voit les présens qu'on lui apporte; & à la fin quand il en a tiré tout ce qu'il a pû ou voulu, il fait quelques ceremonies devant ses idoles, & prononce leur absolution.

Il se trouve pourtant parmi les Nègres des esprits forts, qui croient que le peché n'est pas grand, quand ils ne l'ont commis qu'une fois; & qu'il suffit de regarder le *Ganga*, sans lui parler, pour être absous. Les *Ganga* les regardent comme des heretiques & des impies, & ne cessent de déclamer contre eux. Ils y sont interessés, car cela diminue leurs gains; & peu à peu, on negligeroit totalement de venir acheter leurs suffrages & leur absolution.

Mais il ne s'est trouvé personne jusqu'à present qui ait été assez hardi pour tomber deux fois dans cette faute, sans s'en être venu accuser, & sans en avoir acheté l'absolution.

Cette recidive est plus difficile à expier, principalement quand on a ajoûté au jurement, la ceremonie de se mettre de la terre dans la bouche; & il en

coûte bien davantage : mais aussi la cérémonie de l'absolution est-elle plus difficile. Il faut que le *Ganga* pile certaines racines , & que les ayant reduites en poudre , il les mette dans un petit trou creusé exprès , en prononçant certaines imprécations contre celui qui a fait le serment ; après quoi il lui ordonne de se prosterner devant le trou , & de détester son jurement. Lorsqu'il l'a fait relever , il lui donne un verre d'eau à boire : c'est le sceau de l'absolution , & la marque de sa reconciliation avec les dieux.

Quoique les pratiques des *Ganga*, soient assez différentes sur ce point ; ils conviennent tous en ce qu'ils ne donnent point ces absolutions sans en être bien payez , & toujours par avance.

Si quelque malheureux jure par l'honneur d'une idole , & qu'il se parjure , ( ce qu'on regarde comme un blasphème , ) & qu'il ne vienne à se repentir de son crime , & à demander l'absolution ; le *Ganga*, gardien de cette idole à qui il s'adresse ; après lui avoir fait une severe reprimande , & avoir reçu son honoraire , prend la bête consacrée à l'idole , lui lave la tête avec de l'eau , & fait boire cette eau

au Penitent : c'est là la marque de son absolution. Mais elle seroit nulle , s'il ne payoit pas le prix de la bête , comme si elle avoit été immolée ; quoique le *Ganga* la conserve en vie , & qu'elle lui serve à tromper ces timides mortels.

Il y a des Negres qui jurent par la benediction du Roi ; se soumettant à la perdre , si leur serment n'est pas vrai. Ce serment est rare , parce qu'ils estiment cette benediction , au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Il y a pourtant des Negres , qui dans un besoin pressant , vendent à d'autres leur part de cette benediction : mais quand le besoin est passé , ils se repentent de ce qu'ils ont fait , ils en sont au desespoir ; ils se croient perdus sans ressource , & s'imaginent que tous les malheurs vont pleuvoir sur eux & sur leur famille ; & à cela , il n'y a point de remede.

Ceux qui ont fait un faux serment sur la benediction du Roi , sont ajournez au tribunal du Roi , & obligez de prouver qu'ils ne se sont point parjurez. Pour cela , le Roi permet qu'ils s'approchent de sa personne ; & que prenant avec respect son bras gauche , ils le levent en l'air. S'ils en viennent à

bout, ils sont repetez gens de bien & d'honneur, & leur serment veritable. Mais quand ils se sentent coupables, la presence du Roi leur imprime tant de crainte, qu'ils n'osent entreprendre cette action : un tremblement violent les saisit depuis les pieds jusqu'à la tête ; les voilà convaincus de parjure, & comme tels, punis severement du dernier supplice.

Quand quelques particuliers sont soupçonnez de conspiration contre le Roi ou l'Etat, on les oblige de se purger de ce soupçon, en buvant de l'eau avec laquelle le Roi ou le *Ganga* principal, se sont lavez les pieds. Cette ceremonie se fait en public. Avant de boire cette eau, les accusez sont obligez de faire contre eux-mêmes des imprecations, & de se souhaiter un déluge de toutes sortes de malheurs. Après cela, ceux qui prennent cette potion sans hesiter, & sans que la saleté d'une pareille boisson leur cause des soulèvements d'estomach, sont déclarez innocens ; & comme tels, honorez de toute la Cour ; au lieu que ceux qui marquent quelque peine à se soumettre à cette épreuve, à prêter le serment, & à avaler cette potion dégoutante, sont regardez comme coupables, & punis

sur le champ , sans autre information.

Que peut-on dire ou penser d'une telle maniere d'administrer la Justice? Supposé même que les Juges , ames venales & accoutumées au crime, n'augmentassent pas l'horreur naturelle qu'on doit avoir , de boire une liqueur si sale & si pleine d'ordures. Pour s'en convaincre , il faut remarquer que les Princes & les grands Seigneurs ne manquent jamais de se frotter soir & matin , avec de certains onguens & de certaines poudres , qui servent non seulement à les tenir propres , mais encore à les préserver des poisons & des sorts que l'on pourroit jeter sur eux. Ainsi plâtrez , pour ainsi dire , ils vont nus pieds , & ramassent toutes les ordures qui se trouvent dans leur chemin : & la sueur de leurs pieds se joignant à ces poudres , ne peut que répandre dans l'eau dont ils se lavent , une odeur très-defagréable , & un très-mauvais goût. Or , qui peut avoir un estomach assez fort , pour n'être pas attaqué de nausées & de vomissement , quand il est obligé d'avalier de telles potions? C'est pourtant de là que dépendent la vie , l'honneur , & les biens de ces malheureux accusez , & sou-

vent de toute leur famille; dont pour l'ordinaire, tout le crime est de n'avoir pas eu l'estomach à l'épreuve de ces sortes d'ordures!

Mon Auteur remarque pourtant que tous les grands, quoique pour l'ordinaire, faciles à se laisser surprendre aux calomnies & aux flatteries, ne sont pas tous également susceptibles de ces injustices; & que ceux qui ont quelque commerce avec les Européens, tombent plus rarement que les autres dans ce défaut. Il rapporte sur cela une histoire qui lui a été racontée par un nommé Dom Caliste Zelote, homme d'honneur, qui a servi pendant plusieurs années d'interprète aux Missionnaires.

Il dit donc, que quelques marchands Chrétiens s'étant trouvez à la Cour du Roi de *Micoco*, furent accusés d'un crime: pour la justification duquel le Roi prétendit, qu'ils devoient se purger selon les Loix municipales de l'Etat. Les marchands Chrétiens refusèrent constamment de s'y soumettre, disant que cela leur étoit absolument défendu par les Loix de leur Religion: mais ils offrirent d'attester leur innocence en jurant sur les saints Evangiles, pourvu que ceux qui les

accusoient, jurassent selon les Loix de l'Etat. Le Roi accepta le parti; & quoi-que le Ministre idolâtre fit tout son possible pour favoriser l'accusateur, qui étoit de sa Religion, il manqua son coup, de sorte qu'il fut convaincu de fausseté & de malice.

Ce succès, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna le Roi. Il pensa d'abord que les marchands Chrétiens avoient corrompus le *Ganga* par des présens: il résolut ensuite, de s'éclaircir de la fidélité ou de l'infidélité de ce Ministre. Pour cet effet, il feignit qu'on lui avoit dérobé une grosse de bouges; & fit tomber ses soupçons sur deux de ses serviteurs. Ils furent arrêtés, emprisonnés, & rigoureusement interrogés. Comme ils se défendirent avec la fermeté que donne une bonne conscience, le Roi ordonna qu'ils seroient appliquez aux épreuves, & qu'ils feroient les sermens qui sont en usage dans le pays. Il fit ensuite entendre sous main au Ministre qui devoit faire les épreuves & recevoir les sermens, qu'il étoit de sa reputation de contenter le Roi. Celui-ci se flattant que c'étoit pour lui un moyen sûr de gagner les bonnes grâces du Roi, chargea si bien la dose de la potion, que ces deux



deux innocens ne la pouvant supporter, furent jugez coupables, & condamnés à la mort. On remit leur supplice au lendemain; & comme on les y conduisoit, le Roi déclara au peuple l'artifice dont il s'étoit servi pour découvrir la fidélité du *Ganga*; fit délivrer, & recompensa les deux innocens, & fit sur le champ couper la tête à ce méchant Juge, & défendit qu'on se servit à l'avenir dans ses Etats, de pareilles manies pour découvrir la vérité.

Il connut qu'une Loi dont les Ministres étoient si corrompus & si dépravés, ne pouvoit être bonne; & il résolut de se faire Chrétien. Il demanda des Missionnaires pour l'instruire; mais le Roi son voisin, qui étoit un idolâtre des plus zélés, ne voulut jamais leur permettre le passage sur ses terres: ce qui fit évanouir les projets de ce pauvre Prince.

Au reste, continue mon Auteur, les Missionnaires doivent se souvenir, qu'encore que les Negres témoignent tant de fermeté à tenir les sermens qu'ils ont fait, qu'ils n'osent, ou du moins qu'ils semblent n'oser y manquer d'un jota, la plupart cependant s'en moquent, dès qu'ils croient le

pouvoir faire impunément : tant leur naturel est porté au changement & au libertinage.

Un Européen riche ; & qui avoit plusieurs esclaves , s'apperçut qu'il manquoit tous les jours quelque chose dans sa maison. Et comme ces vols fréquens ne pouvoient venir que de ses gens , il leur dit , qu'il vouloit leur faire prêter le serment à la mode de son pays , qui étoit bien plus sûr , que celui des Ganga. Il attacha pour cet effet unealebasse dans un lieu obscur, après l'avoir bien frottée d'huile de palme , & leur commanda d'aller tous les uns après les autres , donner du plat de la main sur laalebasse. Cela fut executé , & les ayant fait ranger en rond , & montrer leur main , il se trouva qu'ils avoient tous la main graissée , un seul excepté , qui se sentant coupable , n'avoit osé toucher laalebasse : il fut ainsi convaincu , & châtié , après qu'il eût avoué son crime.

---

#### CHAPITRE XVI.

*Observations superstitieuses pratiquées par les Negres.*

Si mon Auteur ne s'étoit pas engagé à nous donner en détail , tout

ce qui peut faire connoître à fond le génie des Negres dont il décrit l'Histoire; il negligeroit de la charger de quantité de choses peu considerables, & encore moins interessante pour les Lecteurs. Mais ayant consideré que toute petites qu'elles sont, elles ne laissent pas de répandre bien du jour sur les mœurs & les inclinations de ces peuples sauvages, cachez dans l'épaisseur des forêts, & dans ces lieux qui ont été pendant tant de siècles, inaccessibles aux Européens; il a crû qu'il devoit ces veritez aux curieux, afin de ne leur laisser rien à souhaiter, de ce qui peut leur donner une connoissance entiere & parfaite de ces peuples.

Il dit que lorsque les Congois ont resolu de porter la guerre chez leurs voisins, ils se gardent bien de rien entreprendre, avant d'avoir consulté les Devins, pour découvrir quel succès elle doit avoir. Car quoiqu'on puisse dire que ce Royaume est Chrétien, du moins la plus grande partie, & que le Roi en ait banni les Ministres de l'idolâtrie; on ne laisse pas d'y en trouver encore grand nombre, soit par le soin qu'ils ont de se tenir cachez, soit par la connivence des Gouverneurs, qui étant eux-mêmes des mauvais

Chrétiens ou des avarés qui y trouvent leur intérêt, les protègent & ferment les yeux sur tout le mal qu'ils font, & l'idolâtrie secrète qu'ils y entretiennent.

Lors donc qu'ils veulent consulter l'avenir sur le succès d'une guerre, ils mettent sur le feu une marmite de terre; ils la remplissent d'eau & de certains ingrédiens, que les Ministres ont préparés avec les superstitions de leur Secte: & par la force de leurs enchantemens; ils s'imaginent contraindre l'esprit qui préside sur leurs ennemis, d'entrer dans cette marmite bouillante, & de s'y laisser brûler. On augmente le feu & les conjurations, jusqu'à ce que cet esprit lassé de souffrir, & vaincu par la rigueur du tourment auquel il est exposé, se détermine enfin à donner des signes de ce qui doit arriver, afin de se délivrer de ce supplice. Ces signes ne sont connus que des Ministres. S'ils sont favorables, l'armée part pleine de confiance d'une victoire assurée: s'ils ne le sont pas, on met bas les armes, on cherche à faire un accommodement, en attendant une occasion qui promette un plus heureux succès.

Dans quelques endroits on met la

marmite sur le feu, sans y mettre de l'eau, & quand elle est bien rouge, ils la renversent, la bouche en bas & le fond en haut; & se chauffent à cette chaleur. Ils prétendent qu'elle leur donne du courage, de la force, & qu'elle les rend invincibles.

C'est encore une de leurs pratiques, avant de sortir de leurs bourgades & de se mettre en chemin pour livrer une bataille, d'aller se prosterner devant les sepulchres de leurs ancêtres, & de les supplier de leur donner la force & le courage de ceux d'entr'eux qu'on a regardé pendant leur vie comme des Heros. Ils leur adressent leurs prières, dans lesquelles ils mêlent toutes les louanges dont ils se peuvent aviser; afin que les esprits des morts, flattez par ces éloges, leur accordent plus aisément ce qu'ils attendent d'eux.

Leurs superstitions sont infinies, & toutes des plus ridicules. Lorsqu'ils sont assemblez pour traiter de quelque affaire civile, de guerre, ou de Religion; s'il arrive que les chiens aboyent d'une maniere extraordinaire, ce qui à la verité est très-rare dans ce pays, ils rompent l'assemblée, parce qu'ils prennent ces aboyemens à mauvais augure. Ils pensent de même des cris des

oiseaux nocturnes, de ceux du renard, & d'un certain animal qui lui ressemble, qu'ils appellent *ndulu* : le chant des coqs, hors les tems ordinaires, leur présage le malheur; & leur fait abandonner les résolutions prises, quoiqu'elles paroissent devoir avoir un succès favorable.

C'est encore pour eux un présage funeste, de voir voler plusieurs corbeaux ensemble. Ils s'imaginent que ce sont les ames de leurs Heros, qui les avertissent de quelque disgrâce, de sorte que tout leur paroissant désespéré, ils s'abandonnent aux cris & aux larmes, & negligent absolument de prendre les moyens convenables pour éviter ces prétendus malheurs, disant que ce seroit inutilement, & qu'il leur est impossible d'éviter ce que leurs ancêtres leur annoncent.

C'étoit autrefois la coutume dans la Province de Batta, de consacrer un bouc noir au démon, avant de donner une bataille. On le mettoit dans le premier rang de l'avant-garde, & on observoit avec soin les mouvemens de cet animal. S'ils étoient lens, & qu'il marquât de la crainte; ils auguroient mal du succès du combat: si au contraire il étoit assuré, & qu'il marquât

de la fierté ; ils se tenoient sûr de la victoire. Mais s'il arrivoit qu'il fût tué par les flèches des ennemis au commencement du combat : tous ceux qui s'en appercevoient prenoient aussitôt la fuite, & entraînoient après eux le reste de l'armée. En 1635. quelques Missionnaires Capucins s'étant trouvez dans une armée de Congois, où malgré tout ce qu'ils avoient pû dire, on n'avoit pas laissé de faire cette consecration impie, & cet animal ayant été tué des premieres flèches qui furent tirées ; l'armée se mit à la débandade. Mais ces Peres genereux, & dont beaucoup ont endossé la cuirasse avant que de s'être revêtus du froc de Saint François, rallierent un nombre de leurs Chrétiens, rétablirent le combat, & remporterent une victoire glorieuse & complete, malgré l'augure funeste du bouc tué.

Les Gouverneurs & les Seigneurs qui ont de l'autorité, entretiennent pour le service de leur principale femme, une fille qu'on appelle la *Chivella*. On la croit vierge, chose rare dans le pays ; & par honneur pour sa vertu : on lui donne la garde de l'étendart, des flèches, & du bouclier du Seigneur, & du tapis de pied, quand il est

d'un rang à se servir de cette marque de distinction. On s'imagine que sa pureté virginale, donne à ce qu'elle garde, une vertu extraordinaire, qui se répand sur celui qui s'en sert.

Mais quand on s'apperçoit qu'elle a flétri sa virginité, on jette toutes ces choses comme immondes, & capables d'attirer des malheurs sur celui qui s'en serviroit.

Quand au contraire elle s'est maintenüe dans cet état, si rare dans le pays, & qu'elle consigne ces armes toutes pures au Seigneur qui l'en avoit faite dépositaire; il ne manque pas de la récompenser honorablement de sa fidélité. Pour l'ordinaire ces armes sont suspenduës au travers de la chambre de la *Chivella*, ou attachées à de certains arbres qui en sont voisins, qui sont consacrez à cet usage, & qu'il est étroitement défendu de couper, ni même de s'en approcher. On en voit beaucoup dans le Congo & dans les Royaumes voisins; & comme je crois, ils y sont en bien plus grand nombre, que ces Vestales. Les Missionnaires Capucins ont essayé bien des fois, de désabuser les Peuples de ces superstitions, sans en avoir pû venir à bout; elles y sont trop enracinées: ils n'ont même



jamais osé abattre ces arbres. Malheur à quiconque seroit assez hardi pour en former le dessein , ou qui mettroit quelque ordure à leur pied ; ou il lui en coûteroit la vie , ou pour le moins , il seroit exposé à un châtement rigoureux.

Le Roi Dom Alvare , qui supplia le Pape par ses lettres , de lui envoyer des Missionnaires Capucins , étoit né à *Esquilu*. Ses Peuples portent un grand respect à un endroit de la forêt , où selon la tradition constante du pays , ses premiers Rois faisoient leur demeure. Ce lieu est en si grande veneration parmi eux , que des personnes dignes de foi , ont assuré mon Auteur , que quand on passe aux environs , on n'ose pas tourner la vûte de ce côté-là ; tant ce lieu leur paroît respectable : ils sont persuadés que s'ils le faisoient , ils mourroient sur le champ. Mon Auteur se moqua de cette relation , croyant qu'il y avoit en cela plus de simplicité , que de verité ; & que ce n'étoit qu'une terreur panique : mais cela lui ayant été confirmé par un grand nombre de gens sages & éclairés ; il a cru que les démons s'étoient nichez dans cet endroit , & qu'ils soutenoient par leurs prestiges , les bruits qui s'étoient ré-

pandu parmi le Peuple, sur lequel ils exerçoient une tyrannie, dont il n'y a que la Foi en JESUS-CHRIST, qui les puisse délivrer.

Il y a une Lagune auprès de *Simboamburi*, dans laquelle on prétend qu'un prodigieux serpent se fait voir de tems en tems, qui a la vertu de guérir les fols.

Lorsqu'il y a un fol dans une famille, on le conduit au bord de ce Lac; on lui lie les pieds & les mains, & on le jette à l'eau. Le serpent medecin ne manque pas de le venir prendre aussitôt, & de l'entraîner au fond du Lac; d'où au bout de vingt-quatre heures, il le remet au bord, délié, & guéri de sa folie. Si le fait étoit bien prouvé, il mériteroit qu'on l'admirât. Mais on peut croire, sans scrupule, que c'est un de ces contes dont les Ministres des idoles entretiennent ces Peuples simples & ignorans, pour donner du relief à leurs faux dieux.

Le Pere Jérôme de Monte-Jarchio, a été exprès voir cette Lagune, mais le serpent ne jugea pas à propos de se montrer; & quoiqu'il ne manquât pas de fols dans le pays, on ne se mit point en devoir d'en exposer aucun pour être guéri.

Mon Auteur avouë qu'il a vû dans les Provinces de *Bondo* & de *Ganghol-la*, beaucoup d'animaux monstrueux; & même plus communément que dans les autres quartiers de ce Royaume, sans qu'il lui soit jamais venu en pensée, qu'il y eût quelque chose de surnaturel dans ces monstres qu'il a regardé, ou comme des jeux de la nature, ou comme des productions du mélange de differens animaux: ce qui a fait dire il y a bien des siècles, que l'Afrique étoit le pays des monstres. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les Negres s'en font des divinités, leur offrent de l'encens, & les adorent.

On voit dans le Territoire de *Baensa*, dans la Duché de *Sundi*, certaines plantes très-hautes; sur les branches desquelles on prétend que les démons se font voir sous la figure de serpens. Il pourroit fort bien se trouver que ce seroient de vrais serpens: car tout le monde sçait que dans l'Afrique, aussi bien que dans l'Amerique, les serpens s'entortillent au pied des arbres, & montent jusqu'au sommet: cela arrive tous les jours, & sur-tout, dans le tems des pluies. Les Negres le sçavent, & le voyent à tous momens: cependant ils ont l'imagination blessée,

au point de se persuader que ce sont des démons: & les Gouverneurs idolâtres ne manquent pas de se choisir quelqu'une de ces bêtes pour être leur Ange tutelaire. Et pour se la rendre favorable, ils l'encensent, l'adorent, & lui rendent un culte de latric aussi exactement, que si c'étoit véritablement un Dieu. Mon Auteur a vû pratiquer ces abominations à la Cour du Roi de *Congo Aarii*: & lui, & ses confreres, n'ont pû ouvrir les yeux de ces aveugles volontaires, sur une supposition si fotte & si digne de mépris.

Nous avons parlé ci-devant des arbres appelez *Infanda*: il s'en trouve quantité dans le Congo & aux environs. Les Negres en regardent quelques-uns comme des divinités, à cause des idoles qui y sont attachées. Ils s'assembent autour, & ils y demeurent des tems considérables, occupez à des ceremonies impudiques, qu'ils font à la vûe de tout le monde. Ces arbres sont sacrez, on commettrait un péché énorme d'en couper quelques branches, même de celles qui sont seches. Les Missionnaires Capucins l'ayant voulu entreprendre pour les desbuser de leur superstition ridicule, ils en furent vivement empêchez.

On conserve encore dans le même pays, certains palmiers, dediez aux idoles. Ils en ornent les troncs à leur maniere. Il est étroitement deffendu à qui que ce soit, de prendre les fruits de ces arbres, ni de boire la liqueur qui en découle, qu'on appelle vin de palme. Ce fruit & ce vin sont reservez pour celui qui est le gardien de cet arbre. Ils sont persuadez que si quelqu'un étoit assez temeraire pour contrevenir à ces deffenses, il en seroit châtié sur le champ par les idoles. Les Capucins & d'autres Chrétiens, ont souvent mangé de ce fruit & bû de ce vin, sans qu'il leur soit arrivé aucun dommage; & à la honte & au mépris des idolâtres, mais aussi, sans que cela les ait fait revenir de leur égarement.

Pour garder les champs qui sont semez, & les autres biens de la campagne, afin qu'ils ne soient point endommagez par les bêtes, ni par les voleurs, ils ont coûtume de mettre au commencement des pieces, certaines treisses, composées de cordelettes, avec des os, des plumes, des cornes, des ongles, & des peaux d'animaux: le tout consacré avec les ceremonies des *Ganga*. Ils attribuent à ces amusettes de puissantes vertus, pour les pré-

server de tout dommage. Les Européens pour se moquer de leurs superstitions, & leur en faire voir le ridicule, entrent exprès dans ces champs prétendus privilegiez, & emportent sans façon, sans résistance, & sans qu'il leur en arrive aucun accident, tout ce que bon leur semble: & les Negres sont si infatuez de leurs prétenduës sauve-gardes, qu'ils disent que les Européens font semblant d'emporter quelque chose, quoique réellement ils n'emportent rien.

Il y a des Negres qui suspendent aux branches des arbres qui sont dans leurs champs, des serpens & des crapaux, enfilez dans une cordelette; prétendant que ces animaux, quoique morts & tout dessechez par l'ardeur du soleil, ne laisseront pas de vomir du venin sur les voleurs qui voudront entrer dans le champ, & en emporter quelque chose.

D'autres attachent des idoles au tronc des arbres & des plantes, & mettent auprès d'eux quelques vivres & autres offrandes. S'il se trouve pourtant quelqu'un qui soit pressé de la faim, il prend les vivres consacrez à l'idole, & s'en sert fort bien, sans façon, & sans qu'on ait jamais appris

qu'il leur soit rien arrivé de fâcheux. Ces exemples qui devoient leur faire connoître la foiblesse de leurs idoles, ne les en persuadent point du tout; & leur ignorance crasse, & le penchant prodigieux qu'ils ont pour leurs superstitions, leur fournissent toujours des raisons pour se persuader que les idoles en ont eû pour ne les pas châtier, & de ces raisons, ils en tirent des conséquences, dont l'absurdité fait pitié aux gens même les moins éclairés.

Lorsqu'une femme qui est à terme d'accoucher, souffre des douleurs extraordinaires, qui la mettent à deux doigts de la mort, parce qu'elle ne peut être délivrée, ils s'imaginent que cela vient de ce qu'elle est coupable de quelque faute secrète. Leur remède est de la presser de confesser publiquement les infidélités qu'elle a faites à son mari, à son amant, & à celui à qui elle s'est abandonnée: car ces pechez sont des plus ordinaires en ce pays, où le libertinage est extrêmement en vogue. Si après que cette pauvre femme a fait une semblable confession, elle se délivre de son fruit, ils en attribuent le succès à l'aveu qu'elle a fait de ses égaremens: mais si malgré cet aveu honteux, elle ne

laisse pas de mourir ; ils disent hautement qu'elle a caché les circonstances les plus énormes de son crime , & qu'elle en a reçue la juste punition. Mais la mort ne les contente pas : la déclaration qu'elle a faite de ses complices, fait naître entre eux des haines & des inimitiés , qui ne finissent que par la mort des coupables.

L'ignorance des Negres , & la pente qu'ils ont naturellement aux superstitions , les porte à observer soigneusement leurs songes. En voici quelques exemples.

Les habitans d'une *Libatte* ou bourg, avoient conspiré contre leur Seigneur. Un des conjurez songea la nuit qu'il venoit quantité de gens armez pour les punir de leur crime. Il prit ce rêve pour une réalité ; & sans autre examen, il crie aux armes , les fait prendre à ses complices , & les tient en deffense pendant un long espace de tems ; tous se persuadant , que le Seigneur ayant découvert leur trahison , étoit en chemin pour les venir châtier. A la fin ne voyant personne , ils convinrent qu'ils s'étoient trompez , en ajoutant foi trop légèrement au rêve d'un de leurs compagnons.

S'ils voyent une feuille de palmier,



que le vent ou quelqu'autre accident ait rompu ; ou qu'un des fruits de cet arbre se soit séché, comme il peut arriver par mille raisons ; ils en inferent, que le marché ou le traité qu'ils ont conclu avec quelqu'un ne tiendra pas, & qu'il sera rompu.

Si une abeille vole autour d'eux, ils concluent qu'il arrivera bientôt des étrangers.

En un mot les choses les plus indifférentes & qui méritent le moins l'attention des personnes un peu raisonnables, sont pour eux des sources inépuisables de superstitions.

Les Negres qui demeurent dans des lieux éloignés de la mer, à qui le commerce avec les Européens n'a pas fait ouvrir les yeux sur une infinité de ces superstitions, ne manquent pas de porter à leur col ou à leur ceinture, des bagatelles enveloppées dans de petits morceaux de peaux, qu'ils s'imaginent les préserver de plusieurs maux ; sans que les ouvriers Evangeliques leur aient pu faire voir l'inutilité de ces pratiques.

D'autres portent sur la tête une touffe de cheveux comme les Mahometans. Ils en mettent de semblables à leurs statües ; & cette coutume est

des plus anciennes parmi eux. Ils s'imaginent que cela les met à couvert d'une infinité de dangers. Mais le plus mauvais usage qu'ils en font, est d'y conserver du poison, pour s'en servir dans l'occasion. Au reste, ils conservent avec tant de soin ce toupet de cheveux, que si on le leur coupoit, on pourroit s'attendre aux plus cruels effets de leur vengeance, dès que l'occasion s'en présenteroit.

Il y a une Province dans le Royaume de Congo, dont le Gouverneur n'a pas plutôt pris possession, que sa femme, quoique très-feconde jusqu'alors, & d'un âge à pouvoir avoir des enfans, devient tout d'un coup sterile. Les uns disent que cela se fait par operation diabolique; d'autres plus sages, & en très-petit nombre, disent le contraire. Quoiqu'il en soit, il faut, pour éviter ce malheur, que le mari se soumette à la juridiction des Ministres des idoles, & qu'il permette que sa femme aille demeurer dans une case que ces Ministres ont pris la peine de lui bâtir, avec les ceremonies de leur Secte: & dont ils ne manquent pas de lui faire payer cherement le loyer.

Il y eut en 1655. une peste cruelle, qui ravagea les Provinces du Royau-

me de Congo. Certains Peuples, qui malgré le Baptême qu'ils avoient reçu, étoient toujours dans le cœur de la Secte abominable des Giagues, au lieu d'implorer avec les autres Chrétiens la miséricorde de Dieu; se mirent en tête que ce fleau étoit l'effet de la puissance d'un certain grand Seigneur qui étoit arrivé dans le pays, pour y exiger le tribut d'hommes & de bêtes, qui lui étoit dû: qu'il parcouroit invisible-ment les Provinces, & que sans avoir pitié de personne, il moissonnoit d'une manière cruelle les hommes & les animaux. Ils lui donnoient le nom de *Pungu*; c'est-à-dire, d'exacteur cruel.

Après avoir bien pensé à ce qu'on pouvoit faire pour l'appaiser, ils s'imaginèrent qu'il falloit amasser quantité d'étoffes d'*Impulei* & d'Europe, & autres effets de prix: & leurs Magiciens ayant fait entrer le diable dans le corps d'une belle femme, à qui ils donnerent aussi le nom de *Pungu*, comme si elle eût été la femme de cet exacteur cruel, ils lui firent un présent de toutes ces choses, la suppliant de se contenter & son mari aussi des desordres qu'ils avoient causez; & que devant être rassasiez de la chair de tant de morts qu'ils avoient tuez, ils euf-

sent la bonté de pardonner au reste des vivans, & de se retirer du Royaume. Cette idée, toute extravagante qu'elle étoit ne laissa pas de se trouver du goût de ces Peuples ignorans & superstitieux. On rassembla sans peine la quantité d'effets précieux qu'on jugea nécessaire pour contenter les deux Pungu, & on en fit l'offrande.

Qu'arriva-t'il ? La peste, au lieu de cesser, recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Elle étoit encore si violente en 1659. qu'elle pensa desertter entierement ce Royaume infortuné !

C'est une erreur generalement reçue dans tout le Royaume de Matamba, que si une troupe de voyageurs rencontrent un certain serpent appelé *Suis*, ils le prennent pour un augure des plus mauvais. La troupe s'arrête aussitôt, & n'ose poursuivre le voyage commencé, à moins que le *Maningilla*; c'est à-dire, le chef & le conducteur de la troupe, ( que son emploi oblige de marcher toujours à la tête, ) après avoir fait quelques ceremonies superstitieuses, ne les assure que la maligne influence est dissipée, & qu'ils peuvent, sans crainte, continuer leur marche.

On ne voyage en ces pays qu'en troupes, ou, comme on dit dans l'Orient, qu'en caravannes. Ceux qui doivent en composer, ne manquent pas de choisir deux chefs; l'un appelé *Mossenga*, conduit l'avant-garde; l'autre nommé *Quisquinda*, fait l'arrière-garde. L'un & l'autre sont chargés de poudres, d'herbes, de racines, de pierres, & autres choses semblables, qu'ils regardent comme des choses sacrées, qui ont de grandes vertus.

Le *Mossenga* se vante de sçavoir enchanter les bêtes féroces, & de les empêcher de nuire à ceux qui sont sous sa conduite.

Lorsqu'ils sont arrivez au lieu où ils doivent passer la nuit, il les assemble tous; & se mettant au milieu d'eux, après les avoir environnez d'un grand cercle qu'il trace sur la terre; il les exhorte par un discours qu'il prononce avec un air d'autorité & de confiance; il les exhorte, dis-je, à ne rien craindre, & à dormir tranquillement, les assurant, que les bêtes les plus féroces & les plus affamées, n'oseroient s'approcher de l'enceinte qu'il a marqué, & qu'étant épouvantées, elles s'enfuient aussi-tôt.

Cela n'empêche pas le *Quisquina*, ou chef de l'arrière-garde, de faire aussi son devoir : & quoiqu'il se donne pour un brave du premier ordre qui n'a jamais rien appréhendé, & qui est en état de prêter le colet aux ennemis les plus forts, & aux animaux les plus dangereux, d'avertir les sentinelles d'être extrêmement sur leurs gardes ; afin d'avertir la troupe, s'ils entendoient, ou s'ils appercevoient quelque chose qui vient troubler leur repos. Avec ces précautions & ces promesses magnifiques, on ne laisse pas de se mettre à portée de grimper sur des arbres, si quelque lion, ou quelque tygre venoit roder autour de la caravane.

Il m'est arrivé plusieurs fois, dit mon Auteur, qu'étant en voyage avec de grosses troupes de gens ; je ne pouvois m'empêcher de rire, de les voir trembler, pleurer, & se desesperer, s'ils trouvoient dans leur chemin un chien ou un rat : ils montroient plus de fermeté à la rencontre d'un lion, ou d'un tygre ; non que ces braves les allassent combattre, mais parce qu'ils leur cedoient poliment le chemin, & se refugioient bravement sur des arbres, jusqu'à ce que ces animaux se

fussent éloignez ; après quoi ils suivent leur route ; au lieu que la rencontre d'un chien ou d'un rat , leur étoit d'un présage si malheureux, qu'ils ne bougeoient pas de l'endroit où ils les avoient trouvez , tout le reste de la journée. Il faut , pour les obliger à marcher , que quelqu'un de la troupe se mette en tête de faire le devin , & qu'il les assure que le mauvais présage n'aura point d'effet. C'est souvent l'intérêt qu'il a d'achever son voyage, qui l'oblige à inventer quelque fourberie pour dissiper leur terreur panique , & leur remettre le cœur & l'esprit, abatus par ces vains pronostics.

Si une armée qui est en marche , trouve sur sa route un lièvre , un lapin , une corneille , ou quelque autre animal timide , il n'en faut pas davantage pour lui donner un courage intrépide. Dès que le bruit de cette découverte est répandu dans les troupes , on en marque la joye par des cris d'allégresse , & par le son de tous les instrumens. Ils s'imaginent que ces animaux sont les genies de l'armée ennemie , qui leur sont apparus sous la figure de ces animaux craintifs , pour les avertir que leurs ennemis manquent de cœur , que la peur s'est emparée d'eux ,

& qu'ils en auront bon marché. Ils marchent aussi-tôt comme à une victoire assurée; ils triomphent par avance. Si par hasard, quelqu'un prend un de ces animaux: on le regarde comme un homme favorisé des dieux, & on ne manque pas de lui donner quelque poste d'honneur pendant toute la campagne.

Mais si avec toutes ces belles dispositions, il arrive qu'ils entendent chanter un coq, hors des heures ordinaires, tous les présages heureux sont renversez: c'est le présage le plus malheureux qu'ils puissent avoir. Quand les deux armées seroient en présence l'une de l'autre, & prête à se choquer, & que la superiorité de l'une lui donneroit à bon titre, le droit d'esperer une victoire complete; les cœurs les plus intrepides, sont abattus dans le moment; les soldats se débandent, & c'est à qui fuira le plus vite.

Comme la voix du coq est souvent entenduë des deux armées: elles se regardent toute deux comme défaites, & s'enfuient, chacune de son côté, laissant le champ de bataille au coq.

Voici une ceremonie aussi sotté que ridicule, qu'ils observent pourtant très-reguliérement, quand ils sont obligez



obligez de passer des rivieres ou des torrens, dans des endroits dont ils ne connoissent pas bien les guez. Ils s'imaginent qu'il y a des divinités qui président aux eaux, qui sont d'un si mauvais caractere, qu'elles ne pensent qu'à faire submerger ceux qui les passent sans leur agrément. Cela les oblige à s'arrêter sur le bord. Ils saluent avec respect la prétendue divinité, ils lui font des complimens, ils la prient dans les termes les plus humbles, de leur accorder le passage libre, & de les préserver de tout accident. Ils boivent après cela un coup d'eau; & s'ils ne trouvent point de limon au bord, ils en font en délayant du sable ou de la poussiere avec la même eau, ils s'en font des figures superstitieuses sur la poitrine; après quoi, pleins de confiance, ils se jettent dans la riviere. Mais il arrive bien souvent, que malgré leurs prieres, leurs ceremonies, & leur adresse à nager, i's y demeurent suffoquez, ou qu'ils y sont la proye des serpens monstrueux, ou des autres animaux aquatiques, si frequens dans les rivieres de ces pays.

C'est ce que mon Auteur assure avoir vû arriver plusieurs fois s'étant trouvé en voyage avec eux, & n'ayant

pû les empêcher d'user de ces ceremonies ridicules & inutiles.

Ils pratiquent à peu près les mêmes ceremonies , quand ils vont pêcher. Ce seroit une chose extraordinaire , de les trouver dépourvûs de ces sortes de choses superstitieuses , auxquelles ils ne manquent pas de joindre des prieres , des vœux , & des offrandes. C'est pour cela qu'on trouve en tant d'endroits , les bords des rivieres garnis d'autels & de cases , consacrées à ces prétenduës divinités des eaux.

Entre une infinité de pratiques superstitieuses qu'ils mettent en œuvre pour guérir les malades , en voici une qui mérite d'être rapportée. Ils portent , pendant la nuit , le malade sur le grand chemin ; & là , ils le lavent avec de l'eau , dans laquelle on fait infuser certaines herbes , racines , écorces , poudres , & autres choses de cette nature : ou quand le mal est si considérable , que le transport seroit dangereux , ils le lavent à la maison , & vont jeter l'eau avec laquelle ils l'ont lavé , dans le grand chemin ; se figurant que le premier qui passera sur cette eau , attirera toute la malignité du mal : & qu'à mesure qu'il en ressentira les mauvais effets , le malade en

fera délivré, & guérira. Mon Auteur se dispense de rapporter les ceremonies dont ils accompagnent ces lotions ; mais il ne peut s'empêcher d'admirer leur stupidité & la dureté de leur cœur, qui exposent les personnes qui leur doivent être les plus chères, à prendre une maladie dangereuse, dont ils veulent guérir, peut-être, un esclave ! On voit assez l'inutilité de ce remede, & jusqu'où va leur crédule superstition ; sans que je m'arrête à y faire faire les reflexions convenables.

Les tremblemens de terre, les vents impétueux, les éclipses, les comètes & les autres météores, sont fort ordinaires dans le Congo. Les Peuples y devroient être accoutumés. Cependant dès qu'il arrive quelqu'un de ces accidens, on les voit tous tremblans de peur ; il semble qu'ils ayent perdu l'esprit, on les entend crier confusément *ma, ma, aol, aol*, nous sommes perdus, qu'est-ce qu'il va arriver ?

Les Indiens du Brésil, sont aussi ignorans que les Congois. Ils s'imaginent que les exhalaisons de la terre, marquent que les dieux du Pays, souffrent une soif extrême. Pour l'appaiser

ils jettent sur la terre une grande quantité d'eau, pour donner à boire à ces divinités altérées. Mais quand, sans cela, les tremblemens de terre, les grands vents, les comètes & autres météores, ne laissent pas de continuer; ils se persuadent que les dieux sont fort en colere, & qu'il faut les appaiser promptement; ils n'ont point de remede plus sûr, que de leur faire des sacrifices, souvent de victimes humaines, qu'ils accompagnent de danses & d'autres fêtes. Tant il est vrai que le diable est un cruel maître, puisqu'il traite avec tant d'inhumanité & de rage, ceux qui le servent; ne se contentant pas de leurs ames, mais en voulant encore à leurs corps.

Le Royaume de Congo est aussi sujet que la mer aux tempêtes, aux vents impétueux, aux tourbillons. On y en voit de si furieux, qu'ils enlèvent en l'air une assez prodigieuse quantité de sable & de poussiere, pour obscurcir les rayons du soleil.

Les Congois ne manquent pas de ceremonies superstitieuses pour dissiper ces nuages; mais comme chacun en pratique, & en invente selon son genie, il seroit ennuyant & inutile, d'en rompre la tête des Lecteurs,

Il y en a qui croient que ce sont les ames de quelques-uns des Princes qui les ont gouvernez, qui les viennent visiter; & ils en témoignent leur joye, par des cris & des battemens de mains.

D'autres au contraire, s'imaginent que ce sont des jeux de quelques génies, qui prennent plaisir à les épouvanter. Et pour montrer qu'ils ne les craignent pas, ils leur disent toutes les injures qui leur viennent à la bouche: & sur cet article, il n'y a pas à craindre qu'ils demeurent en défaut; les Harangeres de la halle, y demeureroient plutôt qu'eux.

Quelques-uns moins hardis, & peut-être plus sages, courent comme des souris, se cacher dans des cavernes, dans des arbres creux, & dans d'autres lieux, où ils croient être plus en sûreté, jusqu'à ce que ces tempêtes & ces tourbillons soient dissipés. Je crois que c'est le meilleur parti qu'ils puissent prendre, puisque mon Auteur avouë, que s'étant trouvé dans ces affreuses circonstances, il se recomandoit à Dieu, en attendant la mort, qui lui paroissoit prochaine & inévitable.

Il assure même, que la violence de ces tourbillons est telle, que les plus

solides bâtimens d'Europe n'y pourroient pas résister. Ce qui fait que les cabannes des Negres y résistent quelquefois, c'est que leur figure pyramidale, leur peu d'élevation, & de ce que, pour l'ordinaire, elles sont environnées d'arbres & de halliers épais, qui en obéissant au vent, rompent sa première fureur, & sauvent ainsi les cabannes qu'elles couvrent; encore en voit-on que le vent emporte en l'air, & fait voltiger comme des pailles.

On a vû, & des gens dignes de foi, l'ont rapporté à mon Auteur; on a vû, dis-je, des gens emportez en l'air, à perte de vûë, & qui y ayant demeuré suspendus pendant un tems considérable, sont tombés doucement à terre, soutenus par un tourbillon moins violent; sans blessure, à la vérité, mais entierement hors d'eux-mêmes, évanouis, & sans connoissance.

Les Negres regardent comme un augure heureux, lorsqu'ils voyent que le feu petille, qu'il fait du bruit, qu'il jette des étincelles. Ils en témoignent leur joye par des battemens de mains: & comme si c'étoit une créature raisonnable, ils lui parlent, le re-

mercient , & jettent dedans de la farine & autres vivres , pour lui servir de nourriture , & l'exciter à leur être toujours favorable.

On trouve dans une infinité de lieux , de longues perches plantées en terre , des autels élevez , & de très-grandes pierres , placées comme autant de monumens de leur dévotion pour les idoles , dont toutes ces choses portent les marques. Les Nègres n'osent passer devant ces autels , sans y faire quelque offrande , quand ce ne seroit que d'une petite pierre , qu'un faisceau de paille , un bouquet de fleurs ou de feuilles. Ils s'imaginent qu'ils ne poursuivroient pas heureusement leur voyage , sans cette petite offrande ; & qu'au contraire , ils ne sentent plus de la lassitude du chemin , dès qu'ils s'en sont acquittez.

Les femmes sont ignorantes & superstitieuses par tout , mais particulièrement dans cette partie de l'Afrique. Elles sont , pour l'ordinaire ; les meilleurs pratiques des *Giaques* , & celles qui leur rendent le plus. Comme la nature leur a donné une tendresse singuliere pour leurs enfans , soit pour la conservation de ceux qui sont nez , soit pour celle de ceux qu'elles

portent encore dans leur sein ; afin qu'elles ne fassent point de fausses-couches , elles mettent en usage une infinité de pratiques aussi indécentes , qu'elles sont vaines & ridicules.

Elles ne manquent jamais d'avoir recours à ces Ministres fourbes & impies , qui sous prétexte de les préserver d'un mal , avec une effronterie qui n'a pas de semblable , les font tomber pour l'ordinaire , dans des accidens encore plus grands.

Dans la Province de Lubolo , ils lient la poitrine & le ventre des femmes enceintes , avec de petites cordes mêlées de certain nombre de nœuds , d'où pendent quelques petites branches & racines de certains arbres consacrez au démon par un rit sacrilege , & autres choses qu'ils leur attachent au col.

Pour les préserver des maux de tête , ils leur mettent dessus un morceau d'écorce d'arbre , qui leur pend de chaque côté sur les oreilles , d'une manière tout-à-fait bizarre & risible.

Pour les douleurs de poitrine , & autres parties du corps , ils y appliquent certains onguens avec de la bouë , qui font soulever le cœur à ceux qui approchent d'elles.



Si elles demandent que l'enfant dont elles sont enceintes, soit hardi, genereux, robuste, qu'il soit leger à la course, ils leur vendent des morceaux de cornes & d'ongles d'animaux, des plumes & des peaux, qui conferent infailliblement ces qualitez.

Ils nouent les mammelles de quelques-unes avec des cordes, selon leur rituel diabolique, les serrant plus ou moins, selon la qualité du lait qu'elles veulent avoir; & quoique ces ligatures leur causent de la douleur, elles les supportent gayement, dans l'esperance qu'elles ont d'obtenir surement ce qu'elles demandent.

On en voit d'autres qui portent à leur col des morceaux de fer assez gros, & pointus comme des cloux, qui leur pendent sur la poitrine, avec une incommodité considerable. Mon Auteur a negligé de s'informer de la raison de ces fers.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans ces differens usages, les Ministres des idoles n'ont d'autre vüé que leur propre interêt. C'est pour cela qu'ils débiterent avec une effronterie sans égale, qu'ils sçavent en perfection, la quintessence des remedes qui sont necessaires pour que les enfans viennent heu-

reusement au monde , bien formez , & douez de toutes les perfections que leurs meres ont souhaité ; quoiqu'il arrive assez souvent tout le contraire , & que la nature , qui s'exerce en Afrique , plus qu'en aucun autre lieu du monde , à produire des monstres , en fasse naître de ces meres idolâtres , qui ont eû recours au démon , au lieu d'avoir eu recours au vrai Dieu.

On ne finiroit point , si on vouloit faire un catalogue entier , de tous ceux qui vivent du trafic honteux des fourberies. Ils sont tous d'accord , & se font partagez les maladies ; chacun d'eux se vantant d'avoir le talent & la vertu d'en guérir une.

Les principaux sont , les *Nguriamzima* , les *Nguriamansi* , les *Nguriambaza* , les *Nguriamfuri* , les *Nguriambdumba* , les *Nguriambolo* , les *Nguriambaca* , les *Nguriamfulana* , les *Malomba* , les *Nb lu* , les *Nguriamdobola* , les *Nguriamginga* , & bien d'autres encore.

Quand il arrive qu'une femme mette au monde deux gemeaux , on ne manque pas d'appeller aussi tôt tous ces Medecins fourbes & enchanteurs. Ils se rendent promptement à la case de l'accouchée , qui doit être parée de

verdure, & sur-tout de branches & de feuilles de l'arbre appellé *Mioschia*. Là, ils chantent certaines chansons prophanes; après quoi ils se prennent tous par la main, & forment une danse des plus bisarres, dans laquelle il s'agit de donner des marques de leur force, de leur adresse, de leur légèreté, de leur vigueur, afin que les gêmeaux ayent toutes ces perfections. Le bal étant achevé; deux des chefs de ces Ministre prennent les deux gêmeaux par les bras, & leur imposent les noms qu'ils doivent porter. Ils donnent au premier celui de *Nzima*, qui signifie un chat d'*Algaglia*; & au second celui de *Nzasi*, qui veut dire, un chat sauvage.

Ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères des Nègres, pourroient se persuader qu'il n'y a rien de mauvais dans cette cérémonie; mais ceux qui la connoissent plus à fond, conviennent qu'elle renferme un pacte, au moins implicite, avec le diable, par le moyen duquel ces deux enfans lui sont consacrez. Après cela, ils attachent quelques branches de *Mioschia* à un palmier; & défendent très-expressement au pere & à la mere des gêmeaux, de jamais boire du vin de

ce palmier : les avertissant , que s'ils contreviennent à cette défense , les deux enfans qu'ils viennent de délivrer de tout maléfice , y retomberont d'une telle maniere , qu'il n'y aura plus de remede.

Lorsque deux gemeaux sont nez sans défaut , & sans qu'on ait lieu de craindre qu'il leur en arrive dans la suite ; le chef de la troisiéme bande de ces fourbes , entre aussi dans la danse : & après qu'il a dancé , il prend les deux gemeaux , les lie , & les met devant le feu , comme s'il les vouloit rôtir ; & proteste qu'il ne les en retirera point , que le pere & la mere ne les aient rachetez par un bon présent : ce qu'ils ne manquent pas de faire aussitôt ; aimant mieux qu'il leur en coûtât , que de voir leurs enfans rôtir à leurs yeux : car de prétendre les retirer eux-mêmes , c'est à quoi ils ne doivent pas penser ; cette troupe infernale est la plus forte ; & le pere & la mere s'exposeroient à toute la rage de ces monstres d'iniquité & d'avarice , s'ils ne les satisfaisoient pas au plûtôt.

Enfin le quatriéme chef s'assoit sur un bois orné de verdure ; & faisant mettre la mere à sa gauche , & les ge-

meaux à sa droite, il dit qu'il va prédire tout ce qui doit leur arriver; & d'un ton prophétique, il leur prédit tous les bonheurs que l'on peut souhaiter. Et quoiqu'il arrive le plus souvent, tout le contraire de ces prédictions, ces femmes ne laissent pas d'être très-contentes de ces oracles, & de les payer largement.

On observe à peu près les mêmes cérémonies, lorsque les dents commencent à pousser à ces gemeaux à la machoire supérieure, avant que de paroître à l'inférieure.

Il est vrai que depuis que le Christianisme a jetté quelques racines dans le pays, ces ceremonies ne sont plus en usage; que parmi ceux qui sont de la Secte des Giagues.

Il seroit mésséant à un Religieux, de donner au public une Relation entière de toutes les pratiques que les femmes observent, quand elles approchent du tems de leurs couches. Elles sont remplies des horreurs d'une impureté la plus marquée, qui ne convient qu'à des Payens, qui donnent plus d'occasion de pleurer aux Missionnaires, & plus de travail à leur zele.

On ne peut dire les superstitions de

ces femmes, depuis qu'elles ont mis leurs enfans au monde, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se tenir debout, & pour marcher.

Elles leur changent trois fois de nom pendant cet intervalle.

Dès leur cinquième jour, elles les lèvent; & les soutenant par un bras, elles leur mettent dans la bouche un peu de leur nourriture, après qu'elles l'ont bien mâchée. Telle que soit cette nourriture, elles leur en font porter le nom. Si la première nourriture qu'elles leur ont donnée, a été de la chair de poule, qu'on appelle *sangi*, elles leur donnent le nom de *sangi*: si ç'a été une racine, elles les nomment *dangi*, qui signifie une racine en leur langue; & ainsi des autres choses. Après cette imposition de nom, elles portent l'enfant dehors, l'élevent; & le soutenant en l'air, elles crient de toutes leurs forces, en lui souhaitant de la santé de la force, & une longue vie. Après quoi le tenant entre leurs bras, elles le montrent à tous les voisins qui sont accourus pour le voir, & qui lui souhaitent toutes sortes de prospérités; dont les peres & meres les payent par un festin qu'ils leur font, où tout le monde est bien venu.

Les Congois font un semblable festin, lorsque les dents commencent à pousser à leurs enfans, & les montrent à tous ceux qui les veulent voir à nû; mais tellement couverts d'une peinture très-rouge, épaisse comme de la bouë; qu'on ne peut voir les traits de leur visage, ni les connoître.

Le second nom qu'on impose aux enfans, se prend de la ressemblance qu'elles s'imaginent trouver dans les traits de leur visage avec ceux de quelques animaux, qui dénotent en même tems les inclinations futures de ces enfans: de sorte que, selon que leur imagination le leur represente, elles leur donnent les noms de lion, de tigre, d'éléphant, de crocodile, d'aigle, de crapeau, de chien, de loup, de mouton, & autres semblables: se persuadant aussi, qu'ils auront les mêmes inclinations que ces animaux: & quoiqu'il arrive ordinairement que ces enfans ayent des inclinations toutes opposées à celles de ces bêtes, ils ne laissent pas de porter ces noms jusqu'à la mort.

L'imposition du troisieme nom, n'est en usage que parmi ceux qui sont de la Secte des Giagues.

Lorsqu'une femme de cette Secte a

pour esclave, pris en guerre, quelque jeune homme qui lui plaît, & qu'elle veut adopter; elle lui change le nom qu'il a porté jusqu'alors, & il prend celui dont sa bienfaitrice l'a gratifié; & c'est sous ce nom qu'il est connu & qu'on l'appelle.

On ennuyeroit les Lecteurs, si l'on vouloit rapporter tous les differens usages des Provinces, des bourgades, & même des familles. Ils sont differens, presque dans tous les lieux, & d'ailleurs peu intéressants.

On ne sçauroit s'imaginer jusqu'où vont les superstitions des meres touchant leurs enfans. Elles regardent comme un très-mauvais augure pour eux, si quelque oiseau de proye vient voler au-dessus, & autour de l'enfant. C'est pour les empêcher d'en approcher; qu'e les pendent à son col des grelots & des sonnettes legeres, & qu'elles mêmes portent à leur ceinture, de petits tambours de cuivre, ou autres instrumens, dont le son effraye & fait fuir ces oiseaux.

Il y a des Provinces, où, quand il vient à mourir de petits enfans, les meres les enterrent elles-mêmes; mais elles ne les couvrent que legerement, de très-peu de terre; parce qu'elles



s'imaginent que si la fosse étoit profonde, elles deviendroient steriles, & n'auroient plus d'enfans.

Les ceremonies que nous avons rapportées jusqu'ici, sont publiques, & connues par tout le monde. Les Negres en ont de particulieres, qu'ils inventent, selon que leur caprice les leur dicte. Nous n'en ferons pas un article particulier, mais nous les rapporterons à mesure que l'occasion s'en présentera.

C'est une coûtume regulièrement observée chez les Giagues, de ne manger le bled sarasin de la première récolte, que comme une chose sacrée, après qu'il a été cuit avec le sang & la chair humaine.

Ceux de cette Secte, ne peuvent non plus semer ce grain, ni en faire la moisson, qu'après en avoir obtenu la permission du Seigneur de la Province, ou du Gouverneur particulier des Bourgades; permission qu'ils n'accordent, qu'après qu'on leur en a fait des instances réitérées, & quand ils voyent que leurs sujets affamez, ne peuvent plus se passer de ce secours. Voici les cérémonies que pratiquoit pour cela, la Reine Zingha, avant qu'elle eût embrassé le Christianisme.

Sa coutume étoit , qu'après qu'elle avoit fait cultiver une piece de terre dans l'enceinte de son camp , & qu'elle y avoit fait semer les légumes ordinaires du pays ; elle consacroit son travail , par une cérémonie appelée *Mubangua* , dans laquelle elle immoloit un homme aux idoles , ou aux Manes de ses ancêtres. Après quoi , accompagnée de toute sa Cour & de son peuple , elle alloit à la campagne , dans un lieu reconnu de tout le monde , comme faisant partie de son patrimoine ; & elle commandoit qu'on le labourât en sa présence. Ce travail étoit accompagné de danses , de chansons , & d'un festin ; de sorte qu'il étoit achevé en peu d'heures : & ceux qui y avoient travaillé , s'en retournoient chez eux , bien rassasiés , & bien contents , avec la permission de cultiver leurs champs , quand ils le trouveroient à propos.

Dans le mois de Mars , elle convoquoit sa Noblesse & ses Peuples ; & avec les cérémonies ordinaires , elle faisoit sacrifier un homme & une femme à coups de bêches & de houës , & faisoit enterrer ces corps au milieu du champ qui avoit été labouré : & quand les grains étoient murs ; [ ce qui arri-

ve dans le mois de Juin, ] elle sortoit de son camp, armée de pied en cap comme une amazone; & autant d'hommes & de femmes qu'elle rencontroit dans son chemin, s'il se trouvoit qu'ils fussent riches en grains ou en semailles, elle les faisoit tuer, pour donner leur chair à manger à ceux qui la suivoient.

Après cette expedition, elle distribuoit ses moissonneurs & ses surveillans dans ses champs; & elle faisoit faire ses moissons. Elle ne dédaignoit pas d'y travailler comme les autres, non plus que de tremper ses mains dans le sang humain de ces victimes, & de manger de leur chair dans cette occasion; quoique dans les autres tems elle s'en abstinât, & montrât de l'aversion pour ces repas inhumains.

Mon Auteur nous assure, qu'il a demandé plusieurs fois à cette Princesse, quelles raisons elle avoit pour faire ces sacrifices, si contraires à l'humanité; & qu'elle n'avoit pû lui répondre autre chose, sinon que c'étoit une coûtume immémoriale dans la Secte des *Giamés*; coûtume qu'elle n'avoit pû abolir, sans mécontenter tout son Peuple, qui ne travailloit, que dans l'esperance de se rassasier de ces

fortes de victimes. Que d'ailleurs elle étoit alors persuadée, que ces sacrifices étoient nécessaires pour appaiser les ames de ses ancêtres, qui ne pouvoient voir sans regret, que des gens ordinaires jouissoient des plaisirs de la vie, pendant qu'ils en étoient privés: qu'il étoit donc à propos de leur donner cette foible consolation, afin qu'ils lui procurassent les récoltes dont elle avoit besoin.

Depuis que cette Princesse s'étoit faite Chrétienne, elle avoit quitté ces pratiques abominables. Mais les Giagues les entretiennent avec soin dans les lieux où ils sont les maîtres, qu'ils appellent en leur langue, *Morotonare*. Peut-on s'imaginer rien de plus barbare & de plus inhumain?

---

## CHAPITRE XVII.

*De la sepulture que l'on donne aux morts,  
& des pleurs qui l'accompagnent.*

**Q**uoique les Congois soient fort indolens, & qu'ils aillent presque tout nus: ils ont un soin très-grand & très-louable, de revêtir les morts, de pied en cap. Ils se servent

pour cela, de certaines grosses étoffes, que l'on fait dans le pays. Ils prétendent peut être par cette attention, compenser le peu de soin que les défunts ont eû de se mieux vêtir pendant qu'ils vivoient. Ce sentiment d'humanité est tellement gravé dans leur cœur, que, quoiqu'ils soient naturellement glorieux & superbes, ils n'ont point de honte d'exposer leur pauvreté, quand elle est telle, qu'elle ne leur permet pas de rendre ce bon office à leurs morts. On les voit, dans ces occasions, aller de tous côtez demander ce qui leur manque; la honte de paroître pauvres, ne les en empêche point: & quand ils ne le trouvent point chez leurs égaux, ils s'adressent sans façon aux grands Seigneurs & au Roi même; qui dans ces cas, les reçoit, les écoute avec bonté, & leur fait donner ce dont ils ont besoin.

Mon Auteur a remarqué que les Nègres, qui naturellement sont très-avarés, ne le sont point du tout en ces occasions; & que quand ils auroient été ennemis du défunt, & qu'ils le seroient encore de ceux qui leur représentent leur besoin, ils leur donneroient libéralement ce qui est neces-

faire pour couvrir le cadavre.

Les personnes riches ne manquent jamais d'avoir provision de *Birame*. C'est ainsi qu'ils appellent des toiles très-blanches qu'on leur apporte d'Europe ; en quoi ils font consister leurs habillemens les plus riches.

Les gens ordinaires couvrent la civière sur laquelle on porte les morts, avec les plus belles nattes qu'on peut trouver ; mais les gens riches y emploient du drap noir.

Lorsque la fosse est creusée , & qu'on y a étendu le cadavre , un particulier , que l'on regarde en quelque manière , comme une personne sacrée , a le soin , privativement à tout autre , de faire une espece de mortier , qui n'est composé que de terre & d'eau , & de l'apporter sur ses épaules ; & s'approchant à reculons de la fosse , il l'y répand , & couvre le cadavre. Tous les assistans s'en approchent aussi-tôt avec empressement ; & en chantant des aits lugubres , ils se mettent tous à paîtrir ce mortier , avec les pieds , sur le cadavre. Ils s'imaginent que cela est nécessaire , pour que l'esprit fixe demeure dans cet endroit , & que n'ayant plus besoin de rien , il ne songera pas en sortir.

Ceux qui cultivent les palmiers, & autres gens qui travaillent à la campagne; enterrent leurs morts, selon leurs anciens usages, dans des lieux les plus éloignez des habitations.

Mais les Congois qui ont reçu la Foi, quoiqu'ils n'ayent pas encore tout-à-fait quitté leurs ceremonies anciennes, parce qu'on n'a pas jugé à propos de les gêner sur des choses qui ne sont pas absolument opposées aux Loix de l'Eglise; meritent qu'on les louë du soin & de l'attention toute chrétienne qu'ils ont pour leurs défunts. Ils procurent, autant qu'il leur est possible, qu'ils soient inhumés dans les Eglises, ou dans les cimetières benins; afin que la vûë des croix que l'on met sur leur sepulture, fasse souvenir ceux qui les voyent, de prier Dieu pour eux.

Les parens ne manquent pas de leur faire accorder les prières de l'Eglise; & quand il ne se trouve pas assez de Prêtres pour célébrer des Messes, ils distribuent en échange, des aumônes, pour le soulagement de leurs ames.

Lorsque le Roi, ou quelque Prince, vient à mourir, son corps est porté avec pompe à la sépulture, accompagné de ses Courtisans, vêtus

Maniere  
d'inhumer  
les Rois.

de drap noir d'Europe. On lui bâtit un sepulchre élevé, ou bien on creuse sous le pavé de l'Eglise, une chambre d'une grandeur considérable, dont on revêt les murailles, de planches couvertes de tapisseries noires. On pose le corps au milieu de cet espace, avec toute la décence & le respect, que l'on portoit au Prince, lorsqu'il étoit vivant; & on couvre le caveau, de maniere qu'il n'en peut sortir aucune mauvaise odeur. L'on fait les prières & les services accoutumés; & lorsque les funeraillies sont achevées, on choisit deux de ses plus fideles esclaves, que l'on destine pour être les gardiens perpetuels de son sepulchre. Ils en ont soin, & ils y font alternativement des prieres pour le repos de son ame, & sur-tout le Samedi, jour dédié particulierement au culte de la sainte Vierge. Ses successeurs ne manquent pas de faire des fondations convenables, pour entretenir le luminaire, pour renouve'ler les tapisseries les jours de son anniversaire, & particulierement le jour de la commemoration de tous les Trépassés.

Il n'est permis à qui que ce soit, de pleurer la mort du Roi; il seroit severement puni, si on le surprenoit répandant



pendant des larmes. Mais il y a des gens gagez pour aller à tous les carrefours, sonner certains cornets d'ivoire; dont le son triste & pesant fait souvenir de la mort du Prince, & excite dans les cœurs du Peuple, le respect qu'on en doit avoir.

On en use d'une autre maniere dans les Provinces où la Foi n'a point encore fait de progrès. Les Courtisans & les Officiers du Prince défunt, portent sur son tombeau, des présens très-riches. Ils n'épargnent pas dans ces occasions les plus belles marchandises d'Europe. Ils ne trouvent rien d'assez beau ni d'assez riche dans le pays.

Leur coûtume est encore d'enterrer, toutes vives, deux ou trois de ses concubines, & de choisir pour cela, celles qu'il a le plus aimé; se persuadant qu'il s'en servira encore pour ses plaisirs dans l'autre monde.

De là vient que ces femmes ont entre elles des contestations très-vives, pour avoir cet honneur. Elles plaident leur cause devant les Juges; & pour montrer la tendresse que le défunt avoit pour elles, elles descendent dans un détail, qui offenseroit les oreilles de tout autres, que des Negres, qui

font accoûtuméz à ces sales voluptés. A la fin, celles qui par le gain de leur cause, sont destinées à aller servir leur maître en l'autre monde; se parent de ce qu'elles ont de plus beau, & vont avec courage se précipiter dans la fosse, où elles sont étouffées & ensevelies.

Coûtume  
du Royau-  
me de Ma-  
tamba. j

Ceux du Royaume de *Matamba*, qui ont reçu la Foi, n'ont pas encore abandonné tout-à fait leurs anciennes pratiques. Leur coûtume est, lorsque quelqu'un des leurs a rendu le dernier soupir, de le prendre par les bras & par les jambes, & de le traîner hors de sa case, avec des cris, qui approchent des hurlemens les plus affreux. Là, après l'avoir considéré quelque tems, ils l'élevent en l'air, & le laissent tomber avec violence; ils lui étendent les bras, & se jettent dessus, comme s'ils le vouloient manger à force de caresse; ils le baisent, le pressent sur leur poitrine, crient, comme s'ils étoient au desespoir de sa mort; mais pourtant, sans répandre une seule larme, comme l'a remarqué mon Auteur en toutes les occasions où il s'est trouvé. Quel jugement peut-on faire d'une semblable tendresse? On jugeroit dans le reste du monde, qu'ils

n'en ont point, & que tout ce qu'on leur voit faire, n'est que pure cérémonie & grimace : & je crois qu'on ne leur feroit point de tort, en pensant ainsi.

Quand ces cérémonies sont achevées, on habille le cadavre, le plus décemment qu'il est possible, suivant ses facultés ou celles de ses amis, & on l'étend sur un tapis, ou sur une natte : & le plus ancien de sa famille, [ à qui cette fonction est dévolüe, ] le saupoudre avec une farine du pays, depuis la tête jusqu'aux pieds, en chantant une chanson triste ; à qui les assistans répondent par des cris, des hurlemens, des sanglots, capables d'en imposer à tous ceux qui ne sont pas accoutumés à leurs manières.

Les idolâtres du même Royaume, ont la coutume inviolable d'enterrer leurs morts dans des forêts, avec les cérémonies particulières de chaque Secte.

Les uns creusent la fosse, de manière que le cadavre n'y peut pas être couché sur le dos, mais seulement sur un côté ; afin que son ame se trouve bouchée par les parois de la fosse ; parce qu'ils s'imaginent, que l'ame ne sortant du corps, que par les

se trouvera obligée de demeurer dans le cadavre, & hors d'état de venir molester ses parens; comme elle ne manqueroit peut-être pas de faire, si elle étoit en pleine liberté, & qu'elle eut sujet de se plaindre de ce qu'ils ne lui rendent pas les bons offices qu'elle auroit lieu d'espérer d'eux.

D'autres ayant descendu le cadavre dans la fosse, & l'y ayant mis à genoux, lui replient le corps en arriere. Cette bizarre situation est un mystere parmi eux, que mon Auteur n'a jamais pû pénétrer, quelques peines qu'il se soit donné pour cela. Ne pourroit-on pas dire, que la peur qu'ils ont que les morts ne les viennent tourmenter, leur a fait inventer cette maniere de les poser dans la fosse; afin que le corps, accablé du poids de la terre, & replié en arriere, n'eût pas la force de se relever, & de sortir?

Quelques-uns mettent les corps morts dans de petites cabannes qu'ils leur bâtissent, ou dans des grottes qu'ils creusent, ou dans des cavernes que le hazard leur fait trouver; dont ils ont soin de bien boucher l'ouverture.

Quand ils enterrent le corps d'un Prince, ils l'asseoient, comme s'il étoit

sur son trône, dans la posture d'un homme qui commande. Ils égorgent un nombre de ses Officiers & de ses esclaves, qu'ils mettent autour de lui; afin qu'ils lui rendent les services qu'ils lui rendoient, lorsqu'il étoit vivant: & de peur que rien ne lui manque, ils pratiquent une petite ouverture en dehors, par laquelle, au moyen d'un canal ou tuyau qui répond à la bouche du cadavre, ils lui font couler, tous les mois, ses provisions de vivres & de boisson. Ils font, en cela, si religieux observateurs de leurs coutumes, qu'on en voit à qui on fournit des vivres, depuis trente ou quarante ans qu'ils sont enterrez!

On voit des choses encore plus extraordinaires dans les Provinces de Cabazzo, de Tamba, de Lubolo, de Oacco, & de Scella.

Quelques uns font les fosses de plus de cinquante pas de profondeur.

D'autres mettent les corps sur la surface de la terre, & jettent tous les jours de la terre dessus; de sorte qu'avec le tems, ils y élevent des buttes d'une hauteur considérable.

D'autres environnent les cadavres avec des pierres & des planches, qui font une espèce de pyramide.

Quelques autres, après avoir environné le calavre de palissades & de planches, y laissent de petites ouvertures par lesquelles les curieux peuvent voir ce que devient ce corps.

D'autres mettent aux angles de la chambre où ils ont déposé le corps, des pierres, qu'ils ont soin d'oindre d'huile de palme & autres liqueurs semblables.

Quelquesuns en entrent leurs morts, après les avoir revêtus des habillemens les plus précieux.

D'autres les embaument de résine & autres matières combustibles, & les laissent ainsi tout nus étendus sur la terre; & comme mon Auteur demandoit la raison d'une pratique si extraordinaire, au parent d'un mort: il lui répondit, qu'on faisoit tant de cas de ce qui avoit appartenu à un défunt, quelque chose que ce pût être; que si on le couvroit seulement de feuilles, on viendroit ouvrir sa sépulture pour les emporter. Bien plus, on est obligé de mettre des gardes autour des sepulchres, pour empêcher les gens du pays, d'aller couper les chairs du cadavre; leur dévotion ridicule les portant à les aller prendre pour les manger: & quand la pourri-

tute & les vers, ont entierement consommé les chairs, ils enlevent les ossemens, les renferment dans de petits coffres de bois, qu'ils portent par tout avec eux; sur-tout, quand le défunt a donné pendant sa vie, des marques de valeur ou d'autres vertus, pour s'exciter à les imiter.

Tous les sepulchres, tels qu'ils soient, portent le nom d'*Imbila*, chez les Giagues du Royaume de Matamba. Ceux qui sont chargez d'entretenir les défunts, des provisions de bouche qui leur sont necessaires, ont grand soin que rien ne leur manque. S'il leur arrive quelque deffastre, ils s'imaginent aussi-tôt que leurs défunts ne sont pas contens d'eux, & qu'ils leur ont laissé manquer de quelque chose. Ils courent aussi-tôt aux devins, ils consultent ces prétendus oracles; & tâchent de découvrir si ces défunts n'aimoient point quelques viandes pendant qu'ils étoient vivans, qu'ils auroient manqué de leur donner. C'est dans ces recherches, que ces devins trouvent leur compte. Bien loin de rassurer ces timides mortels, & de leur faire connoître leur aveuglement, ils leur prédissent une infinité de malheurs, qui vont les ac-

cabler. Et après s'être fait payer très-cherement les peines qu'ils ont eû à découvrir la volonté des défunts ; ils leur spécifient quantité de vivres qu'ils doivent leur apporter à eux mêmes , afin qu'ils les présentent à ces défunts irrités , & qu'ils les apaisent. Mais ils les gardent pour eux , & volent impunément les morts & les vivans.

On trouve dans les campagnes & dans les forêts plusieurs se ulchres , disposés en bon ordre , les uns à côté des autres ; dans lesquels il y a des marques , qui font connoître les personnes qui y reposent. Et comme ils n'ont point l'usage de l'écriture pour faire des épitaphes , comme on en fait parmi nous ; ils usent de hyéaoghiques , qui bien que mal imaginez , fussent pour des gens aussi grossiers & aussi ignorans qu'ils sont.

Mon Auteur en remarqua un , qui étoit tout couvert d'ossements ; un autre , qui l'étoit de peaux de serpens ; un autre , d'excrémens humains. C'étoient les noms de ceux qui reposoient dans ces sépulchres.

On voit sur les tombeaux des grands Seigneurs , un siege , un arc , des flèches , un cornet , une coupe , & les autres choses dont ils se servoient

qua  
C  
ont  
méc  
por  
pou  
des  
pan  
& d  
M  
gue  
lan  
tion  
Cor  
con  
nob  
chr  
mar  
trun  
furr  
que  
M  
rap  
tém  
ten  
tam  
ne Z  
rati  
ples  
cad  
de f



quand ils étoient vivans.

Ceux d'une condition inférieure, ont pour armes les instrumens de leur métier; ou les choses qui y ont rapport; par exemple, des têtes de bêtes, pour les chasseurs; des trompettes ou des sonnettes, pour les musiciens; des paniers pleins d'emplâtres, de racines & d'herbes, pour les Medecins.

Mais ceux qui sont les plus distinguez & les plus honorez, sont les Taillandiers. La raison de cette distinction, est qu'un des premiers Rois de Congo avoit exercé ce métier, & par consequent, l'avoit extrêmement ennobli. C'est pour cela, que les sépulchres des Taillandiers, sont ornés de marteaux, de tenailles, & autres instrumens du métier, avec une enclume surmontée d'une couronne, pour marquer que le métier est royal.

Mon Auteur trouve à propos de rapporter ici une histoire, dont il a été témoin oculaire. Il mourut, dans le tems qu'il étoit dans la Mission de Matamba, un Officier, pour qui la Reine Zinghi avoit beaucoup de considération. Comme la coûtume de ces Peuples idolâtres, est d'enterrer avec le cadavre quelques esclaves, & ce'le de ses concubines qui lui-a été la plus

Histoire  
de deux  
concubines  
Giagues.

ciere ; il s'éleva une contestation vive entre deux jeunes personnes très-belles qui lui avoient appartenues , pour sçavoir qui auroit l'honneur d'être enterrée vive avec lui. Des paroles , on en vint aux mains ; & si elles avoient eu des armes , la querelle auroit eû de fâcheuses suites. On les sépara , avec peine , & la dispute fut rapportée à la Reine. Elles plaiderent leur cause devant cette Princesse , qui trouvant qu'elles avoient raison toutes les deux , ordonna qu'elles auroient , l'une & l'autre , la tête tranchée , & qu'elles seroient ainsi enterrées avec leur maître. On ne sçauroit croire combien elles remercièrent la Reine , de la grace qu'elle leur faisoit ; & avec quelle joye & quel empressement elles coururent se présenter à celui qui devoit faire l'exécution ! Tant ces Peuples idolâtres sont infatuez de la folle esperance de joiïir dans l'autre monde , des plaisirs après lesquels ils courent dans celui-ci.

Les Giagues sont , sans contredit , les plus cruels & les plus inhumains de tous les idolâtres. On le voit dans toutes leurs actions : leurs cérémonies sont barbares. Il suffit d'en rapporter une , pour faire juger des autres.

Dès que la mort d'un de cette Secte est divulguée, ses parents & ses amis, se mettent en devoir de célébrer son *Tombo*. C'est ainsi qu'i's appellent la cérémonie des funeraillles.

Si le défunt est d'une qualité qui mérite qu'on lui rende tous les devoirs les plus solennels, on bâtit en diligence de petites cases autour de celle où il est mort; où les parens & les amis se renferment pendant huit jours, après qu'on les a pourvûs de vivres & de boisson, pour ce tems de leur retraite.

On fait cependant, hors de la maison, un petit échaffaut avec des planches; on le couvre de nattes, & on y met un siege, sur lequel on pose le cadavre, la tête renversée en arriere.

Il demeure huit jours en cette situation; pendant lesquels, il reçoit les visites & les complimens de tout le Peuple, qui se fait un devoir de le garder, de le servir, de l'honorer, & de dire tout le bien qu'on croit qu'il mérite; & bien au-delà.

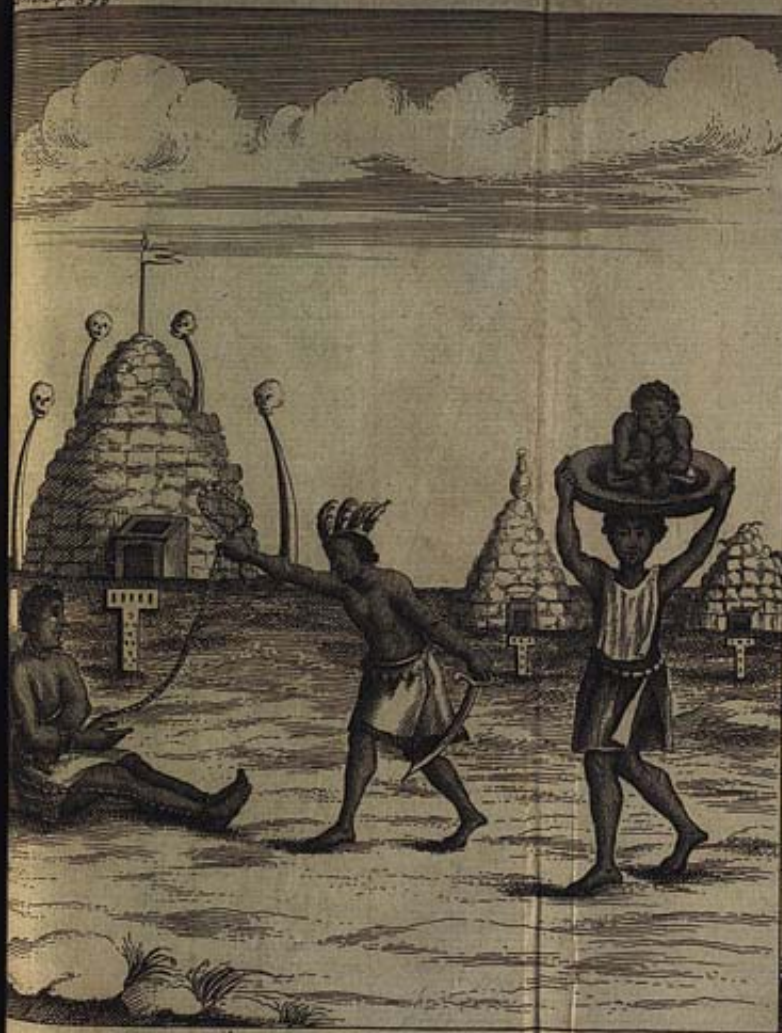
On choisit pour Directeur, ou pour Maître des cérémonies, un homme, prudent, robuste, & qui ait une connoissance parfaite des cérémonies du pays. C'est lui qui dirige les danses,

la musique, & la symphonie, qui doivent faire la meilleure partie du *Tombo*.

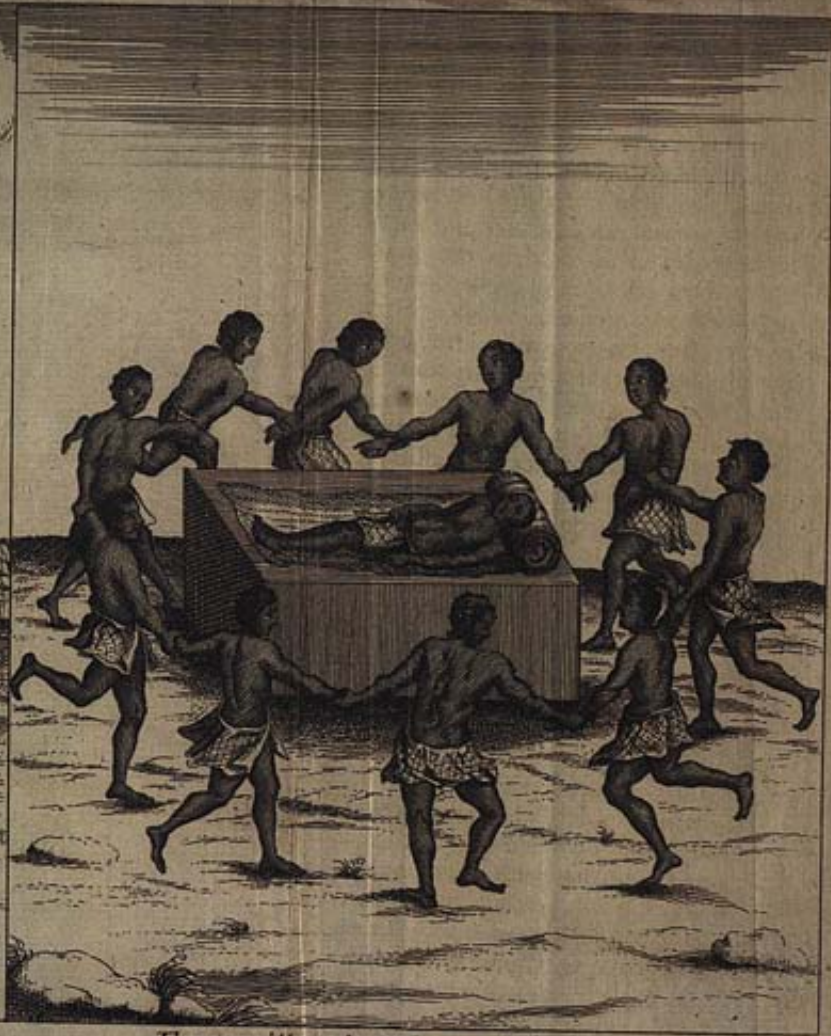
Il commence la premiere danse, seul; elle doit durer quatre heures entieres, sans discontinuation. Il saute de toutes ses forces dans cet intervalle; sans que l'excès de la chaleur, ni la lassitude inséparable d'un exercice si violent, lui permettent de prendre un moment de repos. Au contraire, il exhorte ceux qui doivent danser après lui, de s'en acquitter en gens d'honneur & de courage; les assurant de la réputation qu'ils acquèreront, & du plaisir infini qu'ils feront au défilé.

Le huitième jour étant arrivé, on s'assemble, dès que l'aurore commence à paroître. Les danses, les cris, les chansons, & les hurlemens, recommencent pour lors de telle maniere, qu'à un mille à la ronde, ils sont capables de rendre sourds ceux qui se trouvent à cette distance, & même plus loin.

Il y a de ces danseurs qui tournent sur leur talon, comme font les *Derviches Turcs*, pendant un tems considerable. Ce mouvement étourdirait tout autre, qu'un homme accoutumé à cet exercice. Quelquefois ils cou-



*Mausolée des Negres Giagues*



*Funerailles des Negres Giagues*



Manoir de Noyers

ren  
en  
rel  
plu  
s'il  
s'il  
fe  
ma  
la  
de  
qu  
  
c'e  
de  
ve  
fa  
to  
de  
à  
de  
ce  
d'  
il  
à  
o  
ve  
pa  
un  
de  
re  
bi

rent les uns après les autres en rond , en pouffant des cris inarticulez ; de telle maniere , que les auditeurs les plus attentifs , ne peuvent distinguer s'ils se parlent entr'eux , s'ils chantent , s'ils pleurent , s'ils se querellent , s'ils se plaignent , s'ils badinent , ou s'ils marquent du regret ou de la joye , de la perte que le monde a fait à la mort de celui dont ils célèbrent les obseques.

Pendant ce tintamare , le *Singillo* , c'est-à-dire , le Ministre ou le President des funerailles , s'approche gravement de la tête du cadavre , & lui fait plusieurs questions , qui tendent toutes à sçavoir quelles raisons il a eu de mourir. Comme le cadavre , déjà à moitié corrompu , n'est pas en état de lui répondre ; il prend sa place en cette occasion , il contrefait sa voix d'une maniere triste & mal articulée , il repond que ce malheur lui est arrivé à cause du peu de soin que ses parens ont eû de remplir leur devoir envers leurs ancêtres decedez , n'ayant pas fait les sacrifices dont ils avoient un extrême besoin , & ayant negligé de leur fournir les alimens necessaires , après s'être mis en possession des biens qu'ils avoient laissez , & en

jouissant tout à leur aise ; pendant qu'ils se trouvoient dans une disette affreuse de toutes choses.

On pourroit demander à quoi tendent ces discours pleins de fourberies & de mensonges ? La raison s'en présente d'elle-même. C'est pour engager les parens à faire une plus grande boucherie d'hommes & d'animaux , c'est le but de ce barbare *Tombo*. Il faut rassembler ces antropophages inhumains. C'est ce qu'ils cherchent avec tant d'avidité.

Les danses continuent cependant ; & il n'est pas nécessaire d'avertir les danseurs , de prendre les restaurans nécessaires , pour rétablir leurs forces abbatuës par cet exercice ; ils ne s'oublient pas , ils boivent & mangent tant qu'ils peuvent : & quand ils sont remplis à n'en pouvoir plus , ils jettent sur le cadavre , les restes des viandes & des boissons , qu'il n'y a qu'eux seuls qui soient capables de voir , & de sentir les ordures dont ce cadavre, déjà infecté par lui-même , se trouve couvert ; & cela , dans la vûe de lui donner abondamment , les vivres dont lui & ses ancêtres ont besoin.

Quant au massacre des hommes & des femmes , qui se fait en ces turestes



funerailles, il n'est jamais moins que de dix créatures humaines, & quand ce sont celles de quelque Prince ou de quelque personne considérable, on en égorge par centaines.

Il est arrivé plusieurs fois, dit mon Auteur, qu'ayant été averti qu'il se devoit faire de ces cruelles exécutions, je traversois l'épaisseur des forêts, avec les Peres Antoine de Gaète, & Ignace de Valfasine; & sans craindre la rencontre des bêtes féroces dont elles sont remplies, nous nous hasardions d'être dévorés nous-mêmes par ces affamez antropophages, pour sauver la vie de ces misérables victimes. Nous entrions donc hardiment au milieu de ces gens cruels; & avec la force que nous donnoit le zèle de la gloire de Dieu, nous leur remontrions l'énormité de l'action qu'ils alloient commettre, nous rompions les liens de ces pauvres misérables qui alloient être égorgés, & leur donnions le moyen de se sauver; sans qu'il nous soit jamais arrivé d'autre accident, que d'être chargés des injures les plus atroces, & presque suffoqués de la puanteur qui exhaloit du cadavre.

Les guerres qu'il y a entre ces Nations, sont courtes, ainsi que nous le

dirons dans un autre endroit. Comme elles ne se font, pour l'ordinaire, que par surprise, ou par une bataille, quand les armées se rencontrent de maniere à ne pouvoir pas s'en dédire; elles commencent & finissent en trois ou quatre jours. Les Giagues ne pensent gueres alors à célébrer les funeraillles de ceux de leur parti, qui ont été tuez. Mais quand ils demeurent les maîtres du champ de bataille, après la défaite entière de leurs ennemis; ils amassent les cadavres entiers, & même les os de ceux dont on a déjà dévoré les chairs toute cruës, ils les dévorent avec une inhumanité qu'on ne peut exprimer. Quant à ceux de leur parti, qui ont été tuez; ils bâtissent en diligence, de petites cabannes, où ils enterrent ces corps tous ensemble; faisant ainsi un *Tombo* general, autant que le tems & le lieu le leur peuvent permettre.

Mais s'ils ont été battus & obligez de prendre la fuite, ils remettent à faire leurs cérémonies, quand ils sont de retour chez eux: & alors ils les font aux dépens des esclaves qu'ils peuvent avoir, de la nation de leurs vainqueurs, & ils exercent sur eux, toutes les cruantez dont ils se peuvent imaginer.

C'est une coûtume observée généralement dans tous ces pays, que quand quelqu'un vient à mourir, les esclaves, quand il en a, ses parens & ses amis, se rasent entierement la tête; & après se l'être frotté & le visage, d'huile; ils se saupoudrent de poussière de différente couleur, avec des plumes & des feuilles seches, pilées: ce qui produit un effet des plus bizarres: c'est là leur deüil. Ils paroissent ainsi en public; plus ils sont hideux, & plus ils s'imaginent marquer leur douleur & leur affliction. Cette cérémonie n'est pourtant que pour les personnes ordinaires: car lorsque c'est un Prince, un Gouverneur, ou quelque personne considérable qui est décedée, on se rase seulement le dessus de la tête, on se la ceint avec une liziere de toile ou d'écorce d'arbre, comme ils ont coûtume de faire quand ils sont malades; & on s'enferme pendant huit jours entiers, sans sortir de sa case, pour quelque raison que ce puisse être.

Les Congois joignent à cette retraite, un jeüne si austere, que pendant trois jours, ils ne prennent aucune sorte de nourriture. Un homme seroit absolument deshonoré, si on venoit à sçavoir qu'il eût pris le moindre ali-

ment , ou qu'il eût rompu le silence qui doit accompagner ce jeûne. De sorte que si quelque nécessité pressante les oblige de repondre à quelque demande , ils le font par signes , avec un petit roseau qu'ils portent à la main. On observe un peu moins de rigueur avec les plus proches parens , comme sont les enfans , les peres & meres ; pourvû qu'ils gardent les mesures convenables , qui sont , de se retirer dans quelque lieu secret , ou dans un coin du jardin , qui accompagne , pour l'ordinaire , leurs maisons. Les trois jours de ce jeûne austere étant passez , ils prennent quelque peu de nourriture , & ainsi , peu à peu , ils reprennent leur maniere de vie ordinaire.

Les veuves idolâtres , sur-tout celles de Matamba , ont sur ce sujet , des sentimens & des coûtumes trop singulieres , pour ne les pas rapporter ici. Elles s'imaginent que les ames de leurs maris , viennent se reposer sur elles , particulièrement , quand pendant leur mariage ils vivoient dans une étroite liaison. L'amour passé ne les rend pas plus hardies , elles sont remplies de crainte & d'épouvante ; de sorte que , dès que leurs maris ont rendu le dernier soupir , elles courent à quelque

riviere ou à quelque étang, & conduisent avec elles un des Ministres de leur Secte, destiné à cette fonction. Elles se laissent lier avec des cordes, & jeter plusieurs fois dans l'eau, croyant fermement y étouffer les ames de leurs maris, & les empêcher ainsi, de venir les tourmenter.

Cette cérémonie rend certain leur état de viduité, & les met en pouvoir de passer à de secondes noces, sans craindre les reproches & les mauvais traitemens de leurs maris défunts.

Elles retournent à leurs maisons, après cette cérémonie; & leurs parens & amis ne manquent pas de les venir féliciter de leur liberté, & de leur proposer un mari, ami, ou galant, selon qu'il convient à leurs affaires, à leur âge, & à leur temperament; qui souffriroit infiniment, s'il étoit privé de ce secours. Elles passent ainsi, en peu de momens, de l'état de veuves à celui de femmes mariées, ou ayant un homme; & des pleurs, à la joye.

On dit que le Ministre de cette cérémonie, n'a de droit pour ses vacations, que la pague de deuil, dont la veuve étoit couverte quand il l'a conduite à la riviere; mais il est à croire qu'elle ne s'en tient

pas à cette regle & qu'elle le recompense largement quand il l'a baigné de maniere que l'ame de son mari est étouffée, à ne revenir jamais l'inquiéter. Combien de femmes, dans d'autres pays, voudroient être débarassées de maris incommodes, & avoir encore mieux payé les vacations de celui qui y auroit si heureusement travaillé?

Mais s'il se trouvoit des veuves assez courageuses, pour ne pas craindre le retour des ames de leurs maris, & pour negliger ou differer cette cérémonie: en ce cas, elles sont obligées de demeurer chez elles, vêtues de pagnes, vieilles, déchirées, malpropres, de couleur obscure, qui fasse connoître leur affliction, & la douleur vraie ou fausse, qu'elles ont, ou doivent avoir, de la mort de leur époux. Et comme les femmes de ce pays ne sont pas moins babillardes & moins jalouses, que ce les des autres parties du monde, elles ne manquent pas d'examiner leur conduite & de les décrier si elles manquent en quelque point du cérémonial, afin de les empêcher de trouver un parti.

On en voit, qui sous prétexte qu'elles ont la poitrine trop étroite

pour y loger commodément leur ame & celle de leur mari , publient qu'elles souffrent de grandes incommodités. Elles courent comme des folles , elles vont se jeter dans l'eau , elles crient comme des desesperées. Les Portugais guerissent avec le bâton , celles de leurs esclaves , qui sont attaquées de cette maladie .

Il y en a d'autres , qui témoignent une joye extrême , de pouvoir ainsi loger leurs maris défunts ; & à qui cela sert de prétexte , pour faire mille actions folles & très-indécentes. C'est un moyen qui leur réussit assez souvent pour trouver un nouveau mari , ou du moins , un amant. Mais comme personne ne veut prendre une femme , avant que son état de veuve ne soit entièrement assuré , il faut , avant toutes choses , qu'elles se soient soumises à la cérémonie qui doit étouffer l'ame de leurs maris. Mais la plûpart , & sur-tout les plus raisonnables , feignent de souffrir avec plaisir l'incommodité de la présence de leur époux , jusqu'à ce qu'étant bien assurées d'un mari ou d'un galant , elles s'exposent à la cérémonie de la riviere. C'est dans ces occasions , que les Ministres font bien leurs affaires. Ils ne manquent

pas de leur dire, que les ames de leurs maris sont irritées de la résolution où elles sont, de passer à de secondes nocces. Ils les assurent que les maux de tête, de cœur, de poitrine dont elles se plaignent, ne sont que les préludes des maux que les ames de leurs maris leur préparent; & par cet artifice, les obligent d'acheter bien cher, les cordes dont elles doivent être liées avant d'être jettées dans l'eau: sans compter qu'il leur faut encore bien autre chose pour lors, que la pague de deuil, pour leurs vacations. Ce que j'ai dit jusqu'à présent, ne regarde que les femmes veuves idolâtres.

Les veuves Chrétiennes des Royaumes de Congo & d'Angolle, ont d'autres coutumes.

Deuil des  
veuves  
Chrétiennes.

Elles passent une année entière renfermées dans leurs maisons. Plus elles observent exactement cette loi, & plus elles persuadent le public, du véritable attachement qu'elles ont eü pour leurs maris. Elles se deshonoreroient infiniment dans le public & dans leurs familles, si on les trouvoit dehors pendant ce tems. Il est pourtant vrai, qu'on a moins de rigueur pour elles, dans les lieux qui sont éloignés des villes & des grosses bour-



gades, & qu'on leur permet de vaquer un peu plus ouvertement à leurs affaires.

Quant aux parens des défunts, ils observent une retraite, plus ou moins longue, selon leur degré de parenté; mais qui ne va jamais à plus d'une Lune entiere.

Le terme de la retraite de ces veuves étant expiré, elles peuvent sortir, & vaquer à leurs affaires. Elles portent pour lors sur la tête, un bonnet qui leur tombe par derriere jusque sur les épaules. Elles sont vêtues d'un habillement noir ouvert par les côtez, qui leur tombe devant & derriere, jusqu'aux genoux, à peu près comme un scapulaire de Minime.

Les personnes de distinction portent un manteau de drap, plissé autour du col, comme les chapes des Moines.

Les femmes esclaves de Loanda & de S. Salvador, capitale du Congo, portent dans les occasions de deuil, certains bonnets, qui se tiennent tout droits sur leurs têtes. quoiqu'ils aient quatre palmes, c'est-à dire, deux pieds huit pouces de hauteur. Cette coëffure leur donne un aussi grand air, que les plus grandes fontanges en don-

noient autrefois aux femmes d'Europe : sur-tout quand elles appartiennent aux Portugais, & qu'on en voit un troupeau de quarante ou cinquante qui marchent toutes de compagnie.

Il est difficile de distinguer si les plaintes & les regrets qu'on remarque dans les funeraillies, partent de cœurs de bronze, ou de ceux de bêtes sauvages ; car ils y mêlent tant d'extravagances, qu'ils excitent moins la compassion, que la risée. On a déjà remarqué, que malgré leurs battemens de mains, leurs cris, & leur désolation apparente, ils ne répandent jamais la moindre petite larme. Ils prétendent pourtant qu'on les croye dans la dernière affliction. Toutes affaires cessantes, ils se rendent ponctuellement aux lieux & aux heures marquées, où se doivent faire les cérémonies des funeraillies. Les parens & les amis s'y trouvent des premiers, le peuple y accourt par coûtume & par intérêt ; & chacun à l'envie des uns des autres, chantent des airs lugubres, & font des cris & des hurlemens, jusqu'à perdre haleine. La coûtume y convie tout le monde, l'obligation ne s'étend qu'aux parens & aux amis.

Il est pourtant ordinaire, de voir  
une

une assemblée considerable de gens aux funeraillles, que l'interêt y attire, ou la vûe de paroître soit att chez au défunt & à sa famille. Personne ne s'exempte, dans ces occasions, de crier, de pousser des soupirs, des hurlemens. C'est dans cela seul, que consiste la pompe des funeraillles. Ils sont assurez d'ailleurs, que leurs cris & leurs soupirs seront bien payez par un banquet où tout le monde est invité, & où chacun peut compter d'être bien traité: de sorte qu'à mesure que l'heure du festin approche, on entend redoubler les soupirs, les chansons, & les cris.

Mais si les parens sont avares, ou qu'ils n'ayent pas le moyen de satisfaire à l'avidité & à la voracité de ces gens: s'ils le prévoient, ils ne se trouveront point aux funeraillles: s'ils ne sont pas traitez comme ils l'esperoient, ils n'ont point de honte de s'en plaindre hautement, & même de charger d'injures, ceux de qui ils attendoient un banquet somptueux. Mon Auteur assure, que leur effronterie sur ce point, est égale à la dureté de leur cœur: c'est assez dire, pour en faire une peinture très-désavantageuse.

On en voit d'autres, qui, bien qu'a-

vertis de la mort d'une personne qui leur doit être chère par la proximité & par d'autres motifs puissans, ne laissent pas de vaquer à leurs affaires, comme s'ils n'y prenoient aucune part. Leurs entretiens n'en sont pas moins joyeux; ils ne témoignent pas la moindre inquiétude du malheur qui vient d'arriver dans leur famille, jusqu'à l'heure que la bienséance les oblige de se trouver avec les autres aux funérailles. Ils changent alors de contenance; & comme s'ils étoient pénétrés de la plus vive douleur, ils se rendent à la maison du défunt, ils y donnent les marques les plus éclatantes de leur affliction, & semblent avoir un besoin extrême d'être consolés, quoiqu'ils n'aient donné qu'à la coutume, & non à la mort de leur parent ou de leur ami, les larmes qu'on leur a vû verser, & les cris qu'on leur a entendu faire.

Opinion  
des Negres  
touchant la  
mort.

Voici bien une autre preuve de la dureté de leur cœur. On n'en peut pas douter, puisque mon Auteur en a été témoin oculaire plusieurs fois. Il assure donc, que c'est l'opinion communément reçue chez tous les Negres, que quand un homme vient à mourir, son ame quitte une vie misérable, pleine de traverses & de peines, pour en-

trer dans une autre remplie de joye & de plaisir ; & par consequent que c'est lui avancer son veritable bonheur , que de l'aider à mourir promptement. Sur ce principe barbare & inhumain , mon Auteur a vû plus d'une fois , que les parens d'un malade qui étoit à l'agonie , au lieu des soulagemens que la tendresse naturelle devoit les porter à lui donner , lui tiroient le nez & les oreilles de toutes leurs forces ; lui donnoient des coups de poing sur le visage , lui tiroient les bras & les jambes avec la derniere violence , lui bouchaient la bouche & les autres conduits de la respiration , pour l'étouffer plus promptement. Quelques-uns le prenoient par les pieds & par la tête , & l'ayant élevé le plus haut qu'il leur étoit possible , ils le laissoient tomber à terre. D'autres se mettant à genoux sur sa poitrine , la fouloient d'une maniere , qu'ils la lui rompoient , ou lui fracassoient l'épine du dos , pour hâter sa mort. Et quand mon Auteur leur reprochoit leur cruauté & leur inhumanité , ils lui répondoient sans s'émouvoir , que ce qu'il condamnoit dans leur action , étoit au contraire , très-loüable ; puisque le malade étant absolument hors d'état de revenir , c'é-

toit une charité de le délivrer des peines d'une agonie douloureuse : qu'ils souffroient même plus que lui, & que ce n'étoit que pour le délivrer de ses peines, qu'ils étoient obligez d'en venir à ces extrémitéz.

Un Nègre, qui paroiffoit d'ailleurs de bon sens, discourant avec mon Auteur, de la raison qu'avoient les ames des défunts, de ne plus se laisser voir dans ce monde après qu'elles en étoient sorties : lui disoit gravement, que c'étoit un effet de leur prudence ; & qu'étant séparées de leur corps, & plus en état de juger sainement des choses, que quand elles y étoient renfermées ; elles n'avoient garde de revenir en ce monde, où elles seroient encore obligées de gagner avec beaucoup de peine, de quoi vivre & de quoi s'entretenir ; au lieu que dans l'état où elles se trouvoient, ceux qui étoient dans ce monde, leur fournissoient abondamment toutes leurs nécessités. Ce sçavant personnage étoit un des premiers du Royaume de *Matamba*, qui s'étoit si fortement imprimé cette folle imagination dans la tête, que non seulement il souhaitoit la mort, mais qu'à la fin, il se la procura lui-même, dans la seule vûë d'aller jouir de ce repos imagi-

naire, quand il seroit mort. Ses amis, à qui il communiqua son dessein, voyant qu'ils ne pouvoient l'en détourner par leurs remontrances, l'abandonnerent à son mauvais sort; & il se fit enterrer tout vivant par ses esclaves.

Cela n'est pas rare parmi les Giagues & autres idolâtres: ils sont tous dans le même délire, & prendroient tous le même chemin, si des raisons particulieres ne les en empêchoient.

Quoiqu'on voye des démonstrations d'une tristesse infinie dans les gens mariés, quand l'un d'eux se trouve prêt à mourir, il est certain qu'il n'y a pas plus de verité dans ce qu'ils font paroître à l'exterieur, que dans ce qu'on voit dans leurs esclaves; dans lesquels il n'y a que de l'apparence, sans réalité. On pourroit pardonner quelque chose à ces derniers, qui peuvent souvent esperer que leur sort deviendra meilleur par la mort de leur maître. Mais peut-on passer cela à une femme & à des enfans, qui semblent devoir avoir une véritable tendresse pour leur pere & pour un mari? C'est pourtant la même chose. L'histoire suivante le va prouver d'une maniere démonstrative.

Mon Auteur assistoit un jour un Sei-

Histoire

remarqua-  
ble sur ce  
sujet.

gneur Negre Catholique, qui étoit à l'extrémité. Et pendant qu'il lui faisoit produire les actes ordinaires dans ces derniers momens, & qu'il lui faisoit les prieres des Agonifans; la femme de ce Seigneur, & ses enfans, sanglottoient de maniere, & pouffoient des soupirs & des cris, qu'ils interrompoient le Missionnaire, & lui faisoient craindre qu'ils ne troublaient le moribond. De sorte qu'il fut contraint de leur dire de se retirer plus loin, & de ne le point embarasser dans ses fonctions: ils obéirent avec peine, & s'en allerent crier hors de la maison. Le Pere croyoit, après leur départ être en repos; quand il vit paroître une troupe de près de cent esclaves du malade, qui pouffoient à l'envi les uns des autres, bien d'autres hurlemens: ils entroient par bandes dans la chambre, battoient des mains, se jetoient par terre, crioient comme des desesperés; de maniere, que mon Auteur attendri se mit à les louer de l'affection qu'ils avoient pour leur maître, & à les consoler. Le moribond qui sçavoit bien à quoi s'en tenir, & qui étoit accoutumé à ces façons de faire; ramassant toutes ses forces, appella le pere, & lui dit avec un souris, tel



qu'on peut le former en l'état où il étoit : Hé ! mon Pere , tous ces gens vous trompent ; sçachez que tous ce qu'ils font , ne part point du cœur : c'est un effet de la coutume. Mes esclaves sçavent fort bien que dans peu de momens , ils seront recompensez de leurs grimaces. Ils songent moins à moi , qu'aux moyens de rendre leur condition meilleure , s'ils peuvent. Vous vous tromperiez à l'excès , si vous croyez qu'il y eût en eux le moindre sentiment de tendresse ; vous verrez quand je serai mort , qu'ils ne se plaindront d'autre chose , que de ce que mon décès un peu trop retardé à leurs desirs , a differé la consolation qu'ils attendent.

Ce Seigneur mourut quelques heures après ce discours ; & je vis , dit mon Auteur , la verité de tout ce qu'il m'avoit dit. La scene changea aussitôt ; tous ces pendants ne songerent qu'à se remplir des viandes & des boissons qu'on leur abandonna : & quoi qu'ils en eussent jusqu'à la gorge , ils n'étoient ni contents ni rassasiez , & murmuroient contre les heritiers de leur maître , qu'ils accusoient d'avarice ; en faisant un mélange affreux de danses , & de feinte tristesse ; de san-

glots, & de chansons; de soupirs, & du son des instrumens: sans qu'ils pensassent le moins du monde à leur maître.

## CHAPITRE XVIII.

### *Des maisons des Negres.*

**N**ous avons assez parlé des superstitions des Negres, en matière de Religion: le public en doit être suffisamment instruit & content. Il faut maintenant parler de la vie civile; si tant est qu'on puisse donner ce nom à leur manière de vivre, si barbare, & si misérable. Ils ne laissent pas d'être assez vains, pour vouloir que l'on croye, que c'est par grandeur d'ame, qu'ils negligent de se bâtir des maisons commodes: c'est une fausseté. C'est à leur paresse & à leur ignorance, qu'il faut rapporter la pitoyable manière dont ils sont logez. Moins industrieux que les bêtes féroces, qui se creusent des cavernes; que les oiseaux, qui se fabriquent des nids; que les poissons même, qui se retirent entre les racines des arbres qui sont sur les bords des rivieres, afin d'y être à couvert

des autres animaux qui leur donnent la chasse ; les Negres de ces trois Royaumes, n'ont communément que des cabanes de forme circulaire, composées de branches d'arbres plantées en terre, environnées d'une foible muraille de bouë mêlée avec de la paille hachée ; & pour toits, des feuilles de palmier ou de roseaux, assez épaisses à la verité, pour les défendre de l'ardeur du soleil, & de la pluye. Elles sont si mal entendues, si mal construites, que les plus misérables cabanes que les charbonniers d'Europe font dans les bois, sont des palais en comparaison. Ils ne sçavent ce que c'est de les paver, ou d'y faire quelque enduit de terre battue, qui leur serve de plancher. Ils bâtissent sur la terre nue, comme elle se présente.

Maisons  
des Negres.

Les plus apparentes ont un toit coupé, qui jette les eaux de deux côtez. On les appelle *Nzo*, dans le Royaume de Congo. D'autres ont une figure pyramidale ; comme dans les Royaumes d'Angole & de Matamba, où on les appelle *Ndumbo*. Leur hauteur par dedans, n'excede pas celle d'un homme de bonne taille. Elles sont obscures, autant que le peuvent être des lieux qui n'ont point de fenêtrés, &

qui ne reçoivent la lumière, que par une porte, si basse & si étroite, qu'on ne peut y passer que de côté, & en se baissant beaucoup.

Ces appartemens sont communs aux hommes, aux femmes, aux enfans, & aux bestiaux, quand ils en ont. On ne manque jamais d'y allumer un grand feu pendant la nuit: ils le font tout au milieu. La fumée en sort comme elle peut, en penetrant le toit, & remplissant le plafond & les murs de suye. C'est là, qu'après s'être bien lassés à chanter & à danser, ils se mettent tous en rond, les pieds au feu, & la tête vers la muraille, & qu'ils dorment, peut-être mieux qu'ils ne feroient dans un bon lit; quoique les plus riches n'ayent sous eux, qu'une méchante natte, & qu'on y soit à demi suffoqué de la fumée, & de la puanteur.

On est un peu plus propre dans la ville de S. Salvador, & dans quelques autres bourgades plus considérables. On blanchit le dehors des murailles, avec une espece de chaux, qui est très blanche. Comme les rues de ces villes sont larges, assez droites, & ombragées, d'arbres; ces maisons, propres par le dehors, font un assez bel effet avec cette verdure. Les dedans n'y ré-

pondent point du tout. On voit quelques maisons, qui sont en longueur, le double ou environ de leur largeur, & qui sont partagées en deux chambres. D'autres sont tout-à-fait comme des chambres rondes. Les bourgades sont environnées d'une grosse haye vive, qui fait plusieurs contours, & dont les distances qui servent de chemin; sont fort étroites. Cela est assez bien inventé pour éviter les surprises des ennemis, & l'entrée des bêtes féroces. L'indolence des Negres est telle, que très-souvent ils laissent secher ces hayes, au lieu de les entretenir, & de les renouveler; & alors il est facile d'y mettre le feu. Mais ceux qui ont un peu plus d'attention, les renouvellent & les entretiennent avec d'autant plus de soin, qu'ils savent que leur conservation en dépend.

Les personnes de condition qui ont une espece de Cour, & beaucoup de domestiques, ont un assez grand nombre de cases qui se joignent, & dans lesquelles on peut entrer des unes dans les autres; dont les unes servent de salles ou de chambres, les autres de garde-meubles, où elles serrent ce qu'elles ont de plus précieux.

Pour les maisons des gens ordinaï-

res, elles sont pitié. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point elles sont incommodes, peu seures, mal-propres. Leur situation sur des terrains en pente, les expose à être souvent emportées toutes entières par les grosses pluies, & par les moindres débordemens des rivières & des ruisseaux. Leur foiblesse est telle, que les vents les enlèvent en l'air comme des pailles; & le peu de résistance que leurs foibles murailles peuvent faire, n'empêche pas les tygres & les lions, de les forcer, d'y entrer, & de dévorer ceux qu'ils y trouvent. Je ne dois pas passer sous silence, que ces serpens monstrueux dont j'ai parlé ci-devant, montent sur les toits, s'y font un passage en écartant les pailles dont ils sont composez, & engloutissent les enfans tout vivans, mordent les personnes qu'ils ne peuvent avaler, & les tuent avec leur venin, ou les étouffent, en s'en ortillant autour d'elles.

Les Caméléons sont fort à craindre en ces p-ys, parce qu'ils sont extrêmement venimeux; aussi bien que les crapaux, qui y sont d'une grosseur extraordinaire. Il y a des lézards, qui diffèrent peu des crocodiles; des rats, gros & méchans au dernier point; des

fourmies, qui dévorent en moins de rien les hommes & les animaux. Ce n'est point une exageration, c'est une vérité constante, qu'on voit sortir de terre, des armées innombrables de grosses fourmies, qui se jettent avec fureur sur les hommes & sur les animaux, & qui les rongent jusqu'aux os. Il est vrai qu'on peut se défendre de ces méchantes bêtes, en leur abandonnant promptement la place, & en mettant le feu à la maison. Le remede est un peu violent, mais c'est l'unique qu'on puisse apporter à ce mal; encore ne faut il pas perdre de tems, quand on se trouve en état de s'en servir.

Mon Auteur est témoin, qu'un Religieux de son Ordre, étant grièvement malade, & ne pouvant ni se défendre, ni crier au secours, eût tous les doigts des pieds mangez par les rats. Le Pere Ignace de Valsasime, son compagnon, s'éveilla une nuit, sentant quelque chose de pesant & de froid sur son estomach; il y porta la main, & trouva que c'étoit un horrible crapau. Un autre appelé le Pere Antoine de Gaëte, allant pour se coucher, aperçut un serpent monstrueux derrière la nate qui lui servoit de lit. Mon Auteur nous assure, que pareille chose lui

est arrivée à lui-même plusieurs fois; de sorte, que quand il étoit obligé d'aller se coucher, c'étoit toujours après s'être recommandé à Dieu, comme s'il eût dû mourir chaque nuit; étant sans cesse exposé à une infinité d'accidens dans ce malheureux & dangereux pays.

Un autre Missionnaire revenant tout fatigué d'un voyage, vit d'un côté de sa natte, un gros serpent; & de l'autre, un horrible crapau. Il sortit précipitamment de la case; c'étoit le seul parti qu'il avoit à prendre, & il apperçût sur le toit, un de ces serpens appellez *Bomma*, dont nous avons donné la description dans un autre endroit, qui avoit plus de vingt palmes de longueur.

Rien n'est plus ordinaire, que d'avoir de semblables rencontres, & de trouver de ces gros serpens, dont la pesanteur & le mouvement font trembler ces édifices.

Telles sont les habitations des Nègres dans ces vastes pays; leur ignorance & leur indolence, ne leur permettent pas d'en bâtir de meilleures, de plus solides, & de plus assurées.

Eglises &  
maisons de  
briques.

Avant l'arrivée des Portugais, on ne sçavoit ce que c'étoit de bâtir avec des



briques & de la chaux. Ils furent les premiers qui firent bâtir des Eglises & des maisons avec ces matériaux. Ils bâtirent la Cathédrale & quelques autres Eglises de cette manière, dans la ville de S. Salvador.

En 1652. le Roi de Congo en fit bâtir deux, l'une dédiée à Saint Michel, & l'autre à Saint Antoine de Padoüe; & ensuite, celle de l'hospice des Capucins: mais elles ne furent couvertes que de paille, selon l'usage du pays. On admire, avec raison, la bonté de la chaux mêlée de terre, qu'on employe dans la fabrique des murailles: on les blanchit par dehors avec la même chaux. Elles sont de longue durée: & si les Negres qui demeurent hors de cette Capitale, vouloient s'en donner la peine, ils seroient mieux logez, & plus sûrement qu'ils ne sont. Mais il s'en faut bien, que même dans la ville Royale, ils ayent cette attention. Leurs bâtimens n'ont point de fondemens: ils plantent les poteaux qui forment leurs cases, sur la terre nue, comme elle se trouve. Aussi durent-elles peu, & sont sujettes aux inconveniens que nous avons rapportez ci-devant.

Il faut pourtant excepter le palais

du Roi, & les maisons des Portugais. Ce palais est grand, commode, magnifique. On y voit un grand nombre d'appartemens bâtis avec symétrie, & d'un bon goût. Il est tout de briques; aussi-bien que les maisons des Portugais, qui n'ont jamais pû se résoudre à demeurer dans les cases incommodes des naturels du pays.

Il y avoit autrefois une place Royale au milieu de la ville de S. Salvador, qui étoit assez grande pour contenir une armée considérable, rangée en bataille. Elle étoit environnée d'un mur de pierres & de chaux. Le tems & le défaut de réparations, ont ruinez cette muraille.

La ville de Loanda, qui est le lieu de commerce de toute cette partie de l'Ethiopie, & la Capitale du Royaume d'Angolle; est toute bâtie de briques; aussi-bien que toutes les Fortereffes répandûes dans ce pays, les Eglises, & les maisons des Portugais, sont bâties sur les modeles de celles d'Europe, & ont de la grandeur & de la magnificence.

## CHAPITRE XIX.

*Des mariages des Negres.*

**I**L est difficile de s'imaginer jusqu'où Inconti-  
nence des  
Negres.  
va l'incontinence des Negres sur ce point. En cette occasion, les bêtes sont moins bêtes, que les Negres. La nature qui donne à tous les animaux le desir de conserver & de multiplier leur espece, leur donne en même tems, de la tendresse pour ce qu'ils ont produit : les Negres n'en ont point ; ils ne pensent qu'à contenter leur passion. Il est vrai qu'ils sont ravis de se voir environnez de quantité d'enfans, mais ils n'ont pour eux que de la froideur. Ils se regardent uniquement eux-mêmes : ils ne s'embarrassent ni de leur nourriture, ni de leur éducation. C'est assez pour eux de les avoir mis au monde, & d'avoir en cela donné à leur passion ce qu'elle demandoit ; ils laissent à leurs femmes, le soin de tout le reste.

Il ne convient pas, dit mon Auteur, à un Ecrivain Religieux, de salir son papier, & les oreilles de ses Lecteurs, du récit qu'on pourroit faire de ce qui

se passe chez les Negres , sur ce sujet. Ce sont des ordures & des saletés, qu'il ne faut point remuer, & que la pudeur oblige de couvrir d'un profond silence. Les lumières de la grace, n'ont pas encore dissipées les épaisses tenebres, que l'idolâtrie a répandues sur ce pays malheureux.

L'erreur dans laquelle les Negres veulent croupir, & qui est pour eux, une source intarissable de quantité d'autres crimes; est qu'ils ne peuvent, ou qu'ils ne veulent pas se persuader, qu'il y ait une Loi qui puisse les obliger à vivre avec une seule femme, qui leur soit unie par le lien d'un Sacrement saint & legitime. Leur coûtume y est diamétralement opposée. Vivre avec une seule femme, & y être obligé jusqu'à la mort, cela n'est pas raisonnable, disent-ils. Il faut la bien connoître avant de lui donner la qualité d'épouse; & une cohabitation de deux ou trois années, au moins, n'est pas suffisante pour la connoître à fond, & n'y être pas trompé.

Ceux qui veulent passer pour honnêtes gens, ne se font point de scrupule d'avoir vingt cinq ou trente concubines; & s'imaginent qu'il y a de la grandeur d'ame à les entretenir. Et

quand les Pasteurs & les Missionnaires les en reprennent, ils répondent hardiment, qu'un galant homme acquiert de l'honneur en entretenant avec décence ces femmes, dans le dessein où il est d'en choisir une pour son épouse legitime, après qu'il l'aura bien éprouvée pendant un tems considerable. C'est sous ce prétexte, qu'ils vivent des vingt-cinq & trente ans, dans un concubinage qui fait honte à la qualité de Chrétien, dont ils se glorifient, sans se soumettre, que dans une extrême vieillesse, aux Loix du Christianisme.

On donne le nom de *Mugagi* aux concubines. Celui qui les entretient, en choisit, pour l'ordinaire, deux, pour lesquelles il a plus de passion. Il donne à la premiere, le nom de *Engainané*. Elle est la maîtresse de la maison, elle a la surintendance de tout. Rien ne s'y fait, que par ses ordres. Toutes les autres femmes de son espece, lui sont subordonnées, il faut qu'elles lui obéissent.

La seconde porte le nom de *Sambegilla*. Celle-ci est la coadjutrice de la premiere; elle commande sous ses ordres, & fait tout ce que feroit la premiere, quand elle se trouve empêchée, malade, ou absente.

Le maître a soin de mettre auprès d'elles, des servantes fidelles, ou du moins crûes telles, pour les garder, les servir, les accompagner, & les lui conduire, quand il en a besoin. Ces surveillantes doivent les observer de si près, qu'elles puissent informer le maître, des fautes dans lesquelles la fragilité si ordinaire au sexe, sur tout dans ces pays, les peut faire souvent tomber; sous peine d'être rigoureusement châtiées, si le maître le découvroit par une autre voye.

Toutes les *Mugagi* qui ont de la naissance, ont chacune une case particulière. Celles qui sont d'une condition ordinaire, ou esclaves, ne sont pas traitées avec cette distinction, ni si bien entretenues que les premières. Celles-ci convaincues, ou raisonnablement soupçonnées d'infidélité à leur prétendu mari, sont répudiées sur le champ, & chassées de la maison. Mais l'honneur est si peu connu dans ce pays barbare, qu'elles n'en reçoivent pas la moindre tache d'infamie. Elles sont, comme auparavant, maîtresses de se donner à un autre homme; & elles ne manquent pas d'en trouver, sur-tout quand elles ont de la beauté.

Mais les secondes n'en sont pas quit-

tes à si bon marché : il y va pour elles de la vie ; à moins que le maître n'ait le cœur assez tendre , pour commuer la peine de mort , en un esclavage perpétuel.

L'incontinence des Negres , ne s'arrête pas là. S'ils voyent quelque belle fille , encore dans l'enfance ; ils l'achètent de ses parens ; du vin & de l'eau-de-vie d'Europe , ou quelque autre marchandise en est le prix. Ils la font conduire chez eux en qualité de leur concubine , bien des années avant qu'elle soit en état de l'être effectivement. Ils la donnent à élever à leurs femmes esclaves ; ce qu'elle est en effet elle-même , en vertu de la vente que lui en ont fait ses parens ; qui perdent ainsi , pour toujours , l'esperance de la voir libre.

Il s'en trouve d'autres , qui achètent d'une femme enceinte , le fruit qu'elle mettra au monde. Si c'est une fille , l'acquéreur la prend aussi tôt chez lui & la fait élever , dans le dessein de s'en servir un jout pour ses plaisirs. Si c'est un garçon , il attend une autre couche : & si la femme n'avoit que des garçons , ou qu'elle devint stérile ; elle seroit obligée de lui fournir une de ses parentes pour con-

cubine , conformément au marché , dont elle a déjà reçu le prix.

Ce moyen , ( qui paroît avoir été suggeré à ces Barbares par le diable , ) est tout-à-fait conforme à leurs inclinations dépravées. Ils le convrent du prétexte , qu'une mere chargée de beaucoup de filles , ne peut , que difficilement , s'en débarrasser , & les marier ; & que c'est un soulagement pour les familles , de les donner à élever à ceux qui les ont achetées , puisqu'elles ne sont point en état de soutenir les dépenses qu'il faudroit faire pour leur éducation. La fausseté du prétexte faite aux yeux , puisque la coûtume du pays , n'est pas que les filles portent des dottes à leurs époux : ce sont au contraire , les maris , qui constituent un douaire aux filles qu'ils épousent.

La maniere de traiter des mariages , est tout-à-fait singuliere en ce pays. Quand quelqu'un devient amoureux d'une jeune fille , il tâche de gagner les bonnes graces du pere & de la mere , & celles de la fille , par quelque present. Les Negres sont avares ; on avance à coup sûr ses affaires auprès d'eux , par cette voye. Les présens reçus , l'amant va lui-même la demander



en mariage. On ne fait point tant de ceremonies en ce pays : on ne les y connoît seulement pas. L'affaire est faite, dès qu'on a le consentement des parens : celui de la fille est toujours assuré. On convient donc des conditions ; dont la premiere est toujours, que l'époux demeurera avec elle deux ou trois ans ; afin d'éprouver s'il s'accommodera de ses manieres ; & s'il se trouve content à la fin de ce terme, il lui constituëra un doüaire, & l'épousera dans les formes ordinaires, & elle sera déclarée sa veritable & legitime épouse. Cette pratique est commune aux idolâtres, & à ceux qui portent le nom de Chrétiens. Il semble qu'en recevant le Baptême, ils se sont réservé la faculté de continuer de vivre, comme ils vivoient auparavant.

Après cet accord, les parens livrent la fille à son amant ; il la mene chez lui : & ils y vivent ensemble, comme si le Sacrement les avoit unis.

Il arrive assez souvent, que la jeune femme ne se trouve pas contente de son mari, ou le mari, de sa femme ; & alors sans autre formalité, il lui dit de se retirer ; ou bien elle se retire chez ses pere & mere, sans que cela nuise le moins du monde à sa réputation,

ni que cela l'empêche de trouver un autre établissement.

On peut juger quels desordres naissent de ces sortes d'alliances, ou plutôt, de ces sortes d'épreuves. On en peut compter trois principaux. Le premier, que les femmes repudiées ont peine à trouver un homme qui les veule prendre à ces sortes d'épreuves; parce qu'on doit supposer, que la raison de leur repudiation, est que le premier qui s'en est chargé, les a trouvées hautaines, babillardes, pétulantes, d'une mauvaise humeur, & intraitables.

La seconde, que les enfans nez pendant ce tems d'épreuve, n'ont pour ainsi dire, ni pere, ni mere; & par consequent, personne qui les reconnoisse, & qui les élève: d'où il arrive, qu'on ne se met pas en peine de leur faire recevoir le Baptême. Et si le pere les fait élever; ce n'est, le plus souvent, que jusqu'à l'âge competent pour les vendre comme esclaves, qui est un malheur, peu différent de la mort même.

Le troisième inconvenient, est que les maris, encore qu'ils soient contents de leurs femmes, différent de jour en jour, à leur assigner leur doiuaire,

re , afin de n'être pas sujets aux loix d'un véritable mariage. Ils vivent dans un concubinage perpétuel ; & meurent à la fin , dans l'impénitence finale.

Il faut pourtant avouer , que les Negres qui demeurent avec les Européens dans les lieux de commerce , en usent d'une autre manière , & sont bien plus reglez , du moins à l'extérieur ; quoiqu'on ne puisse pas nier qu'il y ait bien de la débauche dans le secret. Ce que je viens de dire , regarde principalement ceux qui sont éloignez des côtes de la mer , & des demeures des Européens ; parce que la disette des Pasteurs & des Missionnaires , y est souvent si grande , qu'ils sont des années entières , sans voir de Prêtres , & sans entendre parler de Dieu , ni de la sainte Loi. D'où il arrive , que quand les Missionnaires vont dans ces quartiers abandonnez , & qu'ils leur remettent leur devoir devant les yeux , ils leur tournent le dos , se moquent d'eux , & les regardent comme des extravagans & des insensez.

Si quelqu'un à la fin , pressé par les remords de sa conscience , qui ne lui permet pas de rien trouver dans la

Noces des  
Negres.

conduite de celle qu'il a tenu à l'épreuve, qui lui donne un prétexte de la renvoyer: si, dis-je, il se voit contraint d'exécuter le traité qu'il a fait avec elle & avec ses parens, il la déclare publiquement sa femme vraie & legitime. Aussi-tôt tous ses parens, ses amis, ses voisins l'en viennent féliciter.

C'est dans ces occasions, qu'ils veulent paroître. S'ils ne le peuvent pas faire par eux-mêmes, ils empruntent de leurs amis ce qui leur manque, des habits, des colliers, des brasselets, & autres ornemens semblables: & ainsi parez à l'envi les uns des autres, ils s'assemblent dans quelque prairie ou autre endroit découvert, voisin de la maison du nouvel époux; & là, ils celebrent les nocces, au son de leurs instrumens barbares, par des chansons & des danses. Ils relevent le mérite des nouveaux mariez, ils leur font des généalogies magnifiques, ils vantent leur beauté, leur generosité, leurs richesses: bien entendu qu'ils seront grassement payez de tous ces éloges, le plus souvent faux & outrez à l'excès, par des festins splendides, où ils trouveront abondamment de quoi satisfaire leur

gourmandise & leur sensualité.

Mais s'il arrive que l'époux, plus économe qu'ils ne voudroient, ne les satisfasse pas comme ils s'y attendoient; la scène change dans l'instant, on oublie toutes les louanges dont l'air est encore rempli; & il n'y a reproche ni infamie, qu'on ne vomisse contre lui, contre son épouse, & tout ce qui lui appartient: de sorte que ceux qui ne sont pas en état de faire ces dépenses, aiment mieux se passer de reconnoître publiquement leur épouse. Et s'ils s'y trouvent contraints, d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, ils vendent un ou deux de leurs enfans, pour acheter un bœuf, du vin d'Europe, & autres vivres, afin de n'être pas exposez à ces infamantes injures.

Le banquet finit, quand il n'y a plus rien à manger, & quand les Conviez ont rongé les os, mieux que ne feroient les chiens les plus affamez. Pour en témoigner leur reconnoissance à celui qui s'est ruiné pour les rassasier, ils recommencent leur bal barbare, qu'ils font durer la plus grande partie de la nuit.

Quant à la si'cité que les personnes mariées se gardent réciproque-

ment, on peut dire, qu'elle va de pair avec la regularité qui accompagne la Religion des idolâtres, ou le Christianisme si horriblement défiguré, de la plupart des Chrétiens de ce pays.

Mon Auteur se tait là-dessus, quoiqu'il ait un vaste champ pour s'étendre : mais il aime mieux prendre ce parti, conforme à son état, que d'exposer aux yeux de ses Lecteurs, des choses tout-à-fait deshonnêtes, qui les scandaliseroient.

Il faut que le temperament des femmes Afriquaines, soit bien autrement robuste, que celui des femmes d'Europe. On ne peut nier qu'elles n'ayent des incommodités ; mais il faut avoüer, qu'elles souffrent plus patiemment que les autres, ou qu'elles souffrent moins, quand elles accouchent. La terre nuë, sert d'oreiller à leurs enfans. Sans assistance de personne, elles sont tout à la fois, la sage-femme, la nourrice, & la mere de l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde. Ces petites créatures naissent nuës, s'élevent nuës ; leurs langues ne sont, au plus, que quelques branchages ; & elles sont les jours entiers, toutes nuës, exposées au soleil. Leurs meres les y exposent,

après les avoir couvertes d'une espèce de pâte ou de mortier, composé de terre de *Tacula* mise en poudre, & mêlée avec de l'huile de palme cuite, qui devient très-tenace; afin que les rayons du soleil, agissant sur cette composition, leur peau devienne plus douce, plus lustrée, & plus noire, & par conséquent plus belle, & plus capable de les faire aimer de leur pere & des autres personnes.

A peine une femme s'est-elle délivrée, qu'elle va se baigner avec son enfant, qu'elle s'en va travailler aux champs, plus robuste & plus soulagée, qu'elle n'étoit auparavant. Il semble que cette pénible & dangereuse operation, l'ait rajeunie, & fortifiée.

La plus grande peine de ces femmes, est d'être obligée de porter toujours leur enfant sur leur dos, pendant qu'elles bêchent la terre. Elles l'attachent derrière elles, avec une bande de cuir ou d'écorce d'arbres, qu'elles lient sur leur front, ou sur leur gorge. Et comme cette bande est étroite, & qu'elle ne peut embrasser suffisamment ces petites créatures, elles tombent incessamment de côté & d'autre sur les reins de leur mere; ce

qui ne peut manquer de leur causer beaucoup d'incommodité.

Leur maniere de leur donner à téter, est aussi particuliere, que celle de les élever. Elles se contentent de les mettre sur une pierre, ou sur quelque tronc d'arbre, qui les élève jusqu'à la hauteur du genoüil; & dans cette situation, sans se baïsser ou se mettre à genoux, elles leur mettent à la bouche le bout de la mamelle. Elles les ont si longues & si pendantes, que les enfans les peuvent prendre, sans que les meres ayent la peine de se baïsser. Ces manieres & plusieurs autres, seroient peu reprehensibles, si elles n'y joignoient pas une infinité de superstitions. Nous en avons rapporté quelques-unes ci-devant; elles doivent suffir, pour faire juger du reste. Mais ce qu'on ne peut leur passer, c'est une effronterie & une immodestie dans toutes leurs actions, dans lesquelles elles ne songent seulement pas à conserver la moindre bienséance à l'exterieur. D'où mon Auteur conclut, qu'elles ont l'ame encore plus noire, que la peau.



## CHAPITRE XX.

*Du peu d'industrie des Negres à mou-  
dre leurs grains ; & de la vie fruga-  
le, qu'ils sont obligez de mener.*

IL n'a pas été possible jusqu'à pre-  
sent, de faire concevoir aux Ne-  
gres la maniere dont nous reduisons  
nos grains en farine, en Europe. Ce  
seroit tenter l'impossible, de vouloir  
faire entrer dans leur esprit tout de  
terre, comment une machine compo-  
sée de rouës, de meules & d'autres  
pieces, se meut par le soufflé du vent,  
ou par un filet d'eau qui tombe des-  
sus ; & comment elle peut, en peu de  
tems écraser le grain & le reduire en  
farine très-fine, pour un nombre con-  
siderable de personnes : cela passe in-  
finiment la portée de leur esprit. S'ils  
voyoient des moulins, ils s'imagine-  
roient que quatre ou cinq mille de  
leurs dieux sueroient à grosses goûtes,  
pour faire ce travail. En cela, ils au-  
roient raison : car leurs dieux sont  
trop foibles, pour faire autre chose  
que de les tromper, à l'aide de leurs  
fausses préventions, & de leurs Mi-  
T iij

nistres fourbes . ignorans , & avarés .

Il est certain qu'ils sont dignes de compassion , quand on voit leurs femmes travailler à n'en pouvoir plus , pour reduire en farine une poignée de sarrasin , ou de mahis . Voici comme elles s'y prennent .

Elles mettent dans un mortier de bois , [ qui n'est autre chose , qu'un tronc d'arbre creusé , ] une ou deux poignées de sarasin ou de mahis ; & à grands coups de pilon , elles l'écrasent , le mieux qu'elles peuvent , mais toujours avec beaucoup de peine & de fatigue . Après ce'a , elles le mettent sur une pierre un peu creusée ; & avec un caillou , elles le broient , comme on broye les couleurs en Europe , sur un marbre ; avec une molette . C'est ainsi qu'elles reduisent en farine leurs grains & leurs légumes . On peut juger par ce travail , ce qu'une femme en peut faire dans un jour .

Elles ont encore plus de peine à reduire en farine , la racine de manioc ; parce qu'étant toujours humide , & n'ayant pas les instrumens nécessaires pour la convertir en grosse farine , comme font les Portugais ; ils sont contraints de la racler avec un couteau , avant de la presser pour en fai-

se sortir le suc. Après quoi, ils l'étendent sur des plaques de cuivre ou de fer, ou sur des pierres plates; & avec le secours du feu qui est dessous, ils la cuisent, & la reduisent en gros grains, qu'ils pilent dans leurs mortiers ordinaires, pour les reduire en farine. Ils sont redevables de cette racine aux Portugais, qui l'ont apportée d'Amérique. C'est une très-bonne nourriture, qui se conserve, pour le moins, autant que la farine de froment; pourvu qu'on la préserve de l'humidité. Il est vrai, que ceux qui n'y sont pas accoutumés, la trouvent insipide; mais on s'y fait aisément; & mon Auteur en a souvent souhaité, lorsque voyageant dans ces vastes déserts, il se trouvoit réduit à la dernière nécessité.

Les Negres la mangent à poignée, comme nous faisons les miettes de pain que nous ne voulons point laisser perdre; ou bien ils le font bouillir dans l'eau, & quelquefois dans du bouillon. Elle semble alors comme le ris.

Entre les racines comestibles, que l'on trouve en grand nombre en ce pays, celle du Platane tient un des premiers rangs. Les Negres la met-

tent rôtir sur les charbons; & sans lui donner le tems de se refroidir un peu, ils la mangent toute brûlante, avec autant d'avidité, que s'ils craignoient d'avoir quelqu'un derrière eux, qui les voulut dévaliser.

C'est, à peu près, de la même manière, qu'ils font leur pain. Car n'ayant pas l'usage des fours, ou autre commodité équivalente, pour le faire cuire, ils détrempeut eur farine de sarasin ou de mahis, dans de l'eau, la font cuire dans quelque vaisseau de cuivre ou de terre, & en font une espece de bouïllie ou de colle, que les uns appellent *ensuendi*, & les autres *mussa*. Cette sorte de bouïllie, se gâte aisément; elle s'aigrit en moins de trois jours, & devient mauvaise. Ceux qui se veulent traiter plus délicatement, la pétrissent de manière, qu'ils en font des galettes qu'ils appellent *Nbolo*, qu'ils font cuire sur des grils de fer. Il s'y fait une croûte des deux côtes: elles deviennent plus savoureuses, & plus aisées à digérer.

Quand le Peuple est pourvu suffisamment de ces choses, il se croit fort à son aise; & il s'imagine être à un festin, quand il peut joindre à ces mets, quelque petit animal; comme

font les petits lézards, les grillons, les rats, & autres semblables animaux.

Les gens au-dessus du commun, ne font gueres meilleure chere. Les plus riches se contentent de deux plats, soit de viandes, soit de poisson.

Les Portugais mêmes, établis dans ce pays, vivent à peu près, comme ces derniers. Il est rare qu'ils ayent plus d'une sorte de viande, avec une menestre ou soupe, appelée *muamba*; que l'on fait avec le fruit de *gizome*, accommodée avec de l'huile de palme & du poivre rouge ou piment. Cette soupe a assez bon goût; mais ce qu'elle a de meilleur, si cela est vrai, c'est de fortifier l'estomach, dont les fibres sont souvent relâchez par la chaleur du climat.

Les herbes appellées *Missanda* & *Brod*, boüïlies dans l'eau, & ensuite bien sechées; se presentent dans les visites, comme on presente le thé, le chocolat, ou le café, parmi nous. Les Negres mâchent beaucoup de jeunes feuilles d'une espèce de plante qu'ils appellent *Neassa*. C'est leur *Bétel*, si en usage dans les Indes.

Ce que les Negres ont de plus que tous les autres hommes, c'est un goût merveilleux pour toutes choses, un

est petit toujours ouvert, & un palais à qui rien ne déplaît, non pas même les immondices, qui feroient soulever le cœur des personnes les moins délicates; ce qui ne peut provenir que d'un estomach à toute épreuve. Aussi tout leur est bon, & ils devorent avec une avidité si rprenante, les sauterelles, les rats, les souris, les vers, les lézards, les serpens, sans se mettre le moins du monde en peine de les nétoyer. Il leur suffit que ces choses ayent un peu senti le feu ou qu'elles soient un peu rissolées, pour s'en remplir la bouche l'estomach & le ventre, sans en ressentir d'incommodité.

La propreté & certaines manieres polies, qui sont inséparables des repas en Europe, ne sont pas encore passées chez les Negres. Ils ont beau voir ces Européens, ils ne les imitent pas: Il leur semble que cela préjudicieroit au droit que personne ne leur conteste, de vivre d'une maniere sale & barbare.

C'est ordinairement la premiere femme, qui a la surintendance de la maison, qui distribué les vivres à toute la famille, & qui en fait le partage. Ils s'asseoient tous en rond sur la terre,

toute nuë ; & chacun ayant reçu sa portion de la *fonace*, y fait un trou avec les doigts, pour y faire entrer quelques herbes ou quelques légumes cuites, ou autre chose, que la surintendante leur donne sur la main. Ceux qui commencent à se polir, mettent leur manger sur une feuille ou sur une piece de calebasse. La plupart n'ont pour plat & pour assiette, que leurs mains. Ceux qui invitent leurs amis, mettent leurs viandes au milieu des conviez assis par terre, dans des plats de terre, des gaméles de bois ; & les plus riches, dans de vilains plats d'étain, sales au suprême degré. Chacun prend dans le plat, à pleine main : & comme on ne connoît pas l'usage des nappes & des serviettes, ils essuyent leurs mains à leurs côtes, ou sur leur tête, ou tout au plus, à la bande dont ils se la ceignent. Ils n'ont point de tables pour mettre leurs viandes ; la terre nuë leur en tient lieu ; il y en a même parmi eux, qui, pour faire honneur à leurs conviez, la couvrent d'une natte. On peut dire en un mot, & sans exageration, que ce sont les plus sauvages de tous les sauvages.

Je me trouvai présent, dit mon Auteur, à une querelle assez plaisan-

te, qu'eurent deux particuliers sur leur noblesse. La décision fut en faveur de celui qui prouva l'usage le plus ancien dans sa maison, de manger sur une natte. Le vaincu n'osa pas appeler de ce jugement; le vainqueur au contraire, ne manqua pas d'inviter ses amis & les Juges, à un festin qu'il leur fit, pour célébrer sa victoire & sa noblesse. Il n'oublia point, sur toutes choses, d'étendre une belle & grande natte au milieu de l'espace que les conviez occupoient.

Quoique les Negres ne recherchent pas la diversité des viandes, comme on la recherche chez les autres Nations; ils ne laissent pas de faire bonne chère à leur manière, & de ne quitter la table, que quand toutes les provisions sont consommées, & qu'il n'y a plus rien à manger. Que les viandes soient mal apprêtées, qu'elles ne soient pas cuites, qu'elles soient corrompues; cela ne les inquiète point du tout: ils mangent tant qu'ils peuvent, sans avoir d'indigestion. Il faut croire que leurs danses, qui sont comme leurs entre mets, & quelques barils de vin d'Europe & d'eau-de-vie, les échauffent de manière, que la digestion est bientôt faite. Aussi les voit-



en commencer un festin dès le point du jour, & le continuer jusques bien avant dans la nuit. Il est vrai qu'ils sont alors yvres, & tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils se laissent aller aux actions les plus sales & les plus barbares.

Dès que le bruit d'un festin se répand dans une bourgade, celui qui le fait, ne doit pas craindre de manquer de gens pour manger ses viandes. Les Negres n'ont pas le point-d'honneur en recommandation: ceux mêmes qui se piquent de noblesse, l'oublent avec plaisir dans ces occasions. Tout le monde y court, comme à une table ouverte, où le maître du festin se fait honneur de recevoir indifferemment tout le monde. Il est payé de sa générosité, à proportion que les convives sont rassasiés. Quand il a le bonheur d'y réussir, il est alluré d'être chargé de louanges; mais aussi il dépense en un jour ou deux, ce qui auroit entretenu sa famille honnêtement pendant la moitié d'une année.

On appelle ces tables ouvertes *Bingare*, ou *Vingare*: ce terme est Portugais. Les Negres, même ceux qui se vantent d'être nobles, les recherchent avec empressement. Sans être invi-

tez, ils vont effrontement se présenter aux tables des Grands. Ce sont des parasites du premier ordre. Ils font plus : s'ils sçavent qu'un homme de condition bien inferieur à la leur, ait bonne provision de vivres, ils vont chez lui, comme par amitié; & pour lui faire honneur, ils y menent toute leur famille. Il arrive même quelquefois, que n'étant pas contents de ce qu'on leur a servi; après avoir rongé les os & avoir dévoré les entrailles des animaux qu'on leur a présenté, ils entrent hardiment dans le lieu où le maître de la maison conserve ses provisions, ils enlèvent malgré lui tout ce qu'ils y trouvent, le chargent d'injures, & mangent tout. Après quoi, contents d'une si belle expedition, ils s'en vont chez eux, sans remercier celui qui les a traités, & qu'ils ont pillé.

Festins des  
Rois, &  
des Princes.

C'est pour cela que les Rois & les Princes quand ils sont obligés de faire quelques festins, ne les font jamais chez eux, mais en pleine campagne; & ont soin, que les viandes & les boissons y soient en quantité suffisante pour bien rassasier & contenter ces ventres gourmands & toujours affamez. Par ce moyen, ils évitent

d'être pillés ; & ils contentent le génie des Negres ; qui , sur cet article , est le même dans la noblesse & dans le Peuple.

C'est par le moyen de ces festins , que les Princes se concilient ou se conservent l'affection de leurs sujets ; qui , pendant que dure le festin , & même quelques jours après , ne cessent de leur donner des bénédictions & des louanges. Plus elles sont outrées , & plus elles font du goût de ces sortes de gens ; chez qui la vérité & la délicatesse , n'ont pas encore trouvé d'accès.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Des meubles des Negres.*

**L**Es gens du commun, n'ont pour tous meubles, qu'une bêche pour labourer la terre ; & une hache pour couper & fendre du bois : un coutelas, pour aller en voyage & à la guerre ; quelques calebasses , où ils ferment les racines , les légumes, les grains, leurs onguens , & autres provisions. Ils ont pour lit , une ou deux stores ou paillassons , sans linceuls & sans couvertures ; un mor-

ceau de bois , pour chevet : souvent même la terre leur sert d'oreiller. Leur batterie de cuisine se réduit à deux ou trois pots de terre , qui leur tiennent lieu de marmittes ; & autant de plats de la même matière. De manière que , quand il s'éleve entr'eux quelque différend pour la préséance , ils en appellent d'abord à leurs meubles. Tu es un gueux & un misérable , dira l'un ; j'ai tant de plats & tant de marmittes ; en pourrois-tu montrer autant ! L'autre ne manque pas de répliquer , qu'il en a autant , & de plus beaux de manière qu'ils sont obligez de prendre pour arbitre , le premier qui se présente. Celui-ci entre dans leurs cases ; il examine attentivement le nombre , la matière , & l'état des plats & des marmittes : s'il les trouve en nombre égal , il en considère la grandeur & les défauts qui s'y rencontrent ; & , le tout mûrement examiné , il prononce le jugement en faveur de celui qui a le plus de ces ustanciles , & en meilleur état. En faudroit-il davantage , pour faire le sujet d'une comédie des plus réjouissantes ?

Les Ouvriers n'ont précisément , que les outils nécessaires pour leur

métier ; encore n'en ont-ils pas autant qu'il leur en faudroit.

Les personnes de condition achètent des Portugais , quelque parasol de grand diametre , avec deux ou trois coffres. Ils attachent aux murailles , leurs armes. Cela , avec quelque mauvaise batterie de cuisine , compose tous leurs meubles. Accoutumez à une pauvreté & à une disette honteuse de toutes choses , ce peu ne laisse pas de les rendre fiers , hautains & insolens ; comme des Partisans venus de la lie du peuple , & qui se sont fait riches , à force de le piller. Ils regardent comme une peine & une fatigue insupportable , le soin que les Européens ont de ferrer leurs hardes sous des clefs & des serrures de fer ; pendant qu'il leur suffit d'avoir un petit morceau de bois , pour tenir leurs portes fermées.

Les Princes , qui vivoient autrefois comme leurs sujets , ont pris d'autres manieres , depuis qu'ils vivent avec les Portugais. Ils tâchent de les copier en quelque chose , ne le pouvant pas faire en tout.

J'ai vû , dit mon Auteur , les maisons des Ducs de Bamba , & des Comtes de Sogno , & autres Seigneurs du

premier rang. Elle sont, à la vérité, bâties comme les autres, & dans la même simplicité; mais elles sont bien plus grandes, plus spacieuses; elles renferment des appartemens de plusieurs pièces, elles ont des fenêtres. Le pavé est couvert de belles nattes, les murailles ont des tapisseries d'étoffes de soye; on y voit un fauteuil de velours, des coffres, des cabinets, des parasols de soye garnis d'or; & leurs garderobbes sont remplies d'habits, d'armes, de tapis, d'argenterie, & autres choses précieuses, qui distinguent ces Seigneurs de leurs Peuples, autant qu'ils le sont par leur naissance, & par leurs charges.

---

## CHAPITRE XXII.

*Des maladies des Negres; & de leurs remèdes.*

**L**Es maladies dont les Negres de l'Ethiopie Occidentale sont affligés, ont un rapport nécessaire avec leur manière de vivre. Mais Dieu dont la providence est infinie, & qui connoît leur ignorance, & leur peu d'application, a eu la bonté de les dé-

livrer d'une infinité de maux qui inondent les autres pays. Ils n'ont point chez eux la science de la Medecine, ni le genie necessairé pour s'y appliquer, ni le talent de mettre en pratique ce qu'ils pourroient avoir acquis sur cela.

Nous avons vû ci-devant, & assez au long, que tous ceux qui se produisent comme Medecins, ne le sont nullement: ce ne sont que des ignorans charlatans, fourbes, & avares au dernier point; ou des enchanteurs & mauvais magiciens, qui ne sont habiles, que dans l'art de tromper & de voler ceux qui s'adressent à eux.

Une autre cause du petit nombre de maladies que l'on voit parmi eux, c'est leur frugalité. Elle ne peut être plus grande, quand ils vivent à leurs dépens: ce que nous en avons dit, en est une preuve. D'ailleurs, leur pratique constante & invariable, de s'oin- dre tout le corps depuis la tête jus- qu'aux pieds, contribüé beaucoup à les rendre plus sains. A quoi si on ajoute leur exercice journalier de dan- ses si longues & si fatigantes, on con- viendra, que rien n'est plus propre à expulser les mauvaises humeurs, & à les rendre plus forts, plus vigoureux,

& moins susceptibles que nous, d'une infinité de maladies, qui viennent de la malignité des humeurs, & de leur séjour dans le corps; qui corrompent la masse du sang, qui en empêchent la circulation parfaite; & causent à la fin des maladies aiguës, & souvent mortelles.

Ils ont pourtant des maladies, & de très-dangereuses, Dieu le permet, pour leur faire sentir son pouvoir, les châtier de leurs crimes, les détromper de leurs superstitions impies; & les appeller à sa connoissance & à sa Religion.

Quoique le climat occupé par les trois Royaumes de Congo, d'Angolle, & de Matamba & les pays adjacens, ne soit pas tout-à-fait le même; ils sont pourtant tous sujets dans ces pays, aux mêmes maladies. Il suffira de faire le détail de trois ou quatre de celles qui sont les plus communes.

Verolle, & ses effets. La première de ces maladies, est celle à qui on a donné très-improprement le nom de mal françois, & qu'on devoit appeller avec justice, le mal Américain; puisqu'avant la découverte de cette quatrième partie du monde, elle étoit absolument inconnue en Europe. Les Espagnols, qui



ont fait ce funeste présent au reste du monde, la nomment *Las bubas*; les Portugais l'appellent *bobbe*: il y a peu de difference entre ces deux noms. On est persuadé que ce sont eux, qui l'ont apporté d'Amérique en Afrique.

Quoiqu'il en soit de son origine, il est certain que ses effets ne peuvent être plus mauvais; & qu'ils sont d'autant plus pernicious, que la cause qui les produit est mauvaise. Suivant ce principe, on peut dire qu'ils sont proportionnez à l'incontinence excessive des Negres; qui, jointe à la chaleur extraordinaire du climat, à l'interperie de l'air, qui changeant à tout moment du sec à l'humide, du froid au chaud, cause une corruption generale dans le sang & dans les humeurs: corruption d'autant plus grande & plus à craindre, que les alimens dont les Negres usent, sont la plûpart, mauvais & corrompus. A quoi on peut ajouter la negligence inexcusable de ces Peuples, à couper la racine du mal, en s'abstenant des choses qui le produisent.

On en distingue de quatre especes. Leurs noms barbares sont inutiles ici.

La premiere se manifeste par des

enflures aux pieds & aux mains. L'humour qui la cause, ne pouvant se dissiper par ces parties, où la peau est toujours plus dure, que dans le reste du corps; cause des ulceres dans la bouche, & se répand sur les jointures; elle ronge les doigts, & rend le malade absolument impotent.

La seconde remplit le corps de pustules, de charbons, & d'ulceres, qui font horreur à voir, & qui font d'une puanteur insupportable.

La troisième se fait sentir sous la plante des pieds: e le y produit une tumeur comme un gros champignon, qui empêche le malade de pouvoir se tenir sur ses pieds; & si on n'y remédie pas promptement avec le fer & le feu, les pieds tombent entierement en pourriture, & le malade meurt dans d'étranges convulsions.

La quatrième est la plus cruelle, & la plus à craindre. Elle se répand dans les fibres, & jusque dans la moëlle des os; elle affoiblit les nerfs, elle ôte l'usage de tous les membres: elle abat tellement les personnes les plus robustes, qu'elle les prive de tout sentiment; excepté de sentir les plus vives douleurs que l'on se puisse imaginer; qui les conduisent à la fin à la mort.

C'est

C'est un spectacle digne de compassion, de voir la quantité de gens qui sont attaquez de cette vilaine & douloureuse maladie, répandue de tous côtez. Comme ils sont presque nuds, ils ne peuvent cacher les ulcères horribles dont ils sont couverts. On en voit quelques uns qui sont sans nez, sans lèvres, sans oreilles; d'autres, dont les chairs des épaules, des bras, des jambes & des cuisses, sont toutes consommées; les uns sont couverts de croûtes infectes, comme des lépreux; les autres, brûlez d'un feu interne: suite funeste de leur incontinence. Et comme très-peu d'entr'eux sont sages sur cet article, aussi s'en trouve-t'il très-peu parmi eux, qui soient exempts de cette horrible maladie.

Les remedes qu'ils y appliquent, sont des caustiques violens, qu'ils mettent sur les parties affligées; sans chasser la cause interne qui produit ces maux. Et quand, malgré ce remede cruel & insuffisant, le mal ne cesse pas de croître, ils y employent le fer & les boutons de feu. Leur indiscretion & leur ignorance, paroissent dans l'application de ces remedes, n'ayant ni Medecins ni Chirurgiens, ni les instrumens nécessaires; ce sont plutôt

des Bouchers, que des Chirurgiens. Heureux encore ces malheureux malades, si leurs Chirurgiens prétendus, n'étoient pas plus mal-adroits, que nos Bouchers d'Europe.

Il y en a plusieurs, qui se servent de remèdes délicatifs. La nature louable, avoit prévu le besoin qu'ils en auroient, ayant produit dans ces pays, des forêts entières de *Chicon*. C'est ainsi qu'ils appellent le Sandal, que d'autres nomment le bois Saint, ou le bois de *Batta*, à cause de la quantité qu'on en trouve dans cette Province.

On en a transporté quantité en Italie; qui, quoique sec & sans humeur, ne laisse pas de produire des effets étonnans; pendant qu'il n'en produit aucun presque, dans le Pays où il croît, & où il a toute la vigueur & toute la sève qui lui est nécessaire. Cela vient inmanquablement de leur mauvaise manière de le préparer, & de ce qu'ils ne savent pas disposer les malades par d'autres remèdes & par un certain régime de vivre absolument nécessaire, pour que ce remède puisse produire un bon effet.

Il faut aussi avouer, que les Negres sont des malades bien extraordinaires. Il est impossible de leur faire en-

tendre raison, ni de les obliger à la moindre contrainte. Ils veulent vivre à leur manière, boire & manger quand il le veulent, & quand il leur plaît; & le plus souvent, des choses qui leur sont très nuisibles. Encore moins pensent-ils dans cet état, à mettre un frein à leur incontinence: ils ne se font jamais de violence là dessus; ils sont persuadés que cela est impossible. Aussi bien loin de trouver du soulagement dans les remèdes qu'on leur donne, quand même ils seroient excellens, on les voit mourir tout d'un coup, lorsqu'on s'y attend le moins.

C'est encore une de leurs mauvaises coutumes, de s'aller baigner plusieurs fois le jour, lors même qu'on leur applique les remèdes les plus dessicatifs, pour moderer l'excessive chaleur, que ces remèdes excitent dans leur corps. Peut-être que sans ce secours, ils ne pourroient pas supporter la chaleur qu'ils leur causent, & qu'ils en mourroient plutôt.

La seconde infirmité dont les Negres sont attaquez le plus ordinairement, est la diarrhée. Elle est cruelle dans ce pays, difficile à guérir, très-souvent mortelle. On prétend qu'elle vient de la qualité des alimens dont ils

La diar-  
rhée.

se nourrissent ; & sur-tout , de certains fruits , qui étant excessivement chauds , relâchent les fibres du ventricule , de telle maniere , qu'il ne peut rien retenir ; & alterent si fort la faculté nutritive , que le malade n'a plus de goût pour aucune chose , ne peut retenir ce qu'il prend ; & qu'il tombe à la fin dans une défaillance qui le conduit à la mort.

Remede  
des Negres  
pour la dia-  
thée.

Le remede le plus ordinaire qu'ils apportent à ce mal , est de lier fortement le corps du malade sur le nombril avec une ceinture , & de l'oindre d'huile de *Mona moni* , que les Botanistes appellent *Ricinus Americanus* , & qu'on connoît plus communément sous le nom de *Palma Christi*. Cette huile est très-active & très-chaude. Pendant l'application de ce remede , ils nourrissent le malade de fruits de *Nicoffo* & de *Chirico* , bouillis dans l'eau , ou cuits sous la cendre. Ces fruits sont acerbés , & astringens.

Quelques-uns croyent émousser la pointe aiguë de ce mal , en baignant souvent le malade dans des bains d'eau tiède , dans laquelle on met quelques drogues rafraîchissantes , dont les Portugais leur ont enseigné l'usage. Cela n'empêche pas que dans le renouvelle-

ment des saisons, cette maladie n'emporte un nombre incroyable de gens du pays & d'Européens.

Il y en a qui se sont soustenus plus long-tems avec des cordiaux, qui ont restauré leurs forces abattües. Mais comme tous ces remedes ne vont point à la source du mal, ils suivent les autres, après avoir combatus & souffert un peu plus long-tems.

La petite vérole, est la troisiéme Petite vérolle. maladie qui attaque les Negres. On peut l'appeller le mal formidable du pays, qui attaque, qui se répand, & qui déserte entierement les villages, les bourgs, & souvent les villes entieres. L'indolence des Negres, est ce qui lui fait faire de si funestes progrès. Ils n'ont pas la moindre attention sur cela; ils laissent les malades avec les sains. Et les uns & les autres, ne se contraignent sur rien. On peut croire, que ce qui en tué une infinité, c'est le bain dans des eaux froides, qu'ils prennent plusieurs fois le jour: c'est ce qui fait rentrer cette maladie, au lieu d'exciter son éruption, par la chaleur; éruption d'autant plus difficile aux Negres, qu'ils ont le cuir bien plus dur que les Blancs, quoique la superficie en paroisse infiniment plus douce.

Leur pratique dans cette maladie, est de ne faire aucun remede. Ils laissent à la nature toute seule, le soin du malade. Cet usage n'est peut-être pas absolument mauvais : car la nature est forte chez eux, & a de grandes ressources. Mais ils y mettent les empêchemens que nous venons de dire; aussi meurent-ils à milliers, & promptement.

Tumeur  
au bas-ventre.

Leur quatrième maladie est une tumeur qui leur vient au bas du ventre. Ce mal est si cruel, & cause des douleurs si aiguës, que le malade est en peu de tems, attaqué de transport au cerveau, & tombe en convulsion, & dans une espèce de rage. Il commence par des douleurs au fondement. Mon Auteur le croit à peu près le même mal, que celui dont les Portugais sont attaquez dans le Brésil, qu'ils appellent *Bichio de cu*; auquel on applique avec succès, des sang-suës. Nous avons donné dans un autre endroit, un remede plus prompt & plus spécifique. Les Negres se servent de remedes rafraichissans, & sur-tout, de l'herbe appellée *Bichio*.

Ce mal attaque principalement ceux qui demeurent au bord de la mer, & les navigateurs, que les calmes arrê-



rent long-tems sous la ligne, dont la chaleur, souvent excessive, & insupportable, cause des dégoûts, des foiblesses extraordinaires, des douleurs de tête très-aiguës. Ce n'est pas peu, quand on peut prévenir le progrès de ce mal, par des remèdes convenables. Les navigateurs qui s'en sentent attaquez, ont soin de se pourvoir de quelque vase assez large, qu'ils remplissent d'eau en s'asseoyant à nud dessus, de maniere qu'ils soient enfoncez dans l'eau autant qu'il est possible.

On est encore sujet dans ce climat brûlant, à de certaines douleurs qui s'y nomment *Npicchi*. Cette maladie est peu différente de celle que nous appellons la colique; supposé même, que ce ne soit pas réellement la même chose. Les Negres en sont attaquez, parce qu'ils vont toujours la tête & les pieds nuds, l'estomach tout découvert. L'eau qu'ils boivent, y contribuë aussi beaucoup; de même que leurs alimens de mauvaise qualité, mal cuits, mal assaisonnez, ventueux, souvent corrompus; mais sur-tout leur intempérance en toutes choses. Ce mal leur cause des symptômes douloureux, & très-dangereux. Le remède qu'ils y employent, quoiqu'il ne

Coliques;  
& leurs remèdes.

soit point du tout de leur goût, est une diette severe, de deux ou trois jours, pendant lesquels ils ne prennent aucune sorte d'alimens.

Playes, qui dégénèrent en ulc. & pleines de vers.

Les playes les plus légères, deviennent en peu de tems, pleines de pourriture & de vers, & dégénèrent en fistules. On ne peut voir, sans compassion, des gens, que de très-petites playes, faute d'avoir été bien traitez, ont couvert d'ulceres & de chancres, dont il sort des vers en quantité. Cela peut venir de ce que la plûpart des Negres sont attaquez du mal venerien.

On attribüe la plus grande partie des maladies de ce climat, à l'effervescence du sang, qui contracte en même-tems la mauvaise qualité des alimens dont on s'y nourrit; & à l'air corrompu qu'on y respire.

Leur remede le plus ordinaire, est l'usage des herbes cuites à l'eau, & la saignée. Mais comme ils n'ont pas l'adresse de se servir de la lancette pour ouvrir la veine, leur maniere de saigner fait pitié. Ils se servent d'une petite corne, ou d'une petite calebasse, comme nous faisons des vantouses; quoique d'une façon bien differente. Ils commencent par fendre la peau.

d'un coup de couteau; & ayant mis leur vantoufe sauvage sur la playe, ils appliquent la bouche à un petit trou qu'ils ont fait à la corne ou à la calebasse: & à force de succer, ils attirent le sang, jusqu'à ce que la vantoufe en soit remplie. Ils réiterent cette operation, tant qu'ils jugent à propos. Aux douleurs de tête, ils appliquent leur vantoufe aux tempes, & succent le sang, jusqu'à ce qu'il n'en vienne plus, ou que la douleur soit cessée. Aux maux de poitrine, ils l'appliquent à l'endroit que le malade leur indique souffrir plus de douleur; & ainsi des autres parties du corps. Quand ils n'ont ni cornes ni calebasses, ils prennent une de leurs petites marmittes de terre; & quand l'operation est finie, ils s'en servent sans façon, pour faire cuire leurs alimens. Comme ils n'ont point de rasoirs pour faire leurs incisions, leurs couteaux, bons ou mauvais, leur en servent aux dépens du malade, dont ils déchiquent la peau dure, avec beaucoup de douleurs.

Il arriva à Loanda dans le tems que mon Auteur y étoit, un fait qui mérite d'être rapporté ici. Un pauvre esclave ayant été surpris d'une colique très-cruelle, pria un de ces Chirur-

Histoire  
d'un Ne-  
gre, & d'un  
Chirurgien.

giens barbares, de lui appliquer une vantoufe. Celui-ci ne trouvant sous sa main ni corne ni calebasse, prit une marmitte de terre, assez grande; & après avoir donné quelques coups de couteau sur le ventre du malade, il remplit sa marmitte d'étouppes, il y mit le feu, & l'appliqua sur les taillades qu'il avoit faites. Le feu rarefia l'air, & la marmitte se trouva en peu de tems pleine du sang & de la chair de ce miserable; de telle maniere, que l'air qui l'envirounoit de tous côtez, & le comprimoit par son poids, excepté à l'endroit de la marmitte, l'étouffoit, & lui faisoit jeter les hauts cris. Le Chirurgien sauvage s'efforça plusieurs fois d'enlever la marmitte, & n'en pût venir à bout. Lui & les assistans, aussi bêtes que lui-même, n'attendoient autre chose, sinon, qu'il rendit les derniers soupirs, la voix commençant déjà à lui manquer; lorsqu'un Européen arriva par hazard; qui ayant vû de quoi il s'agissoit, cassa la marmitte d'un coup de bâton; & délivra ainsi ce pauvre esclave, du danger, où l'ignorance de son Chirurgien l'avoit jetté.

On ne scauroit s'imaginer combien les cafes ordinaires des Negres, au-

gimentent le mal de ceux qui y sont malades. Nous avons remarqué ci-devant, qu'elles sont toutes à rez de terre, petites, obscures, sans fenêtrés, sans plancher, & sans aucune commodité pour les necessités de la nature; de maniere que ceux qui y sont retenus par une maladie considerable, sont contraints, ne pouvant aller ailleurs, de satisfaire à leurs besoins, dans le lieu où ils se trouvent: & comme l'air y est renfermé, & sans mouvement, le lieu devient en peu de tems, un cloaque infect, plutôt qu'une demeure de vivans.

Là, les sains & les malades, preschez les uns contre les autres sont couchés sur la terre nuë, naturellement humide, les pieds au feu, sans linceuls, sans couvertures. Les plus délicats ont quelques nattes de feuilles de palmiers; & les grands Seigneurs ont sur leurs nattes quelque morceau d'étoffe d'Europe, un oreiller rempli de laine sous leurs têtes; & rien davantage.

Il est arrivé bien des fois à mon Auteur, d'entrer dans des casés où il y avoit des malades, pour les confesser & les consoler; il lui est arrivé, dis-je, de les trouver nageans, pour

ainsi dire , dans l'ordure , couverts d'u ceres & de vers ; de maniere qu'i s sembloient être enterrez avant d'être morts. La puanteur insupportable dont ces lieux étoient remplis , étoit plus que suffisante pour en faire mourir d'autres que des Negres. Il n'en sortoit jamais , que demi suffoqué. Il ne faut pas s'étonner que les Capucins & les autres Missionnaires , perdent tant de sujets dans ces malheureux pays.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus déplorabile chez ces Peuples , c'est leur aveuglement. Je ne parle pas des idolâtres , mais de ceux qui ont reçu le Baptême ; dont la plupart , au lieu d'avoir recours au vrai Dieu & aux Sacremens qu'il a institués , retournent à leurs vomissemens , & sont appelés ces fourbes Ministres du démon , & se livrent entierement à leur discrétion. Le gain qu'ils esperent , les fait voler chez ces malades , ils leur promettent des merveilles. Je l'ai dit amplement dans un autre endroit , en parlant des Giagues. Voici encore une de leurs fourberies.

Ils considerent attentivement le malade , ils le touchent par toutes les parties du corps ; & après bien des

s'ingeries, ils s'arrêtent enfin à un endroit, & disent hardiment que c'est là le siege & la racine du mal, qui se cache entre la peau & la chair, & qui se répandroit peu à peu par tout le corps, s'ils n'arrêtoient les funestes progrès qu'il veut faire. Cette prétendue découverte, les remplit d'une joye des plus fourbes : ils assurent le malade qu'il n'a qu'à se réjouir, que la victoire est assurée : & que l'ennemi étant découvert, est plus de demi vaincu. Le premier remede qu'ils lui appliquent, est de l'inonder de plusieurs sceaux d'eau froide, & quelquefois, par une compassion extraordinaire chez eux, d'eau un peu tiede. Quand il est sec, ils le frottent d'huile, depuis la tête jusqu'aux pieds, le mettent dans un bain composé de suc de certaines herbes ; puis ils l'exposent tout nud aux plus brûlans rayons du soleil.

Dans d'autres pays, cela seul seroit capable de faire mourir les gens les plus sains & les plus robustes ; aussi peu en échappent, mais cela les met peu en peine, ils se font toujours payer d'avance, & bien chèrement ; & jamais ils ne manquent de raisons pour excuser leur ignorance. C'est

toujours le malade qui a tort, il n'a pas observé exactement ce qu'ils lui avoient prescrit. Il paye son inattention & sa désobéissance, il meurt; & sa mort ne rend les autres ni plus avisés, ni plus sages.

Voici bien un autre remède. Comme il s'agit de réduire la cause du mal en un seul endroit, d'où il sera plus facile de la déloger, que quand elle est répandue par tout le corps; ils lient ces pauvres patients avec des petites cordes, mais très-fortes & parsemées de nœuds, en commençant par la poitrine & par les bras, & descendant jusqu'au bas ventre, les cuisses & les jambes; & ils font ces ligatures douloureuses, si inhumainement, que les cordes entrent dans les chairs. Ils demandent de tems en tems au malade, s'il ne sent pas de soulagement: comme il n'a garde d'en sentir, puisqu'outre sa maladie, il souffre encore le tourment de ces cruelles ligatures; s'il répond selon la vérité, qu'il n'en sent point; ils redoublent le serrement des cordes, avec une douleur si horrible, qu'il est forcé de répondre qu'il est guéri, afin de se délivrer une bonne fois de cette sensible torture. Plusieurs expirent dans ce supplice,



& ceux qui s'en sont délivrez par un mensonge, n'en recoivent qu'un redoublement de peines, qui les conduit plus promptement au tombeau.

Les Européens qui arrivent en ces pays, & qui sont obligez de se servir des alimens qui s'y trouvent, quoique, pour l'ordinaire, tous opposés à leur complexion; doivent s'attendre à vider tout le sang qu'ils y ont apporté, & à en faire de nouveau, qui ait les qualités des alimens du pays. Ils tombent tous dans de grandes maladies; dont la cause generale, est une effervescence & un bouillonnement prodigieux du sang. L'expérience journaliere a appris aux Medecins Européens, que le remede le plus spécifique contre cette maladie, est la saignée très-souvent réitérée, & très-copieuse: de sorte qu'il leur est ordinaire de faire saigner un malade vingt-cinq ou trente fois, & souvent bien davantage, en douze ou quinze jours, & d'y faire tirer plus de sang en une seule saignée, qu'on n'en tireroit en Europe en plusieurs, aux malades les plus sanguins & les plus robustes.

Par ce moyen quelques-uns échappent; mais on peut dire que leur convalescence est pire & plus ennuyeuse,

qu'une maladie très-considérable: leurs forces sont anéanties; leur complexion changée; leurs estomachs étrangement affoiblis, ne se peuvent rétablir, qu'avec des peines infinies. Il faut bien des mois; & souvent deux ou trois ans ne suffisent pas, pour leur redonner, tellement quellement, un peu de vigueur. Premièrement parce que les alimens du pays ont d'eux-mêmes peu de substance. En second lieu, parce qu'on manque, presque toujours, des choses nécessaires pour réparer ses forces. De sorte qu'on peut dire, que ce pays est un sepulchre toujours ouvert, pour tous les hommes blancs.

---

### CHAPITRE XXIII.

*Des grands chemins & des passages des rivières.*

**O**N vient de voir combien ce pays est incommode pour les malades: il faut ajouter qu'il ne l'est pas moins pour ceux qui sont en santé; & pour ceux que leur état oblige d'être dans un mouvement continuel.

pour aller porter la parole de Dieu de tous côtez. Les Negres n'en font pas plus exempts que les autres ; leur genie vagabond , les engage dans des voyages continuels : ce qui fait qu'on peut les regarder plutôt comme des voyageurs , que comme des habitans. De *Loanda* à *S. Salvador* , qui est la capitale du Royaume de Congo ; & de là à *Batta* , & à *Bamba* , & dans d'autres endroits plus frequentez par les marchands qui y font le commerce , on trouve des chemins assez marquez , assez larges , & assez commodes. On en voit encore , à peu près de même espèce , de *Loanda* à *Mafsangano* , à *Embacca* , au Royaume de *Matamba* , à celui du Roi d'*Angola Avai* , & à *Cassingo*. Mais dans tout le reste du pays , les voyageurs n'ont point de chemins , que ceux qu'ils se font eux-mêmes au travers des deserts & des forêts. Il est vrai qu'on trouve , pour ainsi dire , à chaque pas , de petits amas de cabannes environnées de grosses hayes d'épines , & que le terrain à quelques pas de leur entrée , est assez battu : mais tout le reste est encombré de troncs & de branches d'arbres , abbatus ou tombez de vieillesse , de pierres , des quartiers de ro-

chers, & d'herbes, qui croissent excessivement hautes; d'alguë, qui ressemble assez à nos roseaux de marais, mais bien plus forte, coupante, & si haute, qu'elle couvre entièrement un homme à cheval; de manière qu'il est très-aisé de perdre les sentiers, & de s'égarer. Les Negres qui portent les Blancs dans des hamacs, ou qui leur servent d'escorte; quoique très-pratiqués dans ces sortes de routes, ont besoin de toute leur application, pour ne se pas tromper. Ils écartent ces herbes avec un bâton ou avec les mains, pour élargir le chemin, & le rendre plus commode à ceux qui les suivent. Mais si ces herbes ont été couchées par terre, ou par la pluye, ou par de grands vents, comme cela arrive souvent; les sentiers en sont tout-à-fait couverts; & alors il est presque impossible de marcher sans s'égarer, & sans avoir les pieds & les jambes déchirées par les taillans de ces herbes, & par les épines & les chicots des arbres qu'elles couvrent. Il est impossible alors de distinguer si les traces imprimées sur ces herbes, sont d'hommes ou de bêtes: ce qui n'est pas un petit embarras pour les voyageurs, à qui ce défaut de connoissan-

ce donne lieu de s'égarer ; & souvent, de tomber dans les repaires des bêtes féroces , qui en font leur curée.

Ils n'est pas possible de voyager le jour , pendant que le soleil darde de tous côtez ses rayons brûlans. C'est encore pis , de se mettre en chemin de grand matin , pendant que la rosée tombe : car on peut dire , sans hyperbole , que dans les premières heures du jour , la terre & les herbes sont aussi mouillées , que s'il avoit plu à yerse toute la nuit ; de sorte que les voyageurs sont aussi trempés , que s'il tomboit actuellement sur eux les plus grosses ondées de pluie.

Les Negres , qui sont nus , & qui ont toujours le corps couvert d'huile , en sont moins incommodés , & y résistent davantage : ils le sont pourtant , au delà de ce que les Européens se le persuadent. C'est pour éviter d'être baignés de ces rosées abondantes ; qu'ils portent à la main quelques branches d'arbres , pour faire tomber la rosée des endroits où ils passent : & quand ils s'en sentent trop baignés , ils s'exposent au soleil pour se sécher. Cela leur est peu incommodé , ils y sont accoutumés ; la chaleur de cet Astre sèche la rosée , & les couvre en

échange, d'une sueur abondante.

Les pluies rendent les chemins absolument impraticables.

La nuit met les Voyageurs dans le danger évident de s'égarer, & de tomber entre les griffes des bêtes féroces. Il faut avoir des affaires bien pressées, pour se mettre en chemin dans ce tems, ou être téméraire à l'excès. Car fut-on d'une valeur extrême, quel effet ne doit pas produire dans l'imagination d'un homme de bon sens, le danger manifeste où l'on s'expose, de rencontrer un lion, ou un tygre, ou quelqu'un de ces serpens monstrueux, dont il est impossible de se pouvoir échapper?

C'est principalement dans le tems que ces bêtes sont en chaleur, qu'elles sont le plus à craindre. On les voit alors courir le pays par troupeaux, & le ravager. Leurs rugissemens jettent la terreur dans les cœurs les plus fermes: & quand on veut se sauver d'un côté, on en trouve souvent tête à tête, d'aussi furieuses, cela arrive encore, quand le feu que l'on met dans les herbes, les contraint de quitter leurs forts. On ne peut se représenter les écos terribles que font leurs hurlemens, leurs mugissemens,

leurs sifflemens dans ces vastes deserts. Il faut s'y être trouvé pour en pouvoir parler. Car alors, elles affrontent les caravanes les plus nombreuses. Les hommes les plus hardis & les mieux armez, ne les font pas reculer d'un pas; sur-tout, quand elles sont pressées de la faim, ou qu'elles ont été blessées.

Il arrive très-souvent, qu'au lieu du repos, dont on a grand besoin après la fatigue d'un jour de marche très-pénible; lorsqu'on est arrivé au lieu où l'on veut passer la nuit, il faut abattre du bois, allumer du feu, chercher des épines pour fortifier le camp, y mettre des sentinelles, comme si on étoit dans un pays ennemi, & être toujours alerte pour grimper sur des arbres, & éviter par ce moyen, la fureur & les dents de ces bêtes carnassières.

On trouve ces sentiers étroits, occupés par des serpens monstrueux, que leur longueur & leur grosseur, n'empêchent pas d'être très-vîtes, & d'avancer plus que les meilleurs coureurs. Ils sont quelquefois si couverts d'herbes ou de branches, qu'on les éveille en marchant dessus, avec un danger extrême d'en être pris & dévorés. En un mot les périls & la mort, se trouvent à

chaque pas dans les voyages qu'on fait dans ce mauvais pays !

Je ne dis rien de la fatigue extrême qu'on est obligé d'essuyer en montant des montagnes escarpées, où les mains servent plus que les pieds. Les Negres, tout agiles qu'ils sont, & accoutumés à franchir ces dangereux précipices, n'y vont qu'en tremblant. Il faut pourtant leur rendre justice. Ils semblent plutôt des chèvres, que des hommes, quand on les voit sauter sur des pointes de rochers, où à peine trouvent-ils assez d'espace pour placer leurs pieds. Il y en a pourtant, assez souvent, qui s'y rompent le col, ou les bras & les jambes, en tombant dans des lieux d'où il n'est pas possible de les retirer, & où ils périssent de misère. Ils ont, à la vérité, la plante des pieds d'une dureté extraordinaire ; mais ils trouvent des rochers encore plus durs, & si coupans, qu'il semble que ce sont des raloirs, qui leur ont fait les larges playes qu'on leur voit aux pieds & aux jambes.

Il m'est arrivé bien des fois, dit mon Auteur, qu'en marchant dans des lieux pleins de roseaux, dans le tems de la sécheresse ; ces roseaux alors fragiles comme du verre, se rompoient ;



& les éclats me sautoient au visage & sur les mains ; & me défiguroient d'une maniere très-douloureuse.

Au reste , les chemins & les sentiers ne se forment que par les voyageurs , je veux dire , par leur passage. Le travail & l'industrie n'y ont aucune part : ils sont commodes , à proportion des gens qui les frayent & qui les battent. Si des arbres tombent de vieillesse ou par l'effort des vents , & qu'ils les embarrassent jusqu'à les rendre impraticables ; il n'est encore jamais arrivé , que personne se soit mis en devoir de les débarrasser.

Il y a différentes manieres de passer les rivières. On se sert quelquefois de canots , qui ne sont que des troncs d'arbres , creusés grossièrement , & extrêmement volages ; c'est à-dire , qui tournent aisément sans dessus dessous , pour peu que le courant des rivières soit violent , ou qu'ils heurtent contre quelques troncs d'arbres , ou autre chose , qui se trouvent dans le lit de la rivière.

Il s'en faut bien , que ces canots soient aussi bons , que ceux dont on se sert pour la mer , & sur-tout dans l'Amérique ; où l'on en voit qui portent jusqu'à soixante personnes , & qui

Maniere  
de passer  
les rivières.

sont fort sûrs. Ceux de ces rivières éloignées de la mer, ne sont que comme de longs coffres, où sept ou huit personnes ont peine à se placer: & qui y sont toujours en danger de tourner, & d'être noyées, ou dévorées des monstres, qui sont fréquens dans toutes ces rivières.

Les habitans des hameaux voisins des rivières, ont quelquefois soin de les barrer avec des cordes d'écorce d'arbres ou de racines, dont les bouts sont attachés à des arbres, aux deux côtes de la rivière. On s'attache à ces cordes avec les mains, on nage avec les pieds, & on passe ainsi avec un danger évident d'être dévoré de ces animaux aquatiques, ou de se noyer si ces cordes viennent à rompre, comme cela arrive assez souvent, par le peu de soin qu'on a de les renouveler & de les accommoder, quand on voit que le tems ou la pourriture les a endommagées.

Quand on manque de ces deux especes de commodités, il faut que les voyageurs attendent des journées entières, que les habitans les plus voisins, viennent d'eux-mêmes les aider, ou par charité, [ vertu peu connue chez ces Barbares, ] ou par l'esperance  
du

du gain qu'ils feront. Tout le secours qu'on en peut esperer, en payant, c'est d'amener un méchant canot, ou de renouer les deux bouts de la corde rompue.

Lorsque le lit de la riviere est étroit, les Negres qui portent ou qui escortent les voyageurs, coupent un arbre le plus voisin du rivage, & le font tomber sur le rivage opposé. C'est pour eux un pont des plus assurez. Ils marchent sur le tronc, puis ils sautent de branche en branche, aussi legerement & aussi adroitement que des singes. Il n'y a point de danseurs de corde en Europe ou en Asie, où l'on dit qu'il y en a d'excellens, qui sçachent marcher comme eux sur une perche, si foible, qu'ils sont souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, tant elle est pliante. C'est pourtant avec ces foibles secours qu'ils passent des torrens rapides & profonds, avec une legereté & une adresse que les Européens ne peuvent imiter; parce qu'ils n'en ont pas l'habitude comme eux.

Lorsque le Roi ou les grands Seigneurs entreprennent quelque voyage, ce n'est pas la coûtume qu'ils songent à faire porter avec eux les provisions de bouche necessaires pour eux,

pour leur suite, qui est toujours fort nombreuse. La Loi du pays oblige les habitans des lieux où ils passent, à les en fournir, & à les défrayer; & ils sont si severes à faire executer cette Loi, que les ennemis de l'Etat, ou les voleurs ne pilleroient pas les lieux de leur passage avec plus de violence. Aussi arrive-t'il, que quand on est averti de ces voyages, les habitans abandonnent leurs cabannes, & s'enfuient dans des lieux desert, emportant avec eux tout ce qu'ils ont de provisions ou de meubles, ou les cachent en terre, afin de les retrouver, quand cette nuée de sauterelles sera passée.

Ces grosses caravannes ne s'arrêtent jamais dans les bourgs, ni dans les libattes ou villages, que pour en enlever, en passant, toutes les provisions qu'ils y trouvent. Elles s'arrêtent, pour l'ordinaire, dans les bois, où elles passent deux ou trois jours, quand le lieu leur plaît, & que le voyage n'est pas bien pressé.

C'est une chose merveilleuse de voir avec quelle diligence ils fabriquent leurs cabannes, bien couvertes, environnées de murailles de terre, avec un bon & fort retranchement de grosses épines, pour éviter les surprises des

bêtes féroces. Il semble qu'ils ayent dessein d'y faire un long séjour.

On manque absolument dans ces pays de toutes sortes de voitures. Il n'y a ni coches, ni carosses; pas même des bêtes de charges, & encore moins de selle; excepté à Angola, où les Portugais en transportent quelquefois du Bresil. En échange, les Portugais riches entretiennent des esclaves, qui les portent dans des hamacs, beaux, grands, & commodes, où ils sont couchez ou assis, dorment, fument, lisent, ou s'entretiennent dans leurs belles pensées, comme il leur plaît, sans laisser, pour cela, de continuer leur voyage. Ces hamacs sont de soye, mais plus ordinairement de coton. Les uns sont travaillez à plein; d'autres à jour, comme des raiscaux, ornez de franges de couleur, quelquefois d'or. Ils sont attachez à un gros bâton, peint & léger, quoique très-fort, que les Negres portent sur les épaules, ou sur le sommet de la tête, avec un boutlet. Ordinairement il faut six porteurs, afin qu'ils se puissent succéder deux à deux; & être plus en état de supporter cette fatigue.

Les gens de condition, & sur-tout, les Dames, en ont de fort riches, &

de fort ornez. Ils sont couverts d'un grand parasol oblong, pour les garantir du soleil; avec un grand oreiller, sur lequel elles s'appuyent pour être plus mollement, & plus commodément. Outre ce parasol attaché au bâton qui porte le hamac, elles ont encore un parasol ordinaire, porté à côté d'elles par un esclave. S'il n'est pas nécessaire, la vanité y trouve son compte. Les personnes riches, sont toujours bien par tout.

Il y a d'autres hamacs, qui ne sont composez que de petites cordes d'écorces d'arbres ou d'herbes, travaillées en maniere de filets; qui ne laissent pas d'être très-beaux, & de valloir autant qu'un esclaver; il en vient de cette espece du Bresil, qui sont de pitte, d'un travail très-délicat, avec des dentelles & des franges d'or. La mollesse & la vanité éclatent dans ces hamacs, comme dans tous les autres meubles des Portugais qui sont riches.

Il y en a d'autres qui sont comme de petits lits de repos. On les appelle Palanquins dans les Indes Orientales. Ils sont couverts d'un drap ou d'une natte legere; & on y est couché fort à son aise. Ces lits sont portez sur la tête ou sur les épaules de quatre

hommes, qui se relayent de tems en tems. Il faut par consequent douze porteurs, au lieu de six; mais comme ils sont moins chargez, il peuvent faire des journées plus longues.

Mais quoique la force & la vîtesse des Negres, puissent en quelque façon, équivaler le défaut des voitures & des animaux de selle; il faut pourtant avouer que les voyageurs ont toujours beaucoup à souffrir de la paresse, & de la mauvaise volonté des Negres.

La rosée leur sert de prétexte; pour ne se pas mettre en chemin pendant la fraîcheur du matin. Il faut, au moins, que le soleil soit levé depuis deux heures, avant qu'on puisse les obliger de partir. Ils n'ont garde de manquer de se reposer deux ou trois heures, vers le midi. Ils employent ce tems à danser & à chanter, comme s'ils ne se sentoient pas de la fatigue d'une marche, assez précipitée, de trois ou quatre heures. Puis ils s'arrêtent deux heures avant le coucher du soleil; sans que, pour quelque raison que ce puisse être, on puisse les obliger de profiter de la fraîcheur que le déclin du soleil commence à faire sentir. De maniere, que des douze heures dont le jour est

composé dans ce climat, à peine en employent-ils six à marcher; & encore, dans le tems que la chaleur est la plus violente, & les rayons du soleil plus ardens. Ils y sont accoutumés; & le soleil le plus brûlant leur fait peu de peine: pendant que les Européens qu'ils portent, en reçoivent une incommodité, qu'on ne peut exprimer. Il est vrai qu'ils se contentent de peu pour vivre; il semble que les chants & les danses leur tiennent lieu de repos & de nourriture: car pourvu qu'ils dansent, qu'ils chantent, & qu'ils fument, ils sont contents, & se croient les plus heureux de tous les mortels.

Les hommes portent tous les fardeaux, tels qu'ils puissent être, ou sur la tête, ou sur les épaules. Les femmes, au contraire, les portent tous sur le dos, attachés avec une courtoye de peau ou d'écorce d'arbres, qui leur passe sur le front; de manière, qu'elles sont contraintes de tenir la tête baissée presque jusqu'à terre, pour soutenir ce qu'elles ont sur le dos. Elles marchent tristement & avec peine; toujours prêtes à tomber de foiblesse & de lassitude; repetant sans cesse ces tristes paroles, je meurs de faim, je meurs de



faim ; c'est leur chanson ordinaire. C'est encore pis , quand elles portent leurs enfans à qui elles donnent à tetter. N'est ce pas une chose digne de compassion, de voir que des hommes douez de raison, ne s'en servent pas pour se soulager dans leurs travaux ; & qu'ils soient exposez à ceux qui ne doivent être que pour les animaux, qui n'en ont point ?

*Fin du I. Tome.*

# TABLE

## DES MATIERES

Contenuës dans ce Volume.

### A

<i>A</i> Bada ou Alicorno, animal,	169
<i>A</i> Abada ou Ndemba, animal,	169. & suiv.
<i>A</i> ccouchement des femmes Afriquaines,	433
<i>A</i> ction d'un Missionnaire,	273. & suiv.
<i>A</i> licondo & mois des Noirs,	109. & suiv.
<i>A</i> mesica arbres, & ce qu'ils produisent,	125.
<i>A</i> mbundu, ou le Gardien des semailles,	180. & suiv.
<i>A</i> nanas plante, & son fruit,	142. & suiv.
<i>A</i> ngolle Royaume, sa situation, & sa division,	59. & suiv.
<i>A</i> nimaux plus communs dans la Province de Benguela,	67. & suiv.
<i>A</i> nimaux de differentes especes,	178
<i>A</i> nimaux terrestres,	112. & suiv.
<i>A</i> nnées & mois des Noirs,	109. & suiv.
<i>A</i> rbres & arbrustes odoriferents,	144. & suiv.
<i>A</i> rbres du Royaume de Congo,	119. & suiv.
<i>H</i> rbres differens portez par les Portugais dans les Royaumes de Congo, &c.	139
<i>A</i> rmes ordinaires des Bembois,	74
<i>A</i> rrivée du Pere Jean Antoine à Rome, en 1668.	8
<i>A</i> rtifice d'Atombolo,	298. & suiv.
<i>A</i> tombolo, ou le Ministre des resuscitez,	298
<i>A</i> vassafé arbre fruitier,	137

- B** *Agi*, jurement & la ceremonie, 328. & suiv.
- Bamba*, Duché, ses bornes, fertilité, & richesses, 24. & suiv.
- Banza* Capitale du Duché de Sundi, 33
- Banza-Pango*, Capitale du Marquisat de Pango, 35
- Banza-San-Salvador*, Capitale du Royaume de Congo, 23
- Banza-Sogno*, Capitale du Comté de Sogno, 29
- Batta*, Duché, ses bornes, & sa puissance, 35. & suiv.
- Battata* ou Patate, racine, 143
- Bazo*, animal dangereux, 81
- Bembé* Province haute & basse, & leurs richesses, 73
- Benga*, Province & la situation, 92. & suiv.
- Benguela*, Royaume ou Province, ses bornes, & richesses, 67
- Bezoard* d'Eléphant, 154
- Bingare* ou tables ouvertes, 447. & suiv.
- Biscia-del-Corallo*, serpent, 203
- Bled* différent dans les Royaumes de Congo, &c. 114. & suiv.
- Boma* ennemi déclaré du crocodile, 194. & suiv.
- Boma*, serpent, 299. & suiv.
- Bornes* des Royaumes de Loando, d'Angola, de Matamba, &c. 3
- Bulungo*, jurement, 318. & suiv.

- C** *Abexzo*, Province, ses bornes, & richesses, 89. & suiv.

## TABLE

Caméléon, animal très-dangereux,	174. & suiv.
Camuanga, jurement,	325. & suiv.
Cango, Heuve,	79
Cangululu, espece de sarasin,	117
Capano ou figue d'enfer,	138. & suiv.
Cassanevo, arbre,	125. & suiv.
Causes des maladies frequentes chez les Negres,	470. & suiv.
Ceremonies pour l'installation d'un Gouverneur,	257. & suiv.
Ceremonies à observer pour se faire agreger dans la secte des Nquiti,	294. & suiv.
Ceremonies particulieres des Negres,	379. & suiv.
Ceremonies publiques pour decouvrir un homicide,	208. & suiv.
Ceremonies des Royaumes d'Angolle & de Matamba,	317. & suiv.
Cerfs & chevres sauvages,	161. & suiv.
Charme pour les Crocodiles,	195
Chasse de l'Elephant,	155. & suiv.
Chasse du Poisson-femme,	189
Chevres & Brebis,	170. & suiv.
Chevaux arabes,	197. & suiv.
Chiens sauvages en grand nombre,	167. & suiv.
Chilumbo, epreuve du fer chaud,	323
Chitomba, chef de la Duché de Sundi,	269. & suiv.
Chitomé ou Chitombé, chef des Ministres,	254
Chitomé reçoit les prémices,	254. & suiv.
Chiffima, Province du Royaume d'Angolle,	60
Cholone, poisson,	192. & suiv.
Chongo, maladie de nerfs; & remede contre cette maladie,	79. & suiv.
Choses fort singulieres,	90

## DES MATIERES.

<i>Christianisme</i> chez les Congois ,	237. & suiv.
<i>Civet</i> ou chat d'Agalia ,	172
<i>Climats</i> & saisons des trois Royaumes ,	101. & suiv.
<i>Cocos</i> fruit de la troisieme espece de palmier ,	130. & suiv.
<i>Coliques</i> & leurs remedes ,	485
<i>Colleva</i> , arbre & ses fruits ,	125
<i>Commandans</i> de la Province de Chissama ,	61
<i>Comtes</i> , arbres , & ses differentes especes ,	139. & suiv.
<i>Congo</i> , Royaume , & sa division ,	19. & suiv.
<i>Consultation</i> des Devins au sujet des vivres des morts ,	393. & suiv.
<i>Contenance</i> gardée par les Negres ,	259. & suiv.
<i>Corvino</i> ou Corbeau de mer ,	191. & suiv.
<i>Coutumes</i> differentes en plusieurs Provinces ,	391. & suiv.
<i>Coutume</i> du Royaume de Matamba pour la sepulture des morts ,	388. & suiv.
<i>Coutume</i> des veuves idolâtres ,	404. & suiv.
<i>Couvents</i> & Eglise Cathedrale de Loanda-San-Paolo .	86. & suiv.
<i>Couvei</i> , Secretaire du Roi , sa bibliotheque , & le secours qu'il a donné au Traducteur ,	8
<i>Crocodiles</i> en grand nombre ,	91
<i>Crocodiles</i> de deux sortes ,	183. & suiv.
<i>Crocodiles</i> aquatiques , & leur force ,	193. & suiv.

## D

<i>Danda</i> , Province , & ses richesses ,	91
<i>Danda</i> , riviere , & ce qu'elle produit ,	92
<i>Defenses</i> d'approcher de la case du Chitome ,	218
<i>Defauts</i> naturels & moraux des Congois ,	212. & suiv.

T A B L E

Départ du P. Jean Antoine en 1670,	10.
Départ des Capucins pour l'Afrique,	5.
Description courte du Royaume de Congo,	
Despenses pour les fêtes des Saints,	87. & suiv.
Deffoin du Traducteur,	7
Deuil chez les Giagues,	403.
Deuil des veuves Chrétiennes,	408. & suiv.
Diarrhée seconde maladie chez les Negres,	461. & suiv.
Differend entre deux Negres sur leur noblesse,	447. & suiv.
Difette dans la Province de Chissama,	61. & suiv.
Divinites des Negres de plusieurs Provinces,	349. & suiv.
Dondo, arbrisseau,	145.
Dureté & inhumanité des Giagues,	396. & suiv.
Dureté & inhumanité des Negres,	229. & suiv.

E

Ecorce d'Alicondo, & son usage,	121. & suiv.
Ecorce d'Insanda, & son usage,	112. & suiv.
Egalité des jours & des nuits chez les Cougois,	103.
Eglises érigées dans le Comté de Sogno,	31.
Eglises entretenues par le Roi de Portugal,	95.
Eglises & maisons de briques,	424. & suiv.
Elan, ou la grande bête,	158.
Elephant de mer,	193.
Elephans d'une grosseur extraordinaire,	155.
Eloge des femmes,	369. & suiv.
Embacca, Province, & sa situation,	99.
Epitaphe chez les Giagues,	394. & suiv.
Epreuve avec les racines de Bananier,	319. & suiv.

## DES MATIERES.

<i>Epreuve</i> du fer 'ardent pour les vols, 312. & suiv.	
<i>Epreuve</i> du Neassa, 309. & suiv.	
<i>Epreuve</i> du Pilon, 308. & suiv.	
<i>Epreuve</i> par le fruit du palmier, 320. & suiv.	
<i>Epreuve</i> pour ceux qui sont soupçonnez de conspiration contre le Roi ou l'Etat, 335. & suiv.	
<i>Erreurs</i> des Ecrivains, touchant le lieu où a commencé le Christianisme dans le Royaume de Congo, 32	
<i>Estime</i> que l'on a pour les bâtards, 226. & suiv.	
<i>Etat</i> present de Benguela, 69	
<i>Eté</i> chez les Congois, &c. 104. & suiv.	
<i>Etendue</i> des Etats du Congo, 42	
<i>Evangile</i> reçu dans le Royaume de Congo, 30	
<i>Exercice</i> du Nghombo, 262. & suiv.	
<i>Experience</i> de la bouteille de bithume, 306. & suiv.	
<i>Experience</i> par les coquilles, 306	

## F

<i>Fer</i> de Scella, & la maniere de le faire, 73	
<i>Fertilité</i> differente dans les Royaumes de Congo, &c. 112. & suiv.	
<i>Fertilité</i> des terres du Royaume de Matamba, 15	
<i>Festins</i> chez les Negres, 448. & suiv.	
<i>Festins</i> des Rois & des Princes des Negres, 450. & suiv.	
<i>Feu</i> prétendu sacré, 256	
<i>Fleurs</i> dans les Royaumes de Congo, &c. 250	
<i>Force</i> de l'Elephant, 156	
<i>Fortuné</i> Alamandini de Bologne Prédicateur des plus éloquens,	
<i>Fourmies</i> en grand nombre, & leurs differentes especes, 170. & suiv.	

T A B L E

Foi, reçue chez les Congois	236. & suiv.
Froment, herbe,	147
Fruits des sacrifices,	252

G

<b>G</b> anga-Amalace, Ministre très-dangereux, & ses occupations,	277
Ganga-Embugula fameux enchanteur,	287. & suiv.
Ganga-Iquiti Ministre des idoles, & ses occupations,	241
Ganga des faux sermens,	305
Ganga-Mnene, Magicien,	288. & suiv.
Garnison des Portugais,	98
Gogero, arbre,	126
Giaga Cazangi, & sa demeure,	56
Giaga défait en 1657.	97
Giagii, jurement,	326. & suiv.
Gingi, animal,	177
Gouverneurs recherchant la protection du Chitomé,	257
Gouvernement de la Province de Benga, & sa Religion,	93. & suiv.
Goyavier, arbre,	138
Grandeur ancienne du Royaume de Congo,	40. & suiv.

H

<b>H</b> Abillement des Bembois,	73. & suiv.
Habitans du Comté de Segno, & leur maniere de vivre,	29
Hérétiques de plusieurs especes dans les Royaumes de Congo,	146. & suiv.
Histoire au sujet d'une épreuve,	337. & suiv.
Histoire au sujet des Lions,	163. & suiv.
Histoire du Cambolo,	57. & suiv.
Histoire de deux concubines Giagues,	395. & suiv.



## DES MATIERES.

<i>Histoire d'un Negre &amp; d'un Chirurgien</i> , 467.	
<i>Histoire de Donna Barbara</i> ,	13
<i>Histoire d'un forçier</i> ,	195. & suiv.
<i>Histoire curieuse au sujet d'un Negre</i> ,	232. & suiv.
<i>Histoire remarquable sur la mort</i> ,	416. & suiv.
<i>Histoire sur l'épreuve du fer chaud</i> ,	323. & suiv.
<i>Histoire sur l'épreuve de l'Emba</i> ,	321. & suiv.
<i>Hiver chez les Congois, &amp;c.</i>	105. & suiv.

## I

<i>J Assemin</i> , fleur,	155
<i>J Idolâtrie</i> , Religion des pays de Congo,	236
<i>Idoles en grand nombre</i> ,	240
<i>Jean-Anoine Cavazzi</i> Capucin,	4
<i>Illamba</i> , Province haute & basse, ses richesses & dépendances,	46. & suiv.
<i>Impalanca</i> , animal,	160. & suiv.
<i>Impanguazze</i> , buse ou vache sauvage,	157. & suiv.
<i>Imbuisse</i> ou <i>Inissi</i> , animal,	171. & suiv.
<i>Incontinence</i> chez les Negres,	330. & suiv.
<i>Inconveniens</i> qui naissent au sujet des mariages des Negres,	434
<i>Incuha</i> , espece de pois,	116
<i>Inquosso</i> , arbrisseau,	145
<i>In'andâ</i> , arbre,	122
<i>In'sissi</i> , petit animal,	177
<i>Insoude</i> , animal de la grosseur d'une fourmie, qui donne la mort à l'Elephant,	156
<i>Jours</i> observez chez les Noirs comme fêtes,	111
<i>Iste</i> près de Loanda-San-Paolo, & les bâtimens,	88. & suiv.
<i>Juremens</i> diffetens chez les Negres,	330. & suiv.
<i>Juremens</i> , épreuvé,	303

<b>L</b> Angue & Religion des Bembois ,	73.
Libatte , ce que c'est ,	97. & suiv.
Lions d'une grandeur démesurée ,	164. & suiv.
Liquivri , arbutte ,	146
Loanda-San-Paolo , ville capitale ,	86
Loup; ou <i>Quinbungi</i> ,	162. & suiv.
Lubolo , Province ,	84.
Lulla , serpent ,	201. & suiv.
Lutano ou <i>Lutina</i> , riviere qui arrose la Province de Bembé ,	75. & suiv.
Lys , fleur ,	151

## M.

<b>M</b> Acamba , Seigneur de Cabezzo , baptisé en 1658.	84
Macusa & Matamba , voleurs ,	287. & suiv.
Magiciens en grand nombre ,	96
Magiciens pour les bêtes ,	298.
Maisons des Ducs de Bamba & des Comtes de Sogno , & leurs meubles ,	453. & suiv.
Maisons des Negres ,	418. & suiv.
Maladies des Européens chez les Negres , & leurs remedes ,	473. & suiv.
Maladies des Negres , & leur différente espece ,	455. & suiv.
Manna , plante , & ses fruits ,	142
Manbocha , fruit d'arbrisseau ,	237.
Mangles , arbres ,	124
Maniere de découvrir un homicide ,	267. & suiv.
Maniere de proceder par les juremens ,	303. & suiv.
Maniere de faire la farine chez les Negres ,	441. & suiv.
Maniere de passer les rivieres ,	1481. & suiv.
Maniere d'élever les enfans chez les Afri-	

## DES MATIERES.

quains ,	438. & suiv.
Maniere de voyager chez les Negres , & les dangers qu'on coure ,	475. & suiv.
Maniot , racine bonne à manger ,	93
Maningiola , Chef de troupes ,	352
Maopongo & son histoire ,	14
Maquiquimi , épreuve ,	308
Mariages des Negres , & la maniere d'en traiter ,	432. & suiv.
Matamba , Royaume , & sa situation ,	54
Matiere des sacrifices ,	250
Meubles des Negres ,	451. & suiv.
Ministres des idoles ,	253
Mobula , arbre ,	138
Mœurs des habitans de Benguela ,	69
Mœurs des habitans de Batta ,	36. & suiv.
Mœurs des Seigneurs & peuples du Duché d'Ovando ,	39. & suiv.
Mœurs des Tambois ,	27. & suiv.
Mololo , arbrisseau ,	137
Molonga , Devin ,	282. & suiv.
Mossenga-Quisquinda , Chefs des troupes , & leurs sciences ,	359
Mosché , Province , sa fertilité , & richesses ,	94. & suiv.
Mort du Chitomé ,	260. & suiv.
Moyen qu'ont les femmes pour se défaire de leurs maris ,	260
Muamba , serpent ,	201
Mubangua , ceremonie de la Reine Zingha ,	380. & suiv.
Mucchia , arbre ,	132
Mulemba , arbre , & ses usages ,	223. & suiv.
Mutinnamaza ou Roi de l'eau .	279. & suiv.

## N

Nbambi , serpent ,	201.
Ndamba , serpent ,	201. & suiv.

T A B L E

<i>Ndi-kand-zundu</i> , épreuve,	307. & suiv.
<i>Ndumbdu</i> , Negres blancs,	297
<i>Neanza</i> ou féves du Bresil,	116
<i>Neassa</i> ou féves,	115
<i>Negres</i> en general, leur temperament,	219.
	& suiv.
<i>Negres</i> de Congo; & payfans,	223. & suiv.
<i>Negres</i> envieux,	228. & suiv.
<i>Negres</i> exempts de dureté & d'inhumanité,	234. & suiv.
<i>Neoni</i> , Medecin ou Charlatan,	283. & suiv.
<i>Neuban</i> ou noissettes,	116
<i>Nghombo</i> second chef des Ministres des idoles;	261. & suiv.
<i>Ngodi</i> , Charlatan pour la surdité,	285
<i>Ngofei</i> Ministre, & ses occupations,	270. & f.
<i>Ngulungu</i> & <i>Nabazi</i> , voleurs,	290. & suiv.
<i>Nicesso</i> , fruit, son excellence, & son abondance,	140. & suiv.
<i>Nèces</i> des Negres,	436. & suiv.
<i>Nourriture</i> frugale des Negres,	443. & suiv.
<i>Nourriture</i> du Chitomé,	256
<i>Noms</i> de plusieurs Ministres des Negres,	372
<i>Noms</i> des mois chez les Noirs,	110. & suiv.
<i>Npindi</i> Surintendant de la pluye & du tonnerre,	271. & suiv.
<i>Npungu</i> , <i>Cabanzo</i> , <i>Issaan</i> , imposteurs, & leurs fonctions,	289. & suiv.
<i>Nquiii</i> , secte d'infames,	291. & suiv.
<i>Nfambi</i> , Charlatan pour la lépre,	286. & suiv.
<i>Nsoffi</i> , animal,	171
<i>Nsufsi</i> , animal,	177
<i>Nzambiapungu</i> , Dieu des idolâtres,	240
<i>Nzazi</i> , Charlatan de la seconde classe,	284.
	& suiv.

## O

- Oacca*, Province, & sa situation, 78  
*Oarii*. Province, 67  
*Observation* curieuse, 95  
*Observations* des songes chez les Negres, 354.  
     & *sui*v.  
*Observations* superstitieuses pratiquées par les  
     Negres. 340. & *sui*v.  
*Oeufs* de crocodiles, 194  
*Oiseau* très-beau & agréable, 206  
*Olungengua*, épreuve des cordes de palmier, 325  
*Opinion* des Negres touchant la mort. 411. & *sui*v.  
*Ordre* de S. François, connu sous le nom de  
     Capucins, 4  
*Orioncio*, épreuve horrible, 322. & *sui*v.  
*Ornemens* des personnes de condition, 95. & *sui*v.  
*Ovando*, Duché du Royaume de Congo. pos-  
     sédé par les Portugais, 38. & *sui*v.  
*Ovando*, espece de poiv., 115

## P

- Palmiers* extraordinaires, 84. & *sui*v.  
*Palmiers* de différentes especes, 127. & *sui*v.  
*Pamba*, Marquisat, 37  
*Pamba de La Bauza* ville capitale, séjour des  
     Rois de Congo, & leur sepulture, 37. & *sui*v.  
*Pango*, Marquisat, & ses limites, 37  
*Paresse* des Chissames, 64  
*Paresse* des habitans du Royaume de Masam-  
     ba, 55. & *sui*v.  
*Pays* où l'idolâtrie est encore la maîtresse ab-  
     solue, 239

T A B L E

<i>Pêcheur</i> , oyseau,	103. & suiv.
<i>Pesco-dona</i> , ou Poisson-femme, sa description & figure,	187
<i>Peste</i> dans le Royaume de Congo,	356. & suiv.
<i>Petite verole</i> troisième espèce de maladie des Negres,	463. & suiv.
<i>Peuples</i> en grand nombre dans le Royaume de Congo, démontré par le Traducteur,	107. & suiv.
<i>Pico</i> ou <i>Pivert marin</i> , poisson,	190. & suiv.
<i>Pierres</i> de tonaerre,	71. & suiv.
<i>Pigmées</i> , & ceux qui ont les pieds crochus,	297. & suiv.
<i>Playes</i> qui dégènerent en ulcères pleines de vers,	466
<i>Portugais</i> introduisent le Christianisme dans le Royaume de Congo en 1482.	13
<i>Pouvoir</i> prétendu du Nghombo,	262
<i>Prairies</i> , & hauteur de leurs herbes,	148. & suiv.
<i>Privileges</i> des Chiffames,	63
<i>Promesses</i> du Traducteur d'une Relation du second voyage du Pere Antoine Capucin,	11
<i>Provinces</i> du Royaume de Congo,	38
<i>Provinces</i> qui reconnoissent le Roi de Portugal,	100
<i>Puis</i> d'eau douce merveilleux,	88. & suiv.
<i>Rargera</i> , arbre,	126

Q

<i>Qualitez</i> des Vicerois ou Gouverneurs du Duché de Bamba,	25
<i>Quinzatmbavé</i> , Seigneur d'Oacco, baptisé en 1657.	79.

R

<i>Racines</i> excellentes,	77
<i>Raisine</i> odoriferente,	83. & suiv.

## DES MATIERES.

- Raisonnement* du Traducteur, où il démontre  
 que la source du Zaire est différente de celle  
 du Nil, 51. & suiv.  
*Reflexion* de l'Auteur qui merite de la conside-  
 ration, 241. & suiv.  
*Remarque* du Traducteur, 241  
*Remede* pour guerir les fols, 348  
*Remede* luperlittieux, 81. & suiv.  
*Remedes* des Negres pour la diarrhée, 462.  
 & suiv.  
*Remedes* extraordinaires que les Ministres ap-  
 pliquent sur les maladies, 471. & suiv.  
*Remedes* pour la verolle usitez chez les Ne-  
 gres, 459. & suiv.  
*Renard*, animal, 263  
*Requin* ou *Tiberone*, poisson, 192  
*Residence* du Gouverneur de Scella, 92  
*Revolte* dans le Royaume de Matamba, 57  
*Revoltes* des Gouverneurs Generaux des Pro-  
 vinces de Congo, 21. & suiv.  
*Richesses* du Duché de Sundi, 34  
*Richesses* du Royaume de Congo, 43. & suiv.  
*Rimba*, Ptovince, 70  
*Rivieres* dangereuses, 98  
*Rivieres* du Royaume de Congo, 43  
*Rivieres* qui forment le Zaire, & leur origi-  
 ne, 50. & suiv.  
*Rois* zelez pour l'extirpation de l'heresie, & l'a-  
 vancement de l'Evangile, 238  
*Roses*, fleurs, 292  
*Ruses* du démon, 292  
*Ruses* de guerre chez les Bembois, 74. & suiv.

## S

- Sacrifices* aux idoles, le tems, & la manie-  
 re de les faire, 244. & suiv.  
*Saignée* & la maniere de la faire chez les Ne-  
 gres, 466. & suiv.

T A B L E

Saisons au nombre de six qui partagent les deux grandes saisons chez les Congois, &c.	107. & suiv.
Saisons pour la femaille chez les Congois,	117
Sangliers ou Engalli,	173
Scella, Province, & sa situation,	70
Señe particuliere, qui nie la pluralité des dieux,	142
Semaines chez les Noirs,	111
Sengo, ou oyleau à miel,	205
Sepultures des morts; & des pleurs qui les ac- compagnent,	382. & suiv.
Sepultures des Rois, & la maniere de les faire.	385. & suiv.
Serpens à deux têtes,	201
Serpens, & leur differente espee,	198. & suiv.
Serpens en quantité dans les cafes ou maisons des Negres,	422. & suiv.
Situations des Provinces,	81. & suiv.
Sogno, Comté, ses limites, & ses richesses,	27. & suiv.
Sorciers en grand nombre, raisonnement du Traducteur,	14. & suiv.
Spada ou à Epee, poisson,	287. & suiv.
Squillone, poisson,	192
Sumbi, Province,	65
Sundi, Duché, & sa capitale,	51. & suiv.
Sundi divisé,	33
Superstitions des femmes Negres;	372. & suiv.
Superstitions differentes chez les Negres,	341. & suiv.
Superstition des Negres au sujet des renards,	263. & suiv.
Superstition remarquable,	34. & suiv.
Suté ou rat de terre,	173. & suiv.



## I

- T** Alens des Negres, 225. & suiv.  
 Tamba, Province & ses forces, 76  
 Temps qu'on employe pour les sacrifices, 250  
 Tigres en grand nombre, 164  
 Titres des Vicerois ou Gouverneurs, 21. & suiv.  
 Tombo ou ceremonies des funerailles chez les Giagues, 397. & suiv.  
 Tourmens pratiquez à Angolle, 180  
 Travaux des femmes chez les Congois, &c. & suiv.  
 Tromperies dangereuses du Nghombo, 266  
 Tubereuses. fleurs, 152  
 Tulippes extraordinaires, fleurs, 151. & suiv.  
 Tumeur au bas ventre, quatrième maladie chez les-Negres, 464. & suiv.

## V

- V**ertu du pied de l'Elan, 159. & suiv.  
 Verolle & ses effets, première maladie chez les Negres, 456. & suiv.  
 Vertu surnaturelle accordée par les idoles au Nghombo, 262  
 Vignes du Congo, & de leur culture, 144  
 Voisins des Etats de Scella, 71  
 Vol regardé comme deshonneur, 227. & suiv.  
 Usage des dents, & des ongles de Lions, 166  
 Usage des queuës d'Elephant, 154. & suiv.

## Z

- Z** Affo, arbre, 125  
 Zaire, riviere, son origine & son cours.

TABLE DES MATIERES.

<i>Zeeba</i> , animal sauvage,	168
<i>Zimbis</i> monnoye courante,	88
<i>Zingha</i> , & son histoire,	11. & suiv.
<i>Zingha</i> victorieuse,	158. & suiv.

## ERRATA.

du Tome Premier.

- P* Age 85. ligne 31. qu'en, lisez qu'environ.  
p. 179. l. 11. font, lisez font.  
p. 190. l. 20. persuade, lisez persuadé.  
p. 192. l. 10. des, lisez de.  
p. 230. l. 10. ils, lisez il.  
p. 251. l. 11. san, lisez sans.  
p. 276. l. 1. é, lisez à.  
p. 286. l. 16. se, lisez sa.  
p. 314. l. 325. qui, lisez qu'ils.  
p. 331. l. 14. de, lisez du.  
p. 339. l. 22. sit, lisez fit.  
*idem* l. 18. hycaghiphiques, lisez hycroglis-  
ques.  
p. 491. l. 18. Esclaver, lisez Esclave.